ets GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
FEB 27 1901

8e Année. N° 4. 15 Février 1901.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Maxime Gorki	*Malva*	673
Capitaine F. Bernard	*L'Indo-Chine.* — II	727
Bartet	*Causerie sur l'Art dramatique*	761
Georges Dessommes	*Un Poète heureux.* — *Tennyson*	777
François-Gabriel de Bray	*Mémoires sur la France en 1803.* — I	806
Pierre de Coulevain	*Ève victorieuse* (5e partie)	815
Frantz Funck-Brentano	*Le Collier de la Reine* (fin)	851
W. Beaumont	*La Situation politique en Autriche*	875

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1901

LIVRES NOUVEAUX

MONSIEUR BERGERET A PARIS,
par **Anatole France.**

Un ministre intelligent — lequel? — a nommé M. Bergeret professeur à la Sorbonne et a su comprendre qu'un homme de cette valeur n'était point fait pour les trois élèves d'une humble Faculté. C'est fini maintenant des longues promenades sous les ormes du Mail et des entretiens philosophiques avec M. l'abbé Lantaigne et des causeries quotidiennes dans la boutique de Payot le libraire. Tout le mobilier du professeur vient d'être emballé sous la surveillance de mademoiselle Zoé, qui remplace auprès de son frère l'indigne madame Bergeret. Nous retrouverons de loin en loin tous les personnages familiers des précédents volumes, madame de Bonmont, madame de Gromance et M. Mazure, l'archiviste, quand ils passeront à Paris. Mais le ton se hausse; le cadre du livre s'élargit, et l'observation de M. Bergeret ne s'en tient plus aux petits personnages d'une petite ville. Toute la vie publique l'émeut et le passionne, et il se révolte à la fin. On n'attendait point de son scepticisme indulgent ce sursaut de colères généreuses. Le doux rêveur se fait justicier. C'est toujours la même logique d'ironie, mais elle se fait implacable. Ce nouveau roman est un admirable pamphlet politique... Et tandis que le cœur de M. Bergeret déborde sans cesse de « haines vigoureuses », — aux pieds de son maître, le petit chien Riquet attend des caresses et de bonnes paroles.

LETTRES DE MADAME ROLAND, TOME Ier, 1780-1787, publiées par **Claude Perroud.**

Ce premier volume comprend les lettres de madame Roland, de 1780 à 1787. M. Claude Perroud n'a rassemblé que les lettres actuellement connues que Madame Rolland écrivit depuis son mariage. On trouvera les lettres antérieures dans deux recueils: *Lettres aux demoiselles Cannet*, et le *Mariage de Madame Roland*, trois années de correspondance amoureuse, 1777-1780. Les lettres que nous donne aujourd'hui M. Claude Perroud viennent enrichir la *Collection des documents inédits relatifs à l'Histoire de France*. Le recueil doit comprendre 563 lettres, dont 323 entièrement inédites, 36 autres qui le sont à moitié, et 204 seulement imprimées déjà telles qu'on les trouvera ici reproduites. Et certes la collection n'est pas encore complète. Bien des lettres ont disparu, mais celles qui restent sont d'un intérêt capital. M. Claude Perroud a su excellemment nous les présenter, année par année, avec des tables, des avertissements, des appendices et de nombreuses notes de détail sur les personnages de second ordre ou sur les circonstances qui pourraient n'être pas suffisamment connues. C'est là une belle, une magistrale édition qui rendra les plus grands services.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE ET L'ALLIANCE SAVOYARDE SOUS LOUIS XIV,
par **le Comte d'Haussonville.**

Que l'histoire peut avoir de grâces, quand l'historien ne s'en tient pas au bref récit des événements, quand il sait animer ses personnages, et nous découvrir ce qu'ils furent en réalité, des êtres comme nous, vivant, agissant, parlant, tour à tour joyeux ou déçus, tantôt graves et tantôt légers, passionnés, faibles ou du moins imprudents! Ce deuxième volume sur la Duchesse de Bourgogne abonde en charmantes anecdotes, et pourtant la science n'y perd rien; et ce livre continue d'apporter une heureuse contribution de documents à l'histoire de l'alliance savoyarde. M. le comte d'Haussonville a conduit le sujet pour cette fois jusqu'à la rupture de l'alliance. C'est la fin des années heureuses pour le duc et la duchesse de Bourgogne. Nous verrons dans un dernier volume combien furent lourdes les années d'épreuves pour ces frêles épaules de jeune femme!

L'ÉLUE, par **Claude Lorris.**

L'héroïne de ce roman passionné est une de ces femmes dangereuses et belles que l'amour ne peut asservir. « Dieu lui a dévolu le don du rêve, il lui a refusé le don d'amour. » Et sans doute elle ne dédaigne point de se donner; elle se donne même ardemment à l'homme qui a su la troubler; mais elle demeure maîtresse d'elle-même. Elle échappe sans cesse à son amant jusqu'au jour où elle se reprend tout entière. Malheur à qui l'aime! Orgueilleuse, éprise d'elle seule, entraînée vers on ne sait quel impérieux fanatisme d'art, bien persuadée qu'elle est « une Élue » elle n'a pour celui qu'elle désespère et qu'elle tue qu'une vague et stérile pitié. Elle ne valait pas un tel amour. Le roman est voluptueux et rare, d'écriture subtile, parfois compliquée. Il a le charme de paraître sincère. Et l'on plaint cette pauvre « Élue », plus encore peut-être que sa victime.

PROMENADES EN EXTRÊME-ORIENT, 1895-1898,
par **le Commandant de Pimodan.**

Comme tout aujourd'hui devient facile! On appelle maintenant « promenades » des voyages au Japon, à Formose, aux îles Pescadores, au Tonkin, en Sibérie, en Corée, en Chine. On fait son « tour d'Asie » comme on faisait autrefois son « tour de France ». Et l'auteur lui-même, en nous présentant modestement son livre, nous supplie de n'y voir rien autre que « les notes et, parfois, les réflexions d'un passant, rien de plus ». Ces notes sont exquises, — de jolie couleur, de tour alerte, d'évocation pittoresque. On y trouve tour à tour de lumineux paysages, des anecdotes, puis un peu d'histoire, çà et là. En fermant ce livre, on garde les yeux et l'esprit peuplés de visions et de souvenirs.

XIV,

and
des
son-
réa-
ant,
ntôt
du
r la
ntes
ien;
euse
l'al-
lle a
rup-
heu-
gne.
bien
ces

e de
mour
n du
sans
; elle
a su
l'elle-
t jus-
tière.
d'elle
rieux
« une
ère et
lle ne
volup-
ompli-
Et l'on
peut-

-1898,

e ! On
oyages
res, au
On fait
ntrefois
même,
e, nous
otes et,
plus ».
teur, de
trouve
ecdotes,
mant ce
plés de

MALVA[1]

La mer riait.

Au souffle chaud et léger du vent, elle tressaillait, se couvrait de rides légères qui reflétaient le soleil d'une manière aveuglante, et riait au ciel bleu de ses mille lèvres argentées. Dans l'espace profond entre la mer et le ciel, bourdonnait le bruit assourdissant et joyeux des vagues qui accouraient les unes après les autres sur le rivage plat du cap sablonneux. Ce bruit et l'éclat du soleil, mille fois reverbéré par la mer, se fondaient harmonieusement en une incessante agitation, toute de joie vivante. Le ciel était heureux de rayonner; la mer était heureuse d'en réfléchir la glorieuse lumière.

Le vent caressait la puissante poitrine satinée de la mer, le soleil la réchauffait de ses rayons ardents et elle soupirait, fatiguée de ces ardentes caresses; elle remplissait l'air brûlant de l'arome salé de ses émanations. Les flots verdâtres, escaladant le sable jaune, lui jetaient l'écume blanche de leurs crêtes luxueuses, qui fondait avec un doux bruissement sur la plage et la mouillait...

L'étroite et longue langue de terre ressemblait à quelque énorme tour tombée de la côte à la mer. Elle plantait sa pointe

1. Voir, dans la *Revue* du 15 janvier, *Maxime Gorki*, par Ivan Strannik.

effilée dans la solitude illimitée d'eau riant au soleil, et sa base se perdait au lointain, où un brouillard chaud dissimulait la terre. De là venait avec la brise une lourde odeur, incompréhensible et offensante ici, au milieu de la mer déserte et pure, sous le dôme du ciel bleu et clair.

Dans le sable du cap, parsemé d'écailles de poisson, étaient fichés des pieux de bois où séchaient des filets, qui jetaient des ombres légères de toiles d'araignée. Quelques grands bateaux et un petit s'alignaient sur la grève et les vagues en accourant avaient l'air de les appeler. Les gaffes, les rames, les cordes roulées, les corbeilles et les tonneaux gisaient en désordre, et parmi tout cela se dressait une cabane faite de branches de saule, d'écorces et de nattes. A l'ouverture de la cabane, sur une fourche noueuse se dressaient, semelles en l'air, deux bottes de feutre. Et au-dessus du chaos général flottait un haillon rouge, à l'extrémité d'un haut mât.

A l'ombre d'un bateau était couché Vassili Legostev, le gardien du cap, à l'avant-poste de la pêcherie du marchand Grebentchikov. A plat ventre, la tête dans les mains, il regardait fixement la mer, et, au loin, à peine aperçue, la ligne mince de la côte. Là-bas, sur l'eau, dansait un point noir, et Vassili le voyait avec satisfaction grandir et s'approcher.

Clignant des yeux devant la trop grande lumière des vagues, il s'épanouissait : c'était Malva qui arrivait. Elle viendrait, se mettrait à rire si fort que sa poitrine s'agiterait, tentante; elle le prendrait dans ses bras robustes et doux, l'embrasserait et, de sa voix sonore qui effrayait les mouettes, elle lui donnerait des nouvelles de ce qui se passait là-bas, sur la côte. Ils feraient ensemble une bonne soupe de poisson, ils boiraient de l'eau-de-vie tout en causant et jouant amoureusement; puis, au déclin du jour, ils se régaleraient de thé bouillant et de bons craquelins, et puis ils se coucheraient. C'était ainsi tous les dimanches et jours de fête... A l'aube, il la reconduirait sur la mer encore engourdie dans la fraîcheur matinale. Malva, toute sommeillante, s'assiérait au gouvernail; et lui, ramerait en la regardant... Elle était drôle à de semblables moments, drôle et charmante, comme une chatte qui a bien mangé. Peut-être glisserait-elle du demi-

pont et s'étendrait-elle au fond du bateau pour y dormir pelotonnée en boule. Souvent, elle faisait ainsi...

Ce jour-là, les mouettes même étaient alanguies par la chaleur. Elles se mettaient en rang sur le sable, le bec ouvert et les ailes pendantes, ou bien se balançaient paresseusement sur les vagues, sans cris, sans leur animation habituelle et féroce.

Il parut à Vassili que Malva n'était pas seule dans la barque. Est-ce que Sereja se serait encore fait amener? Vassili se remua lourdement sur le sable, s'assit et, s'abritant les yeux de la main, se mit à chercher avec humeur qui pouvait bien arriver là... Malva tient le gouvernail. Celui qui rame n'est pas Sereja : il rame fort, mais maladroitement; avec Sereja, Malva ne se serait pas donné la peine de tenir le gouvernail.

— Ohé! cria Vassili avec impatience.

Les mouettes tressaillirent et devinrent attentives.

— Ohé! ohé! répondit du bateau la voix sonore de Malva.

— Avec qui es-tu?

Un rire lui répondit.

— Diablesse! jura Vassili à demi-voix.

Et, offusqué, il cracha.

Il était très intrigué. Tout en roulant une cigarette, il examinait la nuque et le dos du rameur, qui s'approchait rapidement. Le bruit de l'eau, quand les rames la frappaient, résonnait dans l'air, et le sable grinçait sous les pieds nus du gardien, qui se débattait contre une curiosité nerveuse.

— Qui est avec toi? — cria-t-il quand il put discerner le sourire qui lui était si familier, sur le beau visage potelé de Malva.

— Attends!... tu le reconnaîtras bien toi-même! répondit-elle en riant.

Le rameur se retourna et, riant aussi, regarda Vassili.

Le gardien fronça les sourcils; il lui semblait avoir vu ce garçon-là.

— Rame plus fort! commanda Malva.

L'élan fut si vigoureux que le bateau se trouva déposé sur le sable avec une vague, se pencha, puis retrouva son équilibre, tandis que la vague roulait en riant dans la mer. Le rameur sauta sur le rivage et, allant à Vassili :

— Bonjour, père!

— Iakov! — s'écria Vassili, plus étonné que content.

Ils s'embrassèrent à trois reprises, sur la bouche et sur les joues; après quoi, la stupeur de Vassili se mêla de joie et de trouble.

— Je me disais bien... qu'il y avait quelque chose... et le cœur me démangeait... Ah! c'est toi?... Comment as-tu fait?... Et moi qui me demandais : « Est-ce Sereja? » Non, je voyais bien que ce n'était pas Sereja!... Ah! c'était toi!

Vassili caressait sa barbe d'une main, et, de l'autre, il gesticulait dans l'air. Il aurait voulu regarder Malva, mais les yeux gais de son fils s'étaient fixés sur lui et le gênaient. L'orgueil d'avoir un fils si fort et si beau luttait en lui avec l'embarras que lui causait la présence de sa maîtresse. Il piétinait sur place devant Iakov et lui jetait des questions, les unes après les autres, sans attendre de réponse. Tout s'était confondu dans sa tête et il se sentit particulièrement mal à l'aise quand il entendit Malva lui dire d'un air moqueur :

— Ne trépigne donc pas... de joie! Conduis-le à la hutte et régale-le.

Il l'observa : sur ses lèvres errait un sourire narquois qu'il connaissait bien, et toute sa personne, ronde, molle et fraîche comme toujours, lui était en même temps étrangère et nouvelle. Malva promenait le regard de ses yeux verts du père au fils et grignotait des graines de pastèques avec ses dents petites et blanches. Iakov souriait aussi et, pendant quelques secondes, qui furent pénibles à Vassili, tous trois se turent.

— Je reviens à l'instant! — dit tout à coup Vassili en se dirigeant vers la cabane; — ne restez pas là au soleil; moi, je vais chercher de l'eau... Nous cuirons la soupe. Je t'en ferai manger, une soupe de poisson, Iakov! Vous autres, arrangez-vous, je suis à vous dans une minute...

Il saisit une marmite qui était par terre, près de la cabane, s'enfonça rapidement derrière les filets, qui le dissimulèrent de leur masse grise.

Malva et le gars le suivirent.

— Eh bien, mon beau jeune homme, je t'ai amené à ton père! — dit Malva, louchant vers la robuste personne d'Iakov.

Il abaissa vers elle son visage encadré d'une barbe blonde frisée et dit, les yeux brillants :

— Oui, nous y voilà !... Il fait bon ici... Que de mer !

— La mer est large... Le vieux a-t-il beaucoup changé ?

— Mais non, non... Je pensais qu'il était plus blanc, et il n'a encore que peu de cheveux gris... Et il est... si solide !

— Combien de temps y avait-il que vous ne vous étiez vus ?

— Cinq ans, peut-être... Quand il a quitté le village, j'allais sur mes dix-sept ans.

Ils entrèrent dans la cabane, où la chaleur et l'odeur du poisson étaient étouffantes. Ils s'assirent : Iakov sur une grosse souche de bois, Malva sur des sacs. Entre eux il y avait un tonneau scié en deux, dont le fond servait de table à Vassili. Quand ils furent installés, ils s'examinèrent longuement sans mot dire.

— A ce qu'il paraît, tu veux travailler ici ? demanda Malva.

— Mais... je ne sais pas... Si je trouve quelque chose... je travaillerai.

— Tu trouveras bien ! — dit avec assurance Malva, le tâtant toujours de ses yeux verts singulièrement frisés.

Il ne la regardait plus et, avec la manche de sa blouse, essuyait la sueur qui couvrait son visage.

Tout à coup, elle se mit à rire :

— La mère t'a probablement chargé de commissions et de salutations pour le père ?

Iakov eut un mouvement d'humeur et répondit :

— Bien sûr ! Et après ?...

— Rien ! — dit-elle, riant toujours.

Son rire narquois déplut à Iakov. Il s'écarta de cette femme et songea aux paroles de sa mère.

Quand elle l'avait accompagné au bout du village, elle s'était appuyée contre une barrière, parlant vite, clignant de ses yeux secs :

— Dis-lui, Iakov, au nom du Christ, dis-lui : « Père, la mère est seule là-bas. Cinq ans se sont écoulés, et elle est toujours seule ! Elle vieillit... » Dis-le-lui, mon petit Iakov, pour l'amour de Dieu ! « La mère sera bientôt une vieille femme, seule, toujours seule, toujours au travail. » Au nom du Christ, dis-le-lui !...

Et elle avait pleuré silencieusement, se cachant le visage dans son tablier.

Iakov ne l'avait pas plainte alors, et maintenant il la plaignait... Et, devant Malva, il prit une expression dure, comme s'il allait l'injurier grossièrement.

— Et me voilà, moi! — s'écria Vassili qui surgit avec un poisson frétillant dans une main, un couteau dans l'autre.

Il avait maîtrisé son trouble, le dissimulant profondément en lui. Maintenant il regardait ses hôtes avec sérénité et bonhomie; seulement, son allure était plus agitée qu'à l'ordinaire.

— Je vais tout de suite faire du feu... et je reviens... Nous causerons. Hein! Iakov! Quel robuste gars tu es devenu!

Il disparut de nouveau.

Malva ne cessait pas de grignoter des graines. Elle dévisageait Iakov familièrement; et lui, s'appliquait à ne pas rencontrer ses yeux, bien qu'il en eût grande envie, et il pensait à part lui :

« Il faut que la vie soit bonne ici, qu'on mange à sa faim... Comme elle est grasse, et le père aussi! »

Puis, le silence l'intimidant, il dit tout haut :

— J'ai oublié mon sac dans le bateau... Je vais le prendre.

Iakov se leva sans hâte et sortit. Alors apparut Vassili; il se pencha vers Malva et lui dit rapidement, avec colère :

— Tu avais bien besoin de venir avec lui!... Que lui dirai-je de toi? Qu'est-ce que tu m'es?

— Je suis venue, et voilà tout! fit Malva.

— Ah! stupide créature! Tu n'as pas honte?... Comment ferai-je maintenant? Faut-il lui dire en face que... Mais j'ai une femme à la maison! Sa mère... Tu pouvais bien comprendre ça!

— Qu'est-ce que ça me fait? Ai-je peur de lui, par exemple? Ou bien de toi? — demanda-t-elle, pinçant avec mépris ses yeux verts. — Et comme tu t'es démené à sa vue! Ce que je m'amusais!

— Tu t'amusais?... Et moi, que ferai-je?

— Tu n'avais qu'à y penser plus tôt.

— Mais pouvais-je croire que la mer viendrait me le jeter ici sans crier gare?

Le sable grinçait sous le pas d'Iakov, et ils durent interrompre leur conversation. Iakov avait apporté un sac qu'il fourra dans un coin, et il coula un mauvais regard vers la femme.

Elle grignotait avec entrain ses graines. Vassili, s'asseyant sur la souche de bois, se frottait le genou et disait avec un sourire gêné :

— Ainsi, te voilà... Comment as-tu pensé à venir ici?

— Mais comme ça... Nous t'avions écrit...

— Quand? Je n'ai reçu aucune lettre.

— Vrai? Et nous qui avions écrit!

— La lettre a dû se perdre, — dit avec regret Vassili. — Le diable soit d'elle, hein? Quand une lettre est importante, c'est toujours celle-là qui se perd...

— Donc, tu n'es pas au courant de nos affaires? demanda Iakov, avec méfiance.

— Comment est-ce que je les connaîtrais? Je n'ai pas reçu la lettre!

Alors, Iakov lui raconta que leur cheval avait crevé, que tout le blé avait été mangé avant le commencement de février, et que lui-même ne trouvait plus à gagner sa vie. Le foin aussi manquait, la vache avait failli périr de faim. On avait traîné tant bien que mal jusqu'au mois d'avril, et puis on avait décidé ceci : après le labourage, Iakov irait chez le père, travailler au loin, lui aussi, trois mois peut-être. C'est ce qu'on avait écrit. Puis, on avait vendu trois moutons, acheté de la farine et du foin, — et voilà Iakov parti.

— C'est ça! s'écria Vassili. Comment est-ce possible?... je vous avais envoyé de l'argent.

— Pas lourd, ton argent! On répara l'isba, il fallut marier la sœur... j'ai acheté une charrue... Tu sais, cinq années, c'est beaucoup.

— Hum! cela n'a pas suffi? Quelle histoire!... Et ma soupe qui va se sauver!

Il se leva et sortit. Accroupi devant le feu, au-dessus duquel était suspendue la marmite bouillante, Vassili réfléchissait tout en jetant l'écume dans la flamme.

Rien, dans le récit de son fils, ne l'avait particulièrement touché, et il s'irritait contre sa femme et Iakov. Combien d'argent ne leur avait-il pas envoyé durant ces cinq an-

nées! Et ils n'avaient pas trouvé moyen de s'arranger. Si Malva n'avait pas été présente, il aurait parlé à son fils. Iakov avait bien su, de lui-même, sans la permission du père, quitter le village; mais quant à la terre, il n'en était pas venu à bout. Et cette terre, à laquelle Vassili, dans sa vie facile et agréable, n'avait guère songé, lui revint subitement à l'esprit, comme un abîme où pendant cinq ans il avait jeté son argent, comme quelque chose d'inutile et d'embarrassant. Il soupira, en remuant sa cuiller dans la soupe.

A la lumière du soleil, la petite flamme jaunâtre du feu était si misérable, si pâle! Des filets de fumée bleue et transparente se traînaient du foyer vers la mer, à la rencontre des vagues. Vassili les suivait des yeux et pensait à son fils, à Malva; il se disait qu'à partir de ce jour, sa vie serait moins bonne, moins libre. Sûrement, Iakov avait déjà deviné ce qu'était Malva.

Elle restait dans la cabane, excitant le gars de ses yeux provocants et hardis.

— Peut-être as-tu laissé une fiancée au village? dit-elle tout à coup.

— Peut-être que oui! répondit-il à contre-cœur.

Et en lui-même il injuria Malva.

— Est-elle jolie? demanda-t-elle avec indifférence.

Iakov ne répondit pas.

—Pourquoi ne dis-tu rien?... Est-elle mieux que moi, ou non?

Il la regarda sans le vouloir. Ses joues étaient hâlées et pleines, ses lèvres savoureuses, et, maintenant qu'un sourire malicieux les entr'ouvrait, elles tremblaient. Sa blouse de percale rose lui allait bien, et dessinait les épaules rondes, la poitrine haute et élastique. Mais il n'aima pas ses yeux rusés, verts et railleurs.

— Pourquoi parles-tu comme ça?

Il soupirait sans motif et parlait d'un ton suppliant; il aurait voulu cependant s'adresser à elle avec sévérité.

— Comment faut-il parler? demanda-t-elle en riant.

— Et voilà que tu ris... de quoi?

— De toi...

— Qu'est-ce que je t'ai fait? dit-il avec mauvaise humeur.

Et, de nouveau, il baissa les yeux sous son regard.

Elle ne fit aucune réponse.

Iakov devinait bien ce qu'étaient ses relations avec le père, et cela l'empêchait de s'exprimer librement. Il n'éprouvait aucune surprise : il avait entendu dire qu'en travaillant loin du village les gens perdaient toute retenue et, du reste, il aurait été difficile à l'homme robuste qu'était son père de se passer de femme si longtemps. Mais, néanmoins, il éprouvait une gêne pour elle et pour son père. Et puis il se ressouvint de sa mère, harassée, grondeuse, qui peinait là-bas sans relâche.

— La soupe est prête ! — annonça Vassili au seuil de la cabane. — Donne des cuillers, Malva.

Iakov regarda le père et pensa :

« On voit qu'elle vient ici souvent, puisqu'elle sait où sont les choses. »

Quand elle eut trouvé les cuillers, elle dit qu'il fallait aller à la mer pour les laver, et que dans le bateau elle avait de l'eau-de-vie.

Le père et le fils la regardèrent s'éloigner ; puis, restés seuls, ils se turent.

— Où l'as-tu rencontrée ? dit enfin Vassili.

— Je me suis informé de toi au bureau : elle y était. Et elle me dit : « Pourquoi aller à pied par le sable ? Allons en bateau : moi aussi, je vais chez lui. » Et nous sommes partis.

— Oui !... Et moi, je me suis souvent demandé : « Comment est-il maintenant, mon Iakov ? »

Le fils sourit avec bonhomie ; cela donna du courage à Vassili.

— Et... comment la trouves-tu ?

— Pas mal... — dit vaguement Iakov, en battant des paupières.

— Le diable n'y ferait rien ! — s'écria Vassili en agitant les bras. — Je tins bon au commencement... Impossible ! L'habitude... Je suis un homme marié !... Et puis elle me recoud mes vêtements, et ainsi de suite... D'ailleurs, on n'échappe pas plus à la femme qu'à la mort !

Cette maxime sincère termina son explication.

— Qu'est-ce que cela me fait ? dit Iakov. C'est ton affaire, je ne suis pas ton juge.

Et, à part lui, il pensait : « Je voudrais bien la voir reprisant son pantalon !... »

— J'ai quarante-cinq ans, ce n'est pas la vieillesse... Elle me coûte peu : que diable ! elle n'est pas ma femme ! — continuait Vassili.

— Certainement ! admit Iakov.

Et il pensait : « Bien sûr, elle fait danser ton argent ! »

Malva était revenue avec une bouteille d'eau-de-vie et un chapelet de craquelins ; on s'installa pour dîner. On mangea sans causer, suçant avec bruit les arêtes et les crachant sur le sable, près de la porte. Iakov dévorait, ce qui parut plaire à Malva ; elle voyait avec tendresse se gonfler les joues hâlées et remuer vite les épaisses lèvres humides. Vassili n'avait pas faim ; il tâchait de paraître absorbé par le repas afin de pouvoir observer à son aise Iakov et Malva et réfléchir à l'attitude qu'il prendrait à leur égard.

La musique joyeuse et caressante des vagues était accompagnée par les cris farouches et victorieux des mouettes. La chaleur devenait moins ardente, et parfois arrivait à la cabane un souffle d'air frais imprégné de l'odeur saine de la mer.

Après avoir mangé la bonne soupe de poisson et pris plusieurs verres d'eau-de-vie, Iakov eut sommeil. Il commençait à sourire stupidement, à chercher, à bâiller, et regardait Malva de telle manière que Vassili trouva bon de lui dire :

— Couche-toi ici, Iakov, jusqu'au thé... alors nous te réveillerons.

— Je veux bien, — consentit Iakov en tombant sur les nattes. — Et vous, où allez-vous ? Hé ! hé !

Vassili, gêné par ce rire, sortit en hâte, Malva serra les lèvres, fronça les sourcils et répondit à Iakov :

— Où nous irons, ça ne te regarde pas ! Qu'est-ce que ça te fait ? Je te conseille de ne pas te mêler des affaires des autres. Oui, mon petit !

Et elle s'en alla.

— Moi ? bon ! — s'écria Iakov. — Attends, ha ! ha ! ha ! je te montrerai... Bon ! Quelle demoiselle ça fait !

Il grogna encore un peu, puis s'endormit avec un sourire ivre et rassasié sur sa face rouge.

Vassilli planta dans le sable trois pieux dont il réunit les

bouts, jeta dessus une natte et, ayant ainsi sommairement arrangé un abri, il se coucha à l'ombre, mit ses mains sous sa nuque et contempla le ciel. Quand Malva s'approcha et se laissa tomber sur le sable à côté de lui, il tourna vers elle son visage plein de ressentiment.

— Eh! quoi, vieux? — demanda-t-elle en riant, — tu ne te réjouis pas plus que ça de voir ton fils?

— Il se moque de moi... Et pourquoi? A cause de toi, tout cela! — répondit Vassili d'un air sombre.

— A cause de moi, vraiment?

Elle s'étonnait avec malice.

— Mais... sans doute!

— Ah! comme tu m'affliges!... Que faire maintenant? Il ne faut plus que je revienne, dis? C'est bien, je ne reviendrai pas...

— Sorcière, va! Ah! ces êtres-là!... Il se moque; toi aussi... et vous êtes ce que j'ai de plus proche. Et de quoi vous moquez-vous? diables que vous êtes!

Il s'éloigna d'elle et se tut. Accroupie, elle se tenait les genoux embrassés et se balançait doucement de tout son corps, en regardant de ses yeux verts l'éblouissante, la joyeuse mer, et souriait d'un de ces sourires de triomphe comme en ont les femmes qui comprennent la puissance de leur beauté.

Un bateau à voiles glissait sur l'eau, tel qu'un grand oiseau gauche aux ailes grises. Il était loin du rivage et allait plus loin encore, où la mer et le ciel se fondaient en un infini bleu, qui attirait à soi par sa souveraine tranquillité.

— Pourquoi ne dis-tu rien? demanda Vassili.

— Je pense..., répondit Malva.

— A quoi?

— Comme ça!...

Elle remua les sourcils et, après un silence, elle ajouta :

— Ton fils est un beau gars.

— Qu'est-ce que ça te fait? s'écria Vassili avec jalousie.

— Est-ce qu'on peut savoir?...

— Toi... attends un peu! (Il lui lança un regard de méfiance.) Ne fais pas la bête. J'ai beau être patient, il ne faut pas me narguer... non!

Il grinça des dents, serra les poings et poursuivit :

— Aujourd'hui, dès que tu es arrivée, tu as commencé un jeu... Je ne comprends pas encore, mais, vois-tu, s'il me faut comprendre, tu ne t'en féliciteras pas! Ah! tu as toutes sortes de grimaces... que je ne connais pas... et tout!... Je sais comment il faut se comporter avec vous autres... en cas de...

— Ne me fais pas peur, Vassia! — dit-elle avec indifférence, et sans le regarder.

— C'est bien! Et toi, ne plaisante pas.

— N'essaye pas de m'effrayer.

— Je te ferai danser, si tu commences tes sottises!

Vassili s'irritait toujours davantage.

— Tu me battrais?

Elle se rapprocha de lui et regarda avec curiosité son visage bouleversé.

— On dirait une comtesse!... Oui, je te battrais.

— Je ne suis pas ta femme, pourtant! — dit Malva d'un ton tranquille et doctoral; et, sans attendre de réponse, elle continua : — Tu avais l'habitude de battre ta femme pour un rien, et tu t'imagines que tu peux faire la même chose avec moi. Non! Je suis libre. Je n'appartiens qu'à moi-même et je n'ai peur de personne. Et toi, tu as peur de ton fils : tantôt, comme tu lui faisais la cour! Et tu oses menacer encore?

Elle secoua la tête avec mépris et se tut. Ces paroles négligentes et froides avaient éteint la colère de Vassili. Jamais il ne l'avait vue aussi belle, et il s'étonnait.

— La voilà partie, qui croasse! — dit-il en l'admirant.

— J'ai encore quelque chose à te raconter. Tu te vantais à Sereja que je ne saurais me passer de toi plus que de pain, que je ne peux vivre sans toi! Tu te trompes... Peut-être n'est-ce pas toi que j'aime, et n'est-ce pas pour toi que je viens. Si j'aimais seulement cette plage?... (Elle étendit les bras d'un geste large.) Peut-être que j'aime la solitude; il n'y a ici que la mer et le ciel, et pas d'êtres vils. Et que tu sois là, toi, cela ne me fait rien. C'est comme qui dirait le prix de ma place... Si ç'avait été chez Sereja ici, je serais venue chez Sereja; si c'était chez ton fils, je viendrais aussi... Le mieux serait s'il n'y avait personne... Je suis dégoûtée de vous tous!... Mais s'il m'en passe l'idée, un jour, belle comme

je suis, je pourrai toujours me choisir un homme... qui vaudra mieux que toi.

— Oui-dà! — siffla furieusement Vassili; et il la saisit à la gorge. — Alors c'est comme ça?

Il la secouait, et elle ne cherchait pas à se dégager, bien que son visage fût congestionné, ses yeux injectés de sang. Elle posa seulement ses deux mains sur la main qui lui serrait la gorge.

— Voilà ce qu'il y avait en toi? (Vassili était enroué, à force de rage.) Et tu ne disais rien, et tu m'embrassais, et tu me caressais... Je te ferai voir!

Il l'avait courbée à terre et la frappait avec délices sur la nuque, une fois, deux fois, de son lourd poing musclé. Il éprouvait un sentiment agréable, quand sa main tombait sur la chair élastique et grasse.

— Tiens, serpent! — dit-il d'un air victorieux, en la repoussant.

Sans une plainte, silencieuse et calme, elle s'affaissa sur le dos, ébouriffée, rouge, et belle pourtant. Les yeux verts l'épiaient sous leurs cils et brûlaient d'une flamme froide et haineuse; mais lui, haletant de surexcitation, content de l'issue donnée à sa rage, ne surprit pas ce regard et, quand il se pencha vers elle, vainqueur et dédaigneux, elle souriait doucement.

D'abord, ses lèvres tremblaient un peu, puis les yeux s'éclairèrent, des fossettes se creusèrent dans les joues et elle se mit à rire. Vassili la voyait avec stupeur qui riait fort et gaiement, comme s'il ne venait pas de la battre.

— Qu'as-tu, diablesse? — cria-t-il avec inquiétude, en la tirant rudement par sa manche.

— Vassia! C'est toi qui m'as battue? murmura-t-elle.

— Oui, c'est moi; qui donc ça pourrait-il être?

Il l'observait sans rien comprendre et ne savait que faire. La battre encore? Mais sa fureur était morte; il n'avait plus aucune envie de recommencer.

— C'est que tu m'aimes? insinua-t-elle.

Et Vassili eut chaud, à entendre sa voix chuchotante.

— C'est bon, que diable! — dit-il d'un air sombre. — Es-tu satisfaite?

— Vassia ! Et moi qui pensais que tu ne m'aimais plus. Je me disais : « Maintenant que son fils est là, il me chassera pour lui. »

Et elle éclatait d'un rire étrange, trop fort.

— Sotte ! — dit Vassili en souriant involontairement.

Il se sentit en faute, eut pitié d'elle, mais, se souvenant des propos qui l'avaient fâché, il reprit d'un air bourru :

— Mon fils n'y est pour rien... Et si je t'ai frappée, c'est à toi la faute : pourquoi m'as-tu nargué ?

— C'était exprès, pour t'éprouver !

Et, câline, elle frotta contre lui son épaule.

Il jeta un coup d'œil vers la cabane et embrassa la jeune femme.

— Pour m'éprouver ?... tu en avais bien besoin !... Voilà le résultat.

— Ce n'est rien, — déclara Malva, en fermant à moitié les yeux ; — je ne me fâche pas : c'est en m'aimant que tu m'as battue... Je te revaudrai ça !

Elle le dévisagea longuement, tressaillit et, baissant la voix, répéta :

— Ah ! comme je te revaudrai ça !

Vassili interpréta ces paroles dans un sens qui lui était agréable ; il en fut doucement troublé, et, souriant béatement, demanda :

— Comment ? dis.

— Tu verras ! — répondit Malva tranquillement, très tranquillement, mais ses lèvres frémirent.

— Ah ! ma chérie ! — s'écria Vassili ; puis il la serra fortement dans ses bras d'amoureux. — Et, sais-tu ? depuis que je t'ai battue, je t'aime davantage, tu m'es plus chère... Vraiment ! plus à moi...

Les mouettes volaient autour d'eux. La brise de la mer apportait à leurs pieds les éclats des vagues, et l'infatigable rire des flots avait un son apaisant.

— Ah ! la vie, la vie !... (Vassili caressa d'un air rêveur la jeune femme qui s'abandonnait à lui.) C'est ainsi que va le monde : ce qui est défendu est doux... Toi, tu ne sais pas ; mais il m'arrive de songer à la vie, et d'avoir peur. Surtout la nuit, quand je ne peux pas dormir... Devant moi

est la mer, au-dessus de moi le ciel, et tout autour il fait si noir, si effrayant! Et je suis seul. Et alors je me sens devenir si petit, si petit, et il me semble que la terre s'agite sous moi et qu'il n'y a personne sur la terre, sauf moi! Si je t'avais, toi, dans ces moments-là... au moins, nous serions deux.

Malva, les yeux clos, était couchée sur les genoux de Vassili et se taisait. Le visage un peu rude, mais bon, du paysan, tanné par le vent et le soleil, se penchait vers elle, et la grande barbe décolorée lui chatouillait le cou. La jeune femme ne bougeait pas; seulement, sa poitrine s'élevait haut et régulièrement. Les yeux de Vassili tantôt erraient sur la mer, tantôt s'arrêtaient sur cette poitrine, si proche de lui. Et il disait à Malva comme il s'ennuyait de vivre seul, et comme étaient douloureuses les nuits sans sommeil, remplies de pensées sombres au sujet de la vie. Puis il lui baisa la bouche, sans hâte, et avec le bruit qu'il aurait fait en mangeant une bouillie chaude et grasse.

Ils restèrent là trois heures peut-être et, quand le soleil s'inclina sur la mer, Vassili dit d'une voix ennuyée :

— Il faut que j'aille faire bouillir le thé... notre hôte va bientôt se réveiller.

Malva s'écarta avec le geste indolent d'une chatte langoureuse, et lui se leva à regret et s'en alla vers la cabane. Entre ses cils à peine écartés, la jeune femme le vit s'éloigner et soupira comme soupirent les gens qui ont porté un poids trop lourd.

Une heure encore s'écoula; tous trois étaient réunis autour du feu et prenaient le thé en causant.

Le soleil teignait déjà la mer des vives couleurs du couchant, et les vagues verdâtres, sous la magie de ses rayons, s'étaient vêtues de pourpre et de rose tendre.

Vassili, tout en prenant son thé dans un gobelet de faïence blanche, interrogeait son fils sur la campagne et racontait ses souvenirs. Malva, sans se mêler à la conversation, écoutait leurs discours lentement déroulés.

— Ils vivent pourtant, les paysans?

— Mais oui, ils vivent... comme ils peuvent! répondait Iakov.

— Nous n'avons pas besoin de grand'chose, nous autres

paysans. Une isba, du pain à volonté, et, les jours de fête, un verre d'eau-de-vie... Oui. Mais nous n'avons même pas cela... Est-ce que je serais parti, moi, si j'avais pu vivre à la maison? Au village, je suis mon propre maître, l'égal de tous, et ici je suis un serviteur.

— Mais, par contre, ici on a moins souvent faim et l'ouvrage est moins dur.

— Ne dis pas cela. Il arrive aussi que les os vous font mal comme si on les écrasait... Et puis, ici on travaille pour les autres, et là pour soi.

— Et ici on gagne plus! riposta tranquillement Iakov.

En lui-même, Vassili admettait la justesse des arguments de son fils. Au village la vie était plus rude qu'ici, c'est évident; mais il lui déplaisait qu'Iakov s'en aperçût. Et il dit avec sévérité :

— As-tu compté ce qu'on gagne ici? Au village...

— C'est comme une prison étroite et sombre, — dit Malva sarcastique. — Et surtout la vie des femmes n'y est que larmes.

— La vie des femmes est la même partout, et la lumière est partout la même, et le soleil! — dit Vassili en se renfrognant.

— Ça, c'est toi qui le dis! — s'écria vivement Malva. — Au village, que je le veuille ou non, je dois me marier. Et une femme mariée est une éternelle esclave. Il faut qu'elle tisse, qu'elle file, qu'elle soigne le bétail, qu'elle mette au monde des enfants. Que lui reste-t-il pour elle-même? Les coups et les injures de son mari.

— Il n'y a pas que des coups! interrompit Vassili.

— Tandis que moi, ici, — continua-t-elle sans l'écouter, — je ne suis à personne. Je suis libre comme une mouette! Je vole où il me plaît. Personne ne peut me barrer le chemin et personne ne peut me toucher.

— Et si on te touchait? — dit, en s'amusant de l'allusion, Vassili.

— Alors, on me le paierait! dit-elle doucement.

Et ses yeux ardents s'éteignirent.

Vassili eut un rire d'indulgence,

— Ah! toi, tu es hardie et faible! Tu dis des paroles de femme. Au village, la femme est un être nécessaire à la vie, tandis qu'ici elle est pour le plaisir.

Et, après un silence, il ajouta :

— Et pour le péché.

Iakov, quand leur conversation fut arrêtée, dit avec un soupir songeur:

— On dirait qu'il n'y a pas de bornes à cette mer.

Tous trois regardèrent devant eux l'étendue déserte.

— Ah ! si tout cela était de la terre ! — s'écria le gars en étendant les bras, — de la terre noire !... Et si on pouvait la labourer !

— A la bonne heure ! dit le père avec bonhomie.

Il approuva d'un geste son fils, rouge du désir ardent qu'il venait d'exprimer. Il lui était doux d'entendre, dans les paroles de celui-ci, l'amour de la terre, et il songea que peut-être cet amour rappellerait impérieusement Iakov au village, loin des tentations. Lui, resterait avec Malva, et tout irait comme par le passé.

— Oui, Iakov, tu as bien parlé. C'est ainsi que doit penser un paysan. Le paysan n'est fort que par la terre : tant qu'il a de la terre, il vit ; mais, s'il s'arrache d'elle, c'est fini de lui. Le paysan sans terre est comme l'arbre sans racines : on peut en faire toutes sortes de choses ; seulement, il ne vit plus... il pourrit. Et il n'a plus cette beauté des bois, il est taillé, coupé ; il n'a plus d'apparence. Oui, Iakov, tu as dit là de vraies paroles.

Et la mer, recevant le soleil dans ses entrailles, l'accueillait avec la musique de bienvenue des vagues parées par lui de teintes somptueuses.

— Il me semble que mon âme fond, quand je vois le soleil se coucher... Vraiment ! — dit Vassili à Malva.

Elle se tut. Le regard bleu d'Iakov errait sur le lointain de la mer. Longtemps tous trois regardèrent, pensifs, s'anéantir les dernières minutes de cette journée. La braise mourait sous la bouilloire de fer. La nuit déroulait déjà ses ombres sur le ciel. Le sable jaune devenait sombre, les mouettes avaient disparu. Tout devenait paisible, rêveur et charmant. Et même les infatigables vagues, qui accouraient vers le sable, sonnaient moins haut et moins gai que de jour.

— Pourquoi suis-je encore ici ? dit Malva. Il faut que je m'en aille.

Vassili s'agita ; il épia son fils.

— Qu'as-tu à te presser ? — demanda-t-il, mécontent. — Une minute ! la lune va se lever...

— Qu'ai-je besoin de lune ? Je n'ai pas peur... Ce n'est pas la première fois que je pars d'ici la nuit.

Iakov regarda le père et, pour cacher l'ironie de ses yeux, il les ferma ; puis il regarda Malva : elle aussi l'observait. Il se sentit mal à l'aise.

— C'est bon, va ! — dit le vieux avec mauvaise humeur,

Elle se redressa, prit congé, et s'en alla lentement le long de la côte. Les vagues qui venaient rouler à ses pieds avaient l'air de vouloir jouer avec elle. Sur le ciel s'allumaient en tremblant les étoiles, ses fleurs d'or. La blouse claire de Malva, tandis qu'elle s'éloignait de Vassili et de son fils, paraissait déteindre au crépuscule.

« Mon aimé... arrive vite
Te serrer... contre mes seins ! »

chantait Malva d'une voix éclatante et haute.

Il sembla à Vassili qu'elle s'était arrêtée et qu'elle attendait. Il cracha de colère, en pensant :

« Elle fait ça exprès pour me taquiner, la drôlesse ! »

— Ah ! bon ! la voilà qui chante, dit Iakov.

Elle n'était plus à leurs yeux qu'une tache grise dans l'ombre.

« Ne ménage pas mes seins,
Ces deux cygnes blancs... »

Sa voix se répandait sur la mer.

— Ah ! soupira Iakov.

Et il se tendit de tout son corps dans la direction d'où venaient les paroles de tentation.

— Il faut croire que tu n'as pas réussi avec la terre ? — dit la voix épaisse et sévère de Vassili.

Iakov, étonné, le regarda et reprit sa première pose.

Noyés dans le bruit des vagues, les mots provocants de la chanson leur arrivaient éparpillés.

« Ah ! je ne pourrai dormir
Seule, cette nuit... »

— Il fait chaud ! — s'écria tristement Vassili qui s'agitait

REVUE GÉNÉRALE DES SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES
Directeur : LOUIS OLIVIER, Docteur ès sciences
22, Rue du Général-Foy — PARIS

VACANCES DE PAQUES 1901

SICILE
Naples, Pompéi
Salerne & Pæstum

XIe CROISIÈRE DE LA *REVUE GÉNÉRALE DES SCIENCES*
Organisée avec le concours de la Cie des Messageries Maritimes.

DÉPART DE MARSEILLE LE 31 MARS, RETOUR LE 16 AVRIL

THÉATRE DE TAORMINE

COMITÉ DE PATRONAGE

Des Voyages d'Étude de la "Revue Générale des Sciences"

Président : **M. O. GRÉARD**, Vice-Recteur de l'Académie de Paris. — *Membres du Comité :* **MM. BOUQUET de la GRYE**, Ingénieur en chef de la Marine ; **E. BOURGEOIS**, Maître de Conférences à l'Ecole Normale Supérieure ; **P. BROUARDEL**, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris ; **L. GRANDEAU**, Inspecteur général des Stations Agronomiques ; **A. GRANDIDIER**, Président du Comité de Madagascar ; **S. HALFON**, Administrateur de la Cie Générale Transatlantique ; **E. HAMY**, Professeur au Muséum ; **Th. HOMOLLE**, Directeur de l'Ecole Française d'Athènes ; **E. LEVASSEUR**, Professeur au Collège de France ; **G. MONOD**, Président de l'Ecole Pratique des Hautes-Etudes ; **A. MUSNIER**, Administrateur de la Cie des Messageries Maritimes ; **NOBLEMAIRE**, Directeur de la Cie Paris-Lyon-Méditerranée ; **O. NOEL**, Administrateur de la Cie des Messageries Maritimes ; **H. LÉONARDON** Archiviste-Paléographe, *Secrétaire du Comité* ; **L. OLIVIER**, Directeur de la *Revue Générale des Sciences*.

CARRIOLE SICILIENNE

La Compagnie des **Messageries Maritimes** *destine à cette croisière le paquebot* « **Le Sénégal** », *ou, à défaut, un autre navire du même type, spécialement aménagé avec le plus grand confort.*

ORGANISATION SCIENTIFIQUE

1° **DIRECTION SCIENTIFIQUE.** — Cette croisière aura lieu sous la direction scientifique de MM. :

Georges PERROT, Membre de l'Institut, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure, et **Emile BERTAUX**, Agrégé de l'Université, Ancien Membre de l'Ecole française de Rome,

ET AVEC LE CONCOURS DE MM. :

G. Pitrè, Membre de l'Académie des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Sicile ; **A. Salinas**, Professeur à l'Université et Directeur du Musée de Palerme ; **A. Riccò**, Professeur à l'Université de Catane et Directeur des Observatoires de Catane et de l'Etna ; **P. Orsi**, Directeur du Musée de Syracuse ; **G. de Petra**, Professeur à l'Université de Naples, Directeur du Musée national de Naples ; **A. Sogliano**, Professeur à l'Université de Naples, Inspecteur des fouilles de Pompéi.

2° **CONFÉRENCES.** — Des conférences seront données à bord sur les pays à visiter. Sur les lieux mêmes des sanctuaires archéologiques et dans les musées, les principaux monuments architecturaux et les principales œuvres d'art seront l'objet de commentaires historiques.

3° **BIBLIOTHÈQUE.** — La Direction de la Croisière mettra, à bord, à la disposition des touristes les principaux ouvrages à lire ou à consulter (Géographie ; Histoire et Archéologie ; Ethnographie et Démographie ; Science, Art, Littérature ; Agriculture ; Industrie, etc. ; descriptions spéciales des Villes actuelles, des Musées et des Monuments de l'Art ancien, etc.).

PROGRAMME

Dispositions générales. — Le programme de ce voyage a été combiné de façon : 1° à *épargner toute fatigue aux touristes ;* 2° à leur laisser *tout le loisir nécessaire pour étudier en chaque lieu la Nature et la Civilisation, le Monde ancien et le Monde moderne, la Population, les Musées, les Villes et les Monuments.* A cet effet, des dispositions particulières ont été prises. Non seulement, les trajets maritimes s'effectueront rapidement, mais, de plus, sur les côtes de Sicile et d'Italie, ils n'auront lieu que pendant la nuit, de façon à ce que toutes les journées puissent, du matin au soir, être consacrées à l'observation. Une concordance parfaite a été établie entre les divers services de transport pour les excursions. Des arrangements ont été conclus avec les Compagnies de chemins de fer pour assurer aux touristes, outre des wagons de 1re classe, l'avantage de trains spéciaux partant et arrivant aux heures les plus convenables pour l'agrément et le profit des excursions. Enfin la *Revue générale des Sciences* a obtenu que les monuments dont les jours et heures de visite auraient gêné les touristes, leur fussent, par faveur, rendus accessibles en chaque escale.

La Croisière, ainsi préparée, permettra aux passagers de faire, **sans précipitation ni fatigue**, plus d'observations intéressantes que n'en pourrait recueillir, dans un temps beaucoup plus considérable, un voyageur isolé.

Dimanche 31 mars. — Départ de *Marseille* à 4 heures précises de l'après-midi.

Lundi 1er avril. — En mer.

Castellamare del Golfo. Ségeste. **Mardi 2 avril.** — Arrivée à *Castellamare del Golfo* dans la matinée. Excursion en voiture aux ruines de *Ségeste* (Temple et Théâtre grecs). Déjeuner à Ségeste. Retour à Castellamare vers 3 heures. Visite de la ville. Rembarquement à 4 heures du soir. Arrivée à Palerme vers 7 heures. Soirée à Palerme.

Palerme. (Palais Royal et Chapelle Palatine, Cathédrale, San Giovanni degli Eremiti, la Martorana, San Cataldo, l'Olivella, Musée National, Bibliothèques Nationale et Municipale, Université, la Villa Flora, le Jardin botanique, le Foro Italico, le Jardin anglais. — Environs : la Favorite (Parc royal), le Mont Pellegrino, Bagheria, Solunte, Termini, Cefalù.)

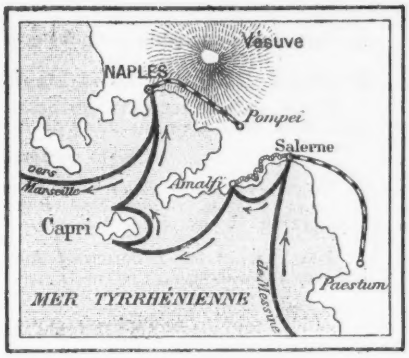
Mercredi 3 avril. — *Toute la journée :* Visite libre de la ville et des environs.

Jeudi 4 avril. — *Le matin* : Visite libre de la ville et des environs.

L'après-midi : Excursion en voiture à la *Villa Tasca*, au couvent des *Cappuccini*, aux châteaux arabes de la *Zisa* et de la *Cuba* et à *Monreale* (Cathédrale et Cloître). Départ dans la nuit.

Mazzara del Vallo. Castelvetrano. Sélinonte. **Vendredi 5 avril.** — Arrivée vers 7 heures du matin à *Mazzara del Vallo*. Départ par train spécial pour *Castelvetrano*. De Castelvetrano, excursion en voiture aux ruines de *Sélinonte* (Acropole, sept Temples grecs). Déjeuner à Sélinonte. Visite de Castelvetrano (Musée : antiquités de Sélinonte) et de Mazzara (Cathédrale et Château normands). Départ dans la soirée.

Port-Empédocle. Girgenti. Agrigente. **Samedi 6 avril.** — Arrivée à *Port-Empédocle* vers 7 heures du matin. Excursion en voiture aux ruines d'*Agrigente* (Temples grecs, Tombeau de Théron, Catacombes, Rocher de Minerve). Déjeuner à Agrigente. Puis visite de *Girgenti* (Cathédrale, Santa Maria dei Greci, Musée) et d'une *mine de soufre* des environs. Retour à Port-Empédocle. Départ à 9 heures du soir.



Syracuse. [Ruines : Amphithéâtre, Théâtre grec, Oreille de Denys, Belvédère, Catacombes, Latomies du Paradis, des Capucins, de Sainte-Vénère, Voie des Tombeaux ; Ville moderne : [Cathédrale, Musée (Vénus Anadyomène, etc.), Source d'Aréthuse, etc].

Dimanche 7 avril, jour de Pâques. Arrivée à *Syracuse* à 7 h. *Le matin et l'après-midi*, visite libre de la ville antique et de la ville moderne.

Soirée à Syracuse. Départ le lendemain matin.

Catane. Etna. (Théâtre antique, Odéon, Cathédrale, Couvent Saint-Nicolas, Sainte-Marie-la-Rotonde, Villa Bellini, Université, Observatoire astronomique, météorologique et sismique).

Lundi 8 et mardi 9 avril. — Le 8, arrivée à *Catane* à 7 h. m. : Visite libre de la ville.

Nota : EXCURSIONS FACULTATIVES ET SUPPLÉMENTAIRES : 1° En voiture à Nicolosi, puis à mulet au sommet des monts Rossi ; 2° Ascension du Val del Bove (1.000m) ; 3° Ascension à l'Observatoire (3.000m) et, si l'état du sol le permet, jusqu'au sommet de l'Etna (3.313m).

Soirée à Catane. Départ très tard dans la nuit (bien après minuit).

Messine. Taormine. **Mercredi 10 avril.** — Passage le long des Cyclopes. Arrivée à *Messine* à 9 h. m. *Le matin :* Visite libre de la ville (Cathédrale, Université, Villa Guelfonia, San Gregorio, Campo Santo).

L'après-midi : Excursion par train spécial et voitures à *Taormine* (Théâtre antique, Panorama de l'Etna et du Détroit). Retour à Messine. Départ dans la soirée.

Salerne. Pæstum. Amalfi. **Jeudi 11 avril.** — Arrivée à *Salerne* à 9 heures du matin. Excursion par train spécial aux ruines de *Pæstum* (Temples de Neptune et de Cérès, Basilique, Amphithéâtre). Déjeuner à Pæstum. Au retour, visite de Salerne [la ville neuve, la Cathédrale (du XIe siècle, Parvis, Galeries, Sarcophages antiques, Tombes des princes normands, Portes de bronze), la vieille ville et excursion en voiture de Salerne à *Amalfi* par la *Corniche*, pour jouir du panorama du golfe au soleil couchant. Rembarquement à Amalfi. Départ du bateau le lendemain matin.

Naples. Pompéi. (Eglises, Musées, Villa Nazionale, Station Zoologique, Aquarium, Château Saint-Elme, Couvent San-Martino, Catacombes, Palais Royal, Palais di Capodimonte, Université. — Environs : Pausilippe, Camaldules, Pouzzolés, Caserte, Herculanum, Baies, Cumes, Castellamare, Sorrente, Ischia, Capri).

Vendredi 12 avril. — Le bateau, parti d'Amalfi à 5 h. m., longera une partie des côtes de *Capri* et arrivera à *Naples* vers 8 h. Le matin et l'après-midi, visite libre de la ville et des environs.

Samedi 13 avril. — Excursion organisée à Pompéi. Déjeuner à Pompéi. Retour à Naples dans l'après-midi.

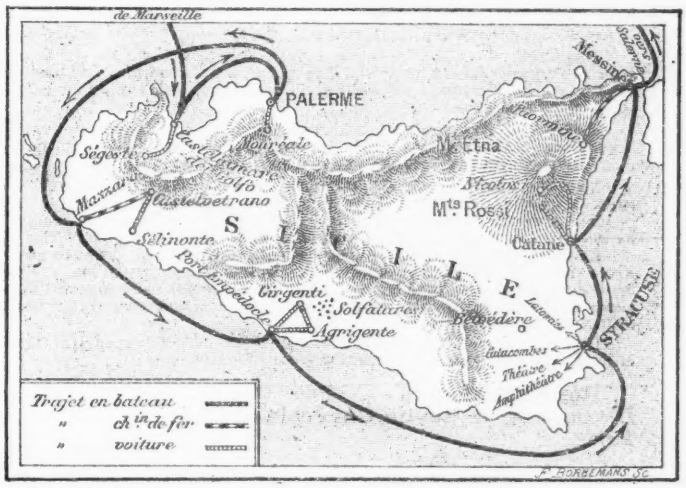
Visite libre de la ville et des environs.

Nota : Des arrangements seront pris pour faciliter l'ascension du Vésuve aux personnes qui désireraient la faire après la visite de Pompéi, moyennant un supplément de prix.

Dimanche 14 avril. — A *Naples*, Visite libre : Musée, Cathédrale et Camaldules.

Lundi 15 avril. — Départ de très grand matin.

Mardi 16 avril. — Arrivée à Marseille à 4 heures de l'après-midi.



La Compagnie des Messageries Maritimes destine à

CONDITIONS GÉNÉRALES DU VOYAGE

PRIX DES PLACES

1° A BORD, DE MARSEILLE A MARSEILLE

(TRAJET MARITIME, TABLE ET LOGEMENT A BORD EN MARCHE ET DURANT LES ESCALES)

Cabine A..... 600 fr. par personne
Cabine B..... 525 fr. par personne
Cabine C..... 450 fr. par personne

La différence de prix résulte uniquement de la situation des cabines et du nombre des couchettes qu'elles contiennent. **Il n'y a qu'une classe : la 1re classe. La table, vin compris, est la même pour tous les passagers.**

2° PRIX DES DÉBARQUEMENTS ET EXCURSIONS A TERRE

Pour débarquements et rembarquements et pour toutes les excursions générales (voitures, chemins de fer, repas, etc.) :

300 francs à payer en sus.

Nota : Les touristes n'auront à payer ni droits de ports, ni pourboires pour les divers services en dehors du bateau, ni droits d'entrée aux sanctuaires archéologiques et monuments compris dans le programme des excursions générales.

Pour chacune des 3 *Excursions facultatives et supplémentaires à l'Etna*, les prix seront indiqués ultérieurement.

INSCRIPTIONS ET PAIEMENTS

1° **INSCRIPTIONS.** — Au siège de la Direction de la **Revue Générale des Sciences**, 22, rue du Général-Foy, à Paris. (On peut s'adresser directement ou par correspondance).

Les demandes d'inscription peuvent aussi être reçues dans tous les bureaux de la **Compagnie des Messageries Maritimes.**

LE NOMBRE DES PLACES ÉTANT LIMITÉ, LA LISTE D'INSCRIPTION SERA CLOSE AUSSITOT CE NOMBRE ATTEINT.

2° **PAIEMENTS.**— Le paiement du prix des places et des excursions devra être fait comme suit :

20 francs en s'inscrivant (22, rue du Général-Foy) ;

Le solde, du 1er au 15 mars, tous les jours non fériés, de 1 à 5 heures, au bureau des passages de la Compagnie des Messageries Maritimes, 1, rue Vignon, à Paris.

En cas de désistement des passagers, la *Revue Générale des Sciences* ne sera tenue à aucun remboursement sur les versements effectués. — Les personnes qui n'auront pas fait dans les délais fixés les versements indiqués seront considérées comme s'étant désistées.

Dans le cas où, pour un motif quelconque, le voyage n'aurait pas lieu, les personnes inscrites ne pourraient prétendre qu'au remboursement des sommes versées.

Les Compagnies de chemins de fer *de Paris à Lyon et à la Méditerranée, du Nord, d'Orléans et de l'Ouest*, ainsi que *les Chemins de fer de l'Etat*, accorderont, sur leur réseau, aux adhérents à ce voyage, une *réduction de moitié* à l'aller et au retour, sous condition.

AVIS AUX PASSAGERS

Le service de la **Revue Générale des Sciences** *sera fait pendant un an aux touristes.*

Les personnes inscrites à la Croisière pourront, à partir du 2 Janvier 1901, consulter au siège de la Direction de la Revue, une collection d'ouvrages relatifs au voyage.

A bord, une chambre noire sera réservée aux amateurs de photographie.

Bagages. — Chaque passager a droit à bord à 100 kilos de bagages. Chaque touriste est tenu de s'occuper lui-même de son bagage, en toute occasion. La Direction décline toute responsabilité au sujet des bagages, comme, du reste, au sujet de toute circonstance ou de tout incident indépendants de sa volonté.

Escales et Excursions. — La visite des villes, des musées, etc., est laissée à la libre initiative des touristes. Avant chaque escale, une note sera affichée indiquant les heures exactes d'arrivée et de départ, les heures de repas et, en général, toutes les indications relatives aux excursions.

N. B. — La Direction de la Croisière prend toutes les mesures qu'elle juge utiles pour la santé et le bien-être des touristes, d'une façon générale, toutes les précautions qui lui paraissent propres à éviter les accidents. Mais, quant à ces accidents, de quelque nature qu'ils soient et en quelque lieu qu'ils se produisent, elle décline toute responsabilité.

La Direction, soucieuse de conserver à ses Croisières leur bonne renommée, se réserve le droit de refuser toute inscription sans avoir à donner aucun motif. Elle se réserve, en outre, le droit de débarquer, en cours de route, tout passager dont elle jugerait la tenue ou les propos nuisibles au bon ordre. Dans ce cas, la Direction rembourserait au touriste le prix du voyage, sous déduction des frais faits pour lui.

La Direction se réserve la faculté de modifier, s'il y a lieu, suivant les circonstances, les escales et les excursions, dans l'intérêt général de la Croisière.

Renseignements. — Pour tous Renseignements : S'adresser à la Direction de la **Revue Générale des Sciences,** 22, *rue du Général-Foy, à Paris.*

IMPRIMERIES CERF,
12, rue SainteAnne, Paris.

sur le sable. — C'est déjà la nuit... et quelle chaleur! Ah! maudit pays!...

— C'est le sable... il garde la chaleur du jour, — dit Iakov en se détournant et en hésitant.

— Qu'est-ce qu'il y a? On dirait que tu te moques? demanda sévèrement le père.

— Moi? — dit Iakov avec candeur. — De quoi?

— C'est que justement il n'y a rien de drôle!...

Ils se turent.

Et à travers le bruit des vagues, il leur arrivait quelque chose comme des soupirs ou de tendres appels.

*
* *

Quinze jours après, c'était de nouveau dimanche, et de nouveau Vassili Legostev, étendu sur le sable, près de sa cabane, examinait la mer et attendait Malva. Et la mer déserte riait, jouant avec les reflets du soleil, et les légions de vagues naissaient pour courir sur le sable, y laisser l'écume de leur crinière et retourner à la mer où elles fondaient. Tout était comme l'autre fois. Seulement, Vassili, qui naguère attendait sa maîtresse avec une paisible sécurité, l'attendait maintenant avec impatience... Dimanche dernier, elle n'était pas venue; aujourd'hui, elle viendrait sûrement. Il n'en doutait pas; mais il avait hâte de la voir au plus vite. Iakov ne serait pas là pour les gêner : avant-hier, en passant avec d'autres ouvriers pour prendre un filet, il avait dit qu'il irait à la ville, le dimanche, s'acheter des blouses. Il s'était loué à raison de quinze roubles par mois. Déjà, depuis quelques jours, il travaillait à la pêche; il avait l'air hardi et gai. Comme les autres il répandait une odeur de saumure, et comme les autres il était sale et déguenillé. Vassili soupira, au souvenir de son fils.

« Pourvu qu'il résiste!... S'il se gâte, il ne voudra pas retourner au village... Et il faudra que moi-même... »

Sauf les mouettes, il n'y avait personne sur la mer. A l'endroit où elle était séparée du ciel par l'étroite bande sablonneuse du rivage, apparaissaient, par moments, de petits points noirs, qui bougeaient, puis disparaissaient. Mais tou-

jours pas de bateau, bien qu'il fût déjà midi; les rayons du soleil descendaient sur la mer perpendiculairement.

Deux mouettes s'étaient agrippées dans l'air et se battaient si fort que les plumes volaient autour d'elles. Leurs cris acharnés déchiraient la chanson gaie des vagues, si constante, si conforme à la triomphale paix du ciel éblouissant, qu'elle paraissait naître du jeu de la lumière sur la plaine de la mer. Les mouettes tombaient dans l'eau et là continuaient à se battre, criant aigrement de fureur et de douleur, et s'élevaient de nouveau dans les airs en se poursuivant... Et leurs amies, tout un troupeau, sans s'émouvoir de cette lutte méchante, attrapaient des poissons, et culbutaient dans l'eau transparente et verte qui scintillait...

Vassili observe les mouettes et s'attriste. « Pourquoi se battent-elles? Est-ce qu'il n'y a pas assez de poissons dans l'eau?... Les hommes aussi s'empêchent mutuellement de vivre. Si l'un d'eux choisit un morceau, l'autre voudra le lui arracher du gosier. Pourquoi? Il y en a pour tout le monde, dans la vie. Pourquoi prendre à l'homme ce qu'il a déjà acquis? Le plus souvent, c'est à cause des femmes que ces querelles éclatent. Un homme a une femme, mais un autre veut la lui enlever et s'efforce de l'attirer à lui. Pourquoi voler les femmes des autres, quand il y a tant de femmes libres qui n'appartiennent à personne? Tout cela n'est pas bien, et fait du désordre... »

La mer était toujours déserte. La petite tache sombre bien connue ne s'y révélait pas.

— Tu ne viens pas? — dit tout haut Vassili. — C'est bon, je n'ai pas besoin de toi! Qu'est-ce donc que tu t'imagines?

Et il cracha dans la direction du rivage, avec mépris.

La mer riait.

Vassili se leva et alla vers la cabane, avec l'intention de se faire à dîner, mais, sentant qu'il n'avait pas faim, il retourna à son ancienne place et se recoucha.

« Si, au moins, Sereja pouvait venir! » — s'écriait-il en lui-même; et il s'efforçait de ne songer qu'à Sereja. — « C'est du poison que ce gars... Il se moque de tout, se bat avec tous. Robuste, sachant lire, ayant vu du pays... mais ivrogne. On ne s'ennuie pas avec lui... Les femmes en sont folles, et, bien

qu'il soit ici depuis peu, toutes lui courent après. Il n'y a que Malva qui se tienne à l'écart de lui... Elle ne vient toujours pas. Quelle maudite femme! Peut-être m'en veut-elle de ce que je l'ai battue? Mais ce n'était pas du nouveau pour elle. D'autres avaient dû la battre ferme! Et ce ne sera pas la dernière fois que je l'aurai battue. »

Ainsi, pensant à son fils, à Sereja, et le plus souvent à Malva, Vassili s'agitait sur le sable et attendait. L'inquiétude vague se transformait en soupçon, mais il ne voulait pas s'y arrêter. Il se cachait à lui-même sa méfiance. Il perdit son temps jusqu'au soir, tantôt se levant et marchant sur le sable, tantôt s'allongeant de nouveau. La mer était déjà sombre qu'il guettait toujours, dans l'espoir du bateau.

Mais Malva ne vint pas, ce dimanche-là non plus. En se couchant, Vassili maugréa contre son service qui ne lui laissait pas la liberté d'aller sur la côte, et, même en s'endormant, il sursautait, comme s'il entendait au loin un bruit de rames. Alors il mettait sa main en abat-jour au-dessus de ses yeux et regardait la mer trouble et obscure. Là-bas, à la pêcherie, brûlaient deux feux, et sur la mer il n'y avait personne.

— C'est bon, sorcière!... menaça Vassili.

Et il s'endormit d'un lourd sommeil.

Voici ce qui s'était passé à la pêcherie, ce jour-là.

Iakov se leva de bonne heure, quand le soleil ne brûlait pas encore et que la mer soufflait une fraîcheur vivifiante. Il alla de la baraque à la mer pour s'y laver, et sur la grève aperçut Malva. Elle était assise à la proue d'une grande barque amarrée au bord et, laissant pendre ses pieds nus, peignait ses cheveux humides.

Iakov s'arrêta pour l'examiner curieusement.

La blouse de percale, dégrafée par devant, était rabattue sur une épaule, et cette épaule était si blanche, si friande!

Les vagues heurtaient le bateau et Malva s'élevait, puis redescendait au point que ses pieds nus touchaient presque l'eau.

— Tu t'es baignée, dis? lui cria Iakov.

Elle tourna vers lui son visage, jeta un coup d'œil sur ses pieds; puis, continuant à se peigner, elle répondit:

— Je me suis baignée, oui... Pourquoi t'es-tu levé si matin?

— Toi, tu es bien levée déjà !

— Je ne suis pas un exemple pour toi.

Iakov garda le silence.

— Si tu vis à ma manière, tu auras du mal à garder ta tête ! dit-elle.

— Oh ! comme tu me fais peur ! dit Iakov pour badiner.

Ensuite, accroupi au bord de l'eau, il entreprit de se laver. Puisant l'eau dans ses paumes réunies, il se la jetait au visage et se secouait, à cette sensation aiguë de fraîcheur. S'essuyant avec le rebord de sa blouse, il dit à Malva :

— Pourquoi veux-tu toujours m'effrayer ?

— Et toi, pourquoi me manges-tu des yeux ?

Iakov n'avait aucun souvenir de l'avoir plus regardée que les autres femmes de la pêcherie, mais maintenant il lui dit tout à coup :

— C'est que tu es si... appétissante !

— Si ton père apprend tes fredaines, il t'en donnera, de l'appétit !

Elle lui lança un regard provocant et malicieux. Iakov éclata de rire et grimpa dans la barque. Il ne savait pas de quelles fredaines elle parlait; mais, puisqu'elle le disait, c'était donc qu'il l'avait poursuivie. Et il lui vint une subite gaieté, à cette pensée.

— Qu'est-ce que me fait le père ? — dit-il en la rejoignant sur le demi-pont de la barque. — T'a-t-il achetée pour lui, enfin ?

Assis à côté d'elle, il considérait son épaule nue, sa poitrine à moitié découverte, toute sa personne fraîche et robuste, sentant la mer.

— Quel esturgeon blanc tu fais ! — s'écria-t-il avec admiration, après une enquête minutieuse.

— Ce n'est pas pour toi ! — dit-elle sans bouger et sans modifier sa tenue indiscrète.

Iakov soupira.

Devant eux s'étendait, aux rayons du soleil matinal, la mer illimitée. Les petites vagues joueuses, nées du souffle du vent, se heurtaient doucement contre la barque. Au loin, dans la mer, s'avançait le cap. Et de là pointait, sur le fond tendre du ciel bleu, un mât svelte et mince, et l'on pouvait voir au bout s'agiter un haillon rouge.

— Oui, mon petit, — commença Malva sans regarder Iakov, — je suis appétissante, mais ça n'est pas pour toi... Et personne ne m'a achetée, et je ne suis pas la chose de ton père. Je vis pour moi-même... Mais ne cours pas après moi, parce que je ne veux pas me mettre entre toi et Vassili... Je ne veux ni querelles ni brouille d'aucune sorte... Tu entends?

— Mais qu'est-ce que je t'ai fait? — demanda Iakov surpris. — Je ne te touche pas, je ne te fais rien.

— Tu n'oses pas me toucher! dit Malva.

Elle parlait avec un tel dédain que l'homme et le mâle se révoltèrent en lui. Un sentiment de défi presque méchant le saisit et ses yeux brillèrent.

— Ah! je n'ose pas! — s'écria-t-il en se rapprochant d'elle.

— Non, tu n'oses pas.

— Et, si je te touche?

— Essaie!

— Qu'est-ce que tu ferais?

— Je te donnerais une si bonne taloche sur la nuque que tu culbuterais dans l'eau.

— Voyons ça!

— Touche-moi, si tu l'oses!

Il l'entoura d'un rapide regard de feu, et, la saisissant brusquement de côté dans ses pattes puissantes, lui pressa le dos et la poitrine. Au contact de ce corps brûlant et robuste, il s'enflamma tout et sa gorge se serra comme s'il étouffait.

— Voici. Bats-moi! Qu'est-ce que tu attends?

— Laisse, Iakov! — dit-elle tranquillement, en tâchant de se dégager de ses bras qui frémissaient.

— Et la taloche que tu voulais me donner?

— Laisse! sinon, gare!

— Assez de menaces, framboise que tu es!

Il l'attira contre lui et enfonça ses grosses lèvres dans la joue rose.

Elle rit aux éclats, avec défi, saisit les bras d'Iakov et tout à coup, d'un fort mouvement de tout son corps, s'élança en avant. Ils tombèrent enlacés, formant une seule masse lourde, et disparurent sous l'écume jaillissante. Puis, de l'eau agitée émergea la tête mouillée d'Iakov, et, à côté, surgit comme une mouette Malva. Iakov se démenait désespérément, frap-

pait l'eau et mugissait, et rugissait, tandis que Malva criait joyeusement, nageait autour de lui et lui lançait au visage l'eau salée, puis plongeait pour éviter ses vigoureux coups de battoir.

— Que diable! — cria Iakov, soufflant. — Je vais me noyer! C'est assez... Je te jure que je me noie. L'eau est amère... Ah! je coule!...

Mais elle l'avait abandonné et nageait vers la côte à grandes brassées, comme un homme. Une fois là, elle remonta avec adresse sur la barque, se dressa à la poupe et observa en riant Iakov qui nageait en hâte vers elle. Ses vêtements humides, collés à son corps, dessinaient ses formes élastiques depuis les épaules jusqu'aux genoux, et Iakov, quand il se fut accroché à la barque, convoita cette femme ruisselante et presque nue, qui se moquait gaiement de lui.

— Eh bien, sors! espèce de phoque! — disait-elle à travers son rire.

Et, se mettant à genoux, elle lui tendait une main et, de l'autre, se tenait au bord de la barque.

Iakov prit cette main et cria avec exaltation :

— Attends! maintenant, c'est moi qui vais te baigner !

Il la tirait à lui, restant dans l'eau jusqu'aux épaules. Les vagues passaient par-dessus sa tête et, se brisant contre la barque, éclaboussaient Malva au visage. Elle riait et, subitement, avec un cri, elle sauta à l'eau; du choc de son corps elle fit perdre pied à Iakov.

Et ils jouèrent de plus belle, comme deux grands poissons dans la mer verte, se jetant de l'eau, criant, soufflant, grognant et plongeant.

Le soleil riait en les regardant, et les carreaux des bâtiments de la pêcherie riaient aussi en reflétant le soleil. Les vagues bruissaient, brisées par les bras robustes, et les mouettes, effarées de ces ébats de deux êtres humains, volaient, avec des cris perçants, au-dessus de leurs têtes qui, par moments, s'engouffraient dans les vagues accourues de loin.

Enfin, fatigués, gorgés d'eau salée, ils grimpèrent sur le rivage et s'assirent au soleil pour se reposer.

— Ouf! — fit Iakov avec une grimace. — Quelle horreur que cette eau! — Et comme il y en a!

— Tout ce qui est mauvais abonde sur la terre,... les gars, par exemple... ça ne manque pas !

Malva riait et tordait ses cheveux pour en faire couler l'eau. Les cheveux étaient sombres, épais et frisés, sans être très longs.

— C'est pour ça que tu t'es choisi un vieux ! — insinua Iakov, en la poussant du coude.

— Il y a des vieux qui valent mieux que les jeunes.

— Si le père est bon, le fils doit être encore meilleur.

— Vraiment ? Où as-tu appris à te vanter ?

— Les filles du village m'ont toujours dit que je n'étais pas du tout un vilain garçon...

— Est-ce que les filles y connaissent quelque chose ? Tu devrais me demander, à moi...

— Et toi, n'es-tu pas fille ?

Elle le regarda fixement ; il riait d'un rire insultant. Alors elle devint sérieuse et lui dit avec colère :

— Je l'étais, avant d'avoir un enfant.

— Bien dit et mal fait ! — dit Iakov en éclatant de rire.

— Imbécile ! — lui jeta brusquement Malva.

Elle s'écarta de lui.

Iakov, intimidé, se tut.

Ils restèrent ainsi, en silence, une bonne demi-heure ; ils se retournaient au soleil pour sécher leurs vêtements.

Dans les baraques, longs bâtiments sales, les ouvriers se réveillaient. De loin, tous se ressemblaient, en loques, nu-pieds... Leurs voix rauques retentissaient jusqu'au rivage ; l'un d'eux frappait contre un tonneau vide, et les coups secs se multipliaient : on eût dit un roulement de tambour. Deux femmes se chamaillaient, avec des voix perçantes ; des chiens aboyaient.

— On commence à se remuer, — dit Iakov. — Et moi qui voulais partir de bonne heure pour la ville !... J'ai perdu mon temps avec toi...

— On ne fait rien de bon en ma compagnie ! — dit-elle, moitié plaisante, moitié grave.

— Quelle habitude tu as d'effrayer les gens ! répondit Iakov.

— Tu verras, quand ton père...

Ce rappel du père le fâcha.

— Quoi, mon père? — cria-t-il rudement. — Mon père!... Je ne suis pas un gamin... En voilà une histoire! Ici on n'est pas dans un couvent... Je ne suis pas aveugle, que diable! Lui non plus n'est pas un saint, il ne se prive de rien... Et qu'on me laisse tranquille!

Elle le regarda d'un air moqueur et demanda avec curiosité :

— Te laisser tranquille? Et qu'est-ce que tu médites donc?

— Moi? (Il gonfla ses joues et bomba sa poitrine, comme s'il se préparait à soulever un poids.) Moi, je suis capable de bien des choses! J'ai secoué la poussière du village.

— Ça n'a pas été long! s'écria Malva ironiquement.

— Je te soufflerai à mon père, quoi!

— Oui?

— Tu penses que j'aurais peur?

— Dis! vrai?

— Vois-tu, — commença-t-il d'une voix émue et furieuse — ne me défie pas! Je...

— Quoi encore? demanda-t-elle avec indifférence.

— Rien.

Alors il se détourna, avec la mine d'un gars adroit et décidé.

— Comme tu es brave! L'inspecteur a un petit chien noir, l'as-tu vu? il te ressemble. De loin il aboie et menace de mordre, et, quand on s'en approche, il baisse la queue et se sauve!

— C'est bon! — cria Iakov en colère. — Attends, tu vas voir ce que je suis!

Et elle lui riait au visage.

Vers eux s'avançait, d'un pas lent et se dandinant, un gaillard bronzé, aux muscles saillants, à la tignasse touffue, d'un roux ardent. Sa blouse rouge, sans ceinture, était déchirée par derrière presque jusqu'au col, et, pour empêcher ses manches de glisser, il les avait roulées jusqu'aux épaules. Son pantalon n'était que trous, ses pieds étaient nus. Son visage, couvert de taches de son, s'éclairait d'yeux bleus, grands et impertinents, et le nez, large et retroussé, donnait à toute sa personne un air de désinvolture et d'arrogance. Quand il les

eut rejoints, il s'arrêta, et, brillant au soleil de tout son corps qui perçait par les mille trous de son costume élémentaire, il reniflabruyamment, les considéra, et fit une grimace drôle.

— Hier Sereja a bu, et aujourd'hui la poche de Sereja est vide... Prêtez-moi vingt kopeks ! Je ne vous les rendrai pas.

A ce discours rapide, Iakov pouffa; Malva sourit en examinant ce débraillé.

— Donnez, diables ! Je vous marierai pour vingt kopeks, voulez-vous ?

— Drôle de corps ! Est-ce que tu es pope?

— Imbécile ! A Ouglitch, j'ai été domestique chez un pope... Donne vingt kopeks.

— Je ne veux pas me marier ! dit Iakov.

— Donne toujours ! Je ne dirai pas à ton père que tu courtises sa reine, — reprit Sereja, en promenant sa langue sur ses lèvres séchées et craquelées.

— Avec ça qu'il te croirait !...

— Quand je me mêle de parler, on me croit, — affirma Sereja, — et il te corrigera vertement.

— Je n'ai pas peur ! dit Iakov.

— Alors, c'est moi qui te corrigerai ! — annonça l'autre, et ses yeux devinrent étroits.

Iakov ne voulait pas donner vingt kopeks, mais on l'avait prévenu qu'il fallait se tenir sur ses gardes avec Sereja et se soumettre à ses fantaisies. Il n'exigeait pas grand'chose, mais, si on lui refusait, il vous arrangeait une sale histoire pendant l'ouvrage, ou bien il vous battait. Et Iakov mit en soupirant la main à la poche.

— C'est ça ! — fit Sereja d'un ton d'encouragement; et il s'affaissa sur le sable à côté d'eux. — Il faut toujours m'obéir pour être sage... Et toi, — dit-il à Malva, — est-ce bientôt que tu te maries avec moi? Dépêche-toi, je ne veux pas attendre longtemps.

— Tu es trop déguenillé; commence par faire recoudre tes trous, nous causerons après ! répondit Malva.

Sereja regarda ses trous avec un air de blâme, et hocha la tête.

— Donne-moi une jupe à toi, cela vaudra mieux.

— C'est ça! dit Malva en riant.

— Donne! Tu dois en avoir une défraîchie?

— Tu ferais vraiment bien de t'acheter un pantalon.

— Je préfère boire l'argent.

— Ça vaut mieux, bien sûr! dit Iakov.

Il tenait toujours dans sa main les vingt kopeks.

— Le pope prétend que l'homme doit songer non seulement à sa peau, mais encore à son âme. Et mon âme, à moi, demande de l'eau-de-vie, et non un pantalon. Donne l'argent. J'irai boire... Et je ne dirai rien à ton père.

— Dis-lui! décida Iakov.

Et il cligna avec suffisance du côté de Malva, en la poussant de l'épaule.

Sereja vit ce mouvement, cracha et dit, sur un ton de promesse :

— Je n'oublierai pas de te battre, sois tranquille! A la première occasion... Et tu t'en souviendras longtemps.

— Mais pourquoi? demanda Iakov avec inquiétude.

— C'est mon affaire... Eh bien! quand m'épouses-tu, Malva?

— Commence par me dire ce que nous ferons et comment nous vivrons. Alors je réfléchirai, — répondit-elle sérieusement.

Sereja regarda la mer, pinça les yeux, et dit, après s'être léché les lèvres:

— Nous ne ferons rien, nous nous promènerons sur la terre.

— Et comment ferons-nous pour manger?

— Bah! — dit Sereja avec un geste de découragement, — tu raisonnes comme ma mère. « Quoi?... Comment?... » C'est ennuyeux, les femmes. Est-ce que je sais, moi? Je m'en vais boire...

Il se leva et s'en alla, reconduit par un étrange sourire de Malva et par un regard hostile du jeune homme.

— Quel commandant! — dit Iakov quand Sereja fut loin. — Chez nous, au village, on aurait vite fait de remettre ce vantard à sa place. On lui aurait donné une bonne leçon. Tandis qu'ici on a peur de lui...

Malva toisa Iakov et dit entre ses dents :

— Tu ne sais pas ce qu'il vaut!

— Qu'est-ce qu'il y a à savoir? Il vaut cinq kopeks le cent.

— En voilà des idées ! — s'écria Malva moqueuse. — Ça, c'est ce que tu vaux, toi !... Et lui, il a été partout, il a parcouru toute la terre et ne craint personne.

— Et moi, est-ce que je crains quelqu'un ? fit bravement Iakov.

Elle ne lui répondit pas ; elle suivait le jeu des vagues, qui accouraient et balançaient la lourde barque. Le mât s'inclinait à droite et à gauche et la proue se soulevait, puis retombait en frappant l'eau. Ce bruit était violent et semblait dépité, comme si la barque avait voulu s'arracher du bord, s'en aller sur la mer large et libre, et se fâchait contre le câble qui la retenait.

— Pourquoi ne t'en vas-tu pas ? demanda Malva à Iakov.

— Où irais-je ? répondit-il.

— Tu voulais aller à la ville.

— Je n'irai pas.

— Alors, va chez ton père.

— Et toi ?

— Quoi ?

— Iras-tu aussi ?

— Non !

— Alors, moi non plus, je n'irai pas.

— Tu resteras toute la journée sur mes talons ? demanda-t-elle.

— Je n'ai pas tant besoin de toi que cela ! répondit Iakov, offensé.

Il se leva et s'éloigna d'elle.

Mais il s'était trompé en disant qu'il n'avait pas besoin d'elle. Sans elle, il s'ennuya. Un étrange sentiment était né en lui après leur conversation, un obscur besoin de protester contre le père, un sourd mécontentement. Hier encore, ce sentiment n'existait pas, ni aujourd'hui avant qu'il eût vu Malva. Et maintenant il lui semblait que le père le gênait, bien qu'il fût là-bas, loin dans la mer, sur une langue de sable presque imperceptible à l'œil... Puis il lui sembla que Malva avait peur du père : si elle n'avait pas eu peur, ils auraient causé tout autrement. Maintenant elle lui manquait, tandis que ce matin il ne songeait pas à elle.

Il errait sur la plage, dévisageait les passants d'un œil morne et leur adressait paresseusement quelques paroles.

Voici, à l'ombre d'une barque, Sereja assis sur un tonneau. Il frappe les cordes d'une balalaïka et chante en faisant de drôles de grimaces :

« Monsieur le sergent de ville,
Soyez poli avec moi.
Voulez-vous me conduire au poste ?
J'ai peur de tomber dans la boue... »

Une vingtaine d'ouvriers l'entourent, aussi déguenillés que lui, et tous, comme lui, sentent le poisson salé et le salpêtre. Quatre femmes, laides et sales, accroupies sur le sable, non loin du groupe, prennent le thé, qu'elles versent d'une grande bouilloire en fer. Et un ouvrier, déjà ivre malgré l'heure matinale, s'agite à terre, s'efforce de se mettre sur ses jambes et retombe. Une femme pleure et crie ; quelqu'un joue d'un accordéon cassé; partout brillent des écailles de poissons.

A midi, Iakov découvrit un endroit abrité entre les montagnes de tonneaux vides, s'y coucha et dormit jusqu'au soir. Quand il se réveilla, il erra, sans projet arrêté, mais attiré vaguement par quelque chose.

Après deux heures de promenade, il trouva Malva loin de la pêcherie, à l'ombre de jeunes saules. Elle était couchée sur le côté et tenait à la main un livre froissé; elle regardait venir Iakov en souriant.

— Ah ! voilà où tu es ! dit-il en s'esseyant à côté d'elle.

— Y a-t-il longtemps que tu me cherches ? interrogea-t-elle avec assurance.

— Je te cherchais ? Quelle idée ! — reprit Iakov, s'apercevant tout à coup que c'était justement la vérité.

Depuis le matin jusqu'à ce moment, sans qu'il s'en rendît compte, il l'avait cherchée. Il hocha la tête, d'étonnement.

— Sais-tu lire ? demanda-t-elle.

— Oui... mais mal. J'ai tout oublié.

— Moi aussi... Tu as été à l'école ?

— Oui, à la municipalité.

— Et moi, j'ai appris toute seule.

— Vrai ?

— Oui ! j'ai été cuisinière à Astrakan chez un avocat, et son fils m'a appris à lire.

— Alors, tu n'as pas appris toute seule !

Elle reprit :

— Voudrais-tu lire des livres ?

— Moi? mais non... pourquoi faire?

— Moi, j'aimerais bien... Voilà, j'ai demandé ce livre à la femme de l'inspecteur et je lis.

— Qu'est-ce?

— L'histoire de saint Alexis, homme de Dieu.

Et, grave, elle lui raconta comment un jeune garçon, fils de parents riches et nobles, les avaient quittés, se détournant du bonheur, et puis était revenu, mendiant et décharné, vivre dans un chenil avec les chiens, sans jamais dire jusqu'à sa dernière heure qui il était. Elle termina en demandant doucement à Iakov :

— Pourquoi a-t-il fait tout cela?

— Qui peut savoir? — répondit Iakov avec indifférence.

Des monticules de sable, amassés par le vent et par les vagues, les entouraient. De la pêcherie venait un bruit sourd et confus. Le soleil se couchait et répandait sur la grève le reflet rose de ses rayons. Les saules chétifs tremblaient de leurs feuilles blanches à la brise de mer. Malva se taisait comme si elle écoutait quelque chose.

— Pourquoi n'es-tu pas allée aujourd'hui là-bas, au cap? dit Iakov.

— Qu'est-ce que cela te fait?

Iakov cueillit une feuille et la mâcha. Il regardait à la dérobée la jeune femme et ne savait comment lui dire ce qu'il voulait.

— Voilà, quand je suis toute seule et qu'il fait si tranquille, je voudrais tout le temps pleurer ou bien chanter. Seulement je ne sais pas de chansons bonnes, et j'ai honte de pleurer.

Iakov entendait la voix savoureuse et caressante; mais ces paroles, sans l'émouvoir, rendirent seulement son désir plus aigu.

— Écoute, — dit-il sourdement en se rapprochant d'elle, sans la regarder, — écoute ce que je vais te dire... Je suis jeune...

— Et sot, très sot! — fit avec conviction Malva, en hochant la tête.

— Admettons! — dit Iakov, s'animant tout à coup. — Qu'a-t-on besoin d'esprit? Je suis sot, c'est bon! Voici ce que je te demande. Voudrais-tu...

— Ne dis plus rien... Je ne veux pas.

— Pourquoi?

— Parce que.

— Ne fais pas la bête... (Et il la prit doucement par les épaules.) Comprends!

— Va-t'en, Iakov! — cria-t-elle d'un ton sévère, en se dégageant. — Va-t'en!

— Si c'est ainsi, je m'en moque! Il n'y a pas que toi de femme ici... Tu t'imagines que tu es mieux que les autres?

— Tu n'es qu'un petit chien! répondit-elle.

Elle se leva et secoua la poussière de sa jupe.

Et ils revinrent, côte à côte, à la pêcherie. Ils marchaient lentement à cause du sable.

Tout à coup, comme ils étaient déjà près des baraques, Iakov s'arrêta et saisit brusquement Malva par le bras.

— C'est pourtant exprès que tu m'excites!... Pourquoi fais-tu cela?

— Laisse, je te dis!

Elle lui échappa, s'esquiva, et, d'un coin de la baraque, apparut Sereja. Il secoua sa tignasse fauve et dit avec menace:

— Vous vous êtes balladés... c'est bon!

— Allez tous au diable! cria Malva.

Iakov s'était campé devant Sereja et le dévisageait. Ils étaient à dix pas l'un de l'autre. Sereja regardait Iakov dans le blanc des yeux. Ils restèrent ainsi, une minute peut-être, comme deux béliers prêts à fondre l'un sur l'autre, puis s'en allèrent sans mot dire, chacun de son côté.

La mer était calme et rouge du soleil couchant. Sur la pêcherie planait un bruit confus; une voix ivre de femme chantait, avec des clameurs hystériques, des paroles dénuées de sens.

« Ta-agarga, matagarga,
Matanitchka à moi,
Ivre et battue,
Et échevelée... »

Et ces paroles, dégoûtantes, comme des cloportes, couraient

dans toutes les directions parmi les baraques d'où s'exhalait une odeur de sel et de poisson pourri; elles couraient et offensaient la musique délicieuse des vagues qui flottait dans l'air.

*
* *

A la pure lumière de l'aube, la mer sommeillait doucement, en reflétant les nuages de nacre. Sur le cap, les pêcheurs mal éveillés tripotaient, rangeaient dans la barque les agrès.

Ce travail coutumier s'exécutait vite et en silence. La masse grise des filets rampait du sable à la barque et se tassait au fond.

Sereja, comme toujours nu-tête et peu vêtu, était à la proue et hâtait les travaux d'une voix enrouée et ivre de la veille. Le vent jouait avec les lambeaux de sa blouse et les mèches de ses cheveux.

— Vassili, où sont les rames vertes? criait quelqu'un.

Vassili, sombre comme une journée d'automne, disposait le filet dans la barque, et Sereja le regardait par derrière; il se léchait les lèvres, ce qui signifiait qu'il voulait boire un coup.

— As-tu de l'eau-de-vie? demanda-t-il.

— Oui, grogna Vassili.

— Alors, c'est bon! je reste à l'aile sèche.

— Tout est prêt? cria-t-on du cap.

— Démarrez! — commanda Sereja en descendant de la barque. — Allez... Je reste. Faites attention, tâchez de prendre plus au large, pour ne pas emmêler le filet... Et jetez-le avec précaution. Ne faites pas de nœuds... Marchez!

On poussa la barque à la mer; les pêcheurs grimpèrent par-dessus bord et, après avoir tiré les rames, les levèrent en l'air, prêts à frapper l'eau.

— Une!

Les rames tombèrent toutes ensemble dans les vagues: la barque s'élança en avant dans la large plaine d'eau lumineuse.

— Deux! commanda le timonier.

Et, comme les pattes d'une énorme tortue, les rames s'élevèrent sur le bord.

— Une!... Deux!...

Sur la plage, à l'aile sèche du filet, cinq hommes étaient

restés : Sereja, Vassili et trois autres. L'un des trois s'étendit sur le sol et dit :

— Si l'on pouvait dormir un peu !...

Les deux autres suivirent son exemple et trois corps en guenilles malpropres se mirent en tas.

— Pourquoi n'es-tu pas venu dimanche ? — demanda Vassili à Sereja en le conduisant à la cabane.

— Je n'ai pas pu venir.

— Tu étais ivre ?

— Non. J'observais ton fils et sa belle-mère, — déclara Sereja flegmatique.

— Te voilà un nouveau souci, — dit Vassili avec un sourire de travers. — Ils ne sont pas des enfants, après tout !

— Pires ! L'un est un imbécile, l'autre une toquée.

— C'est Malva qui est toquée ? demanda Vassili.

Et ses yeux brillèrent d'une colère triste.

— Elle-même.

— Depuis quand ?

— Elle l'a toujours été. Elle a, frère Vassili, une âme qui n'est pas faite suivant son corps. Peux-tu comprendre ça ?

— Ça n'est pas difficile à comprendre !... son âme est vile.

Sereja loucha vers lui et répliqua d'un air méprisant :

— Vile ? Eh ! mangeurs de terre aux faces camuses ! vous n'entendez rien à la vie. Il ne vous faut chez une femme que de gros tétons, et son caractère ne vous fait rien. Et c'est dans le caractère qu'est toute la couleur d'un être humain. Une femme sans caractère, c'est du pain sans sel. Peux-tu tirer du plaisir d'une balalaïka sans corde ? Chien !

— C'est le vin d'hier qui te fait parler si bien ! — lança Vassili.

Il avait grande envie d'apprendre où et comment Sereja avait vu Malva et Iakov la veille, mais une honte le retenait.

Dans la cabane, il versa à Sereja tout un grand verre d'eau-de vie pure, dans l'espoir que le drôle en serait gris et lui raconterait tout, de lui-même, sans attendre de question.

Mais Sereja but, toussa et, rasséréné, s'assit à la porte, s'étirant et bâillant.

— Boire, c'est comme si l'on avalait du feu, dit-il.

— Il faut avouer que tu sais boire ! — répliqua Vassili

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Histoire de France depuis les Origines jusqu'à la Révolution, par M. **Ernest Lavisse**, de l'Académie française, professeur à l'Université de Paris, publiée avec la collaboration de MM. Bayet, Bloch, Carré, Coville, Kleinclausz, Langlois, Lemonnier, Luchaire, Mariéjol, Petit-Du-Taillis, Rébelliau, Sagnac, Vidal de la Blache.

MISE EN VENTE :

Tome premier, 2e partie : *Les Origines; la Gaule indépendante et la Gaule romaine*, par M. **G. Bloch,** professeur à l'Université de Lyon, chargé de la conférence d'histoire ancienne à l'École normale supérieure. — Un demi-volume gr. in-8°, br., 6 fr.

Tome deuxième, 2e partie : *Les Premiers Capétiens (987-1137)*, par M. **Achille Luchaire**, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur à l'Université de Paris. — Un demi-volume gr. in-8°, broché, 6 fr.

EN VENTE PAR FASCICULES :

Tome premier, 2e Partie. — **Fascicules I à IV** comprenant : *Les origines; la Gaule indépendante et la Gaule romaine*, par M. G. Bloch. — Chaque fascicule, 1 fr. 50.

Tome deuxième, 2e Partie. — **Fascicules V à VIII**, comprenant : *Les Premiers Capétiens (987-1137)*, par M. A. Luchaire. — Chaq. fasc., 1 fr. 50

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION :

L'*Histoire de France* sera publiée en 64 fascicules d'environ 96 pages chacun, du prix de 1 fr. 50 le fascicule. Il paraîtra, pour commencer, 2 fascicules par mois, à partir du 20 oct. 1900, sauf pendant les mois de vacances.

L'ouvrage complet comprendra 8 volumes grand in-8°, brochés, de 800 pages, formant chacun deux parties avec pagination spéciale. — Prix de chaque vol., br., 12 fr.

Ou 16 volumes grand in-8°, brochés, de 400 pages. — Prix de chaque demi-volume, broché, 6 fr.

*
* *

Molière : *Œuvres*. Nouvelle édition revue sur les plus anciennes impressions et augmentée de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, de portraits, de fac-similés, etc., par MM. **Eugène Despois** et **Paul Mesnard**.

Mise en vente des Tomes XII et XIII.

Lexique de la Langue de Molière, publié avec une introduction grammaticale, par MM. **Arthur** et **Paul Desfeuilles**. — 2 vol. in-8°, brochés, 15 fr.

OUVRAGE COMPLET :

Molière : *Œuvres*, nouvelle édition, par MM. Eug. Despois et P. Mesnard. 13 vol. et un album.
Chaque volume et l'album in-8, broché, 7 fr. 50

Mémoires de Saint-Simon. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon, au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices, par **A. de Boislisle**, membre de l'Institut, avec la collaboration de L. Lecestre, et suivie d'un Lexique des mots et locutions remarquables.

Mise en vente du *Tome XV*. — Un volume in-8°, broché, 7 fr. 50

Ce volume comprend : *Mémoires de Saint-Simon* (1707-1708). — Appendice : *Première partie :* Additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* (nos 740-805). *Seconde partie :* Notices et pièces diverses. — Additions et corrections. Tables.

Les quinze premiers volumes sont en vente.
Chaque volume in-8°, broché, 7 fr. 50

(*Collection des Grands Écrivains de la France*).

*
* *

Essai sur Taine, son Œuvre et son Influence, avec une reproduction du portrait de BONNAT, des extraits de soixante articles de TAINE non recueillis dans ses œuvres, des appendices bibliographiques, etc., par M. **Victor Giraud**, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg en Suisse. — Un volume grand in-8°, broché, 10 fr.

*
* *

Temps passé, Jours présents (Notes de Famille), par M. **Denormandie**, sénateur. — *Deuxième édition.* — Un volume in-8°, broché, 7 fr. 50

EXTRAIT DE L'AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage n'est pas un livre. C'est un recueil de souvenirs, de notes de famille se reportant aux faits de ma vie privée. C'est une sorte d'agenda où j'ai consigné des choses vues ou entendues, et que j'ai complété à l'aide des documents auxquels je me suis reporté.

Le lecteur ne trouvera donc ici qu'une causerie familiale, un récit fait à mes enfants.

*
* *

Manuel de Graphologie usuelle enseignée par l'exemple en 10 leçons et par 649 types d'écriture, par **R. de Salberg**, membre du Conseil d'administration de la Société de Graphologie. — Un volume in-16, broché, 3 fr. 75; cartonné, couverture toile, 4 fr. 50

Pénétrer l'âme des autres, nous pénétrer nous-mêmes et apprendre à nous connaître à l'aide de signes presque infaillibles et faciles à discerner! Si le moyen nous en était donné, qui doute qu'il n'est point de science dont l'acquisition pût être plus utile et plus souhaitable? Or, ce moyen, nous le possédons; cette science, elle existe, constituée non par des procédés occultes ou magiques, mais fondée, comme toute science expérimentale, sur une observation exacte et minutieuse des faits : c'est la *Graphologie*.

Et le premier service que M. de Salberg nous aura rendu par la publication de son *Manuel* c'est de ne plus nous permettre de douter de cette vérité désormais évidente. Ce qui fait, en effet, l'originalité et l'intérêt puissant de ce curieux ouvrage, ce n'est pas seulement la théorie qui y est si clairement exposée; ce sont les exemples si nombreux et si variés qui mettent le lecteur à même d'en vérifier à chaque page la justesse, et qui sont en même temps comme autant d'occasions que lui offre l'éminent graphologue d'exercer à son tour l'acuité de son discernement.

On n'imaginerait guère d'apprentissage plus attrayant, plus passionnant; nous avons dit qu'il n'en saurait être de plus profitable, et si nous ajoutons qu'il n'en est pas de plus aisé, nous nous expliquerons facilement le succès d'un livre accessible à tous et qui sera bientôt dans toutes les mains.

*
* *

Tableaux de l'Année Tragique (1870-1871). Anthologie de la Guerre de 1870, d'après le récit des Littérateurs, Romanciers, Poètes, Historiens, Combattants et Hommes de Guerre, Orateurs politiques et de la Chaire, les Correspondances et les Mémoires. — Un volume in-16, broché, 3 fr. 50

Bien des volumes de tous ordres ont déjà retracé les annales de la guerre funeste; à côté d'eux, vient se placer un livre nouveau.

Ce livre n'est point une histoire de la guerre de France, mais il rassemble les tableaux douloureux et vivants de ces six mois de luttes, les plus terribles et les plus pesants de lourdes conséquences que la Patrie ait traversés depuis les débuts du siècle qui vient de finir.

Chefs de corps et soldats, hommes d'Etat et orateurs, historiens et poètes, romanciers et journalistes, acteurs et spectateurs de toutes les conditions, rendent en ces pages un témoignage personnel sur ces heures d'angoisses, de misères ou d'héroïsme.

Pasteur avait souhaité, avec son âme vibrante de grand patriote, une Anthologie de la guerre de 1870. Puisse ce livre être le Manuel qu'il rêvait sur la table de chacun, au foyer, dans les écoles, dans les casernes!

*
* *

La Marine et le Progrès. Les Luttes de l'Avenir, par la Science, par les Millions, par MM. **Maurice Loir** et **Gaston de Caqueray**, lieutenants de vaisseau. — Un volume in-16, broché, 3 fr. 50

Les questions maritimes prennent de jour en jour plus d'importance. Toutes les nations du monde ont, depuis dix ans, donné un énorme développement à leurs forces navales. Et il n'est personne qui ne comprenne que la marine jouera un rôle considérable dans les luttes à venir.

Mais, pour se faire une notion raisonnée et précise de ce que sont et de ce que doivent être les flottes de guerre, il est nécessaire de connaître l'évolution subie par le matériel naval depuis l'apparition du premier vaisseau à vapeur et du premier cuirassé.

Le volume de MM. LOIR et DE CAQUERAY est un exposé de cette évolution.

(*Bibliothèque variée*, 1re série).

*
* *

40 Chansons Populaires des Provinces de l'Ouest, recueillies par **Jérôme Bugeaud**, harmonisées par **Jules de Brayer**, avec notices de **Maurice Bouchor**. — Un volume grand in-8°, broché, 6 fr.

PUBLICATIONS CLASSIQUES

La Couture en Classe, par Mlle **Marie Kœnig**, inspectrice de l'Enseignement primaire, membre de la Commission des travaux à l'aiguille, chargée au Musée pédagogique d'une exposition permanente de travaux manuels. — Ouvrage rédigé conformément au programme officiel des Écoles primaires. — Un volume in-16, contenant 50 figures dans le texte, 1 fr. 20

DU MÊME AUTEUR :

Patrons de lingerie se rapportant à la layette et aux vêtements de femme et d'enfant, accompagnés de notes sur leur coupe et leur assemblage. Troisième édition : 20 patrons dans une enveloppe, avec une brochure explicative, 2 fr.

Petit Livre de Lecture et d'Élocution à l'usage des Cours élémentaire et moyen des Écoles primaires, par MM. **P. Quilicl** et **V. Baccus,** anciens élèves de l'École normale de Saint-Cloud. — *Livre du Maître.* — Lectures et Vocabulaire expliqués. Analyse des Idées. Maximes commentées. Exercices oraux avec réponses. Devoirs avec corrigés. Rédactions développées. — Un volume in-16, cartonné, 2 fr. 50

EN VENTE :

Le même ouvrage. **Livre de l'Élève.** — Deuxième édition revue. Un volume in-16 de 176 pages, avec 168 gravures, cartonné, 90 centimes.

*
* *

Psychologie appliquée à la Morale et à l'Education, rédigée conformément aux programmes de l'Enseignement secondaire des jeunes filles, (**5e année**), par M. **Rauh**, maître de conférences à l'École normale supérieure, avec la collaboration de M. **G. Revault d'Allonnes**, professeur agrégé de philosophie au lycée d'Auch. — Un volume in-16, cart. toile, 3 fr.

ONT PARU PRÉCÉDEMMENT :

Causeries de Morale pratique, rédigées cofnormément aux programmes de 3e année, par Mme Th. Bentzon, avec la collaboration de Mlle A. Chevalier. Un vol. in-16, cart. toile, 3 fr.

Morale théorique et Notions historiques, comprenant : 1° *Un petit traité de morale théorique;* 2° *des extraits des moralistes anciens et modernes*, rédigés conformément aux programmes de 4e année, par C. Charot, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Lyon. Un vol. in-16, cart. toile, 3 fr.

(*Cours de Morale publié sous la direction de* M. Raymond Thamin, *professeur agrégé de philosophie*).

*
* *

Chateaubriand : *Extraits* publiés avec une introduction, des notices et des notes par M. **F. Brunetière**, de l'Académie française, maître de conférences à l'École normale supérieure. — Un volume, petit in-16, cartonné, 1 fr. 50

*
* *

Les Idiotismes et les Proverbes de la Conversation allemande, classés suivant le plan des Mots allemands groupés d'après le sens de MM. Bossert et Beck, par M. **A. Martin**, professeur d'allemand au lycée de Rennes. — Un volume in-16, cartonnage toile, 1 fr. 50

Exercices sur les Idiotismes et les Proverbes de la Conversation allemande (Versions, Thèmes, Dialogues) classés suivant le plan des Mots allemands groupés d'après le sens de MM. Bossert et Beck, par MM. **A. Martin** et **F. Leray,** professeur au cours complémentaire de Rennes. — Un volume in-16, cartonnage toile, 1 fr. 50

Petite Grammaire allemande, en Allemand, par M. **R. Stœffler** professeur au lycée de Nantes. — Un volume in-16, cartonnage toile, 1 fr. 50

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

L'Année Cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie, dressé et rédigé sous la direction de **F. Schrader,** directeur des travaux cartographiques de la librairie Hachette et Cie.

Dixième Supplément, contenant **Le Siècle Cartographique** (1800-1900). — Trois feuilles de cartes, avec texte explicatif au dos. Prix : 3 fr.

SOMMAIRES :

1re planche : Asie, par M. E. Giffault. — *Asie vers* 1800. — *Asie en* 1900. — *Nouvelle-Hollande vers* 1800. — *Australie en* 1900.

2e planche : Afrique, par M. Chesneau. — *Afrique*

en 1800; — *Afrique en* 1900. — *Soudan central* aux mêmes époques.

3e planche : Amériques, par M. V. Huot. — *Le Continent américain en* 1800. — *Le Continent américain en* 1900.

Nous avons suspendu cette année le cours habituel de notre programme. Il nous a semblé que notre publication manquerait à ses promesses si, au seuil du XXe siècle, elle ne résumait pas le changement profond qui s'est produit au cours de ces cent années dans la connaissance de la surface du globe. Au point de vue cartographique en effet, le XIXe siècle a été marqué par un progrès extraordinaire dans l'exploration, et la description de la majeure partie du globe.

Rien ne pouvait donc entrer mieux dans le cadre de notre publication que la représentation résumée et frappante de ces progrès.

L'an prochain, nous reprendrons la suite de notre revue géographique annuelle.

Atlas universel de Géographie,

par MM. **Vivien de Saint-Martin** et **Fr. Schrader**, construit d'après les sources originales et les documents les plus récents, cartes, voyages, mémoires, travaux géodésiques, etc., avec un texte analytique, comprenant 90 cartes in-folio gravées sur cuivre, sous la direction de MM. **Collin** et **Delaune**.

MISE EN VENTE DE LA CARTE :

N° 44. — **Asie politique**, à l'échelle de 1/25 000 000e. Une carte double in-folio, gravée sur cuivre, avec texte, 2 fr.

(60 *cartes sont en vente*).

Dictionnaire Géographique et Administratif de la France,

par M. **Paul Joanne**. — Livraison 150 (*Saint-Florent — Saint-Guenolé*). Chaque livraison, 1 fr.

Nous signalerons particulièrement, dans cette livraison, les articles de Saint-Florent et son golfe, l'abbaye de Saint-Florent, Saint-Flour, Saint-Germain-en-Laye, son château, son musée, sa terrasse et sa forêt domaniale, Saint-Gilles et son église, Saint-Girons, Saint-Gobain et sa manufacture de glaces, les eaux de Saint-Galmier et de Saint-Gervais-les-Bains.

*
* *

Dictionnaire des Antiquités Grecques et Romaines,

d'après les textes et les monuments, contenant l'explication des termes relatifs à la vie publique et privée des anciens. Ouvrage orné de *6000 figures* d'après l'antique, dessinées par *P. Sellier*, et rédigé par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs, sous la direction de MM. **Ch. Daremberg** et **Edm. Saglio**, avec le concours de M. **Edm. Pottier**.

Mise en vente du **29e fascicule** (*Leb-Lig*). — Brochure in-4° contenant 60 grav., 5 fr.

Ce Dictionnaire se composera d'environ quarante fascicules grand in-4°. Chaque fascicule comprend 20 feuilles d'impression (160 pages) et se vend 5 francs. Les vingt-neuf premiers fascicules sont en vente.

5e ANNÉE **PARIS-HACHETTE 1901** 5e ANNÉE

Annuaire complet, Commercial, Administratif et Mondain

Tous les Annuaires en un seul, l'Annuaire de tout le Monde

200 000 Adresses — 1 200 Portraits — 100 illustrations — Grand Plan de Paris
Numéros des 20 000 Abonnés au Téléphone — 8 000 Adresses télégraphiques.

PARIS-HACHETTE est publié en TROIS ÉDITIONS

A. — ÉDITION DU MONDE

1° **Le Dictionnaire des Renseignements pratiques;**
2° **La liste complète par Profession** des adresses du **Commerce**, de l'**Industrie** et des **Administrations;**
3° **La liste complète des 4 036 rues de Paris;**
4° **La liste générale des Adresses mondaines à Paris et à la Campagne.**

PRIX : *Broché*, **3** fr. **75** ; *Cart.*, **5** fr. ; *Relié*, **7** fr. **50**

B. — ÉDITION DU COMMERCE

1° **La Liste complète par Professions** des adresses du **Commerce**, de l'**Industrie** et des **Administrations;**
2° **La Liste alphabétique** des mêmes adresses;
3° **La Liste, par Rues et par Maisons, des Adresses mondaines,** du **Commerce** et de l'**Industrie.**

PRIX : *Broché*, **5** francs ; *Cartonné*, **6** fr. **75**

C. — ÉDITION COMPLÈTE

1° **Le Dictionnaire illustré des Renseignements usuels;**
2° **La liste complète par Professions** des Adresses du **Commerce**, de l'**Industrie** et des **Administrations;**
3° **La Liste complète alphabétique** des mêmes Adresses;
4° **La Liste, par Rues et par Maisons, des Adresses mondaines,** du **Commerce** et de l'**Industrie.**
5° **La Liste générale alphabétique des Adresses mondaines à Paris et à la Campagne.**

Prix : *Cartonné*, **10** *francs ; Relié*, **13** *francs.*

Deux innovations pour 1901 { 1° **Numéros d'arrondissements ajoutés à la Liste des Rues;** 2° **Indications de 8 000 récompenses obtenues par les Commerçants et Industriels parisiens à l'Exposition universelle de 1900.**

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.

frappé de la rapidité avec laquelle Sereja avait avalé l'eau-de-vie.

— Ah! oui, — dit l'autre en secouant sa tête fauve; il s'essuya de la main les moustaches et se mit à parler d'un air crâne et doctoral: — Je sais boire, frère. Je fais tout vite et droit, et voilà tout! Sans crochets... Marche droit et voilà tout!... Et où j'arriverai, n'importe! De la terre on ne peut retomber que sur la terre...

— Tu voulais aller au Caucase? — demanda Vassili qui manœuvrait avec précaution vers son but.

— Et j'irai quand je le voudrai. Quand je le voudrai tout à fait... Je vais tout droit : une, deux! et ça y est. Ça réussit, ou bien j'ai une bosse au front... C'est simple.

— Très simple. C'est à peu près comme si tu n'avais pas de cervelle.

Sereja reprit d'un ton moqueur :

— Et toi, tu es si intelligent!... Combien de fois t'a-t-on fouetté de verges au village?

Vassili le regarda et se tut.

— Souvent, à ce qu'il paraît... Et c'est très bien que vos autorités vous poussent ainsi l'esprit de bas en haut... Eh! toi! que peux-tu faire avec ta cervelle? Où iras-tu? Que peux-tu inventer? Dis! Au lieu que moi, sans m'embarrasser de rien, je vais tout droit, et voilà tout. Et sûrement j'irai plus loin que toi.

— Ça, c'est possible, — confirma Vassili. — Peut-être iras-tu jusqu'en Sibérie...

— Aïe! aïe!

Et Sereja éclata d'un rire sincère.

Il ne perdait pas la tête, en dépit de l'espoir de Vassili, que cela fâchait. Le vieux ne voulait pas lui donner un second verre, mais Sereja le tira lui-même d'embarras.

— Pourquoi ne me demandes-tu pas des nouvelles de Malva?

— Qu'est-ce que cela peut me faire? — dit Vassili avec indifférence, bien qu'il frissonnât d'un secret pressentiment.

— Puisqu'elle n'est pas venue ici dimanche, tu devrais t'enquérir de ce qu'elle a fait. Je sais bien que tu es jaloux, vieux diable!

— Il y en a beaucoup comme elle, — dit Vassili négligemment.

— Beaucoup? vrai? — fit Sereja, en l'imitant. — Eh! paysans abrutis! Qu'on vous donne du miel ou du goudron, c'est tout un pour vous.

— Qu'est-ce que tu as, toi, à la vanter? Es-tu venu me la proposer en mariage? Mais il y a beau temps que je l'ai épousée tout seul! dit Vassili.

Sereja le regarda, se tut un moment, et puis commença de parler gravement à Vassili en lui posant la main sur l'épaule.

— Je sais ça.., Je sais très bien qu'elle est avec toi. Je ne te gênais pas... je ne le voulais ni n'en n'avais besoin. Mais maintenant cet Iakov, ton fils, tourne tout le temps autour d'elle; bats-le jusqu'au sang, entends-tu? Sinon, c'est moi qui le battrai... Tu es un robuste gaillard, bien qu'un fameux imbécile... Je ne t'ai pas gêné, moi, souviens-t'en.

— C'est donc ça! Maintenant, toi aussi, tu t'éprends d'elle? demanda sourdement Vassili.

— Va, si j'en étais sûr moi-même, je vous aurais tous jetés hors de mon chemin, et voilà tout! Mais qu'ai-je besoin d'elle?

— Alors, de quoi te mêles-tu?

Sereja ouvrit de grands yeux et rit.

— De quoi je me mêle? le diable seul le sait... C'est une femme... pimentée. Elle me plaît. Ou bien, peut-être, elle me fait pitié...

Vassili s'inquiétait. Il sentait bien, au rire franc de Sereja, que le gars était sincère et qu'il n'avait aucune vue sur Malva. Pourtant, il dit :

— Si c'était une jeune fille sage, on pourrait avoir pitié d'elle. Mais maintenant, ça serait drôle, vraiment!

L'autre ne parlait pas : il regardait la barque faire un circuit et tourner la proue vers la terre. Le visage roux de Sereja était ouvert et semblait bon et simple.

Vassili s'adoucit à le voir.

— Tu as raison, c'est une brave femme... elle n'est que légère. Iakov aura de mes nouvelles, le chien!

— Il ne me revient pas... Il sent le village, et je ne supporte pas cette odeur-là! déclara Sereja.

— Est-ce qu'il lui court après ? — demanda entre ses dents Vassili, tout en caressant sa barbe.

— Je te crois ! Tu verras qu'il se mettra entre vous deux comme un mur.

— Je ne lui conseille pas d'essayer !

Au loin, sur la mer, s'ouvrit l'éventail rose des rayons de l'aurore. Déjà le soleil sortait de l'eau dorée. Dans le bruit des vagues arriva de la barque le faible cri :

— Tire !

— Levez-vous, les enfants. Mettez-vous à la corde ! — commanda Sereja en sautant sur ses pieds.

Et bientôt tous les cinq tiraient leur côté du filet. De l'eau, se tendait vers le bord une longue corde, souple et vibrante, et les pêcheurs, accrochés aux sangles, tiraient en gémissant.

L'autre bout du filet était ramené à la côte par la barque, qui glissait sur les vagues, et le mât coupait l'air en se balançant de droite à gauche.

Le soleil, éclatant et superbe, s'éveillait au-dessus de la mer.

— Quand tu verras Iakov, dis-lui de venir demain ! recommanda Vassili à Sereja.

— C'est entendu !

La barque aborda, et les pêcheurs, sautant sur le sable, tirèrent leur aile du filet. Les deux groupes se réunirent peu à peu, et les flotteurs de liège, sautant sur l'eau, formaient un demi-cercle régulier.

*
* *

Très tard, le soir du même jour, quand les ouvriers de la pêcherie eurent fini leur souper, Malva, lasse et rêveuse, s'était assise sur un bateau démoli et retourné, et regardait la mer déjà vêtue de crépuscule. Là-bas brillait un feu, et Malva savait que c'était Vassili qui l'avait allumé. Solitaire, perdue dans le lointain sombre, la flamme s'élançait, par moments, puis retombait, comme brisée. Et Malva était triste de voir ce point rouge, abandonné dans le désert et palpitant faiblement parmi l'infatigable et incompréhensible murmure des vagues.

— Pourquoi restes-tu là? fit la voix de Sereja derrière elle.

— Qu'est-ce que cela te fait? répliqua-t-elle sèchement, sans bouger.

— Ça m'intrigue!

Il se taisait, l'examinait, prit une cigarette, l'alluma et se mit à cheval sur le bateau. Puis, se rendant compte que Malva n'était pas disposée à lui parler, il lui dit amicalement :

— Quelle drôle de femme tu es! Tantôt tu fuis tout le monde, tantôt tu te jettes au cou de chacun.

— Au tien, peut-être? demanda Malva nonchalamment.

— Pas au mien, mais à celui d'Iakov.

— Ça te fait envie?

— Hum! Veux-tu que nous parlions à cœur ouvert?

Elle était assise de côté ; il ne put voir son visage quand elle lui lança d'un ton bref :

— Parle.

— As-tu rompu avec Vassili, dis?

— Je n'en sais rien, — répondit-elle après un silence. — Quel besoin as-tu de le savoir?

— Comme ça, pour passer le temps.

— Je suis fâchée contre lui.

— Pourquoi?

— Il m'a battue.

— Est-il possible? lui?... Et tu l'as permis?... Aïe, aïe!

Sereja n'en revenait pas. Il tâchait de voir le visage de Malva et faisait une grimace ironique.

— Si j'avais voulu, je ne l'aurais pas laissé faire! répondit-elle avec colère.

— Comment ça?

— Je ne voulais pas me défendre.

— Tu l'aimes donc tant que ça, ce vieux chat gris! — dit Sereja en lançant une bouffée de fumée. — En voilà une affaire! Et moi qui pensais que tu valais mieux que ça.

— Je n'aime personne de vous! — reprit-elle, de nouveau indifférente, et chassant la fumée avec sa main.

— Tu mens, bien sûr.

— Pourquoi mentirais-je? — demanda-t-elle.

Et, au son de sa voix, Sereja reconnut qu'effectivement elle n'avait aucune raison de mentir.

— Mais, si tu ne l'aimes pas, comment as-tu pu lui permettre de te battre?

— Est-ce que je sais?... Laisse-moi tranquille.

— C'est drôle! dit Sereja en secouant la tête.

Et tous les deux se turent.

La nuit approchait. Les ombres tombaient des lents nuages sur la mer. Les vagues bruissaient.

Le feu de Vassili s'était éteint sur le cap, mais Malva continuait à regarder par là. Et Sereja examinait la jeune femme.

— Écoute, dit-il, sais-tu ce que tu veux?

— Si seulement je pouvais le savoir! — répondit-elle tout bas, avec un profond soupir.

— Tu ne le sais pas? C'est mauvais, — reprit avec assurance Sereja. — Moi, je sais toujours!

Et, avec une nuance de tristesse, il ajouta :

— Seulement, il est rare que je veuille quelque chose...

— Et moi, j'ai toujours envie de quelque chose, — dit Malva. — Je veux... quoi? Je ne sais pas... Parfois je voudrais sauter dans un bateau et aller dans la mer, loin, loin. Et d'autres fois, j'aurais voulu faire de tous les hommes des toupies qui tourneraient, tourneraient devant moi. Je les regarderais et je rirais. Tantôt j'ai pitié de tout le monde, et surtout de moi-même; tantôt je voudrais tuer tout le monde, et puis moi-même... d'une mort horrible. Et je m'ennuie, et puis je voudrais rire, et tous les hommes sont des bûches.

— Du bois pourri, — consentit Sereja doucement. — Je me disais bien : « Toi, tu n'es ni chat, ni poisson, ni oiseau... Et tu as de tout cela en toi. Tu ne ressembles pas aux autres femmes... »

— Dieu merci! soupira Malva.

A leur gauche, derrière une chaîne de collines sablonneuses, apparut la lune, les inondant de sa lueur d'argent. Large et douce, elle montait lentement sur le ciel bleu, et la lumière brillante des étoiles pâlissait et fondait à sa clarté égale et rêveuse.

— Tu penses trop... voilà ce que c'est! — dit avec conviction Sereja, jetant sa cigarette en l'air. — Et quand on pense, on se dégoûte de vivre... Il faut toujours être en

action, il faut toujours que les gens tournent autour de vous... et qu'ils sentent que vous vivez. Il faut battre la vie pour qu'elle ne moisisse pas. Remue-toi en elle, de-ci de-là, tant que tu en auras la force, et alors tu ne t'ennuieras pas.

Malva s'égaya.

— C'est peut-être vrai, ce que tu dis là. Il me semble parfois que si on mettait le feu, la nuit, à une des baraques... ça ferait une danse!

— A la bonne heure! — s'écria l'autre avec enthousiasme, et il lui tapa sur l'épaule. — Sais-tu ce que je te conseillerais... nous pourrions faire quelque chose de drôle; veux-tu?

— Qu'est-ce? — demanda Malva, intéressée.

— As-tu bien chauffé Iakov?

— Il brûle comme un feu clair! — dit-elle avec entrain.

— Est-ce possible? Lance-le sur son père. Vrai! Ce sera drôle. Ils s'empoigneront comme deux ours... Chauffe un peu le vieux, et celui-là encore... Et puis nous les lâcherons l'un contre l'autre.

Malva regarda attentivement son visage taché de roux, qui souriait gaiement. Éclairé par la lune, il paraissait moins bariolé que de jour, à la lumière du soleil. Il n'exprimait ni haine, ni rien, sauf de la bonhomie et de l'animation, dans l'attente d'une réponse.

— Pourquoi les détestes-tu? — demanda Malva, soupçonneuse.

— Moi?... Vassili, c'est un brave paysan. Mais Iakov ne vaut rien. En général, vois-tu, je n'aime pas les paysans : ce sont tous des coquins. Ils savent affecter d'être malheureux, se font donner du pain et tout. Or, ils ont une municipalité qui s'occupe d'eux. Ils ont de la terre et du bétail. J'ai été cocher d'un médecin municipal : je les ai vus alors, les paysans! Puis, j'ai longtemps été chemineau. Quand j'arrivais dans un village et que je demandais du pain : « Oh! oh! Qui es-tu! que fais-tu? donne ton passeport... » On m'a battu plus d'une fois; tantôt parce qu'on me prenait pour un voleur de chevaux, tantôt sans raison aucune. On m'a mis en prison... Ils gémissent et feignent de ne pouvoir vivre, bien qu'ils aient une attache à la terre. Et moi, que suis-je contre eux?

— N'es-tu pas un paysan?

— Je suis citadin, — dit avec quelque orgueil Sereja. — Citadin de la ville d'Ouglitch.

— Et moi de Pavlicha, — dit Malva, songeuse.

— Je n'ai personne pour me protéger. Et les paysans, que diable, ils peuvent vivre ! Ils ont une municipalité et tout.

— Qu'est-ce que la municipalité? demanda Malva.

— La municipalité ? Que le diable l'emporte si je sais !... C'est fait pour les paysans, c'est leur conseil... Laissons ça ! Parlons de notre affaire. Veux-tu préparer cette histoire, dis? Il n'en résultera rien ; ils se battront seulement un peu... Je t'aiderai... Vassili t'a battue, hein ? Alors, que son fils lui rende les coups que tu as reçus !

— Pourquoi pas? — dit en souriant Malva. — Ça ne serait pas mal...

— Pense un peu, n'est-ce pas agréable de voir comment les gens se défoncent les côtes à cause de toi, à cause de tes seules paroles. Tu as remué la langue une fois, deux fois, et c'est fait.

Sereja lui vanta longtemps et avec feu les charmes du rôle qu'il lui proposait. Il était à la fois farceur et sérieux, et s'entraînait lui-même sincèrement.

— Ah ! si j'avais été, moi, une belle femme ! quel branle-bas j'aurais fait sur la terre ! — s'écria-t-il en manière de conclusion.

Puis il se prit la tête dans ses deux mains, la serra, ferma les yeux et se tut.

La lune était haute, quand ils se séparèrent. Après leur départ, la beauté de la nuit fut plus grande. Il ne resta que la mer illimitée et merveilleuse, argentée par la lune, et le ciel semé d'étoiles. Il y avait encore des collines de sable, des buissons de saules, et deux longues baraques noires comme d'immenses et grossiers cercueils déposés là. Mais tout cela était insignifiant devant la mer et les étoiles qui la contemplaient en scintillant froidement.

*
* *

Le père et le fils étaient assis dans la cabane, en face l'un de l'autre, et prenaient de l'eau-de-vie, que le fils avait

apportée pour amadouer le vieux et ne pas s'ennuyer en sa compagnie.

Sereja avait dit à Iakov que le père était fâché contre lui à cause de Malva et qu'il avait menacé de battre Malva jusqu'à ce qu'elle fût à demi morte : la jeune femme était informée de cette menace et cela l'empêchait de céder à Iakov. Sereja s'était méchamment moqué de lui.

— Il te corrigera de tes fredaines. Il te tirera si bien les oreilles qu'elles seront longues d'une demi-aune. Mieux vaut ne pas se trouver sur son chemin.

Les railleries de ce garçon roux et désagréable provoquèrent en Iakov un ressentiment aigu contre son père... Et Malva dont il ne pouvait rien tirer! Ses yeux étaient parfois prometteurs, parfois tristes, et puis elle exaspérait en lui le désir jusqu'à la douleur.

Iakov vint chez le père ; il le considérait comme une pierre sur son chemin, qu'il était impossible de franchir ou de contourner. Mais, se sentant de force contre cet adversaire, Iakov lui plongeait dans les yeux un regard qui voulait dire : « Touche-moi, si tu l'oses ! »

Ils avaient déjà pris deux verres chacun, sans avoir encore échangé de paroles, sauf quelques phrases banales sur l'existence à la pêcherie. Seuls au milieu de la mer, ils accumulaient en eux de la haine, et tous deux savaient que bientôt cette haine allait éclater et les enflammer.

Les nattes de la cabane frémissaient au vent, les écorces s'entre-choquaient, le chiffon rouge au bout du mât murmurait quelque chose. Tous ces bruits étaient timides et pareils au bégaiement sans suite et incertain d'une prière. Et les vagues mugissaient, — libres et impassibles.

— Et Sereja ? s'enivre-t-il toujours ? — interrogea Vassili, bourru.

— Il est gris tous les soirs, — répondit Iakov en versant de l'eau-de-vie à son père.

— Il finira mal! Voilà ce que c'est que la vie dévergondée et sans retenue... Et toi aussi, tu deviendras comme lui.

Iakov n'aimait pas Sereja, et c'est pourquoi il répliqua :

— Je ne deviendrai jamais comme lui.

— Non ? — dit Vassili en fronçant les sourcils. — Je sais,

moi, ce que je dis... Combien de temps y a-t-il que tu es ici? Déjà deux mois! Il faudra bientôt s'occuper du retour. Et combien d'argent as-tu mis de côté?

Il avala, d'un air mécontent, l'eau-de-vie que son fils lui avait versée, et, prenant sa barbe dans sa main, il la tira si fort que sa tête branla.

— En si peu de temps, je n'ai guère pu gagner d'argent! objecta judicieusement Iakov.

— Si c'est comme ça, tu n'as plus rien à faire ici; retourne au village.

Iakov sourit.

— Pourquoi ces grimaces? — s'écria d'une voix menaçante Vassili, impatienté du flegme de son fils. — Ton père te parle, et tu te moques. Tu te dépêches peut-être un peu trop de te croire libre! Il faudra te remettre le harnais.

Iakov se versa de l'eau-de-vie et la but. Ces grossières remontrances l'offensaient, mais il se maîtrisait, cachant sa pensée, ne voulant pas mettre son père en fureur. Il commençait à se sentir intimidé devant cette mine sévère et dure.

Et Vassili, voyant que son fils avait bu seul, sans lui remplir son verre, se fâcha plus encore, tout en gardant un calme apparent.

— Ton père te dit : « Va à la maison », et tu lui ris au nez! C'est bon! je vais te parler autrement... Réclame ton argent samedi et... marche!... au village! Tu entends?

— Je n'irai pas! — dit avec fermeté Iakov.

Et il hocha la tête résolument.

— Comment? — hurla Vassili; et, s'appuyant des deux mains au tonneau, il se leva. — Est-ce à toi que je m'adresse ou non? Chien qui hurles contre ton père!... Tu as oublié que je peux faire ce que je veux de toi, tu l'as oublié, dis?

Sa bouche frémissait, son visage était convulsé; deux grosses veines se gonflaient sur ses tempes.

— Je n'ai rien oublié, — dit à demi-voix Iakov, sans regarder son père. — Et toi, n'as-tu rien oublié?

— Ce n'est pas à toi de me faire la morale; je te briserai en morceaux!...

Iakov évita la main que le père levait au-dessus de sa tête,

et, sentant monter en lui une haine sauvage, il dit, les dents serrées :

— Ne me touche pas !... Nous ne sommes pas au village.

— Tais-toi. Je suis ton père partout...

— Ici, tu ne me feras pas frapper de verges. Ici, c'est différent ! — ricana Iakov au nez de son père.

Et il se dressa sans hâte.

Ils se tenaient l'un en face de l'autre. Vassili, les yeux injectés de sang, le cou tendu, les mains crispées, soufflait au visage de son fils son haleine brûlante d'eau-de-vie; et Iakov s'était rejeté en arrière, il guettait les mouvements de son père prêt à parer les coups, paisible extérieurement, mais fumant de sueur. Entre eux il y avait le tonneau qui servait de table.

— Je ne te battrai pas, peut-être ? — cria d'une voix enrouée Vassili, courbant le dos comme un chat qui se prépare à bondir.

— Ici nous sommes tous égaux. Tu es un ouvrier, moi aussi.

— C'est comme ça ?

— Oui, c'est comme ça. Pourquoi m'attaques-tu ? Tu te figures que je ne comprends pas ?... C'est toi qui as commencé...

Vassili hurla et leva le bras si rapidement qu'Iakov n'eut pas le temps de s'écarter. Le coup lui tomba sur la tête; il chancela et grinça des dents à la face furieuse de son père, qui de nouveau le menaçait.

— Attends ! lui cria-t-il en serrant les poings.

— Attends toi-même !

— Laisse-moi ! je te dis.

— Ah ! c'est ainsi que tu parles à ton père ?... ton père ? ton père ?...

Ils étaient à l'étroit, et leurs jambes s'embarrassaient dans les sacs vides, la souche et le tonneau renversé. Se protégeant de son mieux contre les coups du père, Iakov, pâle et en sueur, sombre, les dents serrées, les yeux brillants comme ceux d'un loup, reculait lentement, et le père fonçait sur lui, gesticulant avec férocité, aveugle de rage, étrangement échevelé : il se hérissait comme un sanglier en fureur.

— Arrête... c'est assez... cesse ! — disait Iakov, terrible et froid, en sortant de la cabane.

Le père rugissait et avançait toujours, mais ses coups ne faisaient que rencontrer les poings d'Iakov.

— Voilà, voilà !

Iakov, qui se savait le plus fort et le plus adroit, le narguait.

— Attends, attends un peu !

Mais Iakov sauta de biais et courut vers la mer.

Vassili s'élança à sa poursuite, la tête baissée, les bras tendus; mais il butta contre un obstacle et tomba, la poitrine contre terre. Il se mit rapidement à genoux, puis s'assit, les mains appuyées sur le sable. Il était complètement exténué par cette lutte et il hurla plaintivement, de rage inassouvie et de l'amère conscience de sa faiblesse.

— Sois maudit! — cria-t-il, en allongeant le cou vers Iakov et soufflant l'écume furieuse de ses lèvres tremblantes.

Iakov s'était adossé contre une barque et regardait attentivement. Il frottait d'une main sa tête meurtrie. Une des manches de sa blouse, déchirée, pendait à un fil; le col aussi était en lambeaux, et sa poitrine blanche et moite brillait au soleil comme si elle avait été frottée d'huile. Il éprouvait du mépris pour son père; il l'avait cru plus fort, et, maintenant qu'il le voyait, défait et lamentable, assis là sur le sable, à lui montrer les poings, il souriait avec condescendance, du sourire blessant du fort au faible.

— Que le tonnerre t'écrase! Je te maudis à jamais!

Vassili clama si fort sa malédiction qu'Iakov se tourna involontairement du côté de la pêcherie, comme s'il pensait qu'on pourrait y entendre cette plainte douloureuse. Mais il n'y avait là que les vagues et le soleil. Il cracha et dit :

— Crie, crie plus fort! A qui feras-tu peur?... Et s'il y a eu quelque chose entre nous, je te dirai tout de suite, pour en finir...

— Tais-toi! va-t'en! que je ne te voie plus! va-t'en! criait Vassili.

— Je n'irai pas au village... je passerai l'hiver ici, — dit Iakov sans faire attention à ces cris, mais en guettant toujours les mouvements de son père. — On est mieux ici. Je comprends cela... je ne suis pas un imbécile. Ici le travail est moins dur et la liberté plus grande... Là tu serais toujours à me commander, et ici, essaye un peu!

Il fit la nique à son père et se mit à rire, doucement, mais de telle manière que Vassili, de nouveau en fureur, sauta sur ses pieds et, saisissant une rame, bondit en vociférant :

— A ton père?... Ah! je te tuerai!

Mais quand, fou de rage, il atteignit la barque, Iakov était déjà loin. Il courait, et la manche arrachée de sa blouse flottait dans l'air derrière lui.

Vassili jeta la rame contre son fils, mais sans le toucher. A bout de forces, il s'effondra dans le bateau et gratta le bois avec ses ongles, tandis que l'autre lui criait de loin :

— Comment n'as-tu pas honte? Tu es vieux déjà... te mettre dans un pareil état pour une femme!... Eh! je ne veux plus du village... non, je n'en veux plus. Vas-y toi-même... Tu n'as rien à faire ici.

— Iakov, tais-toi! — ordonna Vassili, et son hurlement couvrit la voix d'Iakov. — Je te tuerai... Va-t'en!

Mais Iakov marchait maintenant et riait.

Vassili le regardait avec des yeux fous. Le voilà qui diminuait, ses jambes semblaient s'enfoncer dans le sable... il y disparaissait jusqu'à mi-corps... jusqu'aux épaules... la tête aussi... On ne le voyait plus. Mais, un instant après, à quelque distance de l'endroit où il avait disparu, de nouveau se montrèrent la tête, puis les épaules, puis toute la personne d'Iakov... Il était plus petit... Il se retournait et disait quelque chose...

— Maudit, maudit sois-tu! répondait Vassili.

L'autre fit un geste de la main, reprit sa marche, et fut masqué par un monticule de sable.

Vassili regarda longtemps encore dans la même direction, jusqu'à ce que le dos lui fît mal de cette pose incommode, — mi-couché contre le bateau, les paumes appuyées au sol. — Fourbu et courbatu, il se leva puis chancela, tant il souffrait de tous ses membres. Sa ceinture lui était remontée sous les bras; il la détacha de ses doigts raides, la porta à ses yeux et la jeta sur le sable. Puis il alla vers sa hutte et, s'arrêtant devant un creux du terrain, il se souvint que c'était là qu'il était tombé et que, sans cela, il aurait peut-être rattrapé son fils.

Dans la cabane, tout était en désordre. Vassili chercha des yeux la bouteille d'eau-de-vie et, la trouvant entre les

sacs, il la ramassa. Vassili retira péniblement le bouchon et, s'enfonçant le goulot dans la bouche, il voulut boire... Mais la bouteille lui heurtait les dents et le liquide lui coulait sur la barbe et sur la poitrine. L'alcool était fade comme de l'eau.

Dans la tête de Vassili tout se brouillait; son cœur lui pesait, son dos lui faisait mal.

— Je suis vieux... voilà ce que c'est! dit-il tout haut.

Et il s'affaissa sur le sable, à la porte de la cabane.

Devant lui, la mer immense, paresseuse et soupirante, pleine de force et de beauté. Les vagues riaient, comme toujours bruyantes et folles. Vassili contempla longtemps l'eau et se rappela les paroles avides de son fils :

— Si tout cela était de la terre, de la terre noire qu'on pourrait labourer !...

Un âpre sentiment d'ennui envahit l'âme du paysan. Il se frotta la poitrine avec force, et soupira profondément. Sa tête s'abattit et son dos se courba comme si un poids immense l'eût écrasé. Un spasme lui étreignait la gorge. Il toussa et se signa en regardant le ciel. Une lourde pensée le terrassait.

Parce que, pour une fille perdue, il avait abandonné sa femme, avec laquelle il avait vécu honnêtement plus de quinze années, le Seigneur l'avait puni par la révolte de son fils. Oui, Seigneur !....

Son fils s'était moqué de lui et lui avait arraché le cœur. C'était trop peu de le tuer, pour ce qu'il avait fait à l'âme de son père... Tout cela pour une gueuse! Et lui, vieux déjà, se lier ainsi avec elle! oublier dans le péché sa femme et son fils...

Et voilà, le Seigneur, dans sa juste colère, le lui rappelait, se servant du fils pour lui frapper le cœur d'un châtiment mérité. Oui, Seigneur!...

Vassili restait assis et se signait, et clignait des yeux pour détacher de ses cils les larmes qui l'aveuglaient.

Et le soleil s'abaissait sur la mer, et le crépuscule rouge s'éteignait dans le ciel. Un vent tiède venait caresser le visage du paysan inondé de pleurs. Plongé dans ses idées de repentir, il resta là jusqu'à ce qu'il s'endormît, un peu avant l'aube.

*
* *

Le lendemain de la querelle, Iakov partit avec une équipe d'ouvriers dans une barque remorquée par un vapeur. On allait à une trentaine de verstes pêcher l'esturgeon dans une baie. Il revint à la pêcherie au bout de cinq jours, seul, dans un bateau à voile : on l'avait renvoyé chercher des provisions de bouche. Il était midi quand Iakov arriva ; les ouvriers se reposaient après leur dîner. Il faisait insupportablement chaud, le sable brûlait les pieds ; les écailles et les arêtes de poisson les piquaient. Iakov marchait avec précaution vers les baraques et se reprochait de ne s'être pas chaussé. Il hésitait à retourner au bateau ; il avait hâte de manger et de retrouver Malva. Pendant les heures d'ennui sur mer, souvent il avait songé à elle. Il aurait voulu savoir si le père et elle s'étaient revus, et ce qu'ils s'étaient dit... Peut-être le vieux l'avait-il battue? Il n'y aurait pas eu de mal à ça : elle en serait devenue plus douce. Autrement, elle était trop provocante, trop hardie.

La pêcherie déserte sommeillait ; les grandes baraques de bois, avec toutes leurs fenêtres ouvertes, semblaient n'en plus pouvoir de chaleur. Dans le bureau de l'inspecteur, un enfant pleurait... Derrière un tas de tonneaux, des voix chuchotaient.

Iakov alla dans cette direction ; il crut distinguer la voix de Malva. Mais, arrivé aux tonneaux, il recula d'un pas et s'arrêta.

A l'ombre, sur le dos, les bras sous la nuque, était le roux Sereja. Près de lui se trouvaient, d'un côté, Vassili, et, de l'autre, Malva.

Iakov pensa : « Pourquoi le père est-il ici? A-t-il quitté son poste afin de se rapprocher de Malva et la surveiller? Vieux diable! Si la mère savait tout ce qu'il manigance!... » Devait-il les aborder ou non?

— C'est ça, disait Sereja. Donc, il faut se dire adieu. Bon! va-t'en gratter la terre...

Iakov frémit et fit une grimace de joie.

— Je pars, dit Vassili.

Alors Iakov s'avança hardiment :

— Bonjour, la compagnie!

Le père lui jeta un rapide regard et se détourna. Malva ne broncha pas. Sereja remua la jambe et dit en grossissant sa voix :

— Voici notre fils bien-aimé, Iakov, qui revient de lointains pays.

Puis, il ajouta, de sa voix ordinaire :

— Il faudrait l'écorcher vif et faire des tambours avec sa peau.

Malva se mit à rire doucement.

— Il fait chaud! dit Iakov en s'asseyant à côté d'eux.

Vassili le regarda de nouveau, comme à contre-cœur.

— Je t'attends ici depuis ce matin, Iakov. L'inspecteur m'avait averti hier que tu devais venir.

Sa voix parut au jeune homme plus faible qu'à l'ordinaire, et sa figure était changée.

— Je suis venu chercher des provisions, dit Iakov.

Et il demanda une cigarette à Sereja.

— Je n'ai pas de tabac pour un imbécile comme toi! répondit celui-ci sans bouger.

— Je retourne à la maison, Iakov! — dit avec gravité Vassili, creusant le sable avec son doigt.

— Pourquoi cela? reprit innocemment son fils.

— N'importe... Et toi, tu restes?

— Oui, je reste... Que ferions-nous tous les deux à la maison?

— C'est bon, je ne dis rien. A ta guise! Tu n'es plus un enfant. Seulement, souviens-toi que je ne traînerai pas longtemps. Je vivrai peut-être, mais je ne sais pas comment je travaillerai... J'ai perdu l'habitude de la terre... Ainsi, souviens-toi que tu as ta mère par là.

Évidemment il lui était pénible de parler. Les mots s'empâtaient contre ses dents. Il se lissait la barbe, et sa main tremblait.

Malva l'épiait. Sereja avait à moitié fermé un œil, et, de l'autre, qui était devenu tout rond, il observait Iakov. Le gars était joyeux et, craignant de se trahir, se taisait et baissait la tête.

— N'oublie donc pas ta mère, Iakov. Pense que tu lui restes seul! disait Vassili.

— Je sais ! dit Iakov en haussant les épaules.

— C'est bien si tu le sais, — ajouta le père avec un regard méfiant. — Je te dis seulement de ne pas l'oublier.

— Bien !...

Vassili soupira profondément. Durant quelques minutes tous gardèrent le silence.

Puis Malva dit :

— On va bientôt sonner à l'ouvrage.

— Je pars ! annonça Vassili en se levant.

Et tous se levèrent avec lui.

— Adieu, Sereja... S'il t'arrive d'être sur la Volga, peut-être viendras-tu me voir ?... District de Simbirsk, village de Malso, près de Nicolo-Likovsk.

— C'est bon ! dit Sereja.

Il lui secoua la main et la garda longtemps dans sa patte aux grosses veines, couverte de laine rousse. Il souriait au visage sérieux et triste de Vassili.

— Nicolo-Likovsk est un grand bourg, tout le monde le connaît, et nous sommes à quatre verstes de là, — expliquait le paysan.

— C'est bon ; j'irai si je passe de ce côté.

— Adieu.

— Adieu, cher homme.

— Adieu, Malva ! murmura Vassili sans lever les yeux sur elle.

Elle s'essuya les lèvres sans se presser, avec sa manche, lui jeta ses deux bras blancs autour du cou et le baisa trois fois, sur les lèvres et sur les joues.

Il se troubla et prononça quelques paroles indistinctes. Iakov baissait la tête, en dissimulant un sourire ; et Sereja était impassible et même il bâillait légèrement, tout en regardant le ciel.

— Tu auras chaud pour marcher, dit-il.

— N'importe !... Adieu, toi aussi, Iakov.

— Adieu.

Ils étaient en face l'un de l'autre, sans savoir que faire. Le triste mot « adieu », qui venait de résonner si uniformément à tant de reprises, éveilla dans l'âme d'Iakov un sentiment de tendresse pour son père, mais il ne savait comment l'exprimer.

Fallait-il embrasser le père comme l'avait fait Malva, ou lui serrer la main comme Sereja?... Et Vassili était blessé de cette hésitation, visible dans l'attitude de son fils, et puis encore il éprouvait quelque chose comme de la honte : il se rappelait ce qui s'était passé sur le cap et les baisers de Malva.

— Ainsi, pense à ta mère ! dit enfin Vassili.

— Mais oui ! — répondit Iakov avec cordialité. — Ne t'inquiète pas... je sais...

Et il secoua la tête.

— C'est tout. Soyez heureux ! Que Dieu vous protège... Ne gardez pas un mauvais souvenir de moi... La bouilloire, Sereja, est enterrée dans le sable, près de la proue du bateauvert.

— Qu'a-t-il besoin de la bouilloire? demanda brusquement Iakov.

— Il a pris ma place là-bas, sur le cap, expliqua Vassili.

Iakov regarda Sereja avec envie, puis Malva, et baissa la tête pour cacher l'éclat joyeux de son regard.

— Adieu, frères, je m'en vais.

Vassili les salua. Malva le suivit :

— Je vais te reconduire un bout de chemin.

Sereja se coucha par terre et saisit la jambe d'Iakov, qui se préparait à accompagner Malva :

— Arrête. Où vas-tu?

— Laisse ! — dit Iakov, faisant un mouvement en avant.

Mais Sereja lui avait saisi l'autre jambe :

— Assieds-toi à côté de moi.

— Pourquoi?... Quelle nouvelle bêtise est-ce là?

— Ce ne sont pas des bêtises. Assieds-toi.

Iakov obéit en serrant les dents.

— Que veux-tu?

— Attends. Tais-toi... et moi, je réfléchirai, et puis je parlerai.

Il toisa le gars, et Iakov se soumit.

Malva et Vassili marchèrent quelques instants en silence. Les yeux de Malva brillaient étrangement. Et Vassili était sombre et préoccupé. Leurs pieds enfonçaient dans le sable et ils avançaient lentement.

— Vassia !

— Quoi?

Il la regarda et se détourna aussitôt.

— C'est moi qui t'ai brouillé exprès avec Iakov... Vous auriez pu vivre ici tous les deux sans vous quereller, — dit-elle d'une voix égale et posée.

Il n'y avait pas dans ses paroles une ombre de repentir.

— Pourquoi as-tu fait cela? demanda Vassili après un silence.

— Je ne sais pas... pour rien.

Elle haussa les épaules, et sourit.

— C'est beau, ce que tu as fait là! dit-il avec irritation.

Elle se tut.

— Tu me perdras mon garçon, tu le perdras tout à fait, sorcière que tu es! Tu ne crains pas Dieu; tu n'as pas de honte... Que vas-tu faire?

— Et que dois-je faire? dit-elle.

Une espèce d'angoisse ou de dépit sonnait dans sa voix.

— Ce que tu dois faire? cria Vassili s'allumant d'une rage ardente.

Il éprouvait un désir passionné de la frapper, de la terrasser et de l'ensevelir dans le sable, de lui donner des coups de bottes au visage, à la poitrine... Il serra les poings et regarda en arrière.

Là-bas, près des tonneaux, il vit Iakov et Sereja, et leurs visages étaient tournés de son côté.

— Va-t'en. Je t'écraserais!...

Il s'arrêta et lui chuchota des injures à la face. Ses yeux étaient pleins de sang, sa barbe tremblait, et ses mains paraissaient se tendre involontairement vers les cheveux de Malva, qui sortaient de dessous le châle.

Elle fixait sur lui ses yeux verts.

— Tu mériterais qu'on te tue!... Attends, il se trouvera bien quelqu'un pour te casser la tête.

Elle sourit, se taisant toujours. Puis elle soupira profondément et dit :

— Assez, maintenant. Adieu!

Et, tournant brusquement sur les talons, elle revint en arrière.

Vassili hurlait après elle et grinçait des dents. Malva, en

marchant, s'appliquait à mettre ses pieds dans les empreintes profondes des pieds de Vassili, et, quand elle y avait réussi, elle les effaçait soigneusement. Elle alla ainsi jusqu'aux tonneaux, où Sereja la reçut avec cette question :

— Eh bien, tu l'as reconduit ?

Elle fit de la tête un signe d'affirmation et s'assit à côté de lui. Et Iakov la regardait et souriait doucement, remuant les lèvres comme s'il disait des choses que lui seul entendait.

— Et, après l'avoir reconduit, l'as-tu pleuré ? continua Sereja.

— Quand iras-tu là-bas, au cap ? — questionna-t-elle à son tour, en indiquant la mer d'un mouvement de tête.

— Ce soir.

— J'irai avec toi.

— Bravo ! j'aime ça.

— Et moi aussi, j'irai ! déclara Iakov.

— Qui t'invite ? fit Sereja, en pinçant les yeux.

Un son de cloche grêle et fêlé retentit : l'appel au travail. Les sons se pressaient dans l'air, les uns après les autres, comme s'ils craignaient d'être en retard, de mourir dans le bruit des vagues.

— C'est elle qui m'invitera ! dit Iakov.

Il regardait Malva avec défi.

— Moi ? qu'ai-je besoin de toi ? — répliqua-t-elle, surprise.

— Parlons franchement, Iakov ! dit Sereja. Si tu l'ennuies, je te battrai comme plâtre. Et si tu la touches du doigt, je te tuerai comme une mouche. Je cognerai sur la tête et ce sera fini de toi. J'ai des habitudes simples.

Son visage, toute sa personne et ses bras noueux, menaçant la gorge d'Iakov, prouvaient éloquemment que pour lui, en effet, tuer un homme était une chose simple.

Iakov recula d'un pas et dit d'une voix étranglée :

— Attends ! c'est elle-même qui...

— Tais-toi, voilà tout ! Qu'est-ce que cela signifie ? Ce n'est pas toi, chien, qui mangeras l'agneau. Si l'on te jette les os, dis merci. Assez !

Iakov regarda Malva. Les yeux verts riaient d'une façon blessante pour lui, et elle frôla Sereja avec tant de câlinerie qu'Iakov se sentit en nage.

Ils s'en allèrent, côte à côte, et puis tous les deux éclatèrent de rire. Iakov enfonça fortement son pied droit dans le sable et resta ainsi, le corps tendu en avant, le visage rouge, le cœur battant.

Au loin, sur les vagues mortes du sable, se mouvait une silhouette humaine petite et sombre; à sa droite, rayonnaient le soleil et la mer puissante, et à gauche, jusqu'à l'horizon, il y avait du sable, toujours du sable, uniforme, désert, morne. Iakov vit l'homme solitaire et, clignant ses yeux pleins de larmes, — des larmes d'humiliation et de douloureuse incertitude, — il se frotta rudement la poitrine de ses deux mains.

Dans la pêcherie, on travaillait vivement. Iakov entendit la voix basse et savoureuse de Malva qui s'écriait avec colère :

— Qui a pris mon couteau?

Les vagues bruissaient, le soleil rayonnait, la mer riait.

MAXIME GORKI

Traduit du russe par IVAN STRANNIK.

L'INDO-CHINE[1]

— ERREURS ET DANGERS —

Nous avons vu précédemment quel était le chiffre global des impôts payés par l'Indo-Chine; nous allons essayer de voir quel peut être approximativement l'impôt par tête.

Les évaluations concernant la population totale de l'Indo-Chine ont beaucoup varié depuis quinze ans. On a, pendant longtemps, admis le chiffre de vingt-cinq millions. C'est celui qu'énonçait à la Chambre, en 1898, l'amiral Rieunier, et qui lui paraissait la plus sûre garantie du succès des futurs chemins de fer. Le chiffre même de 18 millions, que l'on donne aujourd'hui, est encore, et de beaucoup, au-dessus de la réalité. On a estimé successivement que le Delta du Tonkin renfermait à lui seul 12, puis 10, puis 8 millions d'habitants. Sur quelle base ce chiffre est-il établi? Il n'y en a qu'une, le nombre des inscrits[2]. Pour les quatorze provinces du Delta, il y a 378 100 inscrits. Si l'on admet 8 millions d'habitants,

1. Voir la *Revue* du 1er février.

2. Dans les communes, un certain nombre seulement d'habitants sont *inscrits* comme capables de payer la contribution personnelle. L'*inscrit* est, en principe, celui qui possède.

il devrait donc y avoir *en moyenne* 22 indigènes pour un inscrit. Cette proportion devrait varier dans les différentes provinces. Elle devrait être assez faible dans les provinces riches, plus forte, au contraire, dans les autres[1]. Or, en se reportant à l'annuaire de la colonie publié à Hanoï, on constate qu'il n'en est pas ainsi. A Hong-Hoa, une des provinces les plus éprouvées par la guerre, ce rapport est de 13, au lieu qu'il est de 19 à Nam-Dinh dans la partie la plus prospère du Delta. Il varie notablement dans des provinces voisines et dont la situation matérielle est équivalente. A Ninh-Binh, il est de 10; à Thai-Binh, de 15; à Nam-Dinh, de 19; il est de 13 à Hong-Hoa, de 20 à Bac-Giang, de 60 à Thai-Nguyen.

On peut admettre d'autre part que les non-inscrits[2] et les inscrits représentent la totalité de la population mâle et valide[3]. La commission réunie à Hanoï pour la réforme de l'impôt personnel avait émis l'avis d'imposer à chaque village trois non-inscrits pour un inscrit. Cette proportion n'a été réalisée que dans une province, celle de Haïphong, où l'on compte 11 300 inscrits et 33 500 non-inscrits. A Thai-Binh, pour 50 000 inscrits, il y a 90 000 non-inscrits. A Bac-Ninh, 36 900 inscrits et 26 500 non-inscrits. A Bac-Giang, 10 060 inscrits et 10 040 non-inscrits. A Thai-Nguyen, 2 800 inscrits et 1 300 non-inscrits. Le rapport entre le chiffre des non-inscrits et celui des inscrits varie entre 1,8 et 0,48. Si les inscrits et les non-inscrits représentent la population mâle et valide, et si l'on compare leur nombre au chiffre de la population supposée, on trouve que dans la province de Haïphong, il y a trois femmes ou enfants pour un homme valide, à Bac-Ninh, il y en a 9, à Thai-Nguyen, 38. — L'insuffisance de cette méthode d'évaluation est donc flagrante.

1. Dans les communes riches, en effet, le nombre des inscrits, c'est-à-dire de ceux qui possèdent, est relativement considérable. On peut concevoir des villages *très riches* où tout habitant mâle valide serait inscrit.

2. Les inscrits paient une contribution personnelle de 2 piastres 50. On a admis en outre que les hommes qui ne pouvaient payer une telle somme devraient acquitter une taxe de 0 piastre 30 : ce sont les non-inscrits.

3. On a créé des cartes d'inscrits et de non-inscrits dont tout Annamite doit être pourvu et qui doivent être présentées à toute réquisition. Ce moyen de contrôle a pu, en quelques années, faire disparaître en grande partie les fraudes

Au reste, si l'on additionne les chiffres donnés pour chaque province, on n'arrive point à 8 millions, mais à 6 152 000 seulement qui se décomposent ainsi :

Bac-Ninh.	550 000	dont	36 900	inscrits.
Bac-Giang.	250 000	—	10 100	—
Haï-Duong	800 000	—	41 100	—
Haï-Phong	150 000	—	11 300	—
Ha-Nam	260 000	—	20 000	—
Hanoï	590 000	—	42 700	—
Hung-Hoa.	250 000	—	19 000	—
Hung-Yen	220 000	—	17 500	—
Nam-Dinh	1 000 000	—	53 700	—
Ninh-Binh	350 000	—	34 100	—
Quang-Yen	28 000	—	1 200	—
Son-Tay	754 500	—	38 000	—
Thai-Binh.	800 000	—	50 000	—
Thai-Nguyen.	150 000	—	2 600	—
	6 152 000	—	378 100	—

Les différences que nous venons de faire ressortir dans les bases d'évaluation adoptées pour les différentes provinces, permettent d'affirmer que ce dernier chiffre est aussi fantaisiste que les précédents ; l'introduction d'un élément nouveau va le démontrer.

Jusqu'ici, nous ne nous sommes encore occupé que du chiffre de la population. Ce qui importe plus, c'est d'en connaître la densité. Presque tous les villages du Tonkin sont groupés dans une région que limitent la mer au sud-est, les collines de My-Duc et le massif du Bavi, au sud-ouest ; le Tam dau, les forêts de Yen-Thé, le Bao-Dai et les montagnes de Dong-Trieu au nord[1]. Le quadrilatère Hong-Hoa, Thai-Nguyen, Quang-Yen, Dien-Ho (au sud de Phat-Diem), embrasse, et au delà, tout ce qu'on est convenu d'appeler le Delta, toutes les plaines basses qu'arrosent le Thai-Binh et le fleuve Rouge, tout le Tonkin habité. Or, ce quadrilatère n'a que 13 500 kilomètres carrés. Si l'on admettait pour le Delta une population de 6 152 000, la densité moyenne serait de 455 habitants

1. Au-dessus de Hong-Hoa sur le fleuve Rouge, de Viet-Tri sur la rivière Claire, il n'y a plus que de très rares agglomérations.

par kilomètre carré. Il est impossible d'accepter un pareil chiffre [1].

En France, la densité moyenne est de 67 habitants par kilomètre carré ; en Belgique elle est de 173. Sans doute, on ne peut comparer l'Indo-Chine, pays agricole, pays de rizières à des États européens. C'est en Orient, dans des régions analogues, qu'il faut chercher des points de comparaison.

Aux Indes anglaises, dans la province du Bengale, il y a 145 habitants par kilomètre carré; dans la province de l'Oudh, il y en a 185. La densité moyenne à Java est de 210 habitants par kilomètre carré. Il y a sans doute des provinces privilégiées. Celle de Soerabaja a 2 181 000 habitants pour une superficie de 5 907 kilomètres carrés [2]. Mais comment comparer cette province, un des plus admirables pays du monde, à celle de Sontay ou de Hong-Hoa, ou même à celle de Nam-Dinh et de Thai-Binh. Elle est située à l'embouchure du Solo et du Brantas, dont elle occupe les deltas, sillonnée de voies navigables, traversée par trois grandes lignes de chemins de fer, par trois lignes de tramways ; les rizières, irriguées par les eaux du Brantas et du Solo ou par celles de petits cours d'eau secondaires, s'étendent jusque sur les flancs de l'Ardjoeno qui se dresse au sud de la province [3].

La province renferme des villes comme Soerabaja peuplée de 125 000 habitants et cinq ou six autres comme Grissee et Modjokerto, fortes de 15 à 25 000. Les routes qui relient les villages sont aussi nombreuses qu'en France, aussi bien entretenues, les marchés se succèdent tous les cinq ou six kilomètres et l'on ne peut comparer l'extraordinaire grouillement des indigènes qui s'y pressent au mouvement que l'on constate dans les plus riches districts du Tonkin.

Cette densité de 455, la plus faible qu'on ait admise *implicitement*, jusqu'à ce jour, pour le delta du Fleuve Rouge, n'est d'ailleurs qu'une moyenne. Dans la province de Nam-

1. Si l'on admet, pour le Delta, une population de 8 millions d'habitants, la densité correspondante serait de 592 ; pour 12 millions d'habitants, elle serait de 888.

2. Soit 371 habitants par kilomètre carré.

3. Le rendement de ces rizières atteint des chiffres prodigieux. Une production par hectare de 4 500 kilogrammes de paddy égrené est fréquente et elle s'élève jusqu'à 6 000 kilogrammes.

Dinh, dont la superficie est inférieure à 1 200 kilomètres carrés et dont la population est estimée à un million d'indigènes, la densité serait de 890 [1].

Il faudrait justifier des chiffres aussi considérables, les justifier par des documents certains. On ne peut affirmer *a priori*, au sentiment, que le Tonkin se trouve par rapport aux autres pays du monde dans une situation aussi prodigieusement exceptionnelle. Si l'on admet même pour les provinces du sud, celles de Nam-Dinh et de Thai-Binh, une densité égale à celle des plus riches districts de Java, il est impossible d'accepter les mêmes chiffres pour les autres [2].

Comment, d'autre part, le delta du Tonkin pourrait-il suffire à nourrir une population aussi pressée et même, dans les bonnes années, exporter jusqu'à 100 000 tonnes de riz? On s'imagine que la superficie cultivée en Cochinchine est beaucoup moindre qu'au Tonkin et l'on explique précisément la faiblesse relative des exportations de ce dernier pays par le nombre de ses habitants. Il n'est pas besoin de telles explications. Dans la notice publiée par l'administration de l'Indo-Chine à l'occasion de l'Exposition, la superficie des rizières de Cochinchine est fixée à 640 000 hectares et le rendement moyen à 28 à 30 piculs, soit 1 800 kilogrammes à l'hectare.

Pour le Tonkin, on évalue la superficie cultivée à 1 million 500 000 hectares, l'étendue seule des rizières à un million, le rendement moyen à 44 piculs, soit 2 770 kilogrammes. Tous ces chiffres sont également erronés. L'étendue des rizières cadastrées de Cochinchine atteint 1 140 000 hectares et la production annuelle totale est supérieure à 2 000 000 tonnes. Les exportations varient entre 5 et 700 000 tonnes [3]. La population consomme donc annuellement et sous diverses

1. Une comparaison fera mieux ressortir l'énormité de ces chiffres. Si la densité de la population en France atteignait un jour 455, la population de notre pays dépasserait alors 230 millions d'habitants.

2. Certaines parties du quadrilatère défini plus haut sont presque désertes : tel le triangle Phu Da Phuc, Thai-Nguyen, Lien-Son, telle la bande située sur la rive gauche de l'arroyo de Sontay jusqu'à la rivière de Phu Nho Quan.

3. Les exportations du port de Saïgon oscillent entre 6 et 900 000 tonnes, mais il faut en déduire les riz provenant du Cambodge et du Siam (Ang Kor et Battambang).

formes 13 à 1 500 000 tonnes de riz. D'autre part, la superficie cultivée au Tonkin ne saurait être de 1 500 000 hectares. Le quadrilatère que nous avons déjà considéré et qui forme, il convient d'y insister, la presque totalité du Tonkin habité n'a que 1 350 000 hectares. Il faut en déduire certains districts montagneux que recouvrent les contreforts du Tam-Dau, du Ba-Vi, des collines du My-Duc[1], les villages qui couvrent une immense étendue, les terres en friche, les cours d'eau et les digues. On peut se faire une idée des terres encore incultes, en examinant le nombre et l'étendue des concessions qui ont été octroyées dans les dernières années, et dont un dixième au plus a été mis en culture.

En 1898, on a concédé 2 110 hectares dans la province de Ninh-Binh, 1 000 dans celle de Hanoï, 1 500 dans le Bac-Ninh, 11 100 dans Sontay, 5 900 dans Bac-Giang, du 1er avril au 1er octobre 1900, on a encore distribué 245 hectares dans Ninh-Binh, 1 760 dans Hung-Hoa, 580 dans Sontay. On ne peut en définitive évaluer la superficie cultivée à plus des deux tiers de la superficie totale soit 900 000 hectares dont 700 000 au maximum en rizières.

En ce qui concerne le rendement, il est aussi manifestement exagéré. Dans les provinces du Sud, on fait souvent deux récoltes : dans celles du Nord, dans les résidences d'Hanoï, Bac-Ninh, Sontay, Bac-Giang, Hung-Yen, dans une grande partie de celles de Ha-Nam et d'Haï-Duong, on n'en fait qu'une ; les parties basses des terrains sont noyées pendant la saison des pluies, et l'on ne peut y faire que la récolte du cinquième mois. Les parties hautes sont privées d'eau pendant l'hiver et ne produisent que des récoltes d'été, incertaines, du reste, et qui dépendent essentiellement de la pluie.

La production moyenne à Java et en Birmanie, *où la plupart des terres sont irriguées*, ne dépasse pas 2 300 kilogrammes à l'hectare, et l'on ne peut admettre pour le Tonkin un chiffre supérieur. En l'adoptant, la production annuelle du Delta sera *au maximum* de 1 600 000 tonnes[2].

1. La superficie de ces districts dépasse 1 300 kilomètres carrés.

2. En admettant, ce qui est beaucoup plus probable un rendement égal à celui de la Cochinchine, la production n'atteindrait pas 1 300 000 tonnes.

Comment supposer que cette quantité suffise à une population de 6 à 10 millions d'habitants, alors qu'en Cochinchine, elle n'en peut nourrir que 2 300 000. Certains l'expliquent d'une façon fort ingénieuse : ils affirment que le Tonkin demande surtout son alimentation aux cultures autres que le riz, d'où il résulterait que 200 000 hectares de manioc, de maïs ou de canne à sucre, sont capables de produire davantage, au point de vue alimentation, que 700 000 hectares de rizières; d'autres déclarent fort ingénument que l'on ne saurait comparer sur ce point l'habitant du Tonkin à celui de la Cochinchine : 150 à 200 grammes de riz par jour suffiraient à tous les besoins du Tonkinois, entraîné depuis des générations à mourir de faim. Notre domination s'étendrait ainsi sur une multitude de faméliques à qui logiquement on devrait épargner toute charge budgétaire.

Comment expliquer encore qu'une aussi prodigieuse multitude se soit groupée dans un si petit espace, au lieu de se répandre sur la côte ou dans les hautes vallées? Comment concevoir qu'ils n'aient même pas cultivé toutes les terres, puisque le Delta contient encore de grandes étendues non cultivées? Comment imaginer que dans de telles agglomérations, la misère, la guerre, les épidémies, toutes les catastrophes qui, depuis des siècles ont ravagé le pays, n'aient point pratiqué des coupes formidables jusqu'à ramener la population à un chiffre mieux en rapport avec la superficie du sol et sa puissance de production?

En réalité, nous ne pouvons tirer de cette discussion qu'une conclusion raisonnable, c'est que le Delta du Tonkin est beaucoup moins peuplé qu'on ne l'a affirmé jusqu'à aujourd'hui.

En admettant que la densité moyenne y soit égale à celle de Java, soit deux cents habitants au kilomètre carré, nous laisserons encore la part très large aux optimistes, la population du Delta serait donc tout au plus de 2 700 000 habitants; elle ne dépasserait pas de beaucoup celle de la Cochinchine. Si l'on se rappelle d'autre part que les rizières occupent en Cochinchine 500 000 hectares de plus qu'au Tonkin, il sera aisé de comprendre que les exportations ne puissent, dans ce dernier pays, atteindre la même valeur.

Un examen analogue démontrerait que l'Annam ne saurait avoir une population supérieure à 3 millions d'habitants.

Le nombre total des Annamites répandus en Indo-Chine est donc inférieur à 8 millions. On peut y joindre 1 200 000 Cambodgiens, 4 à 500 000 Moïs, Laotiens, Muongs, mans, thos, etc.), et l'on arrive à un chiffre global de 9 500 000 à 10 millions d'habitants, dont 9 millions tout au plus supportent toutes les charges.

*
* *

En comparant le budget de 1899, soit 89 156 000 francs, au chiffre maximum de la population, soit 10 millions d'habitants, on voit qu'en moyenne chaque Annamite paye de 9 à 10 francs par an. Cette somme paraîtra insignifiante à un contribuable européen; elle représente la valeur de 80 kilogrammes de riz blanc, c'est-à-dire la quantité qu'un Annamite consomme en trois mois, pour sa nourriture. Il faut d'ailleurs comparer cet impôt moyen à celui que paient les indigènes d'autres contrées d'Orient. Les Indous paient 4 fr. 50 c., les Indigènes qui peuplent les Indes néerlandaises paient 5 fr. 65 c[1], les Japonais enfin payaient seulement 7 fr. 40 c. en 1898[2]. Ainsi, les Annamites paient un impôt de beaucoup supérieur à ceux que supportent les Indous, les Malais, les Javanais et les Japonais. Nous sommes cependant très loin d'avoir réalisé dans notre colonie les améliorations que les Anglais et les Hollandais ont apportées dans les leurs, que les Japonais ont su, depuis trente ans, introduire dans leur pays. La situation économique de l'Indoustan, du Japon est infiniment supérieure à celle de l'Indo-Chine et les habitants pourraient accepter des impôts, sous lesquels l'Annamite est écrasé.

Ainsi, on ne peut espérer que le budget de l'Indo-Chine continuera à s'accroître ; on peut affirmer, au contraire, qu'on a atteint déjà la limite des charges que l'indigène peut

1. Le budget des recettes s'élève à 147 930 000 florins. En déduisant les revenus propres de l'État (mines, chemins de fer, etc.), il reste 98 912 000 florins, soit 208 700 000 francs pour une population de 37 millions d'habitants.

2. Il est vrai que depuis deux ans les impôts ont doublé; le budget du Japon est passé de 129 millions de yens à 249 millions.

supporter. Le budget actuel est instable, par suite de son chiffre il l'est encore parce qu'il ne repose en dernière analyse que sur une seule source de richesse : le riz. Si, au cours de la guerre actuellement engagée au Petchili, le blocus des côtes de la Chine avait été décidé, l'Indo-Chine aurait perdu le plus important de ses revenus. Si la famine éclatait au Tonkin ou en Annam, comme cela s'est produit en 1887 et 1895, la caisse de réserve ne suffirait ni à combler les déficits budgétaires ni à secourir la population.

Le poids des impôts aurait suffi à indisposer les habitants, nos procédés de perception et de contrôle y ont contribué plus encore. C'est ainsi que tout indigène doit porter constamment sur lui sa carte d'inscrit ou de non-inscrit, la présenter à toute réquisition. Celui qui oublie ou égare cette carte, bientôt transformée en une loque illisible et crasseuse, est arrêté, emprisonné, puis porté comme *inscrit* sur le rôle de son village.

Après l'établissement de l'impôt sur le sel, les approvisionnements existants ont été soumis à la taxe ; on a décidé que les particuliers n'en pourraient détenir plus de quinze kilogrammes. Pour empêcher la contrebande et la fraude, il a fallu recourir à des perquisitions constantes, l'administration a fixé elle-même le prix dont elle entendait payer le sel; elle donne ou retire à son gré l'autorisation d'ouvrir une saline ; elle s'est efforcée, pour diminuer les frais de surveillance, de réduire le nombre des centres de fabrication.

On n'admet point qu'un Annamite lésé par de telles mesures puisse avoir droit à une indemnité. Le monopole du sel a entraîné la rupture de tous les contrats existant entre pêcheurs et sauniers et l'on n'a pris, à cet égard, aucune mesure spéciale.

D'autre part, lorsqu'une route en construction traversait des terrains particuliers, les propriétaires ne recevaient aucun dédommagement. En janvier 1897, à Hué, une avenue large de vingt mètres a été tracée, qui coupait le village de Phu-Cam et la plaine des tombeaux ; on a renversé des cases, détruit des plantations, éventré six mille tombes, sans distribuer la moindre indemnité. Il a été procédé de la même manière dans certaines villes, à Hanoï, par exemple, où les

embellissements ont été faits à peu de frais au détriment des Annamites.

Nous n'avons suivi, à aucune époque, dans l'exécution des corvées, les recommandations si sages de la loi annamite, qui limitait les prestations dues à une zone peu étendue autour des villages, de façon que les travailleurs ne fussent pas, pendant plusieurs jours, éloignés de leur maison. Lors de la construction de la route du col des Nuages et de celle d'Ai-Lao, en 1896 et 1897, on faisait venir les corvéables de la province de Quang-Binh. Ils avaient à parcourir 100 à 150 kilomètres. Ils demeuraient quinze jours sur les chantiers, dans des conditions d'hygiène et d'installation précaires; ils recevaient une ration de riz, un peu de poisson séché, et buvaient l'eau malsaine de la montagne. Les maladies, la fatigue, ont provoqué souvent une mortalité formidable et dont le souvenir empêchera pendant longtemps le recrutement de tout ouvrier libre pour la construction des chemins de fer.

*
* *

Voyons maintenant quels ont été les rapports de l'indigène avec le colon.

Depuis les débuts de la conquête et particulièrement depuis dix ans, on a distribué en concession une étendue relativement assez considérable. Les propriétés européennes couvrent actuellement 263 700 hectares, dont 197 000 au Tonkin et en Annam. Dans ces deux pays, la concession gratuite est la règle. En pratique, la superficie des terres demandées n'est pas limitée, puisque le nombre des concessions ne l'est pas. Dans une même année, en 1898, un colon en a demandé et obtenu quatre. Certains colons en possèdent dont l'étendue dépasse 20 000 hectares.

Les conditions faites aux Européens sont des plus favorables : ils paient un droit fixe de un franc par concession et sont pendant cinq ans exemptés d'impôts. Le mode de tenure des terres le plus favorable est pour le colon le métayage. Dans une étude sur la colonisation, étude publiée au *Bulletin économique de l'Indo-Chine*, ce système est apprécié de la façon suivante :

« Le métayage a donné au Tonkin d'excellents résultats. Les colons se trouvent bien de ce régime et il ne semble pas qu'ils aient l'intention de le remplacer par un autre. Généralisé au Tonkin et très commun en Annam, il n'a pas jusqu'à ce jour présenté en Cochinchine les avantages qu'on en pouvait espérer. Mais cela tient à l'instabilité de l'indigène cochinchinois, dont l'éducation à ce point de vue n'est pas encore faite. »

En lui-même, le système est très simple : le colon installe sur ses terres quelques familles, il leur avance un peu de riz, leur prête des outils et des buffles et prélève une part de la récolte. Présenté ainsi et sans plus amples détails, le métayage est une combinaison rationnelle. Il faut, pour le juger, l'examiner de plus près, voir ce que l'Européen apporte et ce qu'il reçoit.

Un des plus notables colons du Tonkin l'exposait en 1893, avec une entière franchise. Les Annamites établis sur ses terres formaient 300 familles réparties dans 14 villages. Chaque famille comptait en moyenne 6 personnes, cultivait 3 hectares de rizières, récoltait 3 000 kilogrammes de riz et en abandonnait 1 000 au propriétaire. Les avances faites s'élevaient à 60 francs environ par famille, soit au total à 16 000 francs. Le revenu annuel du colon était de 300 tonnes de riz, soit environ 21 000 francs. Le métayage dans ce cas constituait pour l'Européen un placement à 125 p. 100 ; le prélèvement effectué sur le travail de l'Annamite était de 33 p. 100 du produit brut.

Le métayer a, en outre, d'autres charges ; il exécute tous les travaux de la plantation ; il construit les bâtiments, les routes, creuse les fossés et les rigoles d'irrigation, transporte les denrées au marché voisin ; si le colon entreprend des cultures nouvelles, café, coton, thé, etc., c'est le métayer qui doit préparer le terrain, soigner et arroser les nouveaux plants, cueillir et préparer la récolte. Son salaire se borne aux 2 000 kilogrammes de riz qu'on lui abandonne. Cela fait, pour 6 personnes et pour un an, environ 150 francs, soit 7 à 8 centimes par personne et par jour.

Dans le contrat qui lie le métayer à son maître, il y a ainsi une disproportion effrayante. L'État donne le sol, le

paysan donne son travail ; seul le colon n'apporte rien ou presque rien. On peut s'étonner que l'Annamite consente à subir de telles conditions : c'est que, dans bien des cas, il y est obligé. Les terres concédées ne se trouvent point dans la région montagneuse, dans les vallées autrefois désertes et que le métayage a permis de défricher ; les premières concessions ont été données dans les provinces les plus peuplées du Delta, à Nam-Dinh, à Haï-Duong, Hanoï, Bac-Ninh; plus tard, dans Sontay, Bac-Giang, Thaï-Nguyen, Hông-Hoa. Or, il n'existait pas dans cette région de domaines réellement disponibles. Pendant la longue période de guerre qui a marqué notre installation, bien des habitants, chassés par la rébellion, ont abandonné leurs terres, attendant pour y revenir la fin des troubles. Ce sont ces terres que l'on a concédées. C'étaient pour la plupart des rizières en friche depuis peu d'années, mais le sol était divisé en gradins horizontaux, il n'était pas besoin de travaux préparatoires, il suffisait de labourer et de planter.

Quand les anciens propriétaires, la paix enfin rétablie, sont revenus dans leurs villages, ils ont trouvé leurs terres occupées ; pour s'y installer de nouveau, il a fallu accepter les conditions du nouveau venu, travailler son propre champ pour un maître étranger.

Sans doute, chaque fois qu'un Européen demandait une concession, une enquête avait lieu, la demande était affichée au centre de la Résidence, mais on l'affichait en français, comment le propriétaire aurait-il pu se faire connaître? Souvent même on a concédé des terrains déjà cultivés avec les villages qui s'y trouvaient. Le fait s'est même produit en Cochinchine, il y a peu d'années, dans l'une des provinces du sud-ouest. Les propriétaires dépossédés ont protesté. La concession a été maintenue sous le prétexte que les terres en cause n'étaient pas inscrites sur les rôles de la province et ne payaient pas l'impôt.

D'une façon générale, cependant, le métayage n'a point réussi en Cochinchine ; il ne faut pas s'en étonner ; la Cochinchine est relativement un pays riche et les terres disponibles couvrent encore une immense surface. L'Annamite n'est point forcé de subir les exigences du colon.

On s'imagine volontiers que le métayage a permis de mettre en valeur des terres que l'Annamite était impuissant à cultiver faute de capital. S'il en était ainsi, le système correspondrait à l'institution d'un crédit agricole, mais d'un crédit agricole démesurément usuraire. Ceci même est inexact. L'Annamite, s'il dispose des sommes nécessaires, ne peut entrer en concurrence avec l'Européen. Il ne peut obtenir que des concessions de 5 hectares, alors que la superficie n'est pas limitée pour le colon. Bientôt toutes les terres fertiles, considérées comme disponibles, ont été entre les mains de l'Européen, engagé seulement à mettre en culture le cinquième de sa propriété dans un délai de deux ans, clause qui, du reste, n'a jamais été exécutée. Il a suffi au colon de prendre des territoires aussi étendus que possible et d'attendre que l'Annamite, pressé par le besoin, vînt s'y établir.

Autrefois les villages étaient créés par l'initiative des particuliers. Quelques familles sollicitaient l'autorisation d'occuper des terrains incultes, d'y fonder une commune nouvelle, et l'État leur demandait uniquement de payer l'impôt foncier après la période de défrichement. Dans le nouveau système, le colon peut laisser pendant cinq ans les quatre cinquièmes de sa concession en friche, et nul, pendant ce laps de temps, ne s'y installe sans souscrire à ses conditions.

Il faut remarquer que la reconstitution des rizières abandonnées pendant la guerre avait commencé dès 1892 sans le secours des colons. Le gouvernement l'avait facilitée au moyen d'avances faites aux villages. Il imitait en cela l'ancienne administration annamite qui, en cas de calamité publique, prêtait du riz aux communes et se contentait d'en réclamer la restitution sans intérêt. De décembre 1892 à juillet 1894, on avait avancé 86 000 piastres aux villages et 16 000 étaient déjà remboursées avant la fin de 1894. Ces essais n'ont pas été poursuivis, non parce qu'ils ne donnaient point de résultat, mais pour laisser le champ libre aux colons.

L'étendue des propriétés concédées fait illusion sur le mouvement de colonisation. L'initiative des Européens n'a point permis de mettre en valeur un domaine considérable, ni d'introduire des cultures nouvelles ou des procédés plus perfectionnés. Sur les 263 700 hectares que possèdent aujour-

d'hui les colons, 32 000 seulement, soit 13 p. 100 sont cultivés. Au Tonkin et en Annam, où la grande concession est la forme dominante, où le métayage est le mode de tenure le plus répandu, sur 197 000 hectares concédés, 20 474 seulement, soit 10 p. 100, sont défrichés. La culture la plus répandue est celle du riz : 11 296 hectares en Cochinchine, 17 555 au Tonkin et en Annam. En Cochinchine, du reste, une partie des rizières qui appartiennent à des Européens ont été acquises par voie d'achat : l'hectare de rizière vaut 150 à 200 piastres ; le propriétaire loue à des Annamites qui lui paient un fermage de 15 à 20 piastres : ce n'est là qu'un placement à 10 p. 100. Au Tonkin et en Annam, au contraire, la presque totalité des rizières cultivées sont mises en valeur par le système que nous avons exposé et les colons n'ont apporté aucune amélioration aux antiques procédés des indigènes. Ils n'ont point essayé une culture intensive, qui pourrait augmenter les revenus des Annamites en même temps que les leurs. Le colon, assuré de bénéfices réguliers, ne se préoccupe guère de cultures nouvelles. Il n'est possible de citer en Indo-Chine que deux essais intéressants : les plantations de poivre de Cochinchine, qui ont parfaitement réussi, les plantations de café du Tonkin, qui ont échoué complètement. Les 142 planteurs du Tonkin et de l'Annam ont créé, en dix ans, 2 119 hectares de cultures diverses. A Ceylan, dans une période d'égale durée, de 1888 à 1899, les planteurs anglais ont cultivé 135 000 hectares de thé, aujourd'hui en plein rapport.

On peut calculer les sommes que le Protectorat aurait dû dépenser pour obtenir les résultats dont la colonisation particulière se glorifie. En admettant les chiffres donnés plus haut, les avances nécessaires pour mettre en valeur 17 555 hectares de rizières se seraient élevées à peine à 400 000 francs, soit, pour une période de dix ans une allocation moyenne de 40 000 francs. Si les essais commencés en 1892 avaient été continués, les 40 000 piastres (100 000 francs) prêtées annuellement aux villages auraient permis de mettre en valeur plus de 50 000 hectares, et les avances faites seraient déjà remboursées.

*
* *

Quelle peut-être l'issue d'une telle situation? Il est aisé de le concevoir.

C'est une opinion répandue que l'Inde subit en frémissant la domination des Anglais, qu'à l'appel d'un envahisseur nouveau, tous les indigènes opprimés, depuis la pointe du Decan jusqu'aux vallées de l'Himalaya, se lèveraient contre le maître détesté. On semble ignorer que, dans ce territoire immense, se groupent plus de cent peuples, plus de cent États différents. En 1857, au milieu de la plus formidable tourmente qui ait menacé, dans l'Inde, la domination anglaise, le dixième à peine de la population a pris partie pour les insurgés. L'armée des Indes, forte de 220 000 hommes, comprend 150 000 indigènes recrutés dans tout l'Empire. On peut employer les Sikhs contre les Radjpouts, les Goerkas contre les Mahrattes, les Bengalis contre les Tamils. L'unité de l'Inde n'existe que par la seule présence de l'Angleterre. La péninsule, abandonnée à elle-même, retournerait à l'état anarchique des siècles passés. Les Anglais n'ont détruit aucun gouvernement national; ils ont respecté les mœurs, les coutumes, l'organisation locale. Nous nous sommes établis, au contraire, dans un pays qu'occupe, en immense majorité, une race unique. Le peuple soumis a formé pendant longtemps un État libre et guerrier; il a vécu sous une loi antique, sous une administration régulière et vénérée. Le sentiment national est encore vivace chez lui. Nous avons organisé une armée indigène qui est presque exclusivement composée d'Annamites. Nous nous sommes efforcés, par la création de réserves[1], de parer aux dangers extérieurs. Il ne faut point oublier cependant que, sous l'empire de certaines circonstances, un danger intérieur peut surgir, plus grave encore. Quel appui trouverions-nous dans le pays, en cas de révolte?

1. Les effectifs normaux sont de 8 000 Européens et 17 000 tirailleurs tonkinois ou annamites. Il faut y joindre 8 000 miliciens, les irréguliers (*linh cô* et *linh lê*). En cas de guerre intérieure, avec l'appoint des réserves, il y aurait cinq fusils indigènes pour un Européen. Dans les Indes anglaises, depuis la révolte de 1846, on a décidé que cette proportion ne dépasserait jamais deux contre un.

Peut-on compter sur la Cour? sur les mandarins? sur le peuple? C'est là un problème redoutable[1].

L'Indo-Chine est cependant entrée depuis peu de temps dans une période nouvelle. On espère que les travaux publics entrepris auront bientôt transformé le pays; l'indigène n'a connu de notre civilisation que l'outillage perfectionné de la conquête; il va apprécier les bienfaits qui résultent des applications pratiques de la science européenne : c'est ce qu'il faut à présent examiner.

*
* *

Le programme que l'on est en train d'exécuter est essentiellement un programme de chemins de fer. L'emprunt de 200 millions, consenti par le Parlement, il y a deux ans, va permettre de construire un certain nombre de lignes parfaitement définies; tous les autres travaux seront exécutés sur le budget ordinaire, mais l'on ne sait pas quelles seront la nature et l'importance de ces travaux, et l'on ignore quelles sommes pourront leur être annuellement consacrées.

Il existe actuellement en Indo-Chine deux lignes de chemin de fer en exploitation : la ligne de Saïgon à Mytho, en Cochinchine, la ligne de Hanoï à Dông-Dang, au Tonkin. Les projets nouveaux comprennent les lignes suivantes :

1° De Haïphong à Hanoï et Viet-Tri : en construction;
2° De Hanoï à Namh-Dinh et Ninh-Binh : en construction;
3° De Tourane à Hué et Quang-Tri : en préparation;
4° De Viet-Tri à Lao-Kay : en préparation;
5° De Ninh-Binh à Vinh : en préparation;
6° De Mytho à Cam-Tho : en préparation;
7° De Saïgon à Khanh-Hoa et au Lang-Biang : en préparation.

Le chemin de fer de Viet-Tri à Lao-Kay doit être prolongé sur le territoire chinois jusqu'à Mông-Tse et Yun-Nan-Sen. Nous allons voir comment ont été conçues ces différentes

1. Les échauffourées d'Haï-Duong et Haïphong en 1897, d'Hanoï en 1898, du Phu-Yen, cette année, sont caractéristiques. On a vu des bandes de fanatiques se précipiter dans les rues des villes, armés de bâtons et de coupe-cous, cherchant à atteindre et massacrer des Européens. En eux-mêmes, ces incidents n'ont aucune valeur; ce sont simplement des symptômes, des symptômes redoutables.

lignes, comment les tracés en ont été établis, quel en sera l'avenir, par quel moyen on pourra les exécuter?

C'est surtout le côté objectif de l'entreprise qui séduit les imaginations. On est parti de cette considération indiscutable, que les chemins de fer sont, de tous les instruments créés par la civilisation moderne, celui qui a la plus grande influence sur le développement d'un pays. On en a conclu que le moyen le plus efficace pour améliorer l'état économique de l'Indo-Chine, c'est de doter la colonie d'un réseau complet de voies ferrées. Il importe cependant de tenir compte de deux questions essentielles : le degré d'urgence de tels travaux par rapport à d'autres, dont nous parlerons plus tard, les charges qu'ils peuvent entraîner.

On ne peut espérer que ce double ruban de fer aura immédiatement un effet magique, qu'il créera partout où il passera la prospérité agricole, industrielle et commerciale.

Nous avons essayé de montrer dans les pages précédentes quelle était la situation économique de l'Indo-Chine et sur quelles bases reposait son budget. La conclusion de cette étude est qu'il faut éviter absolument d'assumer de nouvelles charges. La colonie ne dispose d'aucun capital, et elle n'a pas pu se créer les puissantes réserves des pays européens. En partant de cette notion essentielle, les travaux publics doivent être rangés dans deux classes : les travaux productifs qui peuvent, dès leur achèvement, payer les dépenses d'exploitation, les intérêts et l'amortissement du capital de construction, — les travaux nettement improductifs, ou ceux dont le revenu ne peut être apprécié avec certitude. Dans les colonies étrangères, les premiers seuls ont été construits par voie d'emprunts, les seconds ont été entrepris peu à peu d'après les ressources du budget ordinaire.

En 1879, un acte du Parlement anglais décidait que l'on ne pouvait construire par voie d'emprunt que les lignes ferrées susceptibles de rapporter 4 p. 100 au minimum, quatre ans après leur achèvement. Les calculs se font en prenant pour base le mouvement commercial existant dans le pays à desservir, et en le majorant, par comparaison avec des régions similaires et des chemins de fer déjà construits.

A Java, les Hollandais n'ont exécuté par ce moyen que les

travaux d'irrigation susceptibles de rapporter 6 p. 100, dont 4 pour l'intérêt, 2 pour l'entretien et l'amortissement. Tous leurs chemins de fer, tant à Java qu'à Sumatra, ont été faits sur le budget ordinaire. Ils ont estimé, en effet, que l'on ne pouvait préjuger des résultats futurs dans des pays relativement neufs, où les conditions de l'existence et du commerce se modifient avec une extrême rapidité. Aujourd'hui, la sagesse d'une telle mesure apparaît nettement.

A la fin de 1898, la longueur du réseau de l'État aux Indes néerlandaises était de 1 676 kilomètres ; les dépenses de construction s'élevaient à 135 236 000 florins, le revenu net à 4 668 000, soit 3,45 p. 100, les intérêts et l'amortissement, calculés au taux de 4,5 p. 100, auraient été de 6 085 000 florins. Il aurait donc fallu, si l'on eût procédé par voie d'emprunt, abandonner aux créanciers les revenus actuels, et payer, en outre, 1 417 000 florins.

Aucune des lignes entreprises en Indo-Chine ne peut être rangée avec certitude dans la catégorie des travaux productifs ; une seule, celle de Tourane à Hué, présente incontestablement un caractère d'urgence. On estime *a priori* qu'au Tonkin les lignes du Delta pourront couvrir toutes leurs dépenses. Ce n'est qu'une appréciation. Nous n'avons aucune idée précise de la population desservie, ni des marchandises transportées ; nous ne possédons aucune statistique commerciale, sauf celles qui concernent les transports effectués d'Haïphong à Hanoï par la Société des Messageries fluviales. Tout au plus est-il permis d'espérer que les dépenses d'exploitation seront couvertes au bout de quelques années, à en juger par comparaison avec la ligne Saïgon-Mytho.

Cette dernière ligne, ouverte depuis dix ans, a réalisé en 1899 une recette brute de 171 163 piastres, c'est-à-dire 427 900 francs, soit 6 100 francs par kilomètre. Les dépenses d'exploitation s'élèvent à 3 700 francs, les dépenses d'entretien payées par la colonie à 1 500 ; au total, 5 200 francs. Il reste donc un bénéfice net d'à peine 900 francs.

Le prix de revient de la ligne s'est élevé à 160 000 francs le kilomètre. En admettant un coefficient d'exploitation de 50 p. 100, entretien compris, il faudrait pour couvrir l'intérêt et l'amortissement calculés à 4,2 p. 100 une recette

kilométrique brute de 13 400 francs. Le déficit net est de 5 800 francs par kilomètre, abstraction faite de tous les contrats existants.

La ligne Saïgon-Mytho ne transporte qu'une quantité minime de marchandises. Le transit voyageurs a produit cette année 144 337 piastres, le transit marchandises 26 826 seulement, soit environ le sixième. Les lignes de Hanoï à Haïphong et de Hanoï à Ninh-Binh se trouveront dans des conditions analogues, avec cette différence essentielle que les indigènes du Tonkin sont beaucoup moins riches que ceux de Cochinchine et se déplaceront moins volontiers.

Entre Ninh-Binh et Vinh, il y aura vraisemblablement un transit assez sérieux, bien qu'il ne soit pas possible de l'évaluer, même avec une approximation grossière ; il n'y a, en effet, entre ces deux points, sur une longueur d'environ 190 kilomètres, que deux voies de communications, toutes deux des plus précaires : le canal de Thanh-Hoa et la route mandarine. Il n'y a, au contraire, aucun commerce direct entre Ninh-Binh et Hanoï et tout le mouvement est dirigé vers Haïphong par le fleuve. Enfin, entre Hanoï et Haïphong, il sera difficile d'abaisser les tarifs, de manière à détourner le trafic qui se fait aujourd'hui par bateau. Le prix de la tonne kilométrique n'est que de 0.035 par les Messageries fluviales, et il ne dépasse pas sensiblement 0,02 par les bateaux à vapeur chinois. Le tronçon de Mytho à Cam-Tho sera, au contraire, dans de meilleures conditions [1].

Les transports par jonques sont beaucoup plus chers en Cochinchine qu'on ne le croit d'ordinaire. En temps normal, le prix de la tonne kilométrique entre Cholon, Sadec et Cam-Tho est d'environ trois centimes et demi. Mais, au moment de la récolte, il s'élève jusqu'à cinq et six centimes. Le chemin de fer pourrait donc entrer aisément en concurrence avec la batellerie.

La ligne Haïphong-Hanoï n'est que le premier tronçon de la grande artère qui doit un jour drainer à notre profit les richesses du Yun-Nan et même du Sse-Tchouen. Cette question

1. Il desservira quelques-uns des plus gros marchés de la Cochinchine : ceux de Cay-Be, Cay-Thia, Vinh-Long, Sadec, Cam-Tho. Le tronçon Saïgon-Mytho n'en dessert aucun.

du Yun-Nan exerce en France sur les esprits une attraction singulière où se mêlent le désir de l'inconnu, la soif de conquêtes nouvelles. Depuis vingt ans, la création d'un immense empire colonial n'a point satisfait notre appétit. Chaque pas fait en avant en provoque aussitôt un autre. C'est toujours plus loin que se trouve le trésor rêvé, celui dont la possession ouvre d'un *seul coup* une source *immédiate* de richesses. On ne paraît pas se douter que les empires merveilleux fondés par des puissances rivales se sont formés progressivement, que leur prospérité leur vient de germes anciens lentement développés ; la patiente exploitation d'un domaine nous semble une préoccupation mesquine et sans éclat. C'est pour pénétrer au Yun-Nan que jadis Françis Garnier entreprit son épopée héroïque ; nous allons rouvrir les voies anciennes un moment oubliées. On ne songe pas que, depuis l'aventure de Jean Dupuis, bien des événements se sont passés : nous sommes devenus les maîtres d'un pays, dont on ne connaissait pas alors la richesse.

Notre intervention au Tonkin rappelle la fable familière, celle du laboureur fouillant avec acharnement le champ qui doit cacher un trésor et se couvre simplement de moissons. Le trésor illusoire c'est le Yun-Nan ; le champ fécond, c'est l'Indo-Chine. Nous avons conquis un admirable pays, largement ouvert sur les Océans, offrant depuis Saïgon jusqu'à Lang-Son, des plaines du littoral jusqu'aux plateaux de l'intérieur, tous les aspects et tous les climats, peuplé par une race unique, docile et laborieuse, pourvu qu'on la conduise avec sagesse, un sol propre à toutes les cultures, riche en mines inexploitées. Nous nous obstinons à la conquête de plateaux élevés, d'accès difficile, habités par des races diverses, mais soumises à la règle chinoise, un morceau, l'un des plus pauvres, de cet immense empire que l'on rêve de dépecer malgré les difficultés formidables que l'on commence à peine à entrevoir.

Nous cherchons de nouveaux débouchés pour notre commerce, alors qu'il ne suffit pas encore aux besoins de notre empire actuel. Les 10 millions d'habitants de l'Indo-Chine nous paraissent une clientèle sans importance. Nous espérons davantage des tribus qui peuplent les hautes régions, Miao Tsé, Pahis ou Lolos. Nous délaissons les mines qui dorment

dans la montagne annamite, dans le voisinage immédiat de la mer; nous prétendons exploiter celles qui se cachent à 7 ou 800 kilomètres dans l'intérieur.

La ligne de Hanoï à Lao-Kay et Yun-Nan-Sen est l'instrument nécessaire de notre politique future; on affirme, du reste, qu'elle amènera jusqu'à Haïphong tous les produits du centre de la Chine et que son exploitation donnera des bénéfices assurés. Ceci ne paraît point certain, bien au contraire. La ligne de Viet-Tri à Lao-Kay est évaluée à 150 000 francs le kilomètre. La somme nécessaire pour payer simplement l'intérêt et l'amortissement du capital de construction s'élève donc en moyenne à 6 300 francs par kilomètre. En admettant comme précédemment un coefficient d'exploitation de 50 p. 100, la recette brute correspondante devrait être de 12 600 francs par kilomètre. Le pays traversé depuis Viet-Tri jusqu'à Lao-Kay est à peu près désert. On ne peut donc compter ni sur un trafic local, ni sur un mouvement de voyageurs important. On ne saurait prendre comme base les résultats obtenus en 1899 et 1900 sur le chemin de fer de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son. Cette ligne, longue de 100 kilomètres, tire près d'un tiers de ses recettes des transports effectués à destination des postes militaires, mais il faut observer qu'elle ne dessert pas seulement, comme la future ligne de Lao-Kay les postes situés le long de la voie, mais encore tous ceux qui se succèdent à 150 kilomètres au delà de Lang-Son, jusqu'à Cao-Bang, Mo-Xat et Soc-Giang[1]. D'autre part, le chemin de fer de Lang-Son a transporté en 1899 tout le matériel et le personnel destinés à la construction du tronçon Lang-Son à Dong-Dang et à l'élargissement de la voie elle-même. Il y a eu là un trafic accidentel considérable et, cependant, les recettes de cette ligne ouverte depuis cinq ans atteignent à peine 3 800 francs par kilomètre. Il faut donc compter surtout pour la ligne Viet-Tri à Lao-Kay sur le trafic propre du Yun-Nan; or, ce trafic a atteint l'année dernière seulement 10 000 tonnes. Les transports de Haïphong à Lao-Kay se font actuellement, soit par bateau à vapeur, soit en jonques à partir de Yen-Bay

1. Le chemin de fer jouit du reste d'un véritable monopole de transports. On a, dès 1895, cessé d'entretenir la route de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son; on a même enlevé et démonté les ponts qui ont été utilisés depuis entre Yen-Bay et Lao-Kay.

et les prix par tonne sont : dans le premier cas, 51 à 53 francs, dans le second de 36 à 38 francs, ce qui correspond à des tarifs par tonne kilométrique de 9 à 12 centimes[1]. En admettant le chiffre moyen de 10 cent., la recette sera de 1 000 fr. On estime, il est vrai que le commerce pourra s'accroître, mais les prévisions les plus optimistes ne permettent pas d'espérer qu'il puisse s'élever au-dessus de 40 000 tonnes et il n'en resterait pas moins un déficit annuel important.

De Lao-Kay à Mong-Tse, on pourra sans doute obtenir des résultats meilleurs bien qu'insuffisants. Les prix de transports actuels atteignent, en effet, 35 cent. par tonne kilométrique et le chemin de fer pourra établir des tarifs élevés, 15 à 20 cent. par exemple[2].

On avait représenté le Yun-Nan comme un pays minier incomparable. Il résulte des dernières études que les gisements les plus importants se trouvent plus loin, dans le Koui-Tchéou et le Sse-Tchouen. Les mines qui au Yun-Nan paraissent être les plus intéressantes sont celles de charbon ; mais la tonne de charbon extraite serait déjà grevée, à son arrivée à Haïphong, de 50 à 60 francs de frais de transport et il serait très difficile de lutter avec les exploitations similaires du Tonkin et de l'Annam. Pour beaucoup, d'ailleurs, Yun-Nan-Sen n'est qu'une étape ; le but réel est de redescendre vers le Sse-Tchouen. On s'imagine que tous les produits de cette province, l'une des plus riches et des plus peuplées de la Chine, s'écouleraient par la nouvelle route qui leur serait offerte. Tchoung-King-Fou est, *par les voies actuelles,* à 2 200 kilomètres de Shang Haï, à 1 500 kilomètres seulement d'Haïphong ; tout l'avantage semble donc être pour le Tonkin. En réalité, le problème ne présente pas cette simplicité. Tchoung-King-Fou est à 250 mètres d'altitude ; Yun-Nan-Sen à 1960. En supposant construites deux voies ferrées partant de Tchoung-King et aboutissant à Shang-Haï et Haïphong, la première ne présenterait que des pentes faibles et dans une fraction restreinte de son parcours ; la seconde serait constamment, au contraire, dans une région de montagnes. Malgré la différence

1. Voir Mission lyonnaise. Rapports commerciaux, p. 100.

2. A la montée seulement. A la descente, la tonne de marchandises de Mong-Tze à Haïphong coûte 78 francs, soit 14 cent. la tonne kilométrique. Voir même rapport.

de longueur, les frais de transport vers Haïphong ou vers Shang-Haï pour une tonne de marchandise provenant de Tchoung-King seraient équivalents. Il faut observer en outre, que les grands bateaux calant jusqu'à 6 mètres peuvent remonter à Nankin, à 300 kilomètres de Shang-Hai, que les chaloupes calant 4 mètres vont jusqu'à Han-Keou, à 650 kilomètres en amont, les grandes jonques, enfin, jusqu'à Ichang, qui n'est qu'à 500 kilomètres de Tchoung-King. Une voie ferrée *directe* conduisant de Tchoung-King à Han-Keou n'aurait que 850 kilomètres de longueur, 1 200 à peine jusqu'à Nankin, la construction d'une telle ligne ruinerait absolument celle de Yun-Nan-Sen.

Quel pourrait être enfin le trafic de notre chemin de fer? Le commerce extérieur total de la Chine est de 1 700 millions, le commerce avec la France est seulement de 130 millions, dont 120 d'exportation, et le Sse-Tchouen proprement dit y contribue tout au plus pour un cinquième. Il s'agit, par conséquent de construire 1 500 kilomètres de chemins de fer pour transporter des marchandises et particulièrement de la soie, ayant une valeur globale de 25 à 30 millions et présentant un tonnage de 4 000 à 5 000 tonnes. Le commerce étranger continuerait vraisemblablement à passer par Shang-Haï. Il faut noter, en effet, que presque toutes les transactions se font par l'intermédiaire des grosses maisons établies à Han-Keou, que cette ville est le marché le plus important de la Chine, le centre d'échange le plus actif et que c'est là, sans aucun doute, que continueront à affluer les denrées provenant de tout le bassin du Yang Tse. On paraît craindre enfin que les Anglais ne parviennent à construire une ligne conduisant de la Birmanie au Sse-Tchouen et on estime qu'il est indispensable de les devancer. Si cependant les deux lignes étaient construites successivement, la ligne anglaise aurait aussitôt un avantage considérable. Elle aboutirait au fond du golfe du Bengale, beaucoup plus près des ports européens; elle mettrait en communication avec la Chine deux énormes réservoirs d'hommes et de richesse : la Birmanie et le Bengale.

En résumé, si séduisant que paraisse un projet de chemin de fer conduisant d'Haï-Phong au cœur de la Chine, on peut être assuré que pendant longtemps il ne donnerait

lieu qu'à un trafic insignifiant par rapport au capital de construction engagé. Si l'on arrête la ligne à Yunnan-Sen, il faudrait, pour couvrir annuellement toutes les dépenses, que le transit fût d'au moins 100 000 tonnes sur le tronçon Viet-Tri à Lao-Kay, 50 à 60 000 de Lao-Kay à Yunnan-Sen. Les tarifs admis supposent, en outre, des marchandises chères, capables de supporter des frais de transport, qui s'élèveraient à 30 francs au moins jusqu'à Lao-Kay, 60 jusqu'à Mong-Tse, 100 à 120 jusqu'à Yunnan-Sen. Nul n'oserait fixer le laps de temps nécessaire pour atteindre de tels résultats.

D'autres considérations cependant militent en faveur du chemin de fer de Lao-Kay à Mong-Tse et même à Yunnan-Sen. La sécurité de notre colonie exige que nous ne laissions pas une autre puissance européenne s'établir librement sur les hauts plateaux, aux portes mêmes du Tonkin. Nous avons obtenu, il y a déjà près de quatre ans, la concession de la ligne du Yun-Nan ; le souci de notre prestige en Extrême-Orient ne nous permet point, surtout à l'heure présente, de nous dérober à nos engagements. Du moins ne faut-il pas nous bercer d'illusions vaines : nous aurons pendant longtemps une lourde charge à supporter ; il importe d'en tenir compte et de la réduire au minimum par le choix d'un tracé approprié au terrain et au faible transit que l'on peut prévoir[1].

La ligne du Lang-Biang sera plus onéreuse encore que celle de Lao-Kay ; le projet présenté au Parlement comprenait une ligne principale, longue de 400 kilomètres, conduisant de Bien-Hoa à Phan-Thiet et suivant la côte à peu de distance jusqu'à Nha-Trang, puis un embranchement de 190 kilomètres vers le Lang-Biang. De Bien-Hoa à Phan-Thiet, sur une longueur de 170 kilomètres, le tracé traversait un pays entièrement désert ; la forêt commence à 4 kilomètres de Bien-Hoa et ne cesse qu'à une dizaine de kilomètres de Phan-Thiet ; de Phan-Thiet à Nha-Trang, il n'y a que deux agglomérations de quelque importance, Phan-Ri et Phang-Rang. Il ne pouvait donc y avoir qu'un trafic insignifiant.

A ce premier projet, on en a substitué un second. Le nouveau tracé abandonne toute la zone côtière et se maintient

1. On pourrait se contenter de construire la ligne à partir de Lao-Kay, d'abord jusqu'à Mong-Tze seulement, puis, plus tard, jusqu'à Yun-Nan-Sen.

pendant plus de 500 kilomètres dans une région montagneuse, couverte de bois, habitée par des tribus primitives et qui ne connaissent même pas l'emploi du moindre outil agricole. La ligne reliera directement à travers la montagne Bien-Hoa à Qui-Nhon. Sur une longueur de 600 kilomètres, la population ne dépasse pas 150 000 habitants ; il n'y a aucune culture, aucun commerce, et le transit sera complètement nul. On compare cette ligne à certains chemins de fer américains de l'Arkansas et du Missouri. Les conditions sont totalement différentes. Les lignes américaines ont été construites par des compagnies, qui disposaient, de part et d'autre de la voie, d'immenses concessions ; les terrains tiraient toute leur valeur de l'existence même de la voie ferrée ; les compagnies y installaient le flot des émigrants qui, chaque année, arrivent aux États-Unis ; le chemin de fer desservait des agglomérations sans cesse accrues, transportait toutes les denrées qui leur étaient nécessaires, tous les produits que créait leur activité. De quels éléments de colonisation disposons-nous en Indo-Chine? Au Tonkin et en Annam, le nombre des planteurs *proprement dits* s'élève au total à 68[1], et ce ne sont point les Annamites qui viendront défricher la forêt dont ils ont horreur, peupler la montagne qui les épouvante. En réalité, le projet actuel n'a qu'un avantage : permettre d'accéder au Lang-Biang sans construire un embranchement spécial de grande longueur.

Le plateau du Lang-Biang est situé aux sources mêmes du Dong Nai, à 80 kilomètres de la mer à vol d'oiseau, à égale distance de Phan-Rang et de Khanh-Hoa. On a tout d'abord cherché à l'atteindre en partant de Phan-Rang. Le terrain est, de ce côté, très difficile, et il eût fallu adopter des pentes très fortes qui parurent inacceptables.

On se décida, dès lors, à étudier une ligne directe partant de la Cochinchine et tout entière située dans le bassin du Dong Nai. De ce côté, le terrain présente vers le sud-ouest une série de terrasses où un affluent du Dong Nai, la La Nga, se précipite dans une coupure profonde. Il était possible cependant d'établir sans trop de difficulté un embranchement de

1. Sur les 142 planteurs dont nous avons parlé plus haut, 74 sont des fonctionnaires, des commerçants ou des missionnaires et ne résident point dans leur concession, qu'ils se contentent de visiter de loin en loin.

190 kilomètres de longueur, se détachant de la ligne Bien-Hoa à Phan-Thiet à peu de distance du village Cham de Tan-Linh. La dépense prévue s'élevait à 17 ou 18 millions. Il a paru excessif de dépenser une telle somme à la seule fin de desservir un sanatorinm. On a donc imaginé de combiner le nouveau tracé avec celui de Phan-Rang et de faire passer ainsi le futur trans-indo chinois au pied même du Lang-Biang. Il faut observer que toutes les conditions du problème sont ainsi changées ; il ne s'agit plus d'un embranchement secondaire, mais d'une grande ligne où les pentes fortes et les courbes de faible rayon sont inadmissibles, et cela suffit à doubler la dépense.

D'autre part, si la montée vers le plateau est possible en partant de Saïgon, la descente vers Phan-Rang et Nha-Trang fut jugée impraticable. On poussa donc les recherches vers le nord, et on finit par aboutir ainsi dans la vallée du Song Ba, au nord du massif du Varella, à 90 kilomètres de Qui-Nhon. Le tracé primitif se terminait à Nha-Trang, desservait les provinces du Binh-Thuan et du Khanh-Hoa, que le nouveau tracé délaisse complètement.

Le prix de revient de la ligne Saïgon-Qui Nhon sera d'au moins 150 000 francs le kilomètre, le coût total de 90 millions ; la ligne Saïgon-Khanh Hoa était évaluée à 40 millions, l'embranchement du Lang-Biang à 18. Le nouveau projet coûtera donc 30 millions de plus que l'autre ; mais l'embranchement du Lang-Biang est réduit à une vingtaine de kilomètres, et les dépenses spéciales au sanatorium ne sont plus que de 2 ou 3 millions.

En résumé, quels peuvent être les résultats financiers du programme ? En admettant que l'emprunt de 200 millions suffise à son exécution, le réseau de chemins de fer de l'Indo-Chine comprendra, après l'achèvement des travaux, 1 860 kilomètres, y compris les lignes existantes. Aucune de ces lignes, sauf peut-être celle de Mytho à Cam-Tho, ne pourra rembourser les intérêts et l'amortissement du capital de construction. Une partie seulement, soit 6 à 700 kilomètres, aura un transit suffisant pour couvrir les dépenses d'exploitation et d'entretien. La dette de l'Indo-Chine s'élè-

vera cependant à 280 millions, et les annuités correspondantes monteront à 11 760 000 francs. Les dépenses d'exploitation et d'entretien peuvent être estimées à 3 500 francs par kilomètre, soit, pour une longueur de 1 200 kilomètres, 4 millions 200 000 francs. En y joignant la garantie de 3 millions que l'on doit accorder à la Compagnie des chemins de fer du Yun-Nan, la somme dont sera grevé annuellement le budget de l'Indo-Chine ne sera pas inférieure à 18 millions.

Nous avons admis jusqu'ici que les 200 millions du nouvel emprunt suffiraient à la construction du réseau projeté. Cela n'est pas certain. Les études préliminaires ont commencé au mois de juin 1897, les études définitives au mois d'avril 1899; elles ont été poursuivies avec une extrême rapidité. En moins de quatre mois, deux ingénieurs assistés de quelques conducteurs exécutaient les projets des deux lignes de Haïphon à Viet-Tri, et de Hanoï à Ninh-Binh, soit environ 300 kilomètres. En moins d'un an, malgré les difficultés du terrain, malgré les pluies qui rendent tout travail impossible pendant plusieurs mois, malgré l'absence de cartes précises, on achevait les études des lignes Viet-Tri à Lao-Kay, Ninh-Binh à Vinh, Tourane à Hué et Quang-Tri, Saïgon à Bien-Hoa et Tan-Linh, soit près de 700 kilomètres. De quels éléments diposait-on pour mener à bien une pareille tâche? A Java, en faisant abstraction du personnel de la direction générale et de l'exploitation des chemins de fer, le service des travaux publics comprend 98 ingénieurs et 263 conducteurs. Il y a pour toute l'Indo-Chine, y compris les cinq directions, 12 ingénieurs et 105 conducteurs, et il n'était évidemment pas possible d'improviser un personnel nouveau et aussi nombreux qu'on l'eût désiré.

A Java, les études sont faites par deux brigades constituées de tout temps et qui sont également chargées de la construction des lignes. Chaque brigade est dirigée par un ingénieur en chef et divisée en quatre sections; chaque section est conduite par un ingénieur ou un conducteur principal assisté de cinq ou six conducteurs. En général, une brigade est affectée à la construction d'un tronçon qui ne dépasse pas une centaine de kilomètres. C'est un instrument complet et qui fonctionne avec une régularité parfaite; elle dispose d'un per-

sonnel nombreux de surveillants, de contremaîtres et de tâcherons qui la suivent dans ses déplacements. On n'entreprend une ligne qu'après le complet achèvement et l'ouverture de la précédente ; c'est ainsi que la brigade qui a construit la ligne de Bondowoso a commencé l'année dernière la ligne Kalisat-Banjoewangi ; la brigade qui vient de terminer la ligne de Bantam va se transporter sur les chantiers de la ligne de Padalarang. Les études, en Indo-Chine, ont dû être menées avec une rapidité qui se traduit déjà par des majorations notables dans les dépenses de construction. Cette hâte n'a point permis de calculer le trafic probable et de compléter les renseignements économiques mis à l'appui des avant-projets. Cette façon d'opérer n'est point nouvelle, elle a déjà donné lieu à de graves mécomptes. La construction de la ligne de Dong-Dang en est un exemple.

Le chemin de fer de Phu-Lang-Tuong à Lang-Son a été construit dans un but exclusivement militaire. C'était, à l'origine un simple tramway à voie de 60 centimètres. A peine était-il achevé que l'on proposait, dès 1895, de le remplacer par une ligne à voie d'un mètre et de prolonger celle-ci d'une part jusqu'à Hanoï, de l'autre vers Dong-Dang. Le motif de cette résolution est analogue à celui qui détermine aujourd'hui l'établissement d'un chemin de fer allant jusqu'à Lao-Kay. On avait représenté le marché de Lang-Tcheou comme l'un des plus importants du Quang-Si ; il s'agissait de le mettre en relation avec le port de Haïphong, de détourner un mouvement commercial jusqu'alors dirigé vers Canton, et l'on supposait qu'une voie de 60 centimètres ne pourrait suffire au transit qui allait s'établir. Nous savons aujourd'hui que le marché de Lang-Tcheou est tout à fait insignifiant. Le chemin de fer est bien construit jusqu'à Dong-Dang, mais les travaux n'ont pas encore été commencés sur le territoire chinois, et leur exécution même a été remise en question.

En ce qui concerne le Lang-Biang, dès que l'existence de ce plateau a été signalée, à la fin de 1897, un mouvement d'opinion s'est aussitôt produit. Ceci se conçoit aisément, et la question des sanatoria présente dans les colonies une extrême importance ; les premiers rapports, du reste, étaient très favorables : à la fin de 1898, on présentait le climat du

Lang-Biang comme comparable à celui de Nice; on projetait aussitôt d'établir en ce point un sanatorium et de construire un chemin de fer pour le desservir[1].

Les Hollandais ont montré plus de prudence; ils se sont préoccupés depuis près de cinquante ans de rechercher des stations sanitaires. Dès 1855, le gouvernement subventionnait une série de petits établissements particuliers qui furent créés dans la montagne à des altitudes et dans des situations diverses, tels que celui de Soekaboemi à 600 mètres, celui de Sindanglaya à 1070, celui de Tosari à 1777.

Ces établissements ont fonctionné d'une façon satisfaisante jusqu'en 1898. Les observations recueillies pendant une période de plus de trente ans permettaient cependant de dégager quelques renseignements généraux, et l'on décidait, en 1889, de construire un vaste sanatorium capable de recevoir une garnison importante. Il s'agissait d'installer trois bataillons d'infanterie, trois batteries, une compagnie du génie, une école d'armuriers, un hôpital pour cinq cents malades, une prison militaire. Des raisons stratégiques avaient fait choisir la région des Préangers. Une commission fut chargée d'y déterminer une localité satisfaisant aux conditions exigées. Elle rechercha tout d'abord un climat régulier, de quatre à cinq degrés seulement moins chaud que Batavia, offrant des écarts de température faibles, soit dans la journée, soit dans l'année. Les études portèrent sur six stations : Bandong, Soekaboemi, Padalarang, Garoet, Tjimahi, Tjianjoer; les observations durèrent seize mois et leur nombre dépassa trente mille. Elles portèrent sur la température, les écarts moyens et extrêmes, soit pour chaque jour, soit pour chaque mois, sur l'état hygrométrique et sur ses variations quotidiennes ou mensuelles. Ces données permirent d'éliminer les trois premières

1. La différence de température que l'on constate entre le plateau du Lang-Biang et Saïgon a été, dès le début, un argument qui a paru décisif. Ce n'est point là une particularité remarquable. On connaît, depuis longtemps, les relations qui existent entre l'altitude et le climat d'une localité. Toute station, située à la même hauteur que le Lang-Biang, jouira des mêmes avantages. On peut même, et dans une certaine mesure, choisir à son gré la température moyenne que l'on juge convenable; mais il est d'autres facteurs plus importants encore au point de vue sanitaire : ce sont les écarts quotidiens ou mensuels, l'état hygrométrique et ses variations, la direction et la force des vents, l'état et la nature du sol, son degré de perméabilité, l'existence ou l'absence des eaux stagnantes, les moustiques, etc.

stations. On écarta Garoet à cause de la violence des vents régnants. Tjimahi et Tjiandjoer paraissaient équivalents au point de vue climat; l'enquête sanitaire donna des résultats comparables. Tjimahi fut choisi pour des motifs d'un autre ordre. Il fallait une étendue suffisante pour les pavillons, les terrains de manœuvres, les champs de tir, des sources capables d'alimenter la nouvelle ville en eau potable, un ruisseau susceptible de fournir dans les égouts l'eau de chasse nécessaire; on désirait encore un sol fertile capable d'attirer des planteurs et des industriels, une localité enfin voisine de la voie ferrée. En 1894, les travaux étaient commencés; en 1898, les traités avec les propriétaires des anciens établissements expiraient et l'on s'établissait dans le nouveau sanatorium.

La difficulté des questions de ce genre autorise une telle prudence. Il n'est pas possible de définir *a priori* le climat d'une localité; il faut un long séjour pour le connaître, et la certitude n'est complète que lorsque les appréciations personnelles sont appuyées par des observations scientifiques. Ce qui ressort des études entreprises à Java par un corps médical spécialement attaché au pays, c'est qu'il faut rechercher des altitudes moyennes, un climat régulier, des écarts de température journaliers ou mensuels faibles, un sol parfaitement drainé et fertile, des vents modérés. Le plateau du Lang-Biang présente une succession de crêtes et de mamelons séparés par des dépressions marécageuses; le terrain formé d'une argile compacte n'est propre à aucune culture; les vents sont très violents, l'amplitude des écarts journaliers a atteint 19 degrés en mars, 22 en février, 25 en janvier 1900; les écarts mensuels, 25,8; l'état hygrométrique varie de 47 à 81[1]. Les théories nouvelles que les travaux de Laveran et Blanchard en France, Grassi et Celli en Italie, Ross en Angleterre, Koch en Allemagne viennent de démontrer, donnent des moyens d'investigations spéciaux en ce qui concerne le paludisme. On n'a fait, au Lang-Biang, aucune recherche sur les moustiques, sur le sang des indigènes ni sur celui des animaux. Rien ne permet d'affirmer que le

1. Voir le *Bulletin économique de l'Indo-Chine*. Renseignements météorologiques.

Lang-Biang convienne au but que l'on se propose. Ce ne sera d'ailleurs pas la première fois que des essais de ce genre entrepris hâtivement auront échoué. Nous pourrions citer les sanatoria d'Enjouk, Bernardmyo et Bingway, créés par les Anglais en Birmanie, en 1887, au moment de la conquête, et que l'on dut abandonner; celui de Baria, construit en Cochinchine et qu'il fallut évacuer en 1887; celui du cap Saint-Jacques, enfin, destiné à recevoir les fiévreux, alors que cette localité est précisément celle où le paludisme est le plus fréquent.

On risque d'avoir de graves mécomptes dans l'exécution des travaux. Nous avons déjà vu que le personnel technique était insuffisant comme nombre en ce qui concerne les études; cette pénurie s'accentue depuis l'ouverture des chantiers, et elle s'aggrave de ce fait que les conducteurs et les surveillants récemment arrivés d'Europe ne connaissent rien du pays, ni de ses habitants. Le recrutement de la main-d'œuvre a pu se faire jusqu'à aujourd'hui sans grosses difficultés parce que l'on opérait dans le Delta du Tonkin; il n'en sera pas de même dans d'autres régions. On se demande comment pourra être construite, à travers la forêt, la ligne de Bien-Hoa à Tan-Linh. Tous les approvisionnements devront être préparés à Bien-Hoa ou à Saïgon et les transports se feront par l'unique sentier que l'on a percé, et qui n'est praticable que pour des piétons ou des charrettes à buffles. On peut affirmer dès maintenant que la mortalité sera effroyable. Une des brigades d'études chargées d'opérer dans cette région a quitté Saïgon au mois d'avril dernier; elle comprenait 20 Européens et 100 Annamites; trois mois après, 4 Européens étaient morts, 8 en traitement à l'hôpital de Saïgon, plus de 80 Annamites morts ou disparus. A Ceylan, pendant la construction de la ligne de Kandy[1], la mortalité a été telle que, d'après les termes d'une relation, on ne trouvait plus, le long et près de la voie, la place nécessaire pour enterrer les cadavres; il a fallu faire la ligne à l'avancement et ramener chaque soir les coolies dans la plaine. C'est ainsi sans aucun doute que l'on sera forcé de procéder

1. Longue de 118 kilomètres.

en Cochinchine et cela seul démontre qu'il est indispensable de construire la ligne à l'avancement et de l'utiliser pour le transport des matériaux et des travailleurs. Or, les divers éléments de la voie : terrassements, ballast, rails, ponts, etc., ont été adjugés séparément. Au Congo, on n'a jamais pu entreprendre de travaux à une distance supérieure à 12 ou 15 kilomètres du bout du rail. Comment se fera l'entente entre les différents adjudicataires? Comment, d'autre part, recrutera-t-on la main-d'œuvre? On ne trouvera ni en Annam, ni en Cochinchine d'ouvriers libres. Certains administrateurs, proposent de réquisitionner les coolies dans les arrondissements voisins. Une telle solution n'est point admissible alors qu'il s'agit d'une longue période de travaux. Il faut faciliter le recrutement de travailleurs volontaires en leur donnant des garanties, il faut en d'autres termes réglementer les contrats de travail ; mais ceci n'est point encore fait[1].

***

Nous avons essayé de montrer que le budget des recettes ne pouvait s'accroître ; le seul moyen de l'augmenter serait d'exécuter des travaux productifs. Il n'en est qu'une catégorie : les travaux d'irrigation. La superficie irrigable de l'Indo-Chine peut être évaluée à deux millions d'hectares. Si l'on pouvait les mettre complètement en valeur, il en résulterait un supplément considérable de richesses. A Java, le coût moyen des travaux d'irrigation est de 200 francs l'hectare ; dans l'Inde, il n'est que de 113 francs. En adoptant le chiffre de 150 francs, la dépense totale pour l'Indo-Chine atteindrait 300 millions. De quelles ressources dispose-t-on pour entreprendre une telle œuvre?

Après l'achèvement des lignes projetées, le service de la dette, l'exploitation des chemins de fer et la subvention accordée à la compagnie du Yun-Nan absorberont 18 millions.

1 Il est certaines précautions d'hygiène qu'il est indispensable d'imposer aux entrepreneurs : les expériences faites en Italie, dans des régions très malsaines, ont montré que l'on pouvait garantir de la fièvre, dans une notable mesure, les travailleurs, en construisant des baraquements soigneusement clos par des portes et des fenêtres garnies de toiles métalliques, en délivrant à chaque ouvrier une moustiquaire, en distribuant enfin de la quinine à titre préventif.

Les annuités inscrites au budget de l'Indo-Chine de 1900 atteignent déjà 7 441 000 francs; une somme de 11 436 000 francs est en outre affectée aux différents services des travaux publics; le total s'élève pour ces deux chapitres à 18 877 000 francs, et suffirait tout juste aux charges que l'on prévoit si la totalité de cette somme devenait disponible. Il n'en est pas ainsi; le budget des travaux publics se décompose de la façon suivante :

1°	Personnel	Fr.	2 450 000
2°	4 ponts à Hanoï, Hué et Saïgon		2 150 000
3°	Travaux de rivière en Cochinchine		2 567 000
4°	Balisage des côtes et ports		562 000
5°	Bâtiments		740 000
6°	Service local en Cochinchine		737 500
7°	— au Tonkin		792 000
8°	— en Annam		645 000
9°	— au Cambodge		792 000

Les dépenses de personnel ne peuvent que s'accroître. Celles qui sont inscrites sous les rubriques 2 et 3 cesseront seules dans quelques années. On disposera ainsi de 12 158 000 francs en y ajoutant les annuités actuelles; il y aura donc un déficit de près de 6 millions. En réduisant les dépenses au minimum, on ne pourra réaliser une économie supérieure à un million ou un million et demi, ce qui ne suffira pas à combler le déficit. Il ne saurait être question d'entreprendre des travaux d'irrigation. Il faudrait y consacrer 10 à 15 millions par an, et il ne restera rien.

On escompte d'avance les bénéfices que donnera l'exploitation des chemins de fer, en jugeant par comparaison avec certains pays d'Europe ; on ne paraît pas comprendre les différences qui séparent les États de l'Extrême-Orient des régions de civilisation plus avancée. Le développement d'un pays résulte de plusieurs facteurs : la richesse propre, agricole, industrielle, minière, les capitaux existants, l'état social et intellectuel, le voisinage de centres d'échanges, la facilité des communications. En Indo-Chine, rien n'existe qui puisse provoquer une éclosion rapide; tout est à créer; les voies ferrées constitueront pendant longtemps une canalisation puissante et que rien n'alimentera.

Nous ne pouvons rien attendre d'un pays où la famine menace sans cesse. Pour ces agriculteurs, habitués à demander au sol la satisfaction de tous leurs besoins, aucune évolution n'est possible, s'ils ne sont pas assurés du lendemain. Si nous voulons en faire des industriels et des commerçants, il faut améliorer les cultures, en introduire de nouvelles, répandre une éducation plus moderne. Combinés avec d'autres travaux, les chemins de fer peuvent être le plus puissant instrument de civilisation. Seuls, ils absorberont toutes les ressources du pays. Ils empêcheront pendant longtemps les travaux rationnels et immédiatement productifs, ceux auxquels les indigènes attacheraient le plus de prix. On ne saurait, du reste, dans un pays, improviser la richesse : il faut, pour la réaliser, l'effort patient du temps. Sans doute, dans ces dernières années, une œuvre considérable a été accomplie; la réorganisation des grands services, la création du budget général ont permis de donner une impulsion énergique à toutes les administrations; l'Indo-Chine tout entière est animée d'une vie intense; le Tonkin jadis si redouté, si discuté, inspire aujourd'hui à la métropole une confiance qu'elle lui avait toujours refusée. Le crédit de la colonie s'est affirmé d'une façon éclatante. Comment et par quelle méthode prudente pourrait-on provoquer et diriger l'évolution définitive, c'est ce que nous tâcherons d'exposer.

CAPITAINE F. BERNARD
de l'artillerie de marine.

(La fin prochainement.)

CAUSERIE

SUR

L'ART DRAMATIQUE

Des amis bienveillants, mais très audacieux, m'ont demandé une « causerie » sur l'art dramatique, et, particulièrement, sur les moyens d'expression au théâtre.

Je me suis défendue très sincèrement contre leurs instances, en leur exposant toutes les raisons que j'avais de redouter une pareille épreuve, en leur disant que je devais même souhaiter, à part moi, de n'y pas réussir, — car, pour disserter sur un art, c'est une mauvaise condition de trop l'aimer, et vous vous rappelez le mot si juste, si profond, que Pailleron prête à l'un de ses personnages : « Méfiez-vous des artistes qui parlent trop bien de leur art ! »

Mes amis m'ont répondu que je n'aurais qu'à reproduire ici, dans la forme la plus simple, les conversations que j'ai pu avoir avec eux sur les choses du théâtre, les idées que, dans nos entretiens familiers, nous avions pu remuer ensemble.

Je me suis laissé convaincre et je m'exécute, — en invoquant le patronage de ces amis audacieux et bienveillants.

I

Je parlerai d'abord du principal moyen d'expression dramatique, — la diction.

Dans la diction, il y a deux éléments, l'un matériel, mécanique, physique : c'est l'articulation et le maniement de la voix. On apprend à articuler comme on apprend la gymnastique. C'est là du métier, — du métier indispensable, mais inférieur; je n'en dis rien de plus.

L'autre élément est, au contraire, tout d'intelligence et de sentiment. Il consiste à faire pénétrer l'auditeur dans l'intimité de l'œuvre qu'on interprète, à lui faire sentir le rythme de la phrase ou du vers qu'on récite, à mettre l'accent juste sur les mots importants, à donner de la couleur, du relief, de la vie, à cette chose inanimée qu'est la pensée écrite.

Le mot de diction, ainsi entendu, dépasse un peu le sens qu'on lui donne habituellement. Il équivaut à ce qu'on appelait autrefois la « déclamation », l'art, non seulement de dire, mais d'exprimer, d'interpréter. C'est dans ce sens large et pour la facilité du langage que j'emploierai ici le mot de diction.

Les qualités essentielles de la diction sont le naturel et la variété.

Le naturel :

Faut-il parler sur la scène comme on parle dans la réalité?

Chacun sait quelles discussions, quelles polémiques cette question a soulevées, il y a quelques années, dans la presse, lors des premières représentations du Théâtre-Libre. Mais la querelle n'est pas neuve, elle est même très ancienne. Marivaux la faisait déjà aux comédiens de son temps. Il prétendait avoir mis, le premier, dans ses pièces, le ton vrai, le ton sur lequel on parle dans la réalité.

Était-il fondé à revendiquer cet honneur? Je l'ignore. C'est là une question d'histoire littéraire, que je laisse à de plus savants que moi le soin d'élucider. Il me semble, toutefois,

que certains dialogues de Molière et de Regnard sont, au point de vue du style, la vérité même. Quoi qu'il en soit, Marivaux reprochait déjà aux comédiens qui jouaient ses pièces un débit trop convenu, trop factice.

Et ce reproche était bien mérité. A cette époque, en effet, la déclamation était une sorte de psalmodie, martelée, monotone, emphatique. Le chant cadencé était regardé comme le beau idéal, comme le suprême de l'art. Et c'est ce qui faisait la gloire des Champmeslé et des Duclos.

Mademoiselle Clairon, la première, osa renoncer aux modulations ampoulées, à la diction pompeuse. Elle voulait que, dans les emportements de la passion au moins, on cessât d'être solennel pour être simple et vrai. Elle prétendait qu'on peut être noble, majestueux, tragique, avec simplicité, et qu'en un mot, la passion en sait plus que les règles. Son audace parut extrême dans le temps ; mais elle finit par avoir gain de cause. Et, depuis lors, la déclamation a toujours tendu vers plus de naturel et de vérité.

A-t-on pourtant le droit de dire qu'il faut parler au théâtre comme dans la réalité ? Non. Pour beaucoup de raisons, dont une seule dispense des autres : l'acoustique d'une salle de spectacle n'est pas celle du lieu réel ou l'action se passe. Si l'on parlait sur la scène comme dans un vrai salon, on ne serait pas entendu.

Il faut donc modifier le diapason, le rythme, l'articulation, en raison du milieu factice où l'on parle. Ce sont là des conditions nécessaires, essentielles au théâtre. Quoi que l'on fasse, il y aura toujours un débit théâtral; il faudra toujours donner un certain relief à la voix, mettre les mots en valeur, proportionner l'articulation et le souffle à l'étendue de la salle où l'on se trouve, etc.

J'en ai fait l'expérience, cet été, pendant l'exode mélancolique de la Comédie-Française. A chaque local nouveau, il me fallait changer le diapason et la tenue de ma voix. Et, — pour citer encore un souvenir personnel, — sur le Théâtre antique d'Orange, je dus amplifier ma déclamation, au point que toutes les nuances furent abandonnées à dessein; le constant volume de voix qu'il me fallut donner là semblerait, sur une autre scène, tout à fait exagéré.

Vouloir qu'il n'y ait pas de débit théâtral, c'est comme si l'on exigeait d'un peintre de ne pas traduire sur une surface plane les formes en relief qu'il imite.

***

C'est par la diction surtout qu'on fait entrer les spectateurs dans l'intimité de l'œuvre représentée; c'est par la diction surtout qu'on leur révèle cette œuvre, qu'on l'anime à leurs yeux, et qu'on la crée de nouveau, en quelque sorte, devant eux. — Et ceci m'amène à dire un mot d'une question très grosse et très délicate parce qu'elle met aux prises l'amour-propre de l'auteur et celui du comédien. Lorsqu'on dit que tel artiste a *créé* tel rôle, qu'est-ce que cela signifie? Y a-t-il *création* véritable? Évidemment, non. C'est l'auteur qui a conçu et créé le personnage. L'acteur, lui, ne fait que prêter un corps et une voix à ce personnage. Il est comme un organe chargé de transmettre la pensée d'autrui. Donc il s'assujettit, il se subordonne à cette pensée. Il subit une impulsion, ce n'est pas lui qui la donne. Rien ne semble plus contraire à l'idée d'invention originale que renferme le mot de création.

Eh bien! malgré l'apparence, ce n'est pas faire abus du mot de création que de l'appliquer au comédien. Car les passions qu'on lui donne à traduire, les paroles qu'on lui donne à prononcer, il a pour mission de les interpréter; et c'est là que se manifestent son initiative propre, son originalité, sa part d'invention personnelle, — de création.

Sa tâche ne se borne pas à débiter son rôle avec des intonations justes et des mouvements bien réglés. Il doit pénétrer au delà des paroles écrites, s'approprier l'âme qui s'exprime par ces paroles, mettre l'œuvre dans toute sa valeur expressive, tirer de cette œuvre tout ce qu'elle contient de vie et d'émotion. Parfois même il trouve dans son rôle des beautés que l'auteur certes y avait mises, mais qu'il n'avait senties que confusément. Voltaire, voyant mademoiselle Clairon dans Électre, déclarait : « Ce n'est pas moi qui ai fait cela! C'est elle qui l'a créé! »

C'est dans ce sens qu'on peut dire que l'artiste dramatique

crée ses rôles. Toutes les beautés qui sont dans Roxane et dans Phèdre, — assurément, c'est Racine qui les y avait mises, c'est Racine seul qui pouvait les concevoir ; mais je suis certaine que, si Racine avait pu voir Rachel dans Roxane ou madame Sarah Bernhardt dans Phèdre, il aurait reconnu à ces deux grandes artistes une part de création dans son œuvre, parce qu'elles ont animé d'une vie supérieure les beautés de cette œuvre.

La création peut aller plus loin encore. C'est quand l'auteur écrit en vue de la nature, du tempérament de tel ou tel comédien, des rôles qui ne peuvent convenir qu'à ce comédien, pour le faire valoir comme un virtuose, — et qui, par conséquent, n'existeraient pas sans lui. — Dans ce cas, l'art de l'interprète trompe sur la valeur de la pièce : il n'en tire pas tout ce qui s'y trouve, il supplée à ce qui n'y est pas. Le résultat peut avoir le caractère absolu d'une création ; mais n'est-ce pas là un procédé qui vaut tout juste ce que vaut le talent de celui qui en use ? La préoccupation de l'auteur parvient mal à se dissimuler ; l'œuvre elle-même s'en ressent bien vite ; elle peut être curieuse, elle est rarement méritoire ; et je crois que l'interprète à qui revient une telle part de collaboration peut, et très légitimement, en tirer profit, mais pas vanité.

Pourtant nous devons à quelques artistes d'avoir inspiré des chefs-d'œuvre : Racine pensait à la Champmeslé, quand il traçait la figure de Monime ou de Bérénice ; il paraît certain que Marivaux conçut plusieurs de ses héroïnes sous les traits d'une charmante actrice de la Comédie-Italienne, et la correspondance d'Alexandre Dumas nous apprend que l'image de Desclée n'a pas été étrangère à des préoccupations de ce genre.

Aucun des trois ne s'est mal trouvé d'y avoir cédé, et, pour notre part, nous savons ce que nous y avons gagné. Mais c'est qu'ils s'appelaient Racine, Marivaux, Dumas ; c'est qu'ils avaient quelque chose à nous dire ; c'est qu'ils auraient pu, au besoin, trouver dans leur intelligence et dans leur âme ce qu'ils ont cru recevoir de leur inspiratrice...

*
* *

Après le naturel, le principal mérite de la diction est la variété.

Il est aisé de comprendre qu'on ne récite pas du La Fontaine comme du Victor Hugo, ou du Racine comme du Heredia.

Pour La Fontaine, par exemple, j'ai le souvenir très vif des leçons que m'ont données autrefois ces deux maîtres incomparables, M. Régnier et madame Plessy. C'était merveille, — j'en appelle à cet autre maître en diction, M. Legouvé, — c'était merveille de les entendre réciter ces fables.

Tout le petit monde des bêtes s'animait d'une façon extraordinaire. On les reconnaissait toutes, avec leur physionomie propre, leur manière de se tenir, de marcher, de courir, de grimper, de dresser l'oreille, de gambader, de déguerpir. Chaque trait saillant était mis en lumière avec une justesse et une délicatesse exquises. La couleur générale du morceau n'était pas moins heureusement marquée. On y retrouvait ce mélange de familiarité, de grâce, d'ironie, de tendresse, qui fait de La Fontaine un poète unique.

Les vers de Lafontaine sont si libres, d'un rythme si souple, d'un mètre si varié que, pour les bien dire, on ne saurait trop nuancer et alléger sa diction. Que ne puis-je ici donner une idée de cette façon de dire, et réciter au lecteur une des fables que M. Régnier et madame Plessy m'ont apprises avec le plus de soin, *le Chat, la Belette et le petit Lapin !...*

C'est d'une autre manière, par d'autres procédés, qu'il faudrait interpréter une œuvre élégiaque, telle que *la Jeune Tarentine* d'André Chénier, une œuvre où il ne faut rechercher que des effets de mélodie et de clair-obscur :

Pleurez, doux alcyons ! O vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez !
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine...

C'est d'une bien autre manière encore qu'il faut interpréter les œuvres de grand lyrisme, les œuvres à période ample,

à images éclatantes, à sonorité pleine et soutenue, à rythme de large envergure.

Ce qui importe là, ce n'est plus le détail et la nuance, c'est le mouvement général du morceau, c'est l'élan de la phrase et surtout l'élargissement final. Ainsi, cette superbe pièce de Victor Hugo, *les Deux différentes manières d'aimer :*

C'est l'heure où le ramier rentre au nid et se tait.
Une femme se hâte en une rue étroite;
Elle regarde à gauche, elle regarde à droite
Et marche. S'il faisait moins sombre au firmament,
On pourrait à ses doigts distinguer vaguement
Le cercle délicat des bagues disparues.
Son pied blanc n'est pas fait pour le pavé des rues;
Elle porte un long voile aux plis égyptiens
Plein de rayons nouveaux et de parfums anciens [1]...

La variété, d'ailleurs, est la qualité maîtresse de l'artiste dramatique. C'est même à cette qualité-là qu'on reconnait les artistes supérieurs. On est d'autant plus grand qu'on réussit à incarner des personnages plus divers.

Jouer des rôles conformes à sa nature intime, traduire des sentiments semblables à ceux qu'on éprouve, ou qu'on éprouverait soi-même dans la réalité, agir et parler sur la scène comme on agirait et parlerait dans des circonstances semblables, — c'est encore assez facile.

La difficulté, c'est de traduire des passions qui nous sont inconnues, de rendre vrai un langage qui nous est antipathique, de nous incarner dans des personnages radicalement différents de ce que nous sommes, de ce que nous voudrions être, ou, tout au moins, de ce que nous ne serions pas choqués d'être.

Il y a de grands artistes de tragédie, de drame, de comédie. Mais les *très* grands artistes sont ceux qui excellent dans tous ces genres à la fois, qui peuvent jouer indifféremment le classique et le moderne, les héros de Corneille et ceux de Victor Hugo, les personnages de Molière et ceux d'Alexandre Dumas fils, etc.

Ainsi madame Dorval était une grande artiste parce qu'elle

1. *La Fin de Satan,*

avait au plus haut degré le don de l'émotion pathétique, parce qu'elle était admirable dans les emportements de la passion romantique. Mais mademoiselle Mars lui était de beaucoup supérieure, mademoiselle Mars était une *très* grande artiste parce qu'elle jouait avec la même perfection, avec la même maîtrise, la Tisbé, d'*Angelo*, — et Sylvia, du *Jeu de l'amour ;* — Adèle, d'*Antony*, — et Célimène, du *Misanthrope ;* Dona Sol, d'*Hernani*, — et la Marquise des *Fausses Confidences*...

Mais je vous donnerais une idée bien fausse de la diction, si je vous laissais sous l'impression qu'elle se réduit à ce que je viens de dire, qu'elle se ramène à quelques règles et à quelques procédés.

Au-dessus de toutes les règles, au-dessus de tous les procédés, il y a cette chose qui ne se définit pas, qui ne s'enseigne pas, qui pourtant compte seule en art, — l'émotion, c'est-à-dire le don de ressentir soi-même ce qu'on veut faire ressentir aux autres. On ne l'acquiert pas, ce don, — puisque c'est un don! mais on le développe, on le cultive, par une sorte de travail intérieur, qui touche au plus intime de nous-mêmes.

Il y aura toujours deux façons de comprendre l'art, celle des virtuoses et celle des artistes. Avec de la mémoire, du travail, et juste ce qu'il faut d'imagination pour se représenter les mouvements de la passion, on peut arriver à produire une impression assez vive sur l'esprit des spectateurs. L'âme seule sait parler aux âmes : tout ce qui est factice effleure et passe; seule, l'émotion vraie se propage et sait émouvoir.

II

Après la diction, ce qui importe le plus à l'expression dramatique, c'est le maintien, c'est-à-dire l'attitude, l'allure, le geste.

Savoir se tenir, marcher, s'asseoir, se lever, savoir manœuvrer les bras et les jambes, c'est toute une science. Il y a une vraie gymnastique du théâtre.

Les amateurs en savent quelque chose. Mettez des hommes et des femmes du monde sur la scène. Les uns et les autres se révéleront assez habiles à *dire* leur rôle. Ils le diront avec assez d'aisance, de justesse, parfois même avec beaucoup de naturel et de vérité. Mais regardez-les se mouvoir, voyez la peine qu'ils ont à se déplacer, à prendre une chaise, à offrir une tasse de thé, à exécuter les mouvements les plus simples, les mouvements qu'ils exécutent cent fois par jour dans la vie réelle. Voyez surtout la peine qu'ils ont à régler leur débit sur leurs gestes et leurs gestes sur leur débit. C'est de là que vient l'aspect un peu gêné — je n'ai pas dit gauche — de leurs personnes.

Le geste et la parole sont indivisibles ; ils doivent être réglés sur le même rythme.

Autrefois, au XVIIe et au XVIIIe siècle, le maintien était comme la diction quelque chose de factice et d'apprêté ; dans la tragédie, surtout. Tous les mouvements d'un tragédien étaient notés, réglés, tous ses pas comptés d'avance.

Mademoiselle Dumesnil est la première qui ait essayé de s'affranchir de ces règles. Avant elle, une reine de théâtre, emprisonnée dans sa dignité, osait à peine marcher sur la scène. La tradition exigeait que dans toutes les circonstances ses gestes et sa démarche fussent mesurés et cadencés. Si elle volait au secours de quelqu'un, elle devait y voler en mesure ; si elle se jetait sur un poignard, elle devait s'y jeter en mesure. Mademoiselle Dumesnil jouant Mérope osa, la première, à l'aspect du glaive levé sur Égisthe, se jeter d'un élan entre lui et les soldats. Le public acclama cette hardiesse, jusque-là sans exemple.

*
* *

Comment apprend-on à se tenir et à marcher ? Il y a, d'abord, un don personnel ; puis il y a l'étude, et surtout l'observation.

La meilleure des observations, selon moi, est celle qu'on fait dans les musées.

Si vous avez à jouer un rôle tragique, à évoquer une belle figure de la Grèce ou de Rome, allez au Louvre, allez aux

Antiques. Aucun professeur de maintien ne vous dira ce que vous révélera telle ou telle statue. Allez dans la salle de Phidias, et regardez marcher les jeunes filles du Parthénon. En les regardant dites-vous, qu'elles étaient la fleur de l'aristocratie athénienne, qu'elles ont réellement vécu jadis, et demandez-leur le secret de leur allure si harmonieuse et si décente. Si vous leur adressez gentiment votre prière, d'un cœur bien pur et bien ému, elles vous répondront, elles vous révéleront leur secret... Il ne vous restera plus qu'à en faire votre profit.

De même, si vous avez à jouer un rôle du XVIIe ou du XVIIIe siècle, du Molière, du Marivaux, du Beaumarchais, allez au Louvre, allez à Versailles, étudiez Rigault, Largillière, Nattier, Watteau, Lancret. Ils vous enseigneront tout ce qu'on peut savoir sur la grâce, sur l'élégance, sur la noblesse des mouvements qu'on avait dans la société d'autrefois.

La démarche moderne est tout autre, pour les femmes surtout. Songez qu'à un bal donné par le duc d'Orléans, Marie-Antoinette portait une coiffure composée de chignons, de nœuds de rubans, de rangs de perles, de diamants, le tout surmonté d'un cimier de dix plumes d'autruche, dix! hautes de soixante centimètres. Et toutes les princesses qui l'accompagnaient étaient coiffées à la même hauteur.

Elles ne pouvaient avoir assurément la mobilité qui nous est facile aujourd'hui. L'époque est loin des paniers, des grandes coiffures, des falbalas. Dans un temps comme le nôtre, où les femmes mènent une vie si active, si sportive, leur costume s'est rapproché, au moins pour la ville, du costume masculin. Nécessairement, au théâtre, les attitudes de la femme doivent s'en ressentir. Alors qu'Iphigénie ramenait son voile avec une modestie virginale, Francillon dénoue hardiment sa chevelure.

Il serait dangereux pourtant d'exagérer l'indépendance de l'allure : peut-être à force d'être libre, risque-t-elle de devenir brusque. Il m'a semblé parfois surprendre dans les salons une tendance à la brusquerie du geste féminin.

Weiss disait d'une artiste qui avait cependant une prestance assez élégante : « Elle a une démarche qui fait *toc-toc*,

et ne fait pas *frou-frou.* » Ah ! souhaitons que la démarche féminine fasse toujours *frou-frou.*

III

Il me reste à parler du costume.

Le costume a toujours été un puissant élément d'effet dramatique ; mais ce n'est guère qu'à la fin du XVIIIe siècle — est-il besoin de le rappeler ? — qu'on s'est vraiment soucié d'habiller les personnages selon leur caractère, leur situation sociale, leur époque. Jusqu'alors il n'y avait que trois types de costume, ou, comme on disait, d'habit : l'habit de ville, l'habit espagnol et l'habit antique.

C'est avec l'habit antique qu'on jouait la tragédie. On appelait cet habit-là « antique », parce qu'on le croyait gréco-romain ; mais je me demande ce qu'on y trouvait de grec ou de romain. Ainsi, dans le rôle de Cinna, Baron portait un costume de velours noir à passepoils de satin cramoisi, avec un large chapeau à plumes écarlates. D'ailleurs, même avec ce costume, prétendu antique, les tragédiennes en prenaient à leur aise. C'est ainsi qu'on put voir jouer Phèdre, Andromaque, Clytemnestre, en robes de brocart, avec des traînes, des paniers, des falbalas, du rouge, de la poudre, des mouches. Cela ne choquait personne.

Mademoiselle Clairon tenta pour le costume ce qu'elle avait entrepris pour la diction : — se rapprocher du naturel et de la réalité. — Sa grande innovation fut de renoncer aux paniers sur la scène ; les paniers mesuraient alors trois mètres de tour. Le nouveau costume avait le mérite de la grâce et de la fidélité, mais on lui refusa celui de la modestie. Une gazette cria à l'indécence. En prenant soin de ne pas conclure, je dois à la vérité d'ajouter que beaucoup de dames de la cour imitèrent aussitôt l'actrice. Et c'est d'elle que date la suppression des paniers. Mais, pour montrer combien son réalisme en matière de costume était modéré, disons comment elle était habillée dans *Sémiramis*. Elle avait une robe de velours cramoisi garni d'hermine, un corsage ajusté avec

manches bouffantes, orné de nœuds de diamants, une haute perruque bouclée telle qu'on en portait à Versailles, et un œil de poudre...

On sait que la véritable réforme du costume au théâtre est due à Lekain, et surtout à Talma. C'est Talma, inspiré par David, qui osa, le premier, porter sur la scène la chlamyde grecque et la toge romaine, qui osa se montrer avec les bras nus, avec des habits de laine, avec des cheveux courts et sans poudre, et l'on connaît ce mot de mademoiselle Contat, la première fois qu'elle le vit ainsi habillé : « Ah! qu'il est laid! il a l'air d'une statue antique ! »

Ce qui est curieux, c'est que la réforme s'opéra dans la tragédie bien avant de s'opérer dans la comédie. Ainsi, c'est en 1829 seulement, à l'anniversaire de Molière, que la Comédie-Française a représenté pour la première fois le *Misanthrope* en costumes Louis XIV. Et il existe un portrait de mademoiselle Mars qui, pour jouer Elmire, porte une robe « princesse » décolletée, en satin blanc, avec la taille sous les bras, des bouffants aux manches, et des bouillonnés dans le bas de la jupe, des gants jusqu'au coude, et un chapeau de velours rouge, surmonté d'un oiseau de paradis.

En un mot, elle était habillée comme on s'habillait au pavillon de Marsan, comme pouvait s'habiller une dame d'honneur de la duchesse d'Angoulême.

*
* *

Depuis lors, le souci de se costumer, sur la scène, selon le caractère, la condition et l'époque du personnage représenté, ce souci s'est beaucoup accru. On a dit même qu'il s'était exagéré, au point de fausser, d'abaisser l'art théâtral. On se rappelle les critiques très vives que Weiss et Sarcey dirigèrent, à ce propos, contre le prédécesseur de M. Claretie à la Comédie-Française, M. Perrin. Que faut-il penser de ces critiques ?

Parlons, d'abord, de la tragédie. On ne peut plus s'habiller, pour représenter les personnages de l'antiquité, comme on s'habillait même au début de ce siècle, même après la réforme de Talma. Les connaissances historiques se sont depuis lors

extrêmement développées et répandues; le souci de l'exactitude historique se retrouve partout, dans le roman historique comme dans la peinture d'histoire. Pourquoi le théâtre ferait-il exception? Pourquoi se priverait-il de toutes les ressources pittoresques que les découvertes de l'archéologie lui offrent?

Mais, cela dit, une réserve s'impose.

Quand il s'agit de nos tragédies, dont le sujet est bien emprunté à l'antiquité, mais qui, en fin de compte, ne sont pas antiques, qui sont même si modernes par tant d'aspects, — ce serait, je crois, une grande erreur, une grave faute de goût que de s'attacher de trop près à l'exactitude historique. Il faut donner l'impression de l'antique, la vision de l'antique, il ne faut pas en chercher la représentation absolue. En poursuivant trop l'exactitude et le détail, on tomberait dans le défaut qu'on veut éviter, on substituerait un anachronisme à un autre.

Prenons Iphigénie. Supposez que, par suite d'une fouille heureuse à Mycènes, nous puissions savoir comment s'habillait réellement la fille d'Agamemnon : faudrait-il l'habiller ainsi à la scène?—Non, certes. Il faudrait seulement s'inspirer de ce que nous aurait appris la bienheureuse fouille, car l'Iphigénie de Racine n'est pas l'Iphigénie de la réalité : elle est moderne autant que grecque; elle parle comme une personne de qualité, comme une fille bien née du XVIIe siècle; songez qu'elle dit « Madame » à sa mère, et, lorsqu'elle s'adresse à son père, c'est en toute soumission qu'elle réplique :

> Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
> Quand vous commanderez, vous serez obéi...

Il ne faut lui donner de l'antiquité que ce que Racine a voulu lui donner, — la grâce, la noblesse, les belles attitudes, les belles lignes. Tout ce que l'archéologie peut nous fournir de ressources à cet effet, prenons-le; mais aller au delà, vouloir faire de l'Iphigénie racinienne une restitution savante, ce serait une faute de goût.

Même observation pour Esther. Si de nouvelles fouilles de madame Dieulafoy nous faisaient retrouver le vrai costume de la vraie Esther, faudrait-il le reproduire exactement à la

scène? — Non, car l'Esther de Racine est fort différente de l'Esther biblique, de l'Esther qui a vécu au harem d'Assuérus. Elle est toute empreinte, toute parfumée de christianisme.

Cette fois encore, il faudrait s'inspirer, mais seulement s'inspirer, des découvertes de l'archéologie, pour donner au public d'aujourd'hui l'impression que Racine voulait donner au public de son temps.

Voyez un autre inconvénient de l'exactitude outrée du costume. Voici Bérénice, l'exquise reine de Judée. Comment s'habillait-elle, à Rome, quand elle vivait près de Titus? — Très certainement, elle s'habillait comme les belles dames du Palatin, en ayant soin de dissimuler autant que possible, dans sa toilette, son origine étrangère.

On se souvient, en effet, que tout le drame repose sur la répugnance, sur l'insurmontable répugnance que l'origine étrangère de Bérénice inspire aux Romains.

Mais cette origine étrangère, que la véritable Bérénice devait tant s'appliquer à cacher, il faut au contraire la rappeler sur la scène. Oh! discrètement, bien entendu! Il faut mettre sous les yeux du spectateur ce qui est au fond du cœur des Romains et de Titus lui-même. C'est pourquoi, quand j'ai joué Bérénice, j'ai cru devoir ajouter à ma coiffure une tiare d'un caractère demi-oriental.

Il y a, au contraire, un genre théâtral, une catégorie de pièces, où l'exactitude du costume ne saurait être poussée trop loin : c'est le drame historique et le drame romantique, — c'est-à-dire les pièces où la couleur locale, la restitution extérieure d'une époque ont été le principal souci de l'auteur. — Là, toutes les recherches de détail sont non seulement permises, mais nécessaires pour le costume. Se figure-t-on un drame comme *Henri III et sa cour*, comme *Ruy Blas*, comme *Théodora*, sans les costumes les plus exacts, les plus minutieusement exacts?

J'arrive au répertoire moderne.

Pour le répertoire moderne, je dirai qu'il faut s'habiller comme dans la vie réelle, sans oublier toutefois qu'il y a une perspective propre au théâtre, perspective qui n'est pas celle

de la nature, et que ce n'est pas toujours par l'exactitude qu'on donne l'impression d'être exact. Or, au théâtre, l'impression que l'on donne est tout. — Et ce que je dis là n'est pas seulement applicable aux professionnels du théâtre, les gens du monde peuvent en faire leur profit... Que de fois j'ai vu des femmes du monde faire copier une toilette qui leur a plu sur la scène ! Elles portent cette toilette dans un salon, et ce n'est plus cela. Elles sont désolées. C'est qu'elles ont commis une grave erreur. La toilette du théâtre avait été faite pour être vue dans des conditions particulières, avec une optique spéciale, un éclairage spécial ; vous changez ces conditions : quoi d'étonnant que l'effet soit tout autre ?

Une dernière question se pose au sujet du costume dans le répertoire moderne : faut-il jouer dans le costume exact de l'époque les pièces qui datent de vingt, trente, quarante ans?

Voici *Diane de Lys*, qui se passe en 1842 : faut-il la jouer avec les toilettes qu'on portait sous le règne de Louis-Philippe?

Voici la *Visite de noces*, qui date de 1872 : faut-il la jouer avec les robes à pouf qu'on portait au lendemain de l'Empire?

Sur ce point, je crois qu'il n'y a pas de règle absolue, ou plutôt qu'il y a deux règles.

Quand les caractères, les passions, les événements d'une pièce sont d'une époque bien déterminée, quand ils portent la marque précise de cette époque, il faut en garder les costumes ; sinon, la pièce risque de ne pas être comprise, tout sonne faux. — Ainsi *Diane de Lys*.

S'il s'agit, au contraire, d'une pièce où les caractères, les idées, les passions sont de tous les temps, si c'est même là l'originalité de la pièce, je ne vois aucun inconvénient à ce qu'on la représente avec d'autres costumes que ceux du temps où la pièce se passe. — Ainsi, la *Visite de noces* : on peut la jouer en costumes d'aujourd'hui, sans que l'effet en soit diminué. L'œuvre reste aussi émouvante, aussi cruellement vraie.

*
* *

On le voit : qu'il s'agisse de la diction, du maintien ou du costume, tous les moyens d'expression dont dispose

l'art dramatique tendent à se rapprocher du naturel et de la vérité.

Il y a cependant un degré de réalisme où l'artiste est obligé de s'arrêter. Et, pour l'avertir qu'il est arrivé à cette limite, son meilleur guide est et sera toujours le goût.

Voilà, quand je regarde en moi, les idées qui résument le le mieux ce que je pense du théâtre et ce que je souhaiterais qu'il fût.

Ai-je dit cependant tout ce que j'aurais voulu dire? — Non, puisque je n'ai pas dit pourquoi l'art dramatique m'a toujours paru le plus attachant, le plus passionnant des arts.

Mais peut-on jamais dire, peut-on même savoir pourquoi on aime les choses ou les êtres? On sent qu'on les aime. Et cela suffit, on ne cherche pas à en savoir davantage.

BARTET

UN POÈTE HEUREUX

TENNYSON

En 1845, Alfred Tennyson avait trente-six ans; il n'était pas encore poète lauréat; une pension lui fut pourtant accordée. Mais la chose n'alla pas toute seule. Richard Milnes, membre du Parlement, poète lui-même, avait promis de s'en occuper; il ne se pressait pas de le faire. Un jour qu'ils devisaient dans la petite maison de Cheyne Row, Carlyle lui dit, en retirant sa pipe de sa bouche :

— Richard Milnes, quand allez-vous obtenir cette pension pour Alfred Tennyson?

— Mon cher Carlyle, répondit Milnes, la chose n'est pas si facile que vous semblez le croire... Que diront mes électeurs, si j'obtiens la pension de Tennyson? Ils ne connaissent ni lui ni sa poésie : ils penseront, sans doute, que c'est quelque parent pauvre à moi, et que toute cette affaire est un peu véreuse.

Solennelle fut la réponse de Carlyle :

— Richard Milnes, au jour du Jugement, quand le Seigneur vous demandera pourquoi vous n'avez pas obtenu la pension de Tennyson, il sera inutile de rejeter le blâme sur vos électeurs; c'est vous qui serez damné!

Si Richard Milnes pouvait parler ainsi de ses électeurs,

alors que Tennyson avait déjà publié plusieurs ouvrages, et quelques-uns de considérables, est-il permis d'assurer que le public français aujourd'hui connaisse beaucoup mieux son œuvre? Nous savons que Tennyson, parmi les poètes lauréats de l'Angleterre, a été l'un des plus grands; nous pouvons citer, en passant, quelques titres de ses poèmes : *Maud, In Memoriam, la Charge de Balaclava, les Idylles du Roi*; un écho de son théâtre est arrivé jusqu'à nous grâce à la réputation d'Irving; mais enfin Tennyson, pour nous, n'est guère autre chose qu'un nom. Les deux gros volumes de notes intimes que lord Tennyson a publiés sur la vie de son père[1] viennent heureusement lui rendre sa figure humaine.

Lord Tennyson se défend d'avoir fait une biographie en règle :

Le poète lui-même, dit-il, goûtait peu l'idée d'une biographie longue et officielle ; il avait écrit, dans le sonnet qui devait servir de préface à son drame de *Becket :*

« Pas un homme ne peut sincèrement transcrire sa propre vie, et personne sur la terre ne peut le faire pour lui. »

Cependant, si je le jugeais bon, il désirait que je fisse le récit des événements de sa vie aussi brièvement que possible et sans commentaires; mais que mes notes furent assez décisives, assez complètes, pour rendre inutiles toutes biographies futures et inauthentiques... J'ai donc essayé d'obéir aux instructions de mon père ; j'ai tenté d'exposer avec brièveté ce qu'on désirait naturellement connaître, quelques renseignements sur sa naissance, les lieux qu'il a habités, ses années d'école et de collège, ses amitiés et les principaux événements de son existence ; assez enfin pour jeter sur sa vie et ses tendances la clarté nécessaire à qui veut pénétrer dans l'intimité d'une âme.

Le fils a noblement accompli sa tâche, et son livre, en nous révélant Tennyson, fera aimer l'homme par ceux-là même qui ne pourraient apprécier savamment le poète.

*
* *

Ce qui frappe dans la vie de Tennyson, c'est la sérénité, on peut même dire le bonheur, dont elle fut enveloppée. Il

1. *Alfred Tennyson, — a life,* — by lord Alfred Tennyson.

devait s'étonner en lisant les strophes amères que Baudelaire intitula *Bénédiction* :

Lorsque par un décret des puissances suprêmes,
Le poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu qui la prend en pitié...

Tennyson n'a pas connu ces âpretés de l'existence, ces amertumes du métier. S'il eut, comme tant d'autres, sa part de déboires pendant son enfance, et, plus tard, quand il atteignit l'âge d'homme, s'il connut les douleurs inhérentes à la condition humaine, il ne put certes attribuer ses souffrances à son génie de poète. D'ailleurs, à tout bien considérer, la somme de ses tristesses paraît largement compensée par tant d'années comblées de joie et de gloire. La mort de son meilleur ami fut un coup terrible pour sa jeunesse, mais la douleur lui inspira une de ses plus belles œuvres : il dut trouver une consolation à éterniser ainsi par ses chants le souvenir de l'être cher... Après cela, tout lui devient facile; la vie matérielle lui est assurée, il est libre de travailler selon ses goûts; il voit affluer vers lui les honneurs sans qu'il se donne la peine de les briguer; il nous apparaît, enfin, comme un type accompli du poète heureux.

Il était né le 6 août 1809, dans le presbytère de son père, pasteur de Somersby, délicieux hameau niché entre les arbres, au milieu d'une région de villages tranquilles et de nobles églises aux tours élancées, au pied des coteaux du Lincolnshire. Il était le quatrième d'une famille de douze enfants, huit fils et quatre filles. La plupart furent plus ou moins poètes : « Un vrai nid de rossignols », écrivait Leigh Hunt. Tous, excepté deux, vécurent jusqu'à soixante-dix ans. Dans cette maison patriarcale, ses instincts poétiques purent se développer à leur aise; tout enfant, il était déjà grand diseur d'histoires.

Le soir, — raconte lord Tennyson, — le petit Alfred rassemblait autour de l'âtre ses frères et sœurs et il fascinait ces jeunes adorateurs de héros, qui écoutaient, bouche bée et de toutes leurs oreilles, les légendes de chevaliers délivrant, au sein des forêts vierges, des damoiselles en détresse, ou, sur des monts gigantesques, combattant

des dragons ; ou bien, c'était encore des histoires d'Indiens, de démons, de sorcières. Les frères et sœurs jouaient quelquefois des pièces de vieux auteurs anglais, et l'on croyait alors que mon père se ferait acteur, à cause de la façon dramatique dont il remplissait ses rôles et de sa voix musicale.

A sept ans, il éprouva son premier petit chagrin : il fut mis à l'école primaire de Louth, que dirigeait alors le révérend J. Waite, un magister à l'ancienne mode, tempêtueux et toujours le fouet en main. Jusqu'à son dernier jour, il se souvint d'être resté toute une glaciale matinée d'hiver, assis sur un escalier de pierre, pleurant amèrement d'avoir été battu par un des grands, parce qu'il était nouveau à l'école.

Tout cela n'était pas bien terrible et laissait peu de traces de mélancolie dans l'âme de l'enfant. D'ailleurs, en 1820, à l'âge de onze ans, il quitta Louth et revint continuer chez lui ses études. Le père de Tennyson était un homme énergique, d'une intelligence remarquable. Il avait été déshérité sans raison en faveur de son frère cadet, et cette injustice l'avait profondément aigri. Contre son gré, il avait été forcé d'embrasser l'état ecclésiastique pour lequel il ne se sentait pas de vocation déterminée ; mais il s'appliquait à remplir fidèlement son devoir. Ses fonctions de pasteur, à Somersby, lui laissaient assez de loisirs : il en profita pour s'occuper de l'éducation de ses enfants, jusqu'au moment où ils entrèrent à Cambridge, en 1828. Versé dans l'hébreu et le syriaque, il se perfectionna dans l'étude du grec, afin de l'enseigner à ses fils. Tout ce qu'ils savaient en fait de langues, d'art, de mathématiques, de physique, jusqu'à leur entrée à Cambridge, c'est de lui qu'ils l'apprirent. Les fils avaient à leur disposition l'excellente bibliothèque de leur père : leurs auteurs favoris étaient Shakespeare, Milton, Goldsmith, Rabelais, Addison, Swift, de Foe, Cervantes et Buffon. Mais ce qui pour notre futur poète valait mieux que tous les livres, c'était la vie active en plein air, daus l'admirable campagne de Somersby, où l'enfant sentait pénétrer en lui l'amour de la nature, où croissaient librement son corps et son âme.

Un de ses frères disait de lui :

Alfred avait une tête énorme, comme notre père ; quand je mettais son chapeau, il me tombait jusqu'aux yeux. Il avait une carrure

puissante, un corps superbe; nous avions coutume de faire de la gymnastique sur une des larges poutres de sa chambre, sous les toits. Alfred et moi nous allions souvent ensemble nous promener très loin. Un certain soir, tandis que nous causions de notre avenir respectif, au milieu des champs, il me dit avec emphase : « Moi, Arthur, je compte devenir célèbre ! » Depuis sa plus tendre jeunesse, il se sentait poète et travaillait avec ardeur à se rendre digne de sa vocation. Nous faisions aussi de la sculpture sur bois, nous modelions avec de la glaise; au fond de mes plus lointains souvenirs, je vois encore Alfred construisant avec de l'argile une arche gothique dans le creux d'un vieil arbre. »

Parmi les études et les amusements, cette jeune imagination était hantée par la poésie. Tennyson a écrit lui-même la note suivante pour son fils qui lui demandait, à la fin de sa vie, des renseignements sur sa première tentative poétique :

« Autant que je puis m'en souvenir, quand j'avais à peu près huit ans, je couvris de vers blancs, dans la manière de Thompson, les deux côtés d'une ardoise. C'était un poème à la louange des fleurs, écrit pour mon frère Charles, mon aîné d'un an... Avant de savoir lire, j'avais l'habitude, les jours d'orage, d'étendre les bras dans le vent et de crier : « J'entends la voix qui parle dans la tempête ! » A dix ou onze ans, mon livre favori était l'*Iliade*, traduite par Pope, et j'ai écrit des milliers de vers dans le mètre régulier de Pope ; je pouvais même en improviser... A douze ans et pendant les années suivantes, je composai un poème épique de six mille vers, à la Walter Scott, rempli de batailles, décrivant la mer et les montagnes. Bien que cette élucubration ne fût probablement bonne à rien, jamais je ne me sentis plus inspiré. J'écrivis jusqu'à soixante-dix vers d'une haleine. J'avais coutume d'aller, la nuit, les hurler, à travers les champs... »

En lisant ces vers, — ajoute lord Tennyson, — mon grand-père disait avec un orgueil bien pardonnable : « Si Alfred meurt, un de nos plus grands poètes aura disparu ! » Une autre fois : « Je ne serais pas étonné, dit-il, qu'Alfred fît revivre la grandeur de son aïeul William Pitt... »

Lorsque, pour lui faire plaisir, mon père écrivit un poème sur la mort de sa grand'mère, le vieux gentleman lui donna une pièce d'or, en disant : « Voici une demi-guinée, le premier argent que vous gagnez avec votre poésie, et, je vous en réponds, ce sera le dernier ! »

En 1827, furent publiés les *Poèmes par deux Frères*. Quand ils écrivirent ces vers, mon oncle Charles avait de seize à dix-huit ans, mon père de quinze à dix-sept.

La somme de vingt livres sterling leur fut généreusement offerte, à condition qu'ils en prendraient la moitié en livres à la librairie de leur éditeur. L'épigraphe de l'ouvrage était modeste: *Hæc nos novimus esse nihil.* Les auteurs disaient dans leur préface :

« Nous avons passé le Rubicon ; nous laissons le reste au destin, bien que son verdict puisse faire naître un inutile regret de nous avoir vus émerger de l'ombre et courtiser la renommée. »

Ce livre ne manque pas d'intérêt, ni d'un certain charme, bien qu'il fût rempli de puériles imitations d'autres poètes. Au contraire de Swift, qui s'écria en relisant ses œuvres de jeunesse: « Quel génie j'avais quand j'écrivais cela ! » mon père pouvait à peine supporter ce qu'il appelait sa gourme... Mon oncle Charles racontait que, l'après-midi du jour où le livre fut publié, mon père et lui se payèrent une voiture avec une partie de l'argent gagné ; ils allèrent à quatorze milles, à travers coteaux et marécages, jusqu'à Mablethorpe, plage déserte qu'ils adoraient, et partagèrent leur triomphe avec le vent et les vagues.

***

L'entrée d'Alfred Tennyson à Trinity College, à Cambridge, mit fin à cette existence paradisiaque. S'il éprouva d'abord quelque mélancolie à se sentir loin d'une famille chérie, à quitter cette campagne de Somersby où son enfance avait été si heureuse, on ne peut vraiment trouver que la vie de collège lui fût pénible.

« Je ne sais comment cela se fait, — écrivait-il dans les commencements, — mais je me sens isolé ici, même en société ; le pays est si piteusement plat, les amusements de l'endroit si monotones, les études de l'Université si peu intéressantes, si terre à terre ! »

Cependant, la fréquentation de jeunes hommes intelligents, enthousiastes comme lui-même, effaça bientôt cette mauvaise impression :

« Les membres de cette génération formaient, par la beauté de leurs promesses, une rare phalange d'esprits d'élite, telle que l'Université n'en a pas souvent connu, — disait plus tard lord Houghton. — C'était un groupe génial, à l'esprit élevé et poétique, plein de pensées, plein d'enthousiasme aussi pour la grande littérature du passé et pour les écoles modernes de philosophie, méprisant tous la rhétorique et la sentimentalité... »

Tennyson se lia bientôt intimement avec les plus distin-

gués de ses condisciples. Sa nature poétique, la chaleur de ses sentiments le firent aimer de tout le monde.

Fanny Kemble, la future grande tragédienne venait souvent voir son frère, John Kemble, et, plus tard, elle disait :

« Au collège, Tennyson était notre héros, le grand héros de cette époque. »

Un autre de ses amis le décrit ainsi :

« Six pieds de haut, large de torse, les membres puissants, une face shakespearienne, aux yeux profonds, un vaste front couronné de cheveux foncés et ondulés, la tête bien posée, des mains qui faisaient l'admiration des sculpteurs, de longs doigts carrés du bout, souples comme ceux d'un enfant, mais très grands et très forts. Ce qui frappait le plus en lui, c'était l'union de la force et de la délicatesse. »

Thompson, qui fut plus tard directeur de Trinity College, s'écria en le voyant entrer dans la grande salle de l'établissement : « Cet homme doit être un poète! »

Sa réputation fut vite établie parmi ses camarades. Le soir, dans les chambres d'étudiants, on lui demandait souvent de déclamer quelques-unes de ses œuvres. Un poème de lui, intitulé *Tombouctou*, fut couronné par l'Université même, et son ami Hallam proclamait déjà qu'il était en bonne voie de devenir le plus grand poète de sa génération, peut-être même du siècle.

Le premier volume qu'il ait signé seul, *Poèmes lyriques*, fut publié en 1830. Des articles favorables furent écrits dans la *Westminster Review* par Sir John Bowring, par Leigh Hunt dans le *Tattler*, et par Arthur Hallam dans l'*Englishman Magazine*... Le volume contenait une pièce intitulée *le Poète*. A ce propos, l'article de la *Westminster Review* disait :

« Si notre jugement sur M. Tennyson est correct, lui aussi est un poète, et puisse-t-il, dans beaucoup d'années, relire sa juvénile description du poète, en ayant fièrement conscience que c'est bien là l'image et l'histoire de son œuvre personnelle! »

Coleridge lui-même trouva qu'il y avait de belles choses dans le livre. En somme, le poète de vingt-deux ans ne put qu'être content de l'accueil fait à son premier volume de vers.

En 1832, il dut quitter Cambridge. Il revint à Somersby reprendre la vie de famille. Quelques mois après, son père mourait subitement. On crut, d'abord, qu'il faudrait abandonner Somersby, ce coin de nature exquis où tous les enfants avaient été élevés ; mais le nouveau pasteur leur permit de rester au presbytère. Par suite de certaines circonstances, le poète devenait le chef de la famille. La situation financière n'était pas brillante, mais Alfred avait trop conscience de son génie pour s'atteler à des besognes auxquelles il répugnait. Il s'arrangea une vie simple, tranquille et studieuse, tout entière à l'art et à l'amour des siens. Ses frères et sœurs le vénéraient, confiants en son avenir de poète. Ses amis l'encourageaient de leurs louanges les plus sincères. Il avait donc, à ce moment décisif, le rare bonheur de ne rencontrer aucun obstacle à ses goûts, et ses revenus, quoique modestes, suffisaient cependant pour qu'il n'eût pas à se préoccuper de l'existence matérielle.

Il resta six ans dans cette retraite de Somersby, travaillant pour lui-même, achevant son instruction, s'étudiant à rendre sous tous ses aspects cette nature qu'il aimait tant. Il fit parfois de petits séjours à Londres, où il allait discuter et fumer avec son ami Hallam. Celui-ci, à son tour, venait passer quelque temps à Somersby ; il était fiancé à la sœur du poète, Émilie, ce qui resserrait encore leur étroite amitié.

Mon père, dit lord Tennyson, n'était pas seulement un grand marcheur; il se plaisait à tous les jeux athlétiques... Pour nous prouver sa force musculaire, un jour qu'il nous montrait un petit poney sur la pelouse de Somersby, il nous étonna tous en le portant dans ses bras. « C'est injuste, Alfred, disait un de ses amis, que tu sois Hercule en même temps qu'Apollon. »

Cependant, quand il s'en allait errant à travers champs, il paraissait être au pays des rêves ; et quelqu'un qui le vit souvent dans ses promenades l'appelait un être mystérieux, apparemment soulevé au-dessus des autres mortels, et possédant le pouvoir de communiquer avec le monde des esprits.

Le soir, il restait souvent dans sa chambre de travail, sous les toits; mais, de temps en temps, il descendait pour écouter ses sœurs chanter ou faire de la musique. Il aimait le style simple de Mozart, ainsi que nos airs populaires et nos ballades ; il jouait lui-même de la flûte; mais il trouvait que la musique compliquée n'était bonne qu'à sug-

gérer les échos de la brise et des vagues... Au collège, Tennyson ne passait pas pour avoir l'oreille très musicale ; il ne chantait jamais, se contentant de murmurer quelques bribes de ballades. Cependant Carlyle dit un jour : « Cet homme a en lui de la musique endormie qui se révèle en poésie rythmée. » Plus tard, il remarqua sa voix « semblable au murmure d'une sapinière ».

Après un voyage qu'Hallam et son ami firent sur les bords du Rhin, Tennyson publia un nouveau livre, en 1832. Ce recueil contenait des poèmes comme *la Fille du Meunier* et *la Reine de Mai*, où s'idéalisait la vie simple et saine des campagnes anglaises; *Œnone* et *les Lotophages*, où l'inspiration grecque se mêlait d'une façon exquise à des choses d'une saveur toute moderne; d'autres pièces, enfin, telles que *la Dame de Shalott, le Palais de l'Art, le Rêve des Beautés célèbres*, où le lyrisme du poète éclatait en de magnifiques visions et de mystérieuses fantaisies.

Par malheur il y eut des critiques pour accueillir le volume d'une façon maussade. Un article agressif de la *Quarterly*, la plus influente des revues anglaises, affecta beaucoup le jeune écrivain, qui se sentit très découragé malgré toutes les bonnes paroles de ses amis.

Mon père, dit lord Tennyson, était très susceptible et avait une haine invétérée du bruit fait autour de son nom. Jamais il n'éprouva de plaisir à être loué, si ce n'est par ses amis. Mais il était très peiné par l'injustice de la critique. Il ne réfléchissait pas qu'un nouveau poète, en sa jeunesse, est sûr de provoquer de dangereuses hostilités parmi la gent irritable des poètes et le public routinier... Hallam lui conseillait de s'amuser de ces critiques mesquines qui sont la plaie du grand art; il lui assurait que ces articles défavorables attireraient l'attention sur lui. Tous ses amis l'encourageaient en lui disant que l'originalité même de son imagination, son manque de ressemblance avec tout autre poète, sa virtuosité de facture, l'harmonie si rare du sens et du son dans sa poésie, rendaient nécessaire la formation d'un goût nouveau, avant qu'on pût apprécier son œuvre.

Le jeune homme était profondément blessé. Choyé par son entourage, habitué à ne recevoir que des louanges, ces critiques acerbes le réveillaient désagréablement de son rêve. Il avait écrit : « Le poète naît avec la haine de la haine, le mépris du mépris, l'amour de l'amour! » Il ne pouvait se

résigner à l'ironie. Il s'imaginait que l'atmosphère de l'Angleterre lui était antipathique; il était à moitié résolu de vivre au dehors, à Jersey, dans le midi de la France ou en Italie. Il était absolument convaincu que les Anglais ne comprendraient jamais rien à sa poésie; plus tard, il déclara, que sans l'intervention de ses amis, après la mort d'Hallam, il n'aurait pas continué à écrire.

Cependant le poète de vingt-trois ans avait autour de lui toute une phalange d'hommes, les plus intelligents de sa génération, qui le soutenaient de leurs éloges : ne soyons pas trop émus des petites misères qui vinrent troubler un instant le cours de cette jeunesse olympienne.

*
* *

L'année suivante, Alfred Tennyson perdait son meilleur ami : Arthur Hallam mourait loin de lui, pendant un voyage en Autriche. Ce fut une poignante douleur. Hallam était, depuis le collège, comme une sorte de frère intellectuel pour Tennyson; ils avaient vécu cœur à cœur, mêlant leurs pensées. Mais, dans cet esprit déjà hautement philosophique, l'apaisement se fit peu à peu; la poésie jeta son voile enchanté sur ce douloureux souvenir :

Où donc est la voix que j'aimais?
Où cette main que je pressais?
Hélas! les vastes cieux froids et nus!
Les étoiles qui ne connaissent pas ma détresse!
. . . . . .
La brume monte lentement dans le ciel,
Des formes incertaines se meuvent dans l'obscurité;
Plus grande qu'une figure humaine, passe à mon côté
L'ombre de l'homme que j'aimais...

Ainsi naissait déjà ce magnifique poème : *In Memoriam*, qui, publié dix-huit ans plus tard, devait rester le chef-d'œuvre du maître et l'expression la plus personnelle de son génie.

Tennyson disait, un jour, à son fils que ce chagrin effaça pour un temps toute joie de sa vie et le fit aspirer à la mort.

Cependant il achevait de se révéler à lui-même, à mesure qu'il enchâssait sa douleur dans ses vers. « Bien qu'ayant l'âme brisée, Alfred, — disait un de ses amis, — peut détourner pourtant sa pensée de la tristesse qui le mine et tenir son esprit en activité. »

Le poète se renferma plus étroitement dans sa vie de famille et de travail. C'est alors que furent écrits plusieurs fragments d'*In Memoriam* et la première ébauche de *la Mort d'Arthur*, cette sorte d'ouverture à ses fameuses *Idylles du Roi*.

Le fait que son éditeur était impatient de publier autre chose de lui prouve que le volume de 1832 avait bien eu quelque succès. On en avait vendu trois cents exemplaires. Plus tard, un article favorable de John Stuart Mill, dans la *London Review* (juillet 1835) lui fut un grand encouragement. D'aucuns écrivaient qu'il y avait dans ses poèmes trop de force et de pensée concentrées, une trop grande dépense d'imagination, qu'ils étaient trop profondément pénétrés de la magie intérieure de l'âme pour exciter facilement l'intérêt de la foule. Kemble disait que dans l'esprit de Tennyson les matériaux des plus grandes œuvres étaient amoncelés avec une profusion qui était presque de la confusion.

En dépit de toutes les critiques hostiles, il avait fait une impression profonde sur un nombre limité de lecteurs. On sentait qu'il s'efforçait d'exprimer ce qu'il y a d'idéal et de réel à la fois dans l'âme du peuple. Il cherchait son inspiration dans les opinions diverses de son époque sur l'art, sur la religion, sur la nature; et plus d'un pensait que Tennyson, avec son esprit supérieur, devait être l'interprète unique de tous.

Après une période de prostration causée par le chagrin, son amour passionné de la vérité, de la nature et de l'humanité, le força à se mettre de nouveau au travail avec une compréhension plus profonde et plus nette des nécessités de l'époque...

« Une oisiveté perpétuelle, disait-il, doit être une des peines de l'enfer!... » Des centaines de vers, selon son expression, s'envolèrent par la cheminée, avec la fumée de sa pipe, ou furent écrits, puis jetés au feu comme n'étant pas assez parfaits.

Un poème inédit montre assez bien l'état de son âme, à

cette époque où son chagrin s'apaise dans une incessante communion avec la nature :

MURMURES

Ce n'est pas seulement les forêts murmurantes, les abîmes étoilés du ciel, les collines silencieuses, les flots orageux, la verdure qui remplit mes yeux, non, ces choses-là n'émeuvent pas seules mon cœur; comme un sage artiste, la nature donne, par tous ses ouvrages, à chaque créature vivante, l'idée de quelque chose d'inexprimé. Partout où vont mes regards, partout où vont mes pas, ces murmures s'élèvent et retombent; il s'y mêle de la douleur, de l'allégresse, de l'amour, mais il est difficile de dire ce qu'ils signifient...

D'ailleurs, une raison plus puissante que les encouragements de ses amis poussait désormais Tennyson à un travail opiniâtre. Il avait rencontré la femme qui devait plus tard devenir la compagne dévouée de sa vie glorieuse.

Le 24 mai 1836, le frère du poète épousa Louisa Sellwood, la plus jeune sœur de ma mère... Ma mère elle-même fut conduite à l'église comme demoiselle d'honneur, par mon père. Ils s'étaient rarement retrouvés ensemble depuis leur rencontre en 1830, alors que les Sellwood étaient venus, un certain jour de printemps, rendre visite au presbytère de Somersby. Arthur Hallam était alors chez les Tennyson, et il demanda à Emily Sellwood de se promener avec lui dans le « Bois des Fées ». Au détour d'un sentier, ils rencontrèrent mon père, qui, à la vue de cette délicate et ravissante jeune fille, vêtue d'une simple robe grise et marchant « comme un rayon de de soleil par les sentiers du bois », s'écria soudain : « N'est-ce pas une dryade ou une oréade qui se promène ici ? »

Désormais ils se rencontrèrent souvent et bientôt ils furent tacitement fiancés l'un à l'autre. Le poète, chef de famille, avait déjà une trop lourde charge pour songer à se marier avant que son travail lui rapportât de quoi suffire à un nouveau ménage. Avec la patience des forts, il attendit fièrement la réalisation de son plus cher désir.

De 1832 à 1842, dix années durant, Tennyson ne publia aucun poème; mais il travaillait avec ardeur, préparant une quantité d'œuvres nouvelles. Ses amis en connaissaient une grande partie; il avait profité de leurs conseils pour corriger les défauts

qu'on lui avait reprochés ; il s'était fait des partisans à Londres, et, le jour où il se déciderait à publier, ce serait avec une réputation déjà établie, avec la certitude qu'il ne passerait pas inaperçu.

Somme toute, sa vie avait été heureuse, et il pouvait espérer de meilleurs jours encore :

« L'espoir, comme un aigle planant, brillait au-dessus de l'aube prête à naître [1]. »

Il lui fallait gagner un petit pécule afin de pouvoir se marier. Il allait donc mettre ses poèmes en ordre, et donner au monde un livre aussi parfait que possible.

« J'étais certain d'une chose, disait-il : si je voulais me distinguer d'une façon quelconque, ce devait être par la concision, car tous ceux qui m'avaient précédé avaient été trop diffus... »

Il commençait aussi à se rendre compte que, s'il ne publiait plus rien, même ce qui avait paru de lui précédemment lui serait dérobé : on en attribuerait le mérite à l'auteur qui aurait écrit dix volumes.

Après ces longues années de solitude et de travail, en 1842, parurent deux volumes de poésies. Outre un choix de ses premiers poèmes, — quelques-uns presque entièrement récrits, — ces volumes contenaient un certain nombre d'idylles anglaises, peintures de la vie de famille et de campagne en Angleterre, tout à fait originales.

Ces deux volumes, le monde littéraire de Londres les adopta immédiatement. Milnes et Sterling conduisirent le chœur des critiques favorables.

Mon père avait développé en lui le sens de la vie humaine, et ses poèmes nouveaux traitaient une variété extraordinaire de sujets : chevalerie, devoir, respect et gouvernement de soi-même, science, philosophie, foi simple, et tous les aspects divers et complexes du sentiment religieux. En même temps, ces poèmes étaient exempts de la constante absorption en soi-même qui est le grand défaut où tombe souvent la poésie moderne. « Il y a longtemps, écrivait d'Amérique le sage Emerson, que nous n'avons eu un poète aussi lyrique ; nous n'en aurons pas un supérieur de longtemps. *Godiva* est un noble poème qui, pour des siècles, va rajeunir cette légende.

1. *La Princesse*

Locksley Hall et *les Deux Voix* sont des poèmes méditatifs lentement écrits et qui demandent à être lus lentement. *Le Chêne parlant*, bien qu'un peu gâté par son esprit et sa subtibilité, est une belle chose, peut-être la plus belle du volume. »

Hawthorne, Margaret Fuller, Edgar Poe accueillirent ces volumes avec autant d'enthousiasme qu'Emerson.

En Angleterre, l'article le plus remarquable fut écrit par Spedding dans l'*Edinburgh Review*, en 1843 :

« Les dix ans pendant lesquels M. Tennyson est resté silencieux, disait-il, lui ont fait faire de grands progrès. La facture de ses dernières œuvres est beaucoup plus libre et plus souple, l'intérêt en est plus profond et plus pur; il y a là plus d'humanité avec moins d'images et de draperies; une recherche plus stricte de la vérité, une plus grande confiance en des effets produits par la simplicité de la nature. Le poète appuie davantage sur les traits moraux des caractères, au lieu de s'étendre sur les scènes et les circonstances extérieures. Il s'adresse plus au cœur et moins à l'oreille et à l'œil. »

Nous citerons encore une lettre de Carlyle qui montrera combien était unanime l'opinion des contemporains.

Carlyle, je crois, — dit lord Tennyson, — ne devint pas intime avec mon père avant 1842, ayant une défiance naturelle contre un homme dont tout le monde faisait l'éloge, et cela pour un genre de poésie qu'il méprisait. Mais dès qu'il vit et entendit le poète, il comprit qu'il y avait là un homme avec lequel il fallait compter, et il s'efforça de cultiver sa connaissance... Voici ce qu'il lui écrivait à propos de sa nouvelle œuvre :

« Cher Tennyson,

» Quel que soit le lieu où cette lettre vous trouvera, puisse-t-elle vous trouver en bonne santé! Qu'elle vous arrive comme un salut d'ami! Je viens de lire vos poèmes; j'en ai relu un certain nombre, et j'ai l'intention de les lire et de les relire jusqu'à ce qu'ils deviennent mes poèmes. Pareil acte, avec toutes les conséquences qu'il entraîne, est d'une telle importance que je ne puis le tenir secret et je suis forcé de vous en donner aussi connaissance. Si vous saviez quels ont été mes rapports avec la chose appelée Poésie anglaise, depuis bien des années, vous trouveriez ce fait presque surprenant! Vraiment, il y a longtemps que, dans un livre anglais, prose ou poésie, je n'ai senti battre le cœur d'un homme véritable, comme je le sens dans celui-ci : un cœur tout à fait vaillant, plein d'une sincère ardeur pour la lutte,

un cœur victorieux, fort comme celui d'un lion, doux cependant, tendre et rempli de musique, ce que j'appelle un véritable cœur de chanteur! Il y a là des mélodies comme celles d'un rossignol, de sourds murmures comme d'une tourterelle des bois, pendant l'été, à midi; partout des sons majestueux comme ceux du libre vent et du feuillage des forêts. La clarté la plus ensoleillée de la vie habite cette âme, sillonnée pourtant par des traînées de ténèbres venues de la Nuit et de l'Hadès. Il semble que toute cette poésie soit remplie d'un soleil rayonnant de clartés jaunes, une sorte de splendide vapeur d'or dans laquelle des formes de toute espèce prennent corps,—naturellement, des formes d'or!... En un mot, il semble qu'il y ait dans cet homme une note des Mélodies Éternelles, et, à cause de cela, il faut que tous les hommes soient joyeux! Votre *Dora* me fait souvenir du livre de Ruth; en lisant *les Deux Voix*, je pense à certains passages de Job: car la vérité est aussi vraie maintenant qu'à l'époque de Job et de Ruth... Allons! réjouissons-nous tous quelque peu! Frappons d'un mouvement rythmique et bien ensemble les vagues résonnantes! Voguons au loin avec de nouveaux cris de joie! là-bas, au delà du soleil couchant, où tend notre course!

» *Il se peut que des gouffres nous engloutissent; il se peut que nous touchions aux Iles Fortunées et que nous voyions le grand Achille que nous avons connu!* »

» Ces vers ne me font pas pleurer, mais il y a en moi assez de larmes pour remplir bien des lacrymatoires, pendant que je les lis. Quand vous viendrez à Londres, venez me voir, et nous fumerons une pipe ensemble. Que nous parlions peu, beaucoup ou pas du tout, ce ne sera pas une pipe absolument sans éloquence. Adieu, cher Tennyson, que les dieux vous soient favorables!

» En toute sincérité, je signe
» votre
» THOMAS CARLYLE. »

La certitude d'avoir éveillé une profonde sympathie dans l'âme de ses compatriotes fut comme un aiguillon au génie de Tennyson. Le souvenir amer de ses premières déceptions littéraires s'effaça rapidement. Il venait souvent à Londres; il s'y mêlait volontiers à des gens de toute condition. La joie de vivre était rentrée dans son âme.

Le fracas du centre de Londres fit toujours ses délices. Chaque fois que nous visitions Londres, lui et moi, la première chose que nous faisions était de nous promener sur le Strand et dans Fleet Street... « Ce n'est pas dans le West End aux maisons de marbre,

disait-il, c'est ici que je voudrais habiter. » Il aimait aussi à contempler Londres des ponts de la Tamise, à visiter Saint-Paul et l'Abbaye...

« Ma chambre est bien dans la dernière maison de Norfolk Street, écrivait-il, au fond de la rue, à gauche; le nom du propriétaire est sur une plaque de cuivre suspendue à la porte. » En général, il demeurait au Temple ou à Lincoln's Inn Fields; il dînait avec ses amis à la taverne du Coq ou autre part. Pour lui, un parfait dîner se composait ainsi : un beefsteak, des pommes de terre, un morceau de fromage, une pinte de vin de Porto et, pour finir, une pipe (jamais de cigare). Quand ses amis le plaisantaient sur son goût pour le bœuf salé et les pommes de terre nouvelles, il répondait : « Toutes les natures supérieures savent ce qui est bon à manger. » Il passait de joyeuses soirées avec ses amis, contant des anecdotes, causant avec esprit, lançant parfois un seul vers étincelant comme un coup de pointe. Il imitait la voix et la physionomie d'hommes publics très connus, tout en déclarant que les singularités et les ridicules des grands hommes ne devaient jamais être criés sur les toits. Il disait aussi d'une façon dramatique des rôles de Shakespeare et de Molière, ou bien il récitait, avec un humour féroce, les vers du *Paradis perdu* de Milton : « Ainsi le démon se dresse sous son ignoble forme ! » mimant chaque image, depuis le crapaud rampant, jusqu'à l'explosion. Il mimait encore le soleil sortant des nuages et y rentrant de nouveau, en ouvrant et en fermant graduellement les yeux, en ébouriffant sa chevelure comme une perruque et en haussant sa cravate et son col. Il imitait George IV d'une façon merveilleuse et comique. Le grassouillet maître d'hôtel de la taverne du Coq, célèbre pour ses côtelettes et son vin de Porto, fut très offensé quand on lui cita le poème de *Will Waterproof* : « Si M. Tennyson avait dîné plus souvent ici, déclara-t-il, je n'y aurais pas fait tant attention ! »

Voici un curieux portrait du poète que traçait, à cette époque, Carlyle, dans une lette à Emerson :

« Alfred est une des quelques figures anglaises et étrangères (dont le nombre, je crois, n'augmente guère), qui sont et qui restent belles pour moi; une véritable âme humaine ou quelque chose qui semble en approcher, à laquelle votre âme peut dire : « Ma sœur ! »

» Il a été élevé à Cambridge pour entrer au barreau ou dans les ordres. Possesseur d'un petit revenu, à la mort de son père, il préféra demeurer avec sa mère et quelques sœurs, et vivre tranquillement en écrivant des poèmes. Il vit encore de cette façon, un jour ici, un jour là; la famille est toujours à portée de Londres, jamais dans la ville même; Tennyson y fait de courtes visites, logeant chez quelque vieux

camarade. C'est un des plus beaux hommes que je connaisse. Une masse de cheveux foncés, des yeux brillants, rieurs, couleur de noisette; une face massive et cependant fort délicate, un teint d'un brun jaunâtre, presque celui d'un Indien; des vêtements cyniquement débraillés, tout à fait sans façon. Il fume une énorme quantité de tabac. Sa voix est musicale, métallique, faite pour le large rire et les gémissements perçants et tout ce qui est contenu entre ces deux extrêmes; sa parole et son argumentation sont aisées et abondantes; je n'ai pas, depuis dix ans, fumé ma pipe en pareille compagnie!... Nous verrons ce qu'il deviendra. »

Désormais, tout dans l'existence va sourire à cet homme heureux et l'histoire du demi-siècle qui lui reste à vivre n'est plus qu'une suite de joies et de gloires.

D'abord la reine lui accorde cette pension de deux cents livres sterling, pour réparer les pertes d'argent causées par une spéculation malheureuse. Il paraît que la question s'était posée de savoir si Sheridan Knowles ou Tennyson serait mis sur la liste des pensions. Sir Robert Peel, alors premier ministre, ne connaissait rien ni de l'un ni de l'autre; lord Houghton lui fit lire le poème d'*Ulysse*, et aussitôt la pension fut accordée à Tennyson.

Tennyson, à ce propos, écrivait lui-même:

« Je suppose que je devrais être reconnaissant dans une certaine mesure. Je n'ai rien fait d'avilissant pour cela; je n'ai même jamais sollicité ni par moi-même ni par d'autres personnes. Tout a été fait pour moi sans un mot ni un geste de moi, et Peel me dit que je n'ai pas besoin de me croire entravé dans l'expression publique des opinions que je puis avoir; de sorte que, si j'ai jamais une pique contre la reine, la cour, ou Peel lui-même, je pourrai, si je le veux, les éreinter avec autant de liberté, bien que peut-être avec moins de grâce, que si je n'avais pas de pension. Quelque chose de ce mot-là me reste dans le gosier; ce n'est que le mot, et peut-être cela « aurait-il une plus suave odeur sous un autre nom ». J'éprouve une sorte de petit sentiment à la miss Martineau à ce sujet. Vous savez qu'elle a refusé une pension en disant que ce serait voler des gens qui ne font pas leurs propres lois. Cependant, c'est là une bêtise, car son refus de la pension n'a pas économisé un penny au peuple, et, d'autre part, ses amis ont eu à faire une souscription pour la préserver de la misère (ce qu'on aurait cru devoir la froisser davantage). Si la nation faisait ses propres lois, si tout était réglé par le suffrage universel, quel homme de lettres obtiendrait jamais rien, la masse des Anglais ayant, on le sait, autant

de notions sur la poésie que moi sur la chasse au renard? En tout cas, il est bon d'avoir à la tête des affaires un gentleman et un lettré qui puisse de temps en temps laisser le flot des faveurs publiques couler vers nous, pauvres diables, que les partis non seulement ne récompenseraient pas, mais encore jetteraient à coups de pied hors de la société, comme trop peu respectables : car la muse Calliope elle-même, à ce qu'on m'a dit, n'a jamais roulé carrosse ; elle marche pieds nus sur la colline sacrée, ni plus ni moins qu'une Irlandaise! »

Dix éditions de ces deux volumes de poésies se succèdent rapidement. En 1847 paraît une œuvre nouvelle, *la Princesse*, qui, dans nos temps de féminisme, offrirait un singulier caractère d'actualité. « La Princesse » est une fille de roi, aussi belle que pleine de génie, et qui s'érige en adversaire d'une société où la condition de la femme lui semble un dégradant esclavage. Un prince qui l'adore use de subterfuge pour la ramener à des sentiments plus doux, et, après une lutte assez terrible pour que le jeune homme soit tout près d'y laisser la vie, la vierge intransigeante finit, naturellement, par accepter le plus tyrannique des jougs, celui de l'amour.

Dans la trame légère de ce petit conte, le poète a su mêler les plus nobles idées sur l'éducation et les rapports des sexes.

« Que ce mot d'ordre orgueilleux : « Égaux ! » soit mis de côté; chaque sexe seul n'est que la moitié de soi-même et, dans le mariage véritable, il n'y a ni égal ni inégal : chacun supplée ce qui manque à l'autre, et, toujours mêlant la pensée à la pensée, l'intention à l'intention, la volonté à la volonté, tous deux croissent, formant l'être unique et parfait, le cœur aux deux ventricules, marquant le rythme de la vie, d'un seul battement puissant. »

Cinq éditions consécutives montrent la vogue de *la Princesse :* le jour était déjà loin où Tennyson s'imaginait que son pays ne le comprendrait jamais. Enfin, en 1850, *In Memoriam* le fit accepter par tout le public anglo-saxon comme l'un des plus grands poètes du siècle. C'était une suite de courts poèmes où Tennyson, depuis dix-sept ans, célébrait, au gré de son inspiration, le souvenir de son ami Hallam, mort si jeune et dans toute la fleur de son esprit.

« Je ne les écrivais pas, a-t-il dit à son fils, dans l'intention d'en faire un tout ni de les publier. Ce n'est que plus tard, en voyant le nombre

de ces poèmes, que je me décidai. Les différents aspects de la douleur y sont exposés comme dans un drame ; j'y ai exprimé ma conviction que la crainte, les doutes et les souffrances ne trouveront une réponse et une consolation que par la foi en un Dieu d'amour. Quand je dis : « Je », ce n'est pas toujours l'auteur qui parle de lui-même; mais la voix de l'humanité qui se fait entendre par sa bouche.

L'auteur ne se trompait pas sur le sens de son œuvre. Un critique nous en dit la portée :

« Ce que le poème de Tennyson a fait pour nous, pour moi du moins, ce fut de nous inculquer l'ineffaçable, l'invincible conviction que l'humanité ne veut ni ne peut accepter un monde sans Dieu : la masse des hommes n'en arrivera jamais là, quoi que puissent faire certains esprits individuels, quoi qu'elle soit elle-même forcée de faire en adoptant certaines méthodes qu'elle ne saurait pourtant suivre jusqu'au bout des conclusions qu'elles entraînent. La force de conviction que ce poème nous inculquait n'était pas due seulement à l'intensité avec laquelle étaient exprimés des sentiments que l'athée insulte et que l'agnostique ignore, mais plutôt à la docilité respectueuse qui s'y mêlait pour les leçons de la science, cette base essentielle de la pensée moderne... Je me souviens d'avoir été frappé par une remarque de la revue *la Nature*, à la mort de Tennyson. On y insistait sur cet aspect de son œuvre, dont je viens de parler, et on le considérait comme étant, par excellence, le poète de la science. J'ai toujours pensé que c'était là un point très important pour juger de son influence sur sa génération. Wordsworth, en ce qui concerne la nature, laissait, pour ainsi dire, la science de côté ; ce qui nous émeut dans Wordsworth, c'est la nature telle qu'on la connaît par la plus simple observation, telle qu'on l'interprète par une intuition religieuse et sympathique. Mais, chez Tennyson, c'est toujours par la science physique que l'on aperçoit le monde physique ; la pensée du poète est toujours dominée par une idée scientifique, qu'en thèse générale il accepte très sincèrement, alors même qu'il proclame, avec la plus douloureuse intensité, l'impuissance de la science à satisfaire nos aspirations les plus profondes. S'il en avait été autrement, s'il s'était opposé aux tendances athées de la science moderne avec plus d'assurance, affirmant avec plus de confiance la faculté intuitive de la science théologique, laissant de côté les résultats obtenus laborieusement par la science empirique, je crois que son antagonisme contre ces tendances eût fait beaucoup moins d'impression. »

Un autre critique disait :

« C'est le seul poète qui, passant par les souffrances d'une lutte presque mortelle, a victorieusement tenu tête à ses doutes intimes et

à ceux de son temps, au nom des premiers principes qui sont à la base de toute religion, qui ont guidé notre plus tendre enfance, et qui ont fait la force des hommes les plus sages et les meilleurs, à travers tous les siècles, principes que résument ces quelques maximes : « Tout est bien ; ce qui est obscur deviendra clair ; Dieu et le temps sont les seuls interprètes de l'Univers ; l'Amour est Roi ; une essence immortelle est en nous ; et, — ceci est la clé de voûte de toutes ces doctrines, — tout est bien, même si la Foi et les apparences sont divisées dans la Nuit de la Terreur. »

Henry Hallam, enfin, le célèbre historien anglais, père de l'ami que célébrait Tennyson, lui écrivit en recevant ce qu'il appela le « Livre Glorieux » :

« Je ne puis vous exprimer ce que j'ai ressenti ; mon premier mouvement fut de la surprise. Je ne parle pas comme le ferait un autre, pour louer et admirer : je n'ai pu en lire que bien peu ; la douleur que vos poèmes expriment est trop pareille à celles qu'ils raniment en moi. C'est mieux qu'un monument élevé à la mémoire de mon fils chéri. Vous ne pouviez donner un témoignage plus vivant, plus durable de ses grandes vertus et de ses talents qu'en faisant savoir au monde quelle amitié existait entre vous, et en associant pour la postérité son nom à celui d'Alfred Tennyson. »

*
* *

Voilà le poète en pleine possession de son talent et de son public. Il pensa qu'il lui était permis de satisfaire des sentiments qu'il sacrifiait depuis plus de dix ans pour l'amour de son art autant que pour des raisons matérielles.

En publiant *In Memoriam*, l'éditeur Moxon s'était engagé à payer annuellement à l'auteur une certaine somme. Il lui avança même trois cents livres sterling. Tennyson jugea qu'il pouvait honorablement offrir un foyer à la femme qui l'avait si longtemps attendu. Le mariage se fit en juin 1850, « dans une de ces vieilles et magnifiques églises de village qui donnent tant de caractère aux paysages de l'Angleterre ».

La cérémonie fut des plus simples, — raconte lord Tennyson ; — même, le gâteau et les robes de noces arrivèrent en retard, ce qui fit dire à mon père, au grand amusement de toutes les personnes présentes, que c'était la noce la plus délicieuse à laquelle il eût jamais assisté. Plus tard, il s'écriait : « La paix de Dieu entra dans ma vie devant l'autel où je l'épousai ! »

Et qu'on me laisse le déclarer, — bien que je ne puisse, comme fils, me permettre de proclamer tout ce que je pense de celle que j'ai aimée comme la meilleure des mères et la femme des femmes, — elle se montra la plus parfaite des compagnes. C'est elle qui devint le conseiller de mon père dans les choses littéraires... Il discutait toujours avec elle l'œuvre à laquelle il travaillait; elle recopiait ses poèmes; il s'adressait à elle, et à personne autre, pour une critique définitive, avant de rien publier... C'était elle qui protégeait son âme sensible des ennuis et des déboires de la vie, répondant, par exemple, aux innombrables lettres qu'on lui adressait de toutes les parties du monde. Par son dévouement, par sa foi aussi limpide que les hauteurs d'un ciel bleu en juin, elle l'assistait autant que possible dans ses heures de tristesse et d'abattement.

La joie de cette union si longtemps retardée fut bientôt suivie d'un autre événement heureux. Tennyson fut nommé « poète lauréat », quelque temps après la mort de Wordsworth, dont le nom avait rehaussé l'éclat de cette fonction un peu démodée.

« Merci de vos félicitations, — écrivait-il à propos de son nouveau titre. — Je n'ai aucune passion pour les cours : au contraire, j'ai un grand amour de la solitude... Cette fonction rapporte, je crois, moins de cent livres sterling par an, et mon ami Richard Milnes me dit que le prix de la patente et de l'habit de cour engloutiront le revenu de la première année. »

Il avait passé toute une journée à considérer la chose. A la fin, il écrivit deux lettres, l'une acceptant, l'autre refusant, et il résolut de prendre une décision après avoir délibéré avec ses amis pendant le dîner. Il plaisantait là-dessus et disait :

« J'ai fini par accepter cet honneur, parce qu'au dîner quelqu'un m'assura que si je devenais poète lauréat, on m'offrirait toujours, quand je dînerais en ville, le meilleur morceau de la volaille ! »

Le résultat le plus immédiat de sa nomination fut une pluie de poèmes et de lettres :

« Je reçois un tel monceau de poèmes, écrit-il, que j'en suis presque affolé; les deux cent millions de poètes de la Grande-Bretagne m'accablent chaque jour d'un déluge de vers : véritablement, cette charge de poète lauréat n'est pas une sinécure ! Si quelque bonne âme pouvait seulement, comme diversion, m'envoyer un volume de prose ! »

Cependant sa nouvelle dignité lui procura des joies auxquelles son cœur de loyal Anglais ne pouvait pas être insensible. Il eut l'honneur d'être présenté à la reine, qui le reçut avec une grande cordialité. De nombreuses lettres, publiées par lord Tennyson, témoignent de la profonde sympathie que la souveraine avait pour son lauréat. Le prince Albert devint peu à peu son ami, et, comme tel, vint le voir dans sa retraite rustique de Farringford. Une pareille intimité ne fait-elle pas honneur à la famille royale autant qu'au poète ?

Le nouveau couple s'était installé à la campagne, et l'époux ne se reposait pas sur ses lauriers; d'année en année, ses œuvres accrurent sa gloire. Ce n'étaient pas seulement les chants officiels que lui imposait sa fonction, comme les odes sur la mort du duc de Wellington et l'ouverture de l'Exposition, les strophes sur la charge de Balaclava, le souhait de bienvenue à Alexandra, princesse de Galles; il publiait *Maud*, *Enoch Arden* et toute la série des *Idylles du Roi*, dédiée à la mémoire du prince Albert et qui eut peut-être encore plus de retentissement qu'*In Memoriam*.

Comme Victor Hugo, à mesure qu'il avançait dans une verte vieillesse, il sentait son imagination devenir plus vaste et plus puissante, plus égale aux grands sujets. Il se mit à écrire pour le théâtre. Des sept ou huit drames qu'il a laissés, les plus célèbres sont *Harold*, *la Reine Marie* et *Becket*, qu'il appelait sa trilogie. Il y montrait la formation de l'Angleterre. Dans *Harold*, c'est la lutte pour la suprématie entre les Danois, les Saxons et les Normands, le réveil du peuple et du clergé anglais, secouant leur inertie : nous entrevoyons la grandeur future de cette race composite. Dans *Becket*, c'est la lutte pour le pouvoir entre la Couronne et l'Église, lutte qui se continuera pendant plusieurs siècles. Dans *la Reine Marie*, c'est le renversement définitif du catholicisme romain en Angleterre et l'aube d'un jour nouveau : après l'ère de la domination cléricale, vient l'ère de la liberté individuelle. Dans un autre drame, *les Hommes des Forêts*, Tennyson esquissa la condition du peuple pendant une autre grande époque de transition, alors que les barons luttaient aux côtés du peuple et faisaient avec lui la conquête de la Grande Charte.

Commencer à écrire pour le théâtre après soixante-cinq ans, — dit le fils du poète, — cela fut considéré comme une expérience hasardeuse. Mon père, toutefois, avait constamment pris le plus vif intérêt aux choses du théâtre, et il se donna une peine infinie pour ses drames, choisissant ces trois grandes époques de *Harold, Marie* et *Becket* afin de compléter le cycle des drames-chroniques de Shakespeare, qui se terminent au commencement de la Réforme. Il se rendait parfaitement compte que sa tentative d'écrire pour la scène serait d'abord mal accueillie du public, puisqu'il était alors considéré surtout comme un poète lyrique ou idyllique. Mais Spedding, un de ceux qui ont étudié le plus à fond l'œuvre de Shakespeare, George Lewes et George Eliot admiraient son théâtre et l'encouragèrent à persévérer en dépit de tout. Il sentait qu'il avait la puissance... Il écrivit ses drames dans l'intention de les faire adapter au théâtre par de bons acteurs. Comme toutes ses pièces ont eu plus ou moins de succès à la scène, en partie, sans doute, à cause de l'admirable façon dont elles furent montées, je regrette qu'il n'ait point ajouté à ses œuvres le *Simon de Montfort* auquel il avait songé; il aurait peint dans ce drame quelques-uns des types historiques qu'il préférait : Montfort, Édouard, le plus grand des Plantagenets, et Roger Bacon. L'Angleterre du XIIIe siècle, sa grande architecture, son code de droit commun, sa constitution nouvellement créée, sa littérature, ses universités pour les riches et pour les pauvres, l'impressionnaient presque autant que la vaste époque de la grande Élisabeth.

En 1879, il est vrai, Irving avait refusé le *Becket* de Tennyson; en 1891, il demanda la permission de le représenter : le drame obtint alors un éclatant succès.

*
* *

Ainsi s'achevait glorieusement la vie du poète. Il menait une existence patriarcale au milieu de sa famille et de ses amis, dans sa belle campagne de Farringford, puis à Haslemere, où il se fit construire une admirable demeure. C'est là que venaient, en pèlerinage artistique, les contemporains les plus célèbres : Dickens, George Eliot, les Browning, Carlyle, Gladstone, Huxley, d'autres encore. Les Américains venaient saluer en Tennyson l'un des plus nobles représentants de la mère patrie : Longfellow, Walt Whitman, Bayard Taylor, Oliver Wendell Holmes lui apportèrent leurs hommages. Il reçut aussi Garibaldi, Tourguenev, Renan.

Mon père, dit lord Tennyson, trouva ce dernier génial, subtil, plein d'esprit; il approuva fort une de ses épigrammes : « La vérité est dans une nuance! » On causa de la Bretagne et des Bretons : Renan fut charmé quand mon père lui raconta que l'hôtesse de l'auberge de Lannion avait reconnu « Monsieur Tennyson » comme le poète de leur Roi Arthur. La conversation tomba sur le matérialisme et le réalisme de l'époque, contre lequel mon père s'élevait avec force. Renan lui dit : « Ah ! oui, il vaut mieux illuminer l'histoire avec le génie, comme vous et d'autres vous l'avez fait, qu'avec de simples documents. La réplique de mon père fut prompte : « Vous êtes un poète en prose, monsieur Renan, et, dans cette occasion, peut-être trop imaginatif ! »

Il ne vit jamais Victor Hugo, mais il lui adressa le sonnet suivant, pour le remercier d'avoir reçu avec cordialité son plus jeune fils, Lionel :

« Vainqueur dans le drame, vainqueur dans le roman, tisseur de nuages pleins de terreurs et d'espérances spectrales, Français des Français, souverain des larmes humaines, amoureux de l'enfance; Barde dont les lauriers illuminés par la gloire étincellent,

» Obscurcissant les couronnes de tous ceux qui, au delà de notre détroit, ont la prétention d'être tes pairs; Titan au pouvoir magique, que n'a pas encore brisé le poids hivernal des années! Voix tempêtueuse de la France,

» O toi qui n'aimes pas l'Angleterre, — dit-on... Je n'en sais rien; mais l'Angleterre et la France, tous les hommes à naître, feront un seul peuple avant que la carrière de l'humanité soit terminée!

» Et moi, souhaitant ce jour plus divin, je t'offre mes plus entiers remerciements pour ton entière courtoisie envers la jeune Angleterre, en la personne de cet enfant, mon fils! »

Victor Hugo répondit :

« Mon cher et éminent confrère,

» Je lis avec émotion vos superbes vers, c'est un reflet de gloire que vous m'envoyez. Comment n'aimerais-je pas l'Angleterre, qui produit des hommes tels que vous! l'Angleterre de Milton! l'Angleterre de Newton et de Shakespeare! l'Angleterre de Wilberforce! France et Angleterre sont pour moi un seul peuple, comme Vérité et Justice sont une seule lumière! Je crois à l'unité divine. J'aime tous les peuples et tous les hommes et j'admire vos nobles vers.

» Recevez mon cordial serrement de main. » VICTOR HUGO.

» J'ai été heureux de connaître votre charmant fils. Il m'a semblé que presser sa main, c'était presser la vôtre. »

Deux fois le poète avait refusé le titre de *baronet*, que Gladstone et Disraeli voulaient lui donner. En 1883, la reine lui fit offrir la pairie ; après quelques hésitations, il accepta cet honneur qui couronnait dignement sa noble existence.

« Pourquoi serais-je égoïste, écrivait-il à un ami, et ne laisserais-je pas faire honneur en ma personne à la littérature? comme dit Gladstone... »

En fait, Tennyson n'avait jamais tenu aux distinctions et aux titres. Ce qui l'intéressait plus vivement, c'était l'influence que ses œuvres pouvaient avoir sur les âmes. Et certes, il n'eut pas à se plaindre de son public : toutes les classes de la société lui donnèrent les témoignages les plus sincères de sa bienfaisance. Nous avons nommé tout à l'heure son poème sur la charge de Balaclava ; il en avait envoyé gracieusement un millier d'exemplaires aux soldats campés devant Sébastopol ; plus tard, on écrivait de Scutari :

« Nous avions à l'hôpital un homme de la Brigade Légère, un des quelques survivants de cette erreur fatale, la charge de Balaclava, événement qui, tout en étant fort déplorable, prouve du moins à quel haut degré est portée la discipline dans l'armée anglaise... Ce blessé avait reçu un coup de pied de cheval, longtemps après la bataille de Balaclava, pendant qu'il était campé à Scutari. Son moral était très affecté, ce qui l'empêchait de se débarrasser de la maladie amenée par son accident. Le docteur déclara qu'il fallait provoquer une réaction. Entre autres remèdes, il prescrivit des sangsues. Tout en le surveillant, j'essayais de nouer conversation avec le malade, mais je n'en tirais que des monosyllabes. Un exemplaire du poème de Tennyson m'avait été prêté ce matin-là ; je l'ouvris et me mis à le lire tout haut. L'homme, aussitôt, les yeux pleins de flamme, commença une description animée de cette montée fatale, au galop, entre deux rangées de canons, et le retour de cette hauteur couronnée d'artillerie. Il demanda à entendre de nouveau le poème ; mais comme, à ce moment, un certain nombre de convalescents s'étaient approchés, je m'esquivai de la salle. Le chapelain, qui m'avait prêté le poème, comprenant l'enthousiasme avec lequel on avait écouté, en fit bientôt venir d'Angleterre quelques exemplaires pour être distribués dans le camp. Peu de temps après, le soldat invalide demanda au médecin de le laisser partir, car il se sentait guéri. La cure avait-elle été opérée par les sangsues ou par le poète? Je ne puis le dire ; mais, en donnant le permis de sortir, le chirurgien murmura : « Bravo, Tennyson ! »

Un clergyman américain écrivit à l'auteur qu'un jour, en chaire, mû par un irrésistible instinct, il avait récité la charge de la Brigade Légère, au lieu de prêcher son sermon, au grand scandale et à l'indignation de ses ouailles. Quelques jours plus tard, un homme vint le voir et lui dit :

« Monsieur, je suis un des survivants de la charge de Balaclava; j'ai mené une vie impossible, une mauvaise vie ! Je n'ai pas mis les pieds dans une église, jusqu'au jour où, accidentellement et par curiosité, je suis entré dans la vôtre, dimanche dernier. Je vous ai entendu réciter ce magnifique poème, et cela a changé mon existence. Jamais plus je ne souillerai mon uniforme ! »

« De sorte que, si j'ai perdu mes fidèles, — ajoutait le révérend, — j'ai sauvé une âme. »

On raconte encore qu'un voyageur, se trouvant dans une région du Japon assez peu connue, fut reçu avec beaucoup de courtoisie dans un village. Pour lui faire honneur, on le présenta au plus illustre des poètes japonais, qui demeurait dans cet endroit. C'était un homme de quatre-vingts passés. Apprenant que son hôte était Anglais, il l'adjura de lui faire une grande faveur. Il alla dans son cabinet de travail et en rapporta un cahier, le priant d'y lire, à haute voix, des poèmes composés par le plus grand poète de l'Angleterre. C'étaient des passages d'*In Memoriam*, qu'il avait copiés. Le voyageur les lut aussi bien qu'il put. Le vieux poète le remercia et lui dit que, s'il ne comprenait pas les mots, la musique lui parlait pourtant; il était certain d'éprouver les mêmes sentiments qu'avait éprouvés le poète en écrivant ces vers : car le langage de la musique ne pouvait le tromper...

***

De 1875 à 1884, Tennyson avait surtout travaillé pour le théâtre. Pusieurs volumes de poésies marquèrent encore les huit dernières années de son existence. Il conserva jusqu'au bout, non seulement sa fécondité, mais sa fraîcheur d'inspiration. Il mourut à quatre-vingt-trois ans, intact, en plein labeur, en pleine gloire. Une longue agonie lui fut épargnée; une maladie de quelques jours l'emporta, et sa mort, comme toute sa vie, fut pleine de noblesse et de douceur.

Lord Tennyson nous a conté les derniers jours du poète :

Le lundi matin, 4 octobre, il m'envoya chercher son Shakespeare. J'apportai *Lear, Cymbeline, Troïlus et Cressida,* trois pièces qu'il aimait beaucoup. Il lut deux ou trois vers, puis il dit au docteur Dabbs qu'il ne se rétablirait jamais. Plus tard, comme nous lui demandions s'il se sentait mieux, il répondit : « Le docteur prétend que oui. » A sa prière, je lui lus un peu de Shakespeare. Il était on ne peut plus patient, et, dans sa courtoisie extrême, il craignait toujours d'ennuyer ses gardes-malades ; il était continuellement inquiet de la santé de ma mère. Le matin, il me dit qu'il se sentait de plus en plus malade ; il comptait toujours les sons de la pendule avec exactitude, et demandait si c'était le jour ou la nuit. Le docteur Dabbs, qui revenait de Londres, avait vu Irving ; mon père lui demanda : « Que fait-il de mon *Becket* ? Ce sera un succès, au théâtre, avec Irving dans le principal rôle. » Vers le soir, il devint très agité, disant qu'il avait à revoir les épreuves qu'on lui avait envoyées, et il me demanda si j'avais adressé ses remerciements à un auteur inconnu pour certain volume de vers... Pendant la nuit, il me dit : « Je vous traite comme un esclave ! »

Le mardi, il parla beaucoup de voyage, déclarant qu'il n'était guère capable d'aller à Farringford ce jour-là. A midi, il s'écria : « Où est mon Shakespeare ? Je veux mon Shakespeare ! » Puis il dit : « Ouvrez les persiennes ; je veux voir le ciel et la lumière ! » C'était un matin splendide, les chauds rayons du soleil inondaient les plaines du Sussex et l'horizon des South Downs qu'on voyait de sa fenêtre... A trois heures, il fut tout joyeux de recevoir un télégramme de la reine, s'informant de son état ; mais il murmurait : « Oh ! cette presse va s'emparer de moi maintenant ! »

A cinq heures, le docteur Dabbs le trouvait mieux qu'il ne l'avait été pendant les deux derniers jours ; il demanda depuis combien de temps il était malade, et on lui répondit : « Depuis quatre jours... » Quand la garde-malade lui mit le thermomètre sous le bras, elle toucha quelque nerf, et il dit qu'alors la plus admirable vision de bleu et d'autres couleurs lui avait passé devant les yeux.

A sept heures, il me demanda : « Est-ce que je ne viens pas de me promener avec Gladstone dans le jardin, pour lui montrer mes arbres ? — Non, répondis-je. — Vous en êtes sûr ? » répliqua-t-il.

A deux heures, il demanda encore son Shakespeare ; il posa la main sur le volume ouvert, et essaya de lire. Toute l'après-midi, il fut dans le même état, nous disant quelques mots de temps en temps ; quand il entendait le moindre petit bruit, il ouvrait les yeux tout grands, regardait autour de la chambre, et les refermait de nouveau. Il avait parlé de la mort avec le docteur Dabbs, disant :

« Quelle ombre est notre existence et comme les hommes se cramponnent à ce qui n'est, après tout, qu'une petite partie de la vie de ce grand univers ! » Alors le docteur Dabbs lui raconta un fait tout récent (car mon père s'était toujours vivement intéressé au sort des classes inférieures) : « Un paysan de quatre-vingt-dix ans se mourait et désirait si ardemment revoir sa vieille femme impotente qu'on la porta au chevet du malade. Il pressa de sa main desséchée la main de la vieille, et, d'une voix rauque, lui dit : « Viens vite ! » Puis, bientôt, il s'éteignit. » Mon père murmura : « Foi sincère !... » Et il avait des larmes dans la voix... Tout à coup, il sembla rassembler son courage ; il dit un seul mot au docteur : « La mort ? » Le docteur Dabbs baissa la tête et dit : « C'est vrai !... »

Ses derniers mots furent une bénédiction d'adieu pour ma mère et pour moi... Pendant les heures suivantes, la pleine lune inonda de sa lumière la chambre et le vaste paysage ; nous veillions dans un calme solennel. Sa patience et sa force tranquille avaient gagné ceux qui le touchaient de plus près et qui l'aimaient le mieux ; nous éprouvions un sentiment de reconnaissance pour la tendresse et la paix profonde de cette fin. Il était tout à fait paisible ; il tenait la main de ma mère, et, au moment où il rendit le dernier soupir, je récitai sur lui la prière qu'il avait écrite : « O Dieu ! acceptez-le ! O Christ ! recevez-le », car j'étais certain qu'il l'aurait ainsi désiré. Quelques amis et les domestiques vinrent le voir. Il paraissait très noble et très calme, et les sillons profonds creusés par la pensée avaient presque disparu de son visage. Le vieux clergyman de Lurgashall se tenait près du lit, les mains levées, et il dit : « Lord Tennyson, Dieu vous a repris, lui qui vous avait fait prince des hommes ! Adieu !... »

Nous plaçâmes auprès de lui le volume de *Cymbeline*, un rameau d'olivier cueilli sur la tombe de Virgile, et des roses, les fleurs qu'il préférait. Le cercueil fut emporté sur notre « wagonnette », toute ornée de mousse et de fleurs magnifiques ; il était recouvert d'un drap mortuaire tissé par des hommes et des femmes du Nord, brodé par des villageoises de Keswick. Nous le recouvrîmes de couronnes, de croix et de fleurs envoyées de toutes les parties de la Grande-Bretagne. Le cocher, qui avait été son fidèle serviteur pendant plus de trente ans, menait les chevaux.

Nous tous, les villageois, les enfants de l'école, nous suivions le corps à travers la lande, dans la gloire du soleil couchant, et, plus tard, nous traversâmes Haslemere sous un magnifique ciel étoilé.

On conduisit le cercueil à l'abbaye de Westminster, et, à la requête du prince de Galles, on le couvrit d'un drapeau anglais prêté par la brigade des Gardes, en ce moment à Londres... Le mercredi 12 octobre, le cortège funèbre se forma dans le cloître.... L'abbaye était remplie d'un bout à l'autre par la foule des assistants en deuil.

Dans la nef se pressaient des hommes de la Brigade Légère de Balaclava, et d'autres soldats... On ne peut imaginer rien de plus simple, de plus majestueux que le service funèbre. Les témoignages de sympathie que nous reçûmes de beaucoup de nations étrangères, de toutes les sectes religieuses et de toutes les classes de la société, ne furent pas seulement remarquables par leur unanimité, mais aussi par la profondeur des sentiments exprimés... Je ne puis que répéter ce que je dis alors :

« Que Dieu les bénisse tous, pour l'amour et le respect témoignés à la mémoire de celui qui, par-dessus tout, aimait l'Amour ! »

*
* *

Nous ne saurions trouver un mot plus juste et plus noble pour achever et résumer ces pages où nous avons essayé d'esquisser la figure de Tennyson. On nous reprochera peut-être d'avoir montré l'homme plus que l'écrivain ; mais son œuvre est si étroitement liée à sa vie intime que raconter celle-ci, nous semble-t-il, c'est déjà expliquer celle-là. Et ce véritable et simple récit inspirera peut-être au lecteur français l'envie de connaître par lui-même un des plus grands poètes que l'Angleterre ait comptés depuis le glorieux temps d'Élisabeth.

GEORGES DESSOMMES

MÉMOIRES SUR LA FRANCE

EN 1803

Le chevalier François-Gabriel de Bray était né en 1765, d'une famille noble de Normandie. Chevalier de l'ordre de Malte, il avait pris part, en 1783 et 1784, à des croisades contre les États barbaresques, puis, à l'âge de vingt-quatre ans, il était entré au service diplomatique du Roi et avait suivi le ministre de Vaugelas à Ratisbonne en qualité de secrétaire d'ambassade. Privé par la Révolution de sa situation et de ses biens, il resta en Allemagne et fut porté sur les listes des émigrés. Il ne revint en France qu'en été 1797, chargé par le grand-prieur de l'ordre de Malte, Hompesch, de sonder les intentions du Directoire relativement aux indemnités à accorder à l'Ordre pour les pertes subies pendant la Révolution. Le chevalier de Bray fut envoyé, quelques mois plus tard, au Congrès de Rastatt, pour y défendre les intérêts de l'Ordre, menacés par les projets de sécularisation. Les réels services que, grâce à l'intimité qui le liait au ministre Roberjot, il sut rendre à son maître, ainsi qu'à la cause de la Bavière, attirèrent sur lui l'attention du grand électeur Max-Joseph. A l'issue du Congrès, celui-ci offrit à de Bray le poste de ministre de Bavière à Londres. Il contribua efficacement à consolider, par le traité de 1801, les liens qui unissaient la Bavière à la France, et y gagna d'être envoyé à Berlin. Au printemps de l'année 1803, il se rendit en France pour affaires personnelles. Mais, toujours soucieux de servir les intérêts de sa patrie d'adoption, il profita d'un séjour à Amiens pour s'y faire présenter au Premier Consul, en vue

d'obtenir de lui l'exécution de certains projets d'indemnités garanties à la Bavière par le traité de Lunéville. Dans le premier mémoire, daté d'Amiens, que nous publions sous le titre de *Lettre au baron de Mongelas*, il rend compte à l'Électeur de son entrevue avec Bonaparte. Bray séjourna en France trois mois. Dès son retour à Berlin, il présenta au ministre de Mongelas un « Mémoire sur la France en 1803 », que nous donnerons prochainement, et qui fait un tableau très vivant de l'état politique, économique et social de la France sous le Consulat.

Nommé ministre de Bavière à Saint-Pétersbourg, ensuite, sous la Restauration, ministre à Paris, le chevalier, puis comte de Bray mourut, en 1832, au château d'Irlbach en Bavière. Les nombreux mémoires politiques qu'il a laissés seront prochainement publiés en Allemagne en un volume.

I. TALAYRACH D'ECKARDT

LETTRE AU BARON DE MONGELAS

Amiens, le 30 juin 1803.

J'ai prié Cetto[1] de vous instruire de mon arrivée à Paris et de mon départ presque subit pour Amiens, mon cher ministre. J'attachais beaucoup de prix à voir le Premier Consul, et, comme il devait s'arrêter à Amiens, je ne pouvais pas saisir d'occasion plus favorable. Je suis donc venu m'établir chez mon frère qui, en sa qualité de maire, a été chargé de tous les arrangements relatifs à la réception de Bonaparte.

L'entrée du Premier Consul a été vraiment pompeuse et imposante, un peuple immense bordait tout le chemin qu'il a parcouru dans la ville et s'étendait à plus d'une lieue au delà des murs. Partout il a été reçu avec les acclamations d'un véritable enthousiasme. Le ministre de l'Intérieur l'avait précédé. M. Chaptal est descendu chez mon frère qui l'a logé, ainsi que son fils, son neveu, M. de la Jarre, et M. Benoît, chef de la première division des bureaux de l'intérieur, homme très aimable et de beaucoup d'esprit. J'ai été charmé d'avoir

1. Ministre de Bavière à Paris.

cette occasion de faire connaissance particulière avec le ministre de l'Intérieur, qui est véritablement un homme du plus grand mérite et de la plus agréable société. Nous avons été presque constamment ensemble.

Nous avons visité les hôpitaux, les manufactures, et j'ai été charmé de voir avec quelle activité, quelle exactitude l'œil du Ministre se porte sur les moindres détails de l'administration ; comment chaque branche de l'industrie est soignée, cultivée; comment on cherche à encourager les arts et à répandre l'abondance.

La ville d'Amiens a de grandes obligations à mon frère qui, dans une place très dispendieuse et dépourvue de toute espèce d'appointements et d'émoluments, a consacré son temps et sa fortune au bien de ses concitoyens; aussi le Premier Consul et le ministre lui ont-ils témoigné la plus vive satisfaction sur son administration. Le Premier Consul n'a pas perdu une occasion de lui dire des choses flatteuses. Mon frère l'a accompagné partout, a sans cesse été avec lui, et en a reçu à son départ une très belle boîte en diamants avec une écharpe d'honneur et une lettre extrêmement flatteuse. Vous verrez dans les journaux les détails des cérémonies qui ont eu lieu, vous lirez les discours qui ont été tenus; mais je puis vous assurer que l'éclat, l'ordre, la décence et l'enthousiasme ont régné partout. L'esprit public ici est excellent, les autorités bien composées, et j'ai été charmé de voir à quel point on se rapproche des formes de l'ancien régime. Les costumes sont très beaux et appropriés aux diverses fonctions, et les femmes se mettent généralement avec goût, décence et élégance. La ville a donné un fort beau bal à madame Bonaparte, le Premier Consul y est resté beaucoup plus longtemps qu'il ne reste ordinairement à ces sortes de fêtes. L'affluence était prodigieuse, et il n'y a pas eu le moindre excès ni le moindre désordre.

Le Premier Consul ayant témoigné qu'il me recevrait avec plaisir, je me suis fait présenter chez lui : il m'a accueilli avec beaucoup de bonté, et, le lendemain, m'étant rendu chez lui pour suivre le cortège qui devait l'accompagner à la cathédrale, où il a été reçu avec les cérémonies usitées pour les rois de France, aussitôt qu'il m'a vu, il m'a pris à part et

m'a mené dans le jardin où j'ai eu avec lui une conversation de plus d'un quart d'heure.

M. de Talleyrand est parti le 28 au matin, ainsi que le ministre de l'Intérieur. Madame Bonaparte est restée toute la journée du 28; j'ai passé cette journée entière avec elle; nous avons été à la cathédrale ensemble, ensuite nous avons dîné, et de là nous avons été nous promener en bateau sur la Somme. Partout elle a été accueillie aux cris de : « Vive Bonaparte ». En effet, cet homme extraordinaire a inspiré ici une véritable affection. Dans mes conversations avec le ministre de l'Intérieur, j'ai recueilli plusieurs anecdotes qui contribuent à faire connaître plus particulièrement le Premier Consul. Tout ce qui suit sont à peu près les expressions de M. Chaptal.

Tout ce qui l'approche est pénétré pour lui d'une vénération et d'un dévouement extraordinaires. Ceux qui l'accompagnent dans son voyage actuel sont les généraux Duroc, Cafarelli, Davoult, Soult, Lauriston, les aides de camp Savary, Lebrun, le commandant des grenadiers de sa garde, le colonel Ordener, les préfets du palais, Rémusat et Salvatori; les ministres de l'Intérieur et des Affaires étrangères le joignent aux différents lieux de repos, ainsi que l'amiral Brueys, le sénateur Monge et le conseiller d'État Cretet. Aucunes des personnes ci-dessus nommées ne pénètrent auprès de lui que pour cause du service ou parce qu'ils ont été formellement appelés. Aucun ne hasarde de lui porter la parole le premier; tous ignorent ce qu'il doit faire, et ne l'apprennent qu'au moment même; car souvent un plan arrêté la veille est changé le lendemain; mais on doit être prêt à toute heure et, au plus léger signe, tout doit se mettre en mouvement. Rarement Bonaparte parle à ses aides de camp ou à ses généraux, à moins que ce ne soit pour quelque objet du service. Quand il paraît, tous se lèvent et se rangent derrière et autour de lui; les chevaux sont sellés à toute heure, la garde est toujours armée et toutes les mesures sont prises pour prévenir toute espèce de tentative. Les personnages les plus hardis sont intimidés devant lui, et il imprime une telle crainte à ceux

qui l'approchent dans les moments de représentation que les orateurs les plus rassurés sont ordinairement interdits.

Ce singulier ascendant que Bonaparte a pris sur tout ce qui l'entoure est le véritable secret de son commandement. Il leur paraît à tous, et il se sent lui-même un homme extraordinaire, chargé, de la part de la Providence, d'une grande mission et appelé à la remplir pour le bonheur du monde. Il n'y a point de sacrifice qu'il ne puisse en attendre. S'il disait à un de ses généraux : Jetez-vous dans le feu, — il le ferait sans hésiter. Ils ne croient pas qu'un ordre de Bonaparte puisse permettre la discussion, et, lorsqu'il manifeste une volonté quelconque, on suppose qu'il a de puissants motifs pour le faire, quelque bizarre qu'elle puisse paraître. Ce dévouement presque romanesque est nécessaire au chef d'un grand État, au fondateur d'une autorité naissante qui doit ne rencontrer et ne permettre aucune résistance. La moindre hésitation pourrait faire avorter les plus grands desseins, et, si l'on se permettait de délibérer sur ce qu'il ordonne, l'autorité serait perdue. Aussi n'écoute-t-il, ne souffre-t-il de conseils sur rien. Il dit qu'un homme qui prend conseil sur ce qu'il a ordonné est un homme perdu; c'est à lui d'écouter, de juger, de s'instruire avant de prononcer, mais, quand il a dit son mot, tout doit fléchir, et tout autre calcul disparaît.

Il ne faut pas croire cependant que l'attitude de tout ce qui compose sa cour soit celle de la servitude; nullement. Chacun des hommes que je viens de nommer a le sentiment de sa propre dignité et se regarde comme coopérant au grand ouvrage de la régénération de la France. L'homme auquel ils obéissent est pour eux un être supérieur envers lequel ils professent un dévouement d'amour et d'héroïsme, mais nullement d'adulation et de servilité. Ils obéissent parce qu'ils ont devant eux un grand but, parce que tout ce qu'on leur ordonne est honorable et grand; l'obéissance honore ceux qui la pratiquent quand elle se dirige vers des résultats désirables... Si Bonaparte n'avait que les caprices d'un tyran, bientôt ses amis les plus chauds l'abandonneraient, et l'idole de la veille serait renversée le lendemain. Mais comment résister à l'influence d'un homme de qui chaque mouvement porte un grand caractère, et dont l'autorité, âpre et vigoureuse au centre dont elle

part, s'adoucit en s'éloignant et en traversant les diverses branches de l'administration et les diverses divisions de l'empire? C'est un torrent écumeux quand il s'échappe du haut des monts où il prend sa naissance, mais la forte impression qui lui est donnée est nécessaire pour pousser son onde bienfaisante à travers les plaines qu'il doit féconder.

La figure de Bonaparte a le plus souvent un caractère sévère et réfléchi, mais il l'anime quelquefois par un sourire fort agréable et qui lui donne une expression de douceur et de bonté. Le son de sa voix est beau et a quelque chose de vigoureux. Il ne ménage jamais sa propre personne, soit à l'armée, soit dans le cabinet, soit même dans ses promenades ou pendant la récréation qu'il se permet; ses moindres actions annoncent un besoin remarquable d'activité, une grande force d'observation et une tendance perpétuelle vers un objet utile. Il parcourt en peu de jours tous les lieux remarquables d'une contrée, s'informe de tout, saisit le bien, le mal de chaque position, de chaque objet; les mauvais chemins, les mauvais temps, aucun de ces petits obstacles, qui arrêtent l'homme ordinaire, ne sont aperçus par lui; il faut donc que tout ce qui l'entoure s'abandonne sans hésiter aux mêmes mouvements et se dépouille de toute affection étrangère aux siennes.

Pendant qu'il était en Égypte, à la bataille d'Aboukir, il aperçut un corps de musulmans qui voulait lui couper un chemin de communication avec un détachement de son armée; il se tourne vers le général Davoult qui était près de lui et lui dit: « Davoult, prenez deux cents hommes et allez arrêter ces gens-là. » Davoult, général de division, regarda un moment cette mission comme au-dessous de son grade et se permit de dire : « Mais, général, je ne serai donc point à la bataille? — Je vous casse », dit Bonaparte. Davoult s'humilie, presse, supplie et sans plus hésiter va prendre deux cents hommes et fait ce que Bonaparte avait ordonné. Le lendemain, Bonaparte lui dit : « A présent dites vos raisons, je suis prêt à les écouter, mais quand je commande je veux avant tout être obéi. »

Pendant une marche forcée à travers les déserts de la Syrie, une demi-brigade, excédée de fatigue et accablée par la soif, ne pouvait plus avancer; les prières, l'exemple, le reproche,

rien ne pouvait plus agir sur ces malheureux que la fatigue absorbait. Bonaparte, s'approchant de la première ligne des grenadiers et parlant bas à ses généraux, mais assez haut pour être entendu des soldats les plus voisins, dit : « Ah ! je vois bien que la demi-brigade ne m'aime plus. » Les soldats plus éloignés, voyant que ce que venait de dire Bonaparte faisait une vive impression sur ceux qui l'avaient entendu, interrogent leurs camarades. Le mot circule, touche ces braves militaires; aussitôt la demi-brigade électrisée s'écrie « Vive Bonaparte ! » et elle se remet en marche.

De tous les généraux autrichiens contre lesquels il a combattu, celui qu'il a le plus estimé était Alvinzi. Il préconisait beaucoup l'archiduc et Mélas et Wurmser, parce qu'il ne demandait pas mieux que d'avoir affaire à eux, mais il craignait Alvinzi dont les dispositions habiles et la résistance opiniâtre ont failli lui arracher la victoire. Aussi, après la fameuse bataille d'Arcole où les deux armées, fatiguées par des combats successifs et des pertes presque égales, restaient encore en présence, il calcula que dans ce moment la lutte n'existait plus qu'entre les deux chefs, et dès lors il se regarda comme sûr de la victoire. « En effet, dit-il, les deux armées étaient d'égale force, lasses et épuisées toutes deux, il n'y avait donc plus qu'Alvinzi et moi qui dussions combattre; or je calculai qu'il était vieux, mal portant, fatigué, — moi, jeune, vigoureux et dispos : donc mon opiniâtreté devait l'emporter sur la sienne, et en effet il se retira. »

A Marengo, dans le moment où les colonnes autrichiennes se portaient en avant et où l'armée française fléchissait sur tous les points après la résistance la plus opiniâtre, il était debout auprès d'un arbre, la main droite appuyée sur son cheval. Plusieurs de ses principaux officiers l'entouraient, et, voyant le mouvement de l'armée, disaient entre eux, mais à voix basse : « Il faudrait sonner la retraite. » Aucun n'osait s'adresser à lui pour donner cet avis. Bonaparte les écoutait en silence, et continuait toujours d'observer les mouvements de l'armée; enfin, après avoir réfléchi quelque temps : « Allons, messieurs, s'écrie-t-il, chacun à son poste ! » Les généraux étonnés se regardèrent. « Desaix, dit-il, faites avancer la réserve, la victoire est à nous. » En effet il avait vu que les

Autrichiens n'avaient plus de troupes fraîches à lui opposer, tandis qu'il avait cinq mille hommes d'excellentes troupes qui n'avaient point encore donné. Le résultat de ce mouvement est assez connu.

Cette prodigieuse présence d'esprit qui caractérise Bonaparte est une des premières sources de ses succès. Après tant de gloire acquise dans les combats, il n'y a pas de doute qu'il n'ambitionnât avant tout l'espèce de triomphe attachée au succès d'une sage et bonne administration. Il se peut que, regardant l'Angleterre comme une rivale trop dangereuse pour la prospérité de la France, il n'ait dans le principe trop heurté ses intérêts, mais il est certain que nul pays ne peut être forcé à recevoir les produits de l'industrie d'un autre, et, si l'Angleterre a regardé comme un acte hostile la surveillance rigoureuse exercée contre l'introduction de ses marchandises, c'est une des fautes les plus essentielles de l'ancien régime qui par d'impolitiques traités de commerce a habitué l'Angleterre à regarder la France comme un marché ouvert de droit à son industrie... Je ne rechercherai point ici quelles seront les suites de cette guerre, mais je suis convaincu que Bonaparte désire la paix, et que, malgré l'éloignement que lui inspirent pour l'Angleterre les injures grossières et indécentes qu'on lui prodigue dans ce pays, il fera la paix s'il voit qu'on la désire de bonne foi; mais c'est malheureusement ce qui n'arrivera que lorsque les inconvénients de la guerre se seront fait vivement sentir ; et, pour parvenir à ce résultat, Bonaparte cherchera à épuiser, à fatiguer l'Angleterre par des armements et des préparatifs de défense ruineux.

En attendant, son voyage en France porte un caractère pacifique; il visite les ateliers, encourage les manufactures, fait réparer les routes, accorde d'importantes concessions en domaines et édifices aux villes où il passe. A Amiens, il a donné dix mille francs aux ouvriers des trois manufactures où il a été ; il a accordé des sommes pour réparer la cathédrale, ajouté un couvent avec un jardin à l'hospice de bienfaisance, donné à la ville une partie des remparts pour agrandir le port, accordé le grand édifice qui servait anciennement de séminaire pour en faire une caserne, et invité la ville à lui faire connaître

ses besoins et ses désirs, se proposant de contribuer efficacement à tout ce qui pourrait tendre à sa prospérité. Il a comblé le maire, le préfet de marques de satisfaction et d'estime, et témoigné combien il avait été touché de l'accueil affectueux et franc qu'il a reçu à Amiens... En effet, il y a été reçu comme un père, comme un ami, et cela par toutes les classes des citoyens sans distinction aucune. Amiens, à la vérité, voit chaque jour accroître sa prospérité. La rigueur avec laquelle on sévit contre la contrebande anglaise a doublé les travaux de cette ville dont les métiers se montent actuellement à plus de quinze mille, au lieu de six mille qu'elle comptait à peine il y a trois ans. Parmi les manufactures celle de M. Geusse est sans doute la plus considérable; ses casimirs peuvent rivaliser avec ceux de l'Angleterre, et il règne dans tout l'établissement un ordre qui fait le plus grand honneur à ses propriétaires...

FRANÇOIS-GABRIEL DE BRAY

(La fin prochainement.)

ÈVE VICTORIEUSE[1]

XXVIII

Vingt mois se sont écoulés. Ces vingt mois, dans la vie de Dora Sant'Anna, furent une période d'activité extraordinaire.

Il y eut d'abord son voyage de noces, avec deux étapes délicieuses : la première, Fontainebleau ; la seconde, Saint-Moritz; puis l'arrivée en Italie, l'installation dans cette villa princière de Frascati où Lelo était né. La jeune femme trouva une demeure grandiose, une galerie peinte par Jules Romain, des salles dallées de marbres rares, mais un défaut de confort qui la glaça. Elle n'avait pas le sens artistique très développé. Le goût des choses anciennes est-il, comme on l'affirme, un signe de dégénérescence? Dora en était exempte : elle avait une préférence décidée pour tout ce qui était moderne. Les gobelins qui recouvraient les murs, les cabinets précieux, les coffres italiens, la laissaient froide. Elle eût préféré des chambres confortables, des salles de bains bien outillées, à tous ces salons dorés ; un lit de cuivre anglais, à cette magnifique couche drapée de vieux brocart, surmontée d'amours qui tenaient entre leurs mains l'écusson des Sant'Anna. Elle se mit à l'œuvre, et aussitôt, en quelques jours, au moyen de meubles épars çà et là, trouvailles

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1900, 1er et 15 janvier et 1er février 1901.

faites dans les combles, elle s'arrangea un appartement plus habitable, plus chaud d'aspect.

Au mois d'octobre, Lelo la conduisit chez sa mère, à Sora, dans l'Ombrie. La perspective de cette visite l'avait importunée comme un cauchemar. Elle arriva bien décidée à être aimable, à essayer de gagner les sympathies de sa nouvelle famille. Elle se heurta à une hostilité trop solide pour que sa gentillesse pût la vaincre. L'accueil de la comtesse Sant'Anna fut poli, mais d'une frigidité décourageante. La duchesse Avellina, sa belle-sœur, lui témoigna une sorte d'amitié protectrice qui lui porta sur les nerfs. Dès les premiers moments, la conscience de déplaire lui causa une dangereuse irritation : par bravade, elle exagéra sa modernité, montra les plus mauvais côtés de son caractère et fit si bien qu'en famille on déplora de plus en plus le choix de Lelo.

Dans l'impossibilité de déloger les locataires qui habitaient le premier étage du palais Sant'Anna, les jeunes gens louèrent le palais Fardelli, via Bocca di Leone, un palais de financier plutôt que de prince, mais admirablement meublé, avec une serre magnifique, unique, qui faisait l'envie de toutes les maîtresses de maison.

Madame Verga, malgré son air étourdi, possédait un véritable savoir-faire mondain. Elle connaissait à fond la société romaine et donna à sa compatriote des conseils qui lui permirent de bien lancer sa barque. Dora ne tarda pas à se créer un cercle agréable. Pour que l'Italien fréquente assidument une maison, il faut qu'il y trouve une hôtesse sympathique, aimable et peu exigeante; la jeune Américaine avait toutes ces qualités, et, de plus, elle était amusante, originale, elle avait des yeux merveilleux, une tournure élégante : tous les amis de Lelo la portèrent aux nues. Elle eut beaucoup moins de succès auprès des femmes. Faute de mieux, elles critiquèrent, sans merci, ses manières brusques, sa voix un peu haute, son sans façon. De son côté, elle n'éprouva aucune sympathie pour les Italiennes. Elle ne les comprit pas du tout. Leur grâce innée, leur coquetterie subtile, l'inquiétaient vaguement. Elle avait beau se dire qu'elle leur était supérieure par l'instruction, par l'intelligence de la vie, elle sentait en

elles une puissance occulte qu'elle ne pouvait définir, qui l'irritait secrètement et lui paraissait redoutable. Obligée de fréquenter chez sa belle-sœur, elle s'y trouva en contact avec le monde noir. Là, elle rencontra beaucoup de courtoisie et d'amabilité; on lui témoigna une bienveillance marquée, on lui fit des avances flatteuses, mais elle en flaira la raison et se tint sur la défensive.

Bien que Dora s'efforçât de paraître tout à fait à l'aise dans ce milieu romain, elle y éprouvait une sorte d'oppression, une nostalgie de liberté, un besoin de « s'étirer », selon son expression pittoresque. Elle s'estimait très heureuse d'avoir sa mère auprès d'elle : madame Carroll n'était pas retournée en Amérique; elle avait un appartement à l'Hôtel du Quirinal. La jeune femme venait la voir chaque jour; cette visite était le but de sa promenade matinale. L'après-midi même, elle tombait souvent au milieu de la réception quotidienne, parmi un tas de vieilles filles et de vieilles femmes américaines, qui autrefois l'auraient mise en fuite et qui maintenant la reposaient. Madame Carroll était dans les meilleurs termes avec son gendre. Il avait toujours pour elle de charmantes paroles, de jolies attentions, et, par reconnaissance, elle se plaisait à combler de cadeaux le jeune ménage.

Entre Dora et la comtesse Sant'Anna, les rapports étaient moins cordiaux. Leur mutuelle hostilité perçait à propos de tout et à propos de rien. La famille de son mari était, à vrai dire, le seul nuage qu'il y eût dans la vie de la jeune femme. Elle avait réussi cependant à faire, comme elle se l'était promis, la conquête du cardinal. Les combinaisons de la vie humaine ressemblent à celles d'un jeu de patience : telles cartes attendent longtemps celles qui doivent amener la réussite. Le père de Dora, qui avait été un grand joueur de billard, lui avait enseigné cet art aussitôt que ses petites mains avaient pu manier l'instrument à pousser les billes. Elle y était devenue d'une belle force. Et ce talent devait contribuer puissamment à lui gagner les bonnes grâces de Son Éminence. De fait, le cardinal Salvoni aimait passionnément le billard : il fut surpris et charmé de trouver dans la jeune Américaine une adversaire digne de lui; la sûreté de son coup d'œil, son jeu si hardi et si franc, lui donnèrent

la meilleure idée de son caractère. Au cours des nombreuses parties qu'ils firent ensemble, il apprit à la mieux connaître et à l'apprécier. C'était la première fois qu'il se trouvait en contact avec l'esprit américain, brillant, clair comme la lumière électrique, et comme elle sans chaleur. Il l'étudia, avec d'autant plus d'intérêt qu'il le voyait se manifester maintenant, d'une manière inquiétante, dans les questions religieuses, et, plus d'une fois, ses paupières baissées dissimulèrent l'étonnement et le trouble qu'il en ressentait.

Malgré son extérieur froid et hautain, le cardinal était pitoyable aux souffrances humaines. Don Agostino, le ministre de ses bonnes œuvres, était un simple prêtre de campagne, avec le cœur de saint Vincent de Paul. Il habitait un coin du palais Salvoni, passait sa vie à porter des secours et des consolations et avait, à toute heure, ses entrées chez le prélat. Lelo avait raconté cela à sa femme. Un soir, après une partie chaudement disputée, que le cardinal avait gagnée, Dora se trouva un moment seule avec lui. Elle se mit à pousser nerveusement les boules sur le billard, puis, avec un peu de rose aux pommettes :

— Je voudrais vous demander quelque chose, fit-elle.

— Demandez, demandez, ma fille ! — répondit le cardinal que sa victoire avait mis de bonne humeur.

— Voilà... je n'ai pas l'habitude de manger toute seule les bonnes choses qui m'ont été données. Puisque je vis ici, je dois en faire profiter les pauvres de Rome. Je voudrais que vous m'indiquiez des familles, des gens que je puisse aider à sortir de la misère, mettre en état de se suffire à eux-mêmes. Je m'y emploierais avec plaisir, à la seule condition qu'ils rendront à d'autres ce que j'aurai fait pour eux. Pas de charité, l'aide mutuelle seulement : c'est mon système.

Cette fois, le cardinal ouvrit largement les yeux et laissa voir tout le plaisir que cette offre lui causait.

— Eh bien, je vous enverrai Don Agostino, vous lui expliquerez votre système, — dit-il en souriant. — Il faudra en surveiller l'application, car il est, à l'endroit des malheureux, d'une faiblesse déplorable.

Puis, posant la main sur l'épaule de sa nièce :

— *Dio vi benedica, figlia mia !* Dieu vous bénisse, ma fille !

— ajouta-t-il affectueusement. — Je suis content de voir que, sur ces questions-là, nous serons toujours d'accord.

Et Dora n'avait pas manqué d'expliquer à Don Agostino ses idées en matière de bienfaisance. Elles lui causèrent, naturellement, une profonde stupéfaction, puis il finit par reconnaître qu'elles avaient du bon et entra, corps et âme, dans le système de la jeune Américaine. Il était ravi de voir l'intérêt qu'elle prenait à ses protégés, il lui pardonnait d'être hérétique, chantait ses louanges à tout venant et priait pour elle avec une ferveur naïve et touchante.

Dix mois après son mariage, la comtesse eut la joie de donner un fils à son mari, un rejeton d'une beauté et d'une vigueur merveilleuses. Elle en éprouva une satisfaction d'autant plus vive qu'elle avait eu le temps d'apprendre combien le sentiment de la race et de la paternité est fort chez l'Italien. La naissance d'un héritier ne détendit pas ses relations avec sa belle-mère. Se sentant plus forte, de par sa maternité, elle se montra encore plus cassante. Chaque matin, la nourrice portait le petit Guido au palais Sant' Anna. La comtesse s'arrangeait toujours de manière à l'aller revoir l'après-midi au Pincio. L'hygiène anglaise à laquelle il était soumis la remplissait d'appréhensions : la tête nue, les membres libres, le grand air, les sorties par tous les temps, et cela à Rome! C'était de la folie pure. A la prière de sa mère, Lelo avait essayé quelques représentations: la jeune femme avait catégoriquement déclaré qu'elle entendait élever son fils à l'américaine, lui faire des muscles, une santé propre à la vie active. La crainte perpétuelle que le bébé ne fût la victime de ces innovations entretenait au cœur de la grand'mère une colère latente.

En somme, pendant les vingt mois qui venaient de s'écouler, Dora avait eu beaucoup de bonheur. Un soir, dans les premiers jours d'avril, elle inaugurait, à sa réception du jeudi, la lumière électrique qu'elle avait fait mettre à grands frais au palais Fardelli. Ces beaux salons italiens, aux plafonds peints, aux dorures merveilleuses, en avaient reçu comme une vie nouvelle. Les fleurs, les verdures, la disposition des meubles, la serre artistement éclairée, les portes ouvertes sur la salle de billard, la fumée de quelque

cigares et de quelques cigarettes féminines, faisaient un ensemble sympathique, tiède au regard et bien moderne. On causait, on discutait, on flirtait. Il y avait là des grandes dames italiennes aux physionomies ardentes et mobiles, portant admirablement des toilettes d'un goût douteux, des bijoux royaux, puis des Américaines aux visages sereins et froids, mieux habillées et moins élégantes. C'était un contraste curieux de races et d'éducations diverses, une illustration vivante du Vieux Monde et du Nouveau. Et parmi ces femmes apparaissaient de belles têtes d'hommes aux yeux mélancoliques, des figures masculines dont les lignes sculpturales prêtaient à l'habit noir quelque chose de noble et de vraiment viril.

Dora, toujours svelte, embellie par le mariage et la maternité, vêtue d'une robe de dentelle blanche sur fond rose, se promenait de long en large dans la serre avec le marquis Verga.

— Croyez-vous, — demanda celui-ci, — que votre mari accepte cette place de maître des cérémonies qu'on lui a fait offrir officieusement? Je lui en ai parlé ce matin, il m'a répondu qu'il y penserait.

— Mauvais signe! dit la jeune femme en secouant la tête. Quand un Italien vous répond : « *Ci pensero...* », c'est parce qu'il n'a pas le courage de formuler le refus qu'il a dans la tête. Je ne sais si c'est faiblesse ou bonté.

— L'un et l'autre! répliqua le marquis avec le sourire.

— Peut-être... Non, voyez-vous. Lelo n'acceptera pas. Il a trop d'attaches de l'autre côté. Et sa famille a sur lui une influence occulte. Il ne veut pas en convenir, mais je le sens, il est plutôt moins « blanc » que lorsque je l'ai connu. C'est un peu humiliant pour moi. Je me console en me disant que sa chère amie, la princesse Marina, n'a pas mieux réussi à le convertir! — fit-elle avec un petit rire nerveux. — Du reste, le caractère italien me déconcerte au point de me faire perdre tous mes moyens. Vous êtes charmants, mais glissants comme des anguilles. Par exemple, quand je fais un reproche à Lelo, si je lui donne une minute pour réfléchir, une seule, il me prouvera que c'est moi qui ai tort et, sur le moment, j'ai la bêtise de le croire!

— C'est cela, c'est cela même! — fit le marquis en riant

de bon cœur; puis, reprenant son sérieux : — Votre mari fait cependant grand cas de votre jugement; il demande toujours votre avis.

— Pour ce qui regarde les affaires, la maison... mais, pour le reste, il m'échappe.

— C'est un grand bonheur que vous ayez eu un fils. Il vous donne une puissance que vous n'auriez jamais obtenue du vivant de votre belle-mère.

— Je le sais... Vous autres Italiens, vous n'êtes que des Orientaux, vous ne savez pas encore ce que c'est que la femme.

— Possible! possible!... Mais, pour en revenir à notre affaire, il faut que vous tâchiez de décider Lelo à demander cette place.

— J'essayerai... sans espoir de réussir! Il ne voudra pas porter un autre coup à sa mère. Elle n'est pas encore remise de celui qu'il lui a donné en épousant une Américaine.

— N'importe, ne vous découragez pas. Savez-vous que la marquise d'Anguilhon a obtenu de son mari qu'il se présente à la députation? Et il vient d'être élu.

— Ah bah!

— Oui. Et, si quelqu'un avait l'air d'être décidé à ne rien faire, c'était bien lui.

— Mais elle a mis du temps à le convertir!... Les Européens me font l'effet d'être enracinés. Quand on propose quelque chose à un Américain, il a bientôt répondu oui ou non; vous autres, vous semblez descendre en vous-mêmes, à des profondeurs effroyables, avant de vous décider. Je commence à m'y accoutumer, mais ce que cela m'a donné de grincements de dents!... Savez-vous qu'en vingt mois j'ai fait merveille, étant donnés les obstacles connus et inconnus, les préjugés auxquels je me suis heurtée? Quand j'y réfléchis, je ne peux m'empêcher de ressentir un peu d'admiration pour moi-même. Si j'étais restée en Amérique, je n'aurais jamais su ce que je valais.

— J'avoue que, connaissant votre caractère et celui de Lelo, j'aurais cru que votre char conjugal crierait davantage.

— Ah! c'est que je mets de l'huile dans les roues, cons-

tamment, de l'huile de sagesse, qui coûte très cher! — fit la comtesse avec une mine sérieuse.

Puis, comme pour changer le sujet de la conversation :

— A propos, vous savez que les Ronald sont à Paris...

— Vraiment?

— Henri a été envoyé pour représenter les États-Unis au Congrès international de chimie.

— Viendront-ils à Rome?

— A Rome! oh! sûrement non : mon cher oncle ne m'a pas encore pardonné mon mariage. Nous ne nous écrivons plus. Les lettres d'Hélène même ne sont pas très cordiales. J'ai continué la correspondance avec elle pour ne pas rompre ce lien de famille qui me rattache aussi à mon pays... C'est curieux, je n'ai jamais tant aimé l'Amérique que depuis que j'en suis éloignée.

— Quand vous écrirez à madame Ronald, présentez-lui mes hommages,

— Ce sera fait. Je vais justement lui écrire, ce soir même. pour la prier de me choisir quelques jolies toilettes de printemps... Et puis, je vous promets de livrer un dernier assaut à mon cher époux au sujet de cette place. Si j'échoue cette fois, je reviendrai à la charge quand il y aura une autre vacance. Donnez-moi du temps : vous savez que Lelo est un enraciné!

Comme la jeune femme disait cela, la soirée tirait à sa fin. Plusieurs de ses hôtes se levèrent et vinrent prendre congé d'elle : ce fut le signal du départ; il n'était pas loin de minuit.

— Attends-moi, — dit Lelo à un de ses amis, — je t'accompagne jusqu'au club.

— Vous sortez, à cette heure-ci? fit Dora d'un air mécontent.

— Oui, j'ai besoin de prendre l'air. (Prendre l'air est le prétexte favori du mari italien.) Je reviens dans quelques minutes.

Après avoir donné l'ordre de tout éteindre, la comtesse alla faire sa visite accoutumée au petit Guido. Debout près du berceau, avec une expression de douceur très rare sur son visage, elle regarda l'adorable tête couverte d'épaisses boucles brun cuivré, observa le sommeil de l'enfant; puis, ayant

pris d'une tendre pression la température des petites mains, elle se retira à pas légers.

Malgré la défense répétée de son mari, elle l'attendait presque toujours. Ses journées étaient si remplies que souvent elle ne trouvait pas un autre moment pour faire sa correspondance. Ce soir, elle voulait non seulement écrire à madame Ronald, mais encore tenir la promesse qu'elle avait faite au marquis Verga. Elle avait elle-même le plus vif désir de voir Lelo à la cour. Il l'avait présentée au roi et à la reine. Sur ses instances réitérées, il l'avait conduite, cet hiver, à deux bals du Quirinal. Ces démarches avaient en quelque sorte inspiré l'offre officieuse qui lui était faite, mais Dora sentait bien qu'il ne se compromettrait pas davantage.

Elle quitta sa toilette de soirée, enfila une merveilleuse robe de chambre rose pâle, garnie de flots de dentelles et de rubans, puis elle vint s'asseoir auprès du feu, et, son buvard sur les genoux, sous la lumière électrique d'une haute lampe, elle se mit à écrire. Elle remplit huit pages de son écriture mince et grande, une écriture extravagante, bien caractéristique de son originalité. Sa lettre achevée, elle jeta un regard sur la pendule : il était une heure, Lelo avait promis de rentrer tout de suite et, comme d'habitude, il n'avait pas tenu sa parole. Cette réflexion de la jeune femme amena une petite contraction au coin de ses lèvres. Au moment où Sant'Anna faisait une promesse à sa femme, il avait bien l'intention de la tenir; mais, habitué à ne jamais remonter le courant, il se laissait entraîner par un ami, par la tentation d'une partie de cartes, par un rien. Il avait ensuite des excuses géniales, comme l'Italien seul sait en trouver, avec des mots tendres, qui désarmaient Dora. Elle pardonnait, et s'en voulait bientôt de sa faiblesse.

Pendant qu'elle était là, à attendre, dans le profond silence de la nuit, elle se prit à songer à tout ce qui s'était passé depuis vingt mois. Peu à peu, sa pensée s'engourdit de fatigue, les images devinrent confuses derrière son front et, renversant la tête en arrière, elle s'endormit dans un fauteuil.

Il était près de deux heures quand Lelo rentra. Au lieu d'accompagner simplement son ami jusqu'au club, comme il

en avait d'abord l'intention, il était monté. On lui avait proposé cinq parties d'écarté; il en avait joué dix, quinze, avec une déveine croissante. La déveine exaspère l'Italien bien plus que la perte d'argent : lorsque Lelo apparut sur le seuil du petit salon, il avait l'air de très mauvaise humeur.

La jeune femme, plongée dans le premier sommeil, ne l'entendit pas.

— Dora! appela-t-il.

Et Dora eut un sursaut, ouvrit les yeux et se mit debout.

— Pourquoi n'êtes-vous pas couchée? C'est insupportable de vous trouver toujours pelotonnée comme un chat à guetter mon retour!

— Vous aviez promis de rentrer tout de suite; j'avais une lettre à écrire, et puis je voulais vous parler à propos de cette place.

Si Dora n'avait pas eu les yeux encore pleins de sommeil, elle aurait vu, à la physionomie de Lelo, que le moment était mal choisi.

— Nous y voilà! fit le comte.

— Avez-vous réfléchi, comme vous l'aviez promis à Verga?

— Parfaitement.

— Et qu'allez-vous faire?

— Remercier... et refuser.

— Oh! Lelo, j'avais espéré...

— Vous avez eu tort. Je ne veux pas aliéner ma liberté et m'attirer des *seccature*, des tracasseries.

— Dites-moi plutôt que vous craignez de déplaire à votre famille.

— C'est cela même. Vous avez deviné.

— Mes désirs ne comptent donc pour rien? Votre mère, votre sœur, vous sont plus que votre femme?

— Vous voulez me faire une scène? Alors, bonsoir!

Et Lelo tourna les épaules et quitta le salon.

La jeune femme demeura, pendant quelques secondes, comme pétrifiée par le saisissement, puis un flot de sang rougit jusqu'à ses oreilles, deux grands éclairs jaillirent de ses yeux, la colère amincit le bas de son visage.

— Ah! c'est ainsi! — s'écria-t-elle tout haut, — eh bien, nous verrons!

XXIX

En général, on connaît peu et mal les Italiens. On les croit volontiers ardents, passionnés, enthousiastes, faux et traîtres. Rien n'est moins exact. Le feu qui anime leurs yeux, leurs gestes, et colore leurs lèvres, n'est qu'à la surface. Ce sont des esprits froids, calculateurs et subtils, des sages avec des flambées de passion, des faibles avec des accès de force, des égoïstes avec des élans de bonté et de dévouement. Leur langue, que l'on imagine faite pour la guitare, est au contraire sévère, noble, difficile à manier. Elle ne se prête ni à la conversation ni au roman, mais elle est, par excellence, l'instrument de la poésie et de la philosophie. Race et langue italiennes ont conservé longtemps une harmonie et une rigidité classiques. Elles ont enfin commencé leur évolution ; et cette évolution, hâtée par la liberté reconquise, par la science et par les mariages étrangers, tend à une résurrection glorieuse.

Les Italiens et les Français ont bien eu la même mère, et non le même père. Les Italiens sont les fils aînés et légitimes de la race latine ; elle leur a donné sa beauté de lignes, sa noblesse d'allures, sa douceur féminine. Puis, la grande dame a été violée par les Barbares, sur les champs de bataille, et de ce viol les Français sont nés. Gaulois et Francs ont laissé en eux leur empreinte, quelque chose de leurs rêves, de leur génie ; ils leur ont fait des corps agiles, des traits heurtés et irréguliers, qu'ennoblit et idéalise toujours l'âme maternelle. Cette demi-fraternité explique l'antagonisme latent qui existe entre les deux peuples, leurs brouilles, leurs réconciliations, leurs accès de haine et de tendresse. La dissemblance atavique de leurs caractères est surtout remarquable dans l'amour et dans le mariage. C'est un article de foi, chez les Américaines, que l'Italien fait pour l'étrangère un meilleur mari que le Français, et c'est incontestable. Sa nature, bien qu'affinée, est beaucoup plus simple. Dans sa vie conjugale, il n'a pas besoin d'art, d'illusions, d'idéalité. Il demande que sa femme soit jolie, qu'elle

lui donne des enfants, qu'elle empiète le moins possible sur sa liberté, ne l'excède pas avec des sentimentalités et tienne compte de ses nerfs. Comme l'avait dit la marquise Verga, il est infidèle, mais constant. Si quelque bonne fortune se présente, il y fait honneur par dignité masculine : c'est une infidélité d'épiderme, et chez lui l'épiderme est très sensuel. Il a un goût prononcé pour la race saxonne : un secret instinct de sélection lui fait rechercher l'Anglaise et l'Américaine. De leur côté, l'Anglaise et l'Américaine sont irrésistiblement attirées par l'Italien. Elles, qui sont accoutumées à des hommes d'action, s'éprennent avec une facilité extraordinaire de cet être de paresse et de rêve. Elles ne le comprennent pas, mais elles l'aiment avec d'autant plus d'illusions. C'était le cas de Dora. Son mari était pour elle un mystère vivant qui l'intéressait, l'exaspérait et la charmait.

Comme la plupart de ses compatriotes, Lelo avait la colère prompte et vite apaisée, puis des accès de mutisme nerveux encore plus déconcertants, causés par une légère contrariété, un mot trop vif de sa femme, la présence même d'une personne antipathique, déterminés souvent par ces passages de mélancolie, ces curieuses rêveries auxquelles sont sujets les hommes de race très ancienne. Dora prétendait qu'alors il se mettait en boule à la manière des hérissons ; parfois, elle lui disait avec le plus grand sérieux : « Lelo, je vous en prie, ne vous mettez pas en boule!... » Le mot, très juste et irrésistiblement drôle en anglais : « *Don't curl up!* » avait fait fortune dans le clan italo-américain et on l'y répétait couramment. Lorsque la comtesse voyait son mari en boule, elle se faisait toute petite et ne s'en approchait pas. Quand il revenait à l'attitude normale, il la remerciait par un sourire, par un mot affectueux, de l'avoir laissé tranquille. Un jour, il dit à sa femme, à propos d'une divergence d'idées, qu'elle ne comprendrait jamais l'âme latine : elle en fut piquée au vif. Le mot et la chose excitèrent ses railleries, elle s'en moqua impitoyablement, mais au fond elle sentait bien que l'âme latine était un ensemble de sentiments, de sensations, qui lui échappait.

Aussi bien elle ne s'était pas vantée, en disant au marquis Verga qu'elle mettait de l'huile dans les roues du char conju-

gal. Elle avait appris à peser ses paroles, s'était efforcée d'atténuer sa brusquerie. Madame Carroll, qui connaissait son caractère, n'en revenait pas. Jusqu'à son mariage, Dora n'avait vraiment songé qu'à elle-même ; elle s'oubliait maintenant, et cela ne lui coûtait pas. Lelo était devenu son objectif unique ; c'était son bon plaisir qu'elle consultait, et non plus le sien propre. Elle voyait très clairement les défauts et les faiblesses de son mari, mais elle les attribuait à son éducation. Elle rendait sa famille responsable de sa mauvaise humeur, de ses petites injustices, de ses entêtements. C'était contre cette famille, contre elle seule, que se tournait la colère de la jeune femme... C'était à sa belle-mère, à sa belle-sœur qu'elle en voulait, après cette fin de soirée orageuse, tandis qu'elle se déshabillait avec des doigts tremblants de rage et répétait :

— Ah ! c'est ainsi !... eh bien nous verrons !

L'homme, en général, a une facilité admirable pour oublier ses torts. L'Italien sait les réparer comme pas un : *rimediare*, «réparer» est son fort. Le lendemain matin, Lelo entra chez sa femme avec un visage reposé, rayonnant de bonne humeur, et lui proposa pour l'après-midi une promenade en phaéton. C'était un des plus grands plaisirs qu'il pût lui faire. Elle n'eut pas le courage de se punir elle-même en refusant : elle accepta, mais avec un air d'indifférence parfaitement digne. Du reste, à son réveil, une idée géniale lui était venue, une idée qui lui avait fait pousser un petit cri de joie et l'avait remise promptement sur pied.

L'hiver précédent, Dora, dont l'installation était incomplète, avait imaginé de donner des dîners, des soupers, des thés au Grand-Hôtel. Lelo y consentit non sans peine. Cette innovation provoqua de vives critiques ; dans la société noire, on s'en moqua spirituellement. Mais dîners, soupers, thés eurent un succès inattendu. Des princes, des ducs, possesseurs de palais, de maisons royalement montées, se mirent à recevoir, eux aussi, au Grand-Hôtel, et trouvèrent cela plus simple et plus économique. Leur exemple fut suivi. Et maintenant, à Rome, de très grandes dames viennent exhiber leurs toilettes, leurs épaules, leurs bijoux héréditaires, dans le décor banal d'un restaurant, comme des enrichies de la veille. Ces

dînettes à l'américaine, succédant aux beaux repas aristocratiques d'autrefois, sont plutôt pénibles à voir, et Dora, qui les a mises à la mode, a sans doute un gros péché sur la conscience. Cette année, cependant, l'éclat de sa maison, tout à fait organisée, lui avait permis de recevoir chez elle, et son mari entendait bien que désormais il en fût toujours ainsi.

Le surlendemain de la scène qui l'avait si cruellement mortifiée, la jeune femme offrait un grand dîner au nouvel ambassadeur des États-Unis, un ami particulier de sa famille. Les invitations étaient lancées depuis huit jours. Ce dîner, auquel étaient priés des membres du corps diplomatique, des Romains, son beau-frère et sa belle-sœur, ce dîner, par la décoration de la table, serait blanc. Blanc ! tout blanc ! Voilà l'idée triomphante qui lui était venue. Ah ! on voulait ramener son mari dans le parti noir ! Eh bien, elle ferait un coup d'État et lancerait définitivement sa profession de foi. Quelle jolie revanche ! Cette pensée mit toute la journée des lueurs de malice dans ses yeux clairs. Elle demanda à Lelo de lui laisser l'entière responsabilité des ordres et des arrangements : elle voulait, dit-elle, essayer de se tirer d'affaire toute seule. Il ne devait rien voir, rien savoir. Il promit gaiement de ne pas regarder,

Le hasard favorisa le plan de Dora. A déjeuner, le comte reçut une dépêche : de Frascati, son chef d'écurie lui annonçant que son cheval favori était malade. Il partit aussitôt, emmenant le vétérinaire. Toutes les fleurs que la comtesse avait commandées arrivèrent dans l'après-midi et, portes fermées, elle passa plusieurs heures à en parer la table. Elle y travailla sous l'impulsion de sa rancune, jouissant d'avance de la figure que feraient son beau-frère et sa belle-sœur... et son mari. Son mari ! ah ! ceci l'amusait moins. Serait-il bien en colère ? Elle aperçut tout à coup la hardiesse de l'acte qu'elle allait commettre. Un instant, elle le regretta, à cause du cardinal, qui le désapprouverait, puis elle haussa les épaules. « Tant pis ! il fallait bien donner une leçon à tous ces Sant'Anna et leur montrer de quoi l'Américaine est faite ! »

Lelo rentra de Frascati juste à temps pour s'habiller. A huit heures, tout le monde se trouvait réuni au salon. Lorsque le maître d'hôtel eut lancé la phrase d'étiquette, le comte offrit

son bras à l'ambassadrice des États-Unis. Comme il arrivait au seuil de la salle à manger, ses yeux tombèrent sur la table magnifiquement dressée. Il pâlit de saisissement et dut se mordre la lèvre pour réagir contre la colère soudaine qui éclatait en lui. Un dîner blanc !... Elle avait osé cela !... Personne ne pouvait s'y méprendre. Les ors du plafond, les boiseries d'acajou, les livrées rouges et vertes des valets de pied, faisaient ressortir impitoyablement la couleur symbolique. Blancs, les petits abat-jour des flambeaux ; blanches, les roses qui s'élançaient du surtout d'argent ; blancs, les camélias, les œillets, les muguets jetés harmonieusement sur la nappe de Flandre où étaient tissées les armes des Sant'Anna. En prenant sa place vis-à-vis de son mari, Dora rencontra ses regards étincelants : elle les soutint sans bravade et sans faiblesse, serrant un peu les lèvres pour se roidir en elle-même. Puis, tournant la tête vers le duc et la duchesse Avellina, elle vit, avec une satisfaction intense, leurs physionomies altérées et déconfites.

Donna Pia se remit très vite et, promenant les yeux sur la table :

— On dirait un dîner de fiançailles, — fit-elle assez imprudemment.

— Un dîner politique, plutôt ! — répliqua la comtesse. — Le blanc est de mise, lorsqu'on reçoit un ambassadeur auprès du roi d'Italie, — ajouta-t-elle avec un sourire à l'adresse de son compatriote.

— Ah ! c'est vrai, j'avais oublié ! — fit la duchesse avec une impertinence de grande dame. — C'est une très jolie idée que vous avez eue là.

— N'est-ce pas ? — fit Dora de l'air le plus innocent. — Je suis contente qu'elle vous plaise.

Seuls, les Romains qui se trouvaient là sentirent l'animosité, la colère qui se cachaient sous ces paroles aimables. Il y eut un moment de froid et de malaise produit par les fluides qui extériorisaient l'hostilité des deux jeunes femmes. Avec sa belle humeur, la comtesse l'eut bien vite dissipé et, pendant le reste du repas, elle sut éviter tout ce qui aurait pu troubler de nouveau la sérénité de l'atmosphère. Le dîner devait être suivi d'une réception au cours de laquelle il y aurait

de la musique. Aussitôt après le café, le duc et la duchesse Avellina se retirèrent, sous prétexte d'un engagement. Aucun des invités ne s'y trompa : cette manœuvre était bel et bien une protestation politique.

Le marquis Verga fut le seul, cependant, à soupçonner toute la vérité. Curieux de savoir s'il avait deviné juste, il saisit un moment propice et, séquestrant son ami :

— Quelle bonne inspiration tu as eue de donner ce dîner blanc !

— Tu trouves ?... Eh bien, tu peux féliciter ma femme : car l'idée est d'elle, tu aurais pu t'en douter. C'est une surprise qu'elle m'a faite.

— Ah ! elle est bien bonne ! elle est bien bonne ! s'écria le marquis en riant.

— Elle me semble mauvaise, à moi ! — fit Sant'Anna sans se dérider. — Ces Américaines ont le diable au corps !

— A qui le dis-tu !... Là, pourtant, la comtesse t'a rendu un service, en arborant la couleur vraie de tes opinions. Cela fermera la bouche à ceux qui prétendent que tu te réserves pour le cas où ton oncle serait élu pape.

Une flamme passa sur le visage de Lelo.

— *Imbecilli !* imbéciles ! — fit-il avec l'expression de dédain cinglant que l'Italien sait donner à ce mot. — Ceux-là me connaissent mal. Si mon oncle, devenu pape, suivait la politique de ses prédécesseurs, je solliciterais immédiatement un office à la cour, pour montrer mon loyalisme envers l'Italie : car je suis Italien... je l'ai senti dans toutes mes fibres lors de la défaite d'Adoua ! — conclut-il en abaissant ses paupières.

— Je n'en doute pas. En attendant, ce dîner blanc, offert à l'ambassadeur des États-Unis, sera considéré comme une courageuse initiative. Ne t'avise pas de la renier.

— Si je ne le fais pas, c'est par respect pour moi-même. Dora mériterait une leçon.

Pendant cette conversation, dont elle devinait le sujet, la jeune femme avait épié, non sans inquiétude, la physionomie de son seigneur et maître ; elle ne l'avait point trouvée rassurante. Quelques minutes plus tard, le marquis la tirait à part et lui disait avec un sourire :

— Ah ! comtesse, comtesse ! vous allez trop vite en besogne !

— Vous me blâmez ?

— Comme mari, oui. Une femme n'a pas le droit de prendre de telles initiatives. Maintenant, Lelo, par esprit de contradiction, pour apaiser les siens, va faire un pas en arrière.

— N'importe, j'ai eu ma petite satisfaction. Et tout le monde saura demain de quel parti nous sommes.

— Oui, mais rappelez-vous notre proverbe : *Chi va piano va sano !*

Pendant le reste de la soirée, Dora chercha en vain à rencontrer le regard de son mari. Malgré sa bravoure naturelle, elle ne laissait pas que de redouter le moment où il lui faudrait affronter ses reproches. A mesure que les groupes de ses hôtes s'éclaircissaient, son appréhension augmentait. Lorsque vers une heure du matin tout le monde fut parti, elle donna ses derniers ordres et alla rejoindre Lelo qui, ce soir-là, n'avait pas eu besoin de prendre l'air.

En entrant dans le petit salon où il l'attendait, debout devant la cheminée, la physionomie « sauvage », comme disent les Anglais, elle eut un petit rire nerveux ; puis, s'approchant de lui, elle baissa la tête, croisa ses doigts endiamantés au-dessus de son front comme pour se préserver de quelque projectile :

— Ne me foudroyez pas ! dit-elle.

Elle était si drôle ainsi, que Lelo eut de la peine à réprimer un sourire.

— J'ai eu tort, — ajouta la jeune femme en se redressant.

— Ah ! vous me faites la grâce de le reconnaître !

— Oui, parce que ma conscience me l'a dit... un peu tard, c'est vrai. Je me suis laissée emporter par le plaisir de me venger de votre rebuffade de l'autre soir... et par le désir que j'ai de vous voir Italien.

— Italien ! — répéta Lelo, en ouvrant tout grands ses yeux magnifiques. — Et qu'est-ce que je suis, s'il vous plaît ?

— Romain. Votre famille est Romaine ; elle a une religion, et pas de patrie. La patrie, c'est le drapeau, ce n'est pas l'église.

Sant'Anna demeura comme saisi.

— Elle est forte, celle-là ! balbutia-t-il.

— C'est la vérité. Votre fils sera Italien, du reste; vous ne pouvez pas être dans un autre camp que lui.

Les paupières du comte battirent, il effila nerveusement sa moustache. La comtesse reprit :

— Je ne blâme pas les vôtres. .

— Vous êtes bien bonne!

— Je ne les blâme pas, — continua-t-elle imperturbablement, — parce qu'ils ne peuvent guère penser autrement qu'ils ne font; mais ils cherchent à vous ramener au Vatican, c'est ce qui m'enrage.

— Ce qui vous enrage, c'est de ne pas faire partie de la cour. Votre ambition n'est pas tant de me voir maître des cérémonies que de devenir dame d'honneur de la reine. Vous autres Américaines, vous êtes insatiables. Un de ces jours, vous allez me demander de prendre ce titre de prince napolitain qui est dans la famille!

— Non, non, jamais. Je ne suis pas assez stupide pour vouloir changer ce beau nom historique de Sant'Anna contre un nom que personne n'aura jamais entendu à Rome. Du reste, une couronne fermée m'effrayerait.

— C'est heureux!... Et maintenant nous sommes blancs... blancs! — répéta rageusement le comte, — vous l'avez proclamé et je ne vous démentirai pas : que cela vous suffise... Mais tant que ma mère vivra, nous nous en tiendrons là de nos démonstrations politiques. Je ne veux ni l'offenser, ni la peiner davantage. Vous considérez ces égards comme des sentimentalités méprisables : ces sentimentalités sont dans mon caractère latin, je vous prie de les respecter à l'avenir. Demain, ces satanés journaux feront de votre dîner blanc le sujet de leur chronique mondaine; les uns me loueront, les autres m'insulteront. Voilà ce que vous aurez gagné.

— Je n'avais pas prévu cette conséquence, — fit Dora confuse, — je regrette.

— Non, vous n'aviez pas prévu! S'il y a des femmes qui pensent, il y en a joliment peu qui réfléchissent, et, sûrement vous n'êtes pas de celles-là... Vous auriez dû savoir que l'on n'en use pas si librement avec les gens et les choses du Vieux Monde. Rome, qui n'a pas été bâtie en un jour,

selon le proverbe, ne saurait non plus être démolie en un jour, même par les Américaines.

— Après tout, — fit la jeune femme avec un peu d'impatience, — le mal n'est pas si grand. Il est toujours honorable d'avoir le courage de ses opinions.

— Quand cela est nécessaire, oui... mais quand cela ne sert qu'à vous attirer des ennuis, c'est idiot !

La comtesse, qui était restée debout, mit ses bras autour du cou de son mari.

— Voyons, Lelo, ne croyez-vous pas que vous m'avez dit assez de choses désagréables pour ce soir? Vous devez être soulagé.

La jeune femme était là devant son mari, les joues colorées, les yeux luisants entre leurs longs cils, très jolie dans sa toilette de souple satin blanc, toute parfumée par les fleurs de son corsage. Sant'Anna détourna son regard pour échapper à la séduction de cette jeunesse et de cette élégance; il essaya même de se dégager de l'étreinte, mais elle la resserra, puis, par une inspiration assez extraordinaire chez celle qui avait été mademoiselle Carroll :

— Allons voir bébé ! dit-elle.

Et le comte, subitement pacifié, la physionomie détendue par la pensée de son fils, se laissa emmener sans résistance.

XXX

L'amour avait donné à la vie de madame Ronald, aussi bien qu'à celle de Dora, une autre direction, et les vingt mois écoulés furent également pour elle une période de grande activité.

Son changement de religion avait mis en émoi toute la société de New-York. La présidente des *Colonial Dames* abandonnant cette élégante Église épiscopale d'Amérique pour se faire catholique romaine ! C'était outrageant. On fut assez libéral pour ne pas lui retirer ses honneurs, mais sa conversion choquait d'autant plus qu'aux États-Unis le catholicisme est généralement considéré comme la religion des Irlandais

et des pauvres. La vanité lui est un obstacle formidable. Le jour où quelques converties de première classe le mettront à la mode, il sera bien près d'avoir gagné la bataille. En attendant, il semble faire d'assez rapides progrès. Prendra-t-il définitivement racine? Les croyances sont comme les germes : le sol où elles tombent les nourrit ou les tue. Si le catholicisme vit aux États-Unis, il y aura son évolution, il s'y développera comme il s'était développé dans l'âme de madame Ronald. Le cerveau américain sera le creuset d'où il sortira purifié de ses scories. Il deviendra plus viril et plus sain, moins sensuel et moins mystique. Il acceptera les découvertes de la science comme des révélations, reconnaîtra les forces psychiques et naturelles qui font les miracles. Il pratiquera, non plus la charité qui humilie, mais la fraternité qui relève. Il enseignera décidément à l'homme sa vraie mission, son rôle d'artiste et d'ouvrier dans l'œuvre universelle. Il deviendra cela, ou il demeurera l'apanage des Irlandais, des petits et des ignorants. Du reste, le catholicisme, intangible dans son essence, a autant de caractères qu'il y a de peuples et de races. En Angleterre, il est rigide, simple et mâle; en Espagne, sensuel, sauvage et fanatique; en Italie, faible et superstitieux; en France, sentimental et idéaliste... On peut dire qu'il a son corps dans la race saxonne, son âme dans la race latine et qu'il aura probablement son esprit en Amérique.

Dès son retour, Hélène fut interviewée, assaillie de questions. Elle eut de furieux assauts à soutenir. Ses amies s'étonnèrent qu'elle eût embrassé une religion faite de superstitions grossières. Elle répondit, de son ton le plus absolu, que ces dames parlaient de ce qu'elles ne connaissaient pas, qu'il y a un catholicisme inférieur et un catholicisme supérieur, — où avait-elle pris cela, bon Dieu ! — et que ce dernier, le sien, était une religion très avancée, la religion de l'avenir. Elle montra triomphalement la logique, l'enchaînement des dogmes symboliques, sortant de la légende de l'Eden, et la poésie, la spiritualité du culte. Elle déclara, enfin, qu'elle aimait mieux appartenir à une Église ayant un chef visible, attendu qu'un corps avec une tête, même imparfaite, est préférable à un corps sans tête. Dans sa bizarre apologie, elle mit cette

ardeur caractéristique que l'Américaine emploie à propager une idée. Elle ne se douta pas un instant qu'elle nageait en pleine hérésie. L'abbé de Rovel eût été émerveillé à la fois et horrifié de voir comment la lettre du catéchisme avait prospéré dans ce cerveau de Transatlantique.

Mademoiselle Beauchamp éprouva un très grand chagrin de ce qu'elle appelait la folie de sa nièce. Elle en accusait le séjour au couvent de l'Assomption. Elle ne fit jamais aucun reproche, pas même la plus légère allusion ; cette réserve seule montrait combien le sujet lui était pénible. Hélène, s'étant invitée à déjeuner chez elle un vendredi, on lui servit des aliments maigres. La jeune femme ne put s'empêcher d'admirer le sentiment du devoir dont témoignait cette attention.

— Un bon point pour vous, tante Sophie ! — dit-elle en souriant. — Vous mériteriez de devenir catholique.

— Merci ! — répondit la vieille fille en se redressant de toute sa hauteur physique et morale. — La religion de mes parents me suffit ; elle a fait plusieurs générations d'honnêtes gens.

Madame Ronald trouva dans sa foi nouvelle, non pas la paix complète qu'elle avait espérée, mais des joies très douces et une croissante satisfaction intérieure : son âme s'affina, se nuança d'une façon merveilleuse ; elle resta incapable, cependant, de ces grands coups d'ailes qui rompent à jamais les liens terrestres. Hélène eut le bonheur de rencontrer parmi les prêtres de Saint-Patrick, sa paroisse, un Américain d'origine irlandaise sur qui semblait être tombé le manteau du cardinal Manning, un homme qui aimait l'humanité pour elle-même. Le père O'Neill sut tourner le cœur et l'esprit de la nouvelle convertie vers les malheureux. Sous son inspiration, madame Ronald mit en pratique le principe de cette assistance mutuelle qui est la forme élevée de la charité. Elle se livra à un véritable sauvetage matériel et moral d'êtres humains ; elle y trouva un intérêt — *an excitement* — de plus en plus vif, et des jouissances qui lui firent mépriser toutes les autres. Au lieu de cette fameuse ligue contre le luxe qu'elle avait rêvé un jour de créer, elle fonda une ligue contre le vice, la saleté, la laideur, la maladie. Elle enrôla

comme apôtres des jeunes filles, des jeunes gens, des millionnaires, demandant aux uns de l'argent, aux autres leur concours actif. Personne n'eut jamais le courage de lui rien refuser. Sa beauté, son charme, ne lui valurent plus seulement d'inutiles admirations, mais des dons magnifiques, qui vinrent alimenter des œuvres humanitaires. En vingt mois, elle fit un bien considérable. Elle acquit un pouvoir tel que plusieurs de ses bonnes amies l'accusèrent de mettre la charité au service de la coquetterie.

Cette vie nouvelle l'arracha forcément aux souvenirs dangereux, sans la guérir de l'amour qu'elle avait rapporté d'Europe. Il semblait inexpugnable : les forces réunies de la religion et de la charité avaient été impuissantes à le chasser de son cœur. Quand elle recevait une lettre de Rome, elle demeurait troublée pendant des semaines entières. Dora, naguère, avait l'habitude de lui tout raconter : elle continuait, sans y être encouragée, pourtant. Le nom de Lelo revenait à chaque page, et ce nom n'avait pas perdu son pouvoir occulte sur madame Ronald. Lelo ! deux syllabes ! quatre menus caractères, noirs sur blanc ! A les voir, les mouvements de son cœur s'accéléraient, son visage se colorait, les coins de ses lèvres frémissaient. Comme un fer chaud sur l'encre sympathique, ce petit mot ravivait en sa mémoire les traits du comte Sant'Anna, le son de sa voix, et la rejetait dans ce joli rêve de Lucerne et d'Ouchy qui avait gardé la séduction de l'irréel. Elle s'apercevait alors, avec colère, qu'elle n'avait point recouvré sa liberté. Elle redoutait et désirait l'arrivée de ces lettres. Elle les parcourait d'abord hâtivement, comme si elles l'eussent brûlée, puis les relisait. Toutes contenaient quelque message de Lelo, des paroles aimables, affectueuses, qui parfois lui semblaient ironiques et perfides, et lui donnaient une envie folle de se venger. Quand Dora laissait deviner quelques-unes de ses désillusions, elle éprouvait un mesquin plaisir qui, en lui montrant son infériorité, la rendait honteuse d'elle-même. Pendant ces crises, qui étaient autant de rechutes douloureuses, sa vie si brillante, si bien remplie, lui paraissait morne et vide. Un immense découragement s'emparait d'elle. « A quoi bon? à quoi bon? » Ce cri de lassitude lui venait sans cesse

aux lèvres. Elle ne sentait plus même la répercussion de la joie qu'elle créait, sa pensée se détournait des malheureux et, comme d'eux-mêmes, ses yeux allaient au tableau de Willie Grey, *la Folie de Titania*, qu'elle avait placé dans son cabinet de toilette. Et ce n'était pas la piètre figure de l'âne qu'elle regardait, mais le visage transfiguré de la pauvre amoureuse. Elle aurait voulu aimer ainsi, avec ivresse, avec aveuglement, Ces défaillances d'honnêteté n'avaient chez elle que la durée d'un désir instinctif; elle se ressaisissait aussitôt et remerciait sincèrement la Providence, qui n'avait pas permis qu'elle succombât à cette horrible tentation d'Ouchy.

Pendant ces heures mauvaises, Hélène se pressait désespérément contre son mari. Et c'était sa bonté, sa supériorité morale, sa beauté physique, qui l'aidaient le plus efficacement à chasser l'image de Sant'Anna. Elle se rappelait avec orgueil la petite scène de Monte-Carlo, la manière virile dont il avait châtié l'insolence de son admirateur. Elle revoyait sa haute taille, ses yeux fulgurants. Ah! c'était bien un homme, celui-là! Elle aimait à se rappeler la sensation de sécurité, qu'elle avait eue en reprenant son bras après tant de mois de séparation. La pensée qu'elle n'était pas la femme impeccable qu'il croyait la rendait plus humble. Elle se montrait moins exigeante, moins tyrannique avec lui, et respectait mieux son travail. Quand il venait, suivant son habitude, s'asseoir à côté de cette merveilleuse table de toilette et causer avec elle avant le dîner, l'esprit d'Hélène ne s'égarait plus comme autrefois sur des riens, elle le suivait d'aussi près que possible. D'intéressantes discussions s'engageaient entre eux. Elle ne manquait aucune occasion de lui prouver que son catholicisme supérieur, celui dont elle pouvait revendiquer la découverte, était d'accord avec la science. Elle le faisait d'une manière triomphante, ingénieuse, qui amusait infiniment M. Ronald. Et, à chaque instant, elle ramenait son mari sur le sujet de l'amour. Elle se plaisait à l'entendre affirmer que l'amour est une des forces de la nature, qu'il agit sur les êtres à la façon de la lumière. Alors elle interrompait sa toilette, demeurait immobile, le peigne ou la houppe à la main, ses beaux yeux bruns fixés sur lui et, avec une attention passionnée, elle l'écoutait développer sa

conception de la vie, de l'univers, sa philosophie scientifique, la seule capable d'arriver à la vérité, et, en l'entendant, la conscience qu'elle n'était qu'un acte vivant d'une volonté divine, lui venait plus nette, et cette conscience lui communiquait une paix que rien ne pouvait lui donner.

Quant à M. Ronald, il éprouvait pour sa femme cette tendresse éperdue que l'on a pour ceux qui ont failli vous être enlevés. Sans s'expliquer pourquoi, par une sorte d'intuition rétrospective sans doute, il s'étonnait souvent de la voir là, à ses côtés, et frissonnait à la pensée qu'elle aurait pu ne plus y être. Il attribuait son changement, un changement qui le ravissait, à sa nouvelle religion, et, par reconnaisssance, il l'accompagnait, de temps à autre, à Saint-Patrick ou à Saint-Léon. La Providence amène souvent certains résultats avec des éléments contraires, comme si elle avait un plaisir d'artiste à créer et à vaincre les difficultés. Et ainsi, tout ce qui semblait devoir séparer Hélène et son mari avait rendu leur union plus étroite et plus profonde.

Cependant, comme l'avait dit Dora au marquis Verga, M. Ronald avait été envoyé à Paris pour représenter les États-Unis au Congrès international de chimie. Sa femme l'avait accompagné ; tous deux se trouvaient de nouveau installés à l'Hôtel Castiglione.

Le climat et l'air peuvent réveiller d'anciens germes de fièvre ; la vue des lieux associés à un amour ou à un chagrin peut raviver cruellement l'un ou l'autre. Et madame Ronald s'en aperçut bien vite. La première fois qu'elle se retrouva dans la rue de Rivoli, au point précis où le comte Sant'Anna était survenu derrière elle, une vague d'émotion soudaine colora son visage, précipita les battements de son cœur. Elle crut sentir la présence de Lelo et, comme poussée par une force irrésistible, elle refit le même chemin, s'aventura dans cette avenue Gabriel de dangereuse mémoire. A un certain endroit, elle eut l'illusion que le jeune homme était là tout près, tout près. Alors, elle redressa la tête, elle serra ses lèvres, avec un instinctif mouvement de dignité et de révolte. Elle marcha dans la même atmosphère, elle se revit la même femme qu'elle était naguère, en ce jour qui devait marquer sa vie d'une marque indélébile : elle avait un cha-

peau garni de roses pâles, un costume beige clair; il faisait un temps splendide, il y avait dans l'air un parfum délicieux de fleurs et de verdure; elle cheminait gaiement, le cœur léger, sans souci, sans pressentiment... « Non, pas plus que n'en a cette pauvre araignée de Madagascar, dont l'homme va s'approprier la substance et la liberté ! » — se dit-elle avec amertume, tirant sa comparaison imprévue d'un article de magazine qu'elle venait de lire. — Cette promenade à pied, qui avait pour but apparent une visite à madame Kevins, devait, en réalité, amener le mariage de Dora, le malheur de Jack Ascott, son épreuve douloureuse à elle, sa conversion au catholicisme... Sa conversion ! Ce souvenir fut comme un rayon de lumière dans son âme troublée; sa figure se détendit subitement, puis le désir lui vint de revoir le couvent de l'Assomption. Un coupé de remise descendait à vide les Champs-Élysées : elle l'arrêta, se fit conduire chez Lachaume, acheta des azalées, une énorme brassée de roses, et, une heure plus tard, elle arrivait au pensionnat avec sa riche offrande de fleurs.

La supérieure, agréablement surprise, la reçut, les bras et le cœur aussi largement ouverts que le permettait son austérité. Après une assez longue causerie, la jeune femme exprima le désir de parer elle-même la chapelle, comme autrefois. Mère Émilie y consentit volontiers et lui donna une sœur pour l'aider.

Hélène éprouva une vive émotion en pénétrant dans ce sanctuaire où elle était devenue catholique romaine. Et comme elle était changée ! Tout en allant et venant autour de l'autel à pas assourdis, elle se rappela son irrévérence de protestante. Cette petite porte d'or du tabernacle, qu'elle eût jadis ouverte hardiment, lui inspirait maintenant une vénération mêlée de crainte; pour rien au monde, elle n'eût osé y toucher. Et tout en effleurant la nappe de lin, en maniant les vases et les chandeliers, elle sentit au bout de ses doigts de croyante une sorte de fluide, qui semblait la mettre en communication avec l'âme de ces choses bénites et lui en rendre le contact pénétrant et doux. Son travail terminé, elle s'agenouilla au pied de l'autel qu'elle venait d'orner comme pour un jour de fête. Avec sa lucidité d'intellectuelle, elle se rendit compte

de la transformation qui s'était accomplie en elle, de sa vision intérieure agrandie, de la spiritualité qu'elle avait acquise : elle s'en félicita. Comme à la majorité de ses compatriotes, le progrès, le développement des facultés, lui paraissaient des choses désirables entre toutes. Avec une conviction profonde, une confiance touchante, elle murmura :

— *In the end all will be well!*

« A la fin, tout sera bien!... » Cet acte de foi, le plus simple et le plus haut qui puisse sortir de l'esprit de l'homme, qui vient naturellement aux lèvres de l'Américain, se formula de nouveau, avec plus de netteté encore, dans la pensée de madame Ronald :

— *In the end all will be well!* répéta-t-elle d'une voix ferme en se relevant.

XXXI

Le retour de madame Ronald à Paris causa un très vif plaisir à M. de Limeray. Pendant les vingt mois qu'avait duré son absence, une correspondance suivie avait donné à leurs relations un charmant caractère d'intimité. Le « Prince » chercha tout de suite à deviner l'état de cœur de son amie américaine. Il ne croyait pas à la durée d'un amour malheureux chez une jolie femme, pas plus qu'à la durée des regrets chez une femme aimant beaucoup la toilette. Il prétendait que les admirations et les chiffons ont vite raison d'une passion ou d'un chagrin. Cependant, à la première question qu'il fit sur le comte et la comtesse Sant'Anna, le retrait du regard d'Hélène, la dureté de son accent, lui prouvèrent qu'elle n'avait point recouvré sa belle indifférence d'autrefois. Bien que cela bouleversât ses petites théories, il fut bien aise de voir qu'elle était capable d'un sentiment profond. Il eut mille occasions de constater que l'oubli n'était pas encore venu pour elle. De fait, le séjour d'Europe semblait être mauvais à madame Ronald. Était-ce la distance moindre entre elle et Lelo, étaient-ce les lettres dont Dora la persécutait? Quoi qu'elle fît, quoi qu'elle dît, sa pensée demeurait tournée vers Rome.

Un soir, en revenant du théâtre, elle trouva sur sa toilette

un grand pli jaune portant le timbre d'Italie. Elle le prit, le palpa, et, devinant ce qu'il contenait, elle l'ouvrit avec des doigts nerveux. C'était bien cela!... Deux photographies! celles du comte et de la comtesse Sant'Anna! Elle les rejeta vivement, et elles allèrent s'étaler sur ses brosses. Mais le mal était fait, le choc reçu : son regard avait rencontré la figure de Lelo, et elle en avait été touchée au cœur. Comme subitement gênée par la présence de sa femme de chambre, elle l'envoya se coucher. Restée seule, elle reprit le portrait de Dora, l'examina avec une fiévreuse curiosité. La jeune femme, en grand appareil de soirée, paraissait tout à fait jolie. Ses traits étaient moins aigus, son expression plus douce.

— Elle est bien capable d'avoir embelli! — dit madame Ronald à haute voix. — Elle est capable de tout! — ajouta-t-elle avec une colère presque comique, en lançant la photographie loin d'elle.

Hélène se mit ensuite à tourner dans sa chambre. Elle commença sa toilette de nuit; revint s'asseoir devant son miroir, brossa indéfiniment ses cheveux, les releva coquettement sur le sommet de la tête, résistant au désir de jeter un second coup d'œil sur l'autre portrait qui était là. A la fin, n'y tenant plus, elle le saisit brusquement, et, les lèvres serrées, la physionomie dure, elle le regarda un instant.

— Flatté! retouché! fit-elle avec une inflexion de dédain.

La photographie n'est pas artistique, mais elle est scientifiquement brutale et vraie. La lumière est implacable. Elle saisit les traits et l'âme de l'individu. Elle peut révéler la pensée criminelle, aussi bien que la maladie cachée. Nous ne savons pas encore lire ces révélations. Sur ce morceau de carton que tenait Hélène, la belle tête italienne de Sant'Anna se détachait avec une extrême vigueur. Il était vivant; il la regardait comme il l'avait souvent regardée à Lucerne, à Ouchy : sous le magnétisme de sa caresse, le visage de la jeune femme se radoucit, revêtit un air de tendresse qu'il n'avait jamais eu.

Par une de ces ironies qui semblent voulues et donnent quelquefois à nos destinées un caractère de comédie, il se trouva que, le matin même, M. Ronald avait acheté une loupe, assurant qu'à Paris elles sont plus parfaites qu'ailleurs. Il était

venu la montrer à sa femme et l'avait oubliée sur la toilette ; elle y était encore. Hélène, curieusement inspirée, la prit pour examiner la photogaphie de Lelo. Alors son cœur se mit à battre violemment. Elle les voyait tout proches, les yeux merveilleusement enchâssés, le nez finement modelé, les lèvres d'un dessin si pur. Et, dans les prunelles, il y avait cette chaude lumière qui est le reflet même de l'âme latine ; sur la bouche sensuelle flottait un sourire, quelque chose de tendre, un désir peut-être. L'illusion de la vie lui vint si foudroyante qu'elle laissa échapper la loupe. Elle se leva toute pâle, tremblant de la tête aux pieds et, sous l'impulsion d'un remords, d'une souffrance aiguë, elle jeta le portrait dans la cheminée où pétillait une flambée de bois. Il tomba tout droit, la face vers elle. Le feu ne le saisit que lentement, comme à regret ; sous l'action combinée des acides et de la chaleur, le visage fixé sur le papier parut s'animer ; du milieu des flammes, les yeux la regardaient, la bouche lui souriait. Hélène en demeura glacée d'horreur. Elle suivit, avec des prunelles dilatées par l'angoisse, les progrès de son auto-da-fé. Quand l'image de Sant'Anna ne fut plus qu'une légère cendre grise, elle passa son mouchoir sur son front, humide d'une sueur de cauchemar.

— C'est affreux, affreux ! dit-elle tout haut.

En elle-même elle ajouta :

« Il y a peut-être bien quelques parcelles de vie humaine dans une photographie... »

Ce petit incident troubla l'âme d'Hélène plus profondément que rien n'avait pu le faire depuis vingt mois. Elle fut tout à coup reprise de cette nostalgie des choses irréalisables qui fait trouver comme un goût amer aux plaisirs, aux affections, à la vie même, et qui est plus difficile à supporter qu'une douleur franche.

Et puis le comte et la comtesse Sant'Anna la pressaient de venir à Rome. De là-bas une force attirante semblait agir sur toutes les fibres de son cœur. Le désir insidieux de voir Dora dans son rôle de grande dame, et de la réconcilier avec son oncle, s'était emparé d'Hélène et menaçait d'avoir raison de sa volonté.

Le bonheur et la guérison arrivent souvent de manière aussi imprévue que le malheur et la maladie. Un matin, en lisant

le *New York Herald*, les yeux d'Hélène tombèrent sur l'annonce d'une conférence qui serait donnée, l'après-midi même, à la Bodinière, par le brahmine Cetteradji, sur « l'influence des Maîtres disparus ». L'Hindou devait être présenté par Jules Bois, le grand-prêtre français de l'occultisme, dont le nom est bien connu aux États-Unis. La curiosité de la femme américaine peut être considérée comme une véritable force : son esprit, avide de lumière, d'espace, de savoir, cherche sans cesse du nouveau. Nulle part peut-être autant qu'en Amérique on ne s'occupe des sciences psychiques ; madame Ronald s'y intéressait avec passion. De plus, à New-York, à Philadelphie, à Boston, le bouddhisme est en grande faveur. Çakya-Mouni a des adoratrices ; Bouddha, symbole de paix et de repos, se rencontre aujourd'hui, par un contraste piquant, et comme une leçon peut-être, chez les femmes les plus actives, les plus remuantes de l'univers.

Une conférence d'un brahmine ! Cette friandise intellectuelle ne pouvait que tenter Hélène. Elle envoya immédiatement un mot à une de ses amies pour l'inviter à y venir avec elle. L'autre ayant accepté, les deux Américaines se rendirent à la Bodinière et furent assez heureuses pour trouver deux fauteuils que l'on venait de rapporter au bureau. La petite salle se remplit d'un public très spécial, pas brillant, pas élégant, mais très intéressant. Il y avait là des hommes graves à crânes pointus, des prêtres, des pasteurs protestants, des femmes ayant dépassé la trentaine, vêtues à faire crier, avec des visages de névrosées, des yeux inquiets, des physionomies ardentes. Dans ce milieu de cérébrales, se distinguaient les visages paisibles et froids d'une demi-douzaine d'Américaines, des intellectuelles celles-ci, jolies et bien habillées.

Et, sur la petite scène où se sont succédé tant de spectacles divers, parut le prêtre de Brahma, une figure jeune et majestueuse, encadrée par Jules Bois et un interprète. Cetteradji portait une robe de fine soie blanche, avec une espèce d'étole posée en travers, nouée à gauche, dont ses doigts bruns tenaient les bouts. Le gracieux turban de l'Inde, croisé au-dessus du front, était placé comme une mitre sur ses cheveux noirs un peu longs. Son teint avait la chaude coloration de

l'Extrême-Orient. Son visage aux larges pommettes, aux traits lourds, eût semblé commun, s'il n'eût été transfiguré par des yeux pleins de feu mystique. Toute sa personne donnait une impression de force, de pureté, de douceur. Il promena, un moment, son regard lumineux sur l'auditoire, comme s'il eût voulu en prendre possession. Ce regard fit courir un léger frémissement chez les spectateurs, plus marqué chez les spectatrices. Puis, la communication psychique établie, Cetteradji, dans un anglais que l'accent hindou rendait singulièrement harmonieux, parla des « Maîtres disparus », de Platon, d'Aristote, de Bouddha, du Christ. Il affirma qu'ils n'avaient point quitté notre planète, qu'ils étaient autour de nous, dans l'éther où vivent les esprits, les grands invisibles, qu'ils avaient une action constante sur notre progrès, sur notre civilisation. Il assura, de plus, qu'il avait eu des preuves tangibles de leur présence et qu'il existait entre eux et nous des moyens de communication. A ces mots, tous les yeux suspendus à ses lèvres prirent une expression de religieuse attente. Le silence devint sensible. On espérait apprendre les paroles magiques qui ouvrent les portes de l'au-delà. Hélas ! le brahmine se déroba comme tous les autres, mais il le fit avec une habileté particulière. Il déclara que, pour entrer en communication avec les Maîtres, il fallait avoir atteint, par des incarnations successives, un haut degré de spiritualité. Alors s'éleva de l'assemblée ce soupir pathétique qui sort de la poitrine de l'humanité après chacune de ses espérances trompées. Afin d'adoucir la déception, Cetteradji ajouta que par une vie très pure, une aspiration perpétuelle vers le bien, on pouvait cependant attirer vers soi les esprits supérieurs.

Bien que la traduction en français de chacune des phrases anglaises eût un peu gâté cette conférence pour madame Ronald, elle fut affectée très fortement par ce magnétisme d'apôtre que possédait le brahmine. Il ne lui avait rien appris de nouveau ; mais, soit par un effet de son imagination, soit par une véritable action psychique, cette parole lui avait fait un bien extrordinaire. Son discours terminé, Cetteradji annonça qu'il recevrait chez lui, 4, rue Boccador, les personnes qui auraient des questions à lui poser.

Alors Jules Bois, se levant, ajouta quelques mots, de cette voix onctueuse qu'il s'est faite. Il dit que nous avions besoin des forces psychiques pour réagir contre le mal envahissant, contre les ténèbres du matérialisme : il espérait qu'un grand nombre de personnes iraient demander au brahmine le secours de ses prières, de sa volonté supérieure, et recevoir de lui l'impulsion nécessaire pour marcher sans défaillance vers la lumière.

Tout cela fut très joliment débité, sur le mode mineur, avec un air suffisamment mystique. Mais, après la parole ardente, convaincue, du prêtre hindou, la parole laïque de Jules Bois parut décolorée, sans relief. De plus, l'apôtre français de l'occultisme, avec ses vêtements étriqués d'Européen, faisait assez pauvre figure à côté du blanc brahmine à la robe de soie.

Madame Ronald aperçut tout de suite la cause de cette infériorité :

— Décidément, — dit-elle à son amie, — on ne peut pas parler de ces choses avec une barbe de mondain et une redingote. Il faudrait avoir la figure rasée, une robe, un vêtement qui drape... des ailes, même !

— Oh ! je l'ai toujours dit, — répliqua madame Carrington, qui adorait la toilette, — le costume est la moitié de l'individu.

— Tout, quelquefois ! déclara Hélène, avec son joli ton de philosophe.

XXXII

Rue Boccador, 4 !... Pendant toute la soirée, cette adresse du brahmine se répéta dans le cerveau d'Hélène, et, tout à coup, lui vint une idée bizarre. Cetteradji avait certainement un pouvoir psychique supérieur : elle l'avait senti ; en l'écoutant, elle avait éprouvé quelque chose de pareil à cette chaleur spirituelle que la parole du Christ produisait dans le cœur des disciples. Pourquoi n'irait-elle pas lui demander son aide comme l'avait conseillé Jules Bois ? Au moyen de la suggestion, il saurait peut-être effacer cette figure de Sant'Anna qui

s'était si profondément imprimée dans son âme et qui, à chaque instant, malgré sa volonté, reparaissait triomphante. L'hésitation n'est jamais longue chez l'Américaine : oui, elle essayerait de la suggestion ; c'était une expérience à faire.

Le lendemain, madame Ronald, avec une petite fièvre d'émotion, se rendit rue Boccador. Elle y fut avant deux heures, avec l'espoir de passer la première. Deux messieurs l'avaient précédée : l'un était un clergyman, l'autre un homme du monde, d'un certain âge. Celui-ci l'examinait avec une curiosité qui la fit légèrement rougir. Afin d'engager la conversation, il offrit de lui céder son tour. Elle accepta, mais d'un air distant qui l'obligea d'en rester là. En attendant, elle essaya de préparer son entrée en matière. Qu'allait-elle dire? Elle n'en savait rien. Grand Dieu ! ce serait plus terrible encore que la confession !... Quelle idée folle et ridicule elle avait eue ! Elle fut tentée de s'enfuir ; la présence seule de ses compagnons la retint.

A deux heures précises, la porte de droite fut ouverte par un Hindou en robe et en turban de couleur sombre, Hélène se leva, plus morte que vive. D'un geste, le serviteur l'invita à le suivre. Il lui fit traverser une seconde pièce et l'introduisit dans un grand salon, au moment même où Cetteradji y entrait. Après une sorte de prosternement devant son maître, il se retira, de son pas silencieux d'Oriental. Le brahmine, ayant salué sa visiteuse d'une inclination de tête un peu raide, un peu hautaine, lui indiqua un siège et s'assit dans un fauteuil à haut dossier, près d'une table couverte de papiers, au milieu desquels on distinguait des parchemins roulés et jaunis.

Un roi n'eût pas impressionné Hélène autant que cette blanche figure hiératique du prêtre hindou. Il lui parut encore plus imposant ici que sur la scène de la Bodinière, et tellement au-dessus des autres hommes, des passions humaines, qu'en présence d'un pareil personnage son amour douloureux lui sembla tout à coup puéril et ridicule. Elle n'oserait jamais lui en parler. Il fallait dire quelque chose, pourtant ! Son habitude du monde lui vint en aide.

— J'ai assisté hier à votre conférence, — commença-t-elle d'une voix troublée par les battements de son cœur. — Elle m'a vivement intéressée... Je suis Américaine ; à New-York, nous

nous occupons beaucoup des phénomènes psychiques... Malheureusement, ils prêtent à l'imposture. Nous avons souvent été dupés par d'habiles prestidigitateurs... Je voudrais savoir si le magnétisme, la suggestion, l'hypnotisme, sont des forces naturelles ou surnaturelles.

Hélène avait pris, à la manière des femmes, un long détour pour arriver au sujet brûlant.

— Ce sont des forces naturelles, — répondit le brahmine sans hésiter, — et les plus nobles de l'homme, mais dont le développement n'est pas facile. Pour devenir un vrai magnétiseur, il faut mener une vie très pure, avoir une santé parfaite et entraîner constamment sa volonté. Tous les prêtres ont plus ou moins, sans s'en douter, le pouvoir de la suggestion : c'est même là le secret de leur influence. Les saints, eux, l'ont possédé à un très haut degré, et c'est au moyen de cette force qu'ils ont guéri l'âme et le corps, fait des miracles.

— Oui, oui, ce doit être cela! — dit vivement madame Ronald. — Hier, en vous écoutant, j'étais comme soulevée intérieurement et prise d'un désir du bien.

Il y eut un rayonnement de joie dans les yeux du prêtre.

— Je suis heureux que ma parole ait eu cet effet sur vous! dit-il simplement.

— J'ai senti que vous aviez un pouvoir de maître et, comme l'a conseillé M. Jules Bois, je suis venue vous prier de m'aider...

— En quoi?

Hélène rougit; ses yeux exprimèrent la détresse; ses lèvres se contractèrent. Oh! si elle avait pu fuir...

— Parlez! — fit le brahmine avec une douceur impérieuse.

— Eh bien... voici... Je voudrais guérir d'un amour qui gâte ma vie, qui me rend mauvaise, qui est très douloureux enfin, — dit madame Ronald avec une brusquerie nerveuse qui trahissait la souffrance. — J'ai pensé que vous pourriez m'aider. Cela vous paraît étrange, peut-être...

Puis, regardant anxieusement le brahmine :

— J'espère que vous ne me croyez pas folle?

— Je vous crois très sage, au contraire! — répondit gravement Cetteradji.

— Ah! tant mieux! — fit la jeune femme avec un soupir

de soulagement. — Voyez-vous, je sais que l'amour n'est pas autre chose qu'un fluide comme la lumière, une sorte d'éther.

— Vous savez cela, vous! — s'écria le prêtre, avec un sursaut d'étonnement qui rompit l'impassibilité de sa figure de bronze.

— Un savant me l'avait dit et j'en avais ri. Maintenant, je suis convaincue que c'est la vérité.

— C'est la vérité, — affirma l'Hindou. — Les savants sont inspirés. Ils sont les vrais médiums de Dieu. Les découvertes arrivent au moment voulu, mais ils les pressentent souvent. L'heure n'est pas éloignée où l'on étudiera scientifiquement l'amour. C'est un des grands fluides de la nature, celui qui va travaillant l'humanité, portant la vie, la joie, la douleur.

— Oui, oui, et j'ai pensé que la force psychique devait être supérieure à cet agent aveugle.

— Il n'y a pas de forces aveugles, — fit le brahmine, — il n'y a que des hommes aveugles.

— Peut-être... Enfin, hier, après vous avoir entendu, je me suis dit que vous pourriez donner une autre direction à mes pensées, effacer certains souvenirs, me délivrer de cette obsession sous laquelle je me débats en vain, car c'est une obsession, — fit Hélène avec une sorte de colère. — Puisqu'il vous est possible d'établir la communication entre les individus, il doit vous être facile de la couper aussi! — ajouta-t-elle, comme si elle eût parlé d'un courant électrique.

Le prêtre ne sourit pas.

— Je le puis, fit-il avec assurance.

— Alors, délivrez-moi! dit madame Ronald d'une voix suppliante.

— A quelle religion appartenez-vous?

— A la religion catholique. Je m'y suis convertie.

— Tant mieux. C'est un grand pas que vous avez fait vers la spiritualité. Avez-vous le désir sincère, la volonté ferme de recouvrer la paix?

— Si je l'ai!... Oh! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir, vous, — fit étourdiment Hélène, — combien c'est douloureux, un amour sans espoir. C'est pire qu'un mal physique.

Un étrange expression, une onde légère d'émotion passa sur le visage du brahmine. Ce fut comme un reflet d'humanité. Sa physionomie redevint aussitôt impassible. Il appuya sur la jeune femme un regard qui ne voyait ni ses cheveux couleur d'hyacinthe, ni sa beauté, ni son élégance, mais qui semblait vouloir pénétrer derrière son front et lire son âme.

— L'épreuve que vous avez subie a été bonne pour vous, — fit lentement Cetteradji : — elle a développé vos facultés supérieures, diminué votre vanité, votre frivolité. Puisque vous êtes venue à moi, c'est qu'elle a suffisamment duré. Je puis y mettre fin. Je puis tourner définitivement votre pensée vers le bien, vers les malheureux, vers les petits, et vous donner le sentiment de la fraternité qui fait de la charité une joie divine. Le voulez-vous ?

— De tout mon cœur.

A ce mot, Cetteradji se leva et, les doigts repliés à la façon de Bouddha, il vint appuyer son index et son médius sur le front de la jeune femme. Sa taille sembla grandir, sa physionomie prit un air d'énergie, de vouloir extraordinaire. Ses yeux devinrent des yeux de lumière et de force, ses lèvres remuèrent légèrement. Sous la pression de ses doigts chargés de fluide, il y eut chez Hélène une palpitation d'âme, un émoi violent, une résistance même, puis un calme subit.

— Allez en paix, maintenant ! dit le brahmine.

Et son bras, comme brisé par un effort surhumain, retomba le long de son corps.

Madame Ronald se leva. L'ébranlement que venait de subir son cerveau lui avait donné une sorte d'étourdissement, d'ivresse. Elle eut cette aspiration particulière, ce soupir d'allégement, qui termine les crises.

— Je me sens bien, dit-elle.

— Ma pensée, ma volonté resteront sur vous tant que cela sera nécessaire, jusqu'à ce que vous soyez guérie.

— Comment le saurez-vous ?

— Je le sentirai, répondit simplement Cetteradji.

Madame Ronald était trop américaine pour ne pas comprendre que le prêtre doit vivre, aussi bien que le médecin, de son pouvoir et de sa science. Pour la première fois, ce-

pendant, elle éprouvait de l'embarras à donner de l'argent. Durant quelques secondes, elle pétrit nerveusement son porte-cartes, puis elle en tira une enveloppe où elle avait mis un billet de cinq cents francs, et, la posant sur la table :

— Pour faire du bien, dit-elle gentiment.

— Il en sera fait, — répondit le brahmine avec une légère inclination de tête.

Puis il toucha un timbre, et le serviteur hindou parut pour reconduire la visiteuse. Cetteradji éleva de nouveau les deux doigts :

— La paix soit avec vous, maintenant et toujours!

PIERRE DE COULEVAIN

(La fin au prochain numéro.)

LE COLLIER DE LA REINE[1]

XVI

LE CARDINAL, CAGLIOSTRO ET NICOLE, APRÈS L'ACQUITTEMENT

La tristesse que Marie-Antoinette laissa voir après l'arrêt du Parlement en marqua la portée. Elle s'en dit offensée et, par là même, en fit une offense. Avec une joie secrète, les courtisans, les innombrables rivaux des Polignac, apportaient à la souveraine leurs compliments de condoléances. Une reine qu'une décision judiciaire a pu atteindre n'est déjà plus la reine.

Louis XVI, qui avait déjà commis deux fautes — en livrant à la publicité l'intrigue du collier et en renvoyant l'affaire au Parlement — en commit une troisième. La politique commandait de s'incliner avec bonne grâce en répétant : « Nul n'est plus heureux que moi de l'innocence du cardinal! » mais, pour satisfaire la reine, nerveuse et irritée, il envoya le baron de Breteuil rue Vieille-du-Temple, porter une lettre de cachet qui exilait le prince Louis en son abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, avec ordre de se démettre de toutes ses charges et dignités à la cour. Rohan reçut son ennemi le 2 juin et répondit avec hauteur. Il obéira au roi qui l'envoie en exil, mais il n'a pas attendu un ordre pour se démettre des charges dont il a fait parvenir à Versailles la démission dès le matin.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1900, 1er et 15 janvier, 1er février 1901.

Rohan se mit en route le lundi 5 juin dans une berline à six chevaux, accompagné de son frère, l'archevêque de Cambrai, et de son jeune secrétaire, Ramon de Carbonnières. Il était suivi d'une autre berline, aussi à six chevaux, et de cinq voitures portant ses bagages et de nombreux domestiques. Et, le voyant partir pour cette abbaye, les Parisiens de faire le calembour qui s'imposait : « La Parlement l'a purgé, le roi l'envoie à la Chaise. »

C'était une abbaye de bénédictins, où Rohan arriva le 10 juin. Les gazettes de Hollande en donnèrent aussitôt la description :

Située au bord de la rivière de Senoire, la Chaise-Dieu est très bien bâtie entre deux collines, couronnée par les plus hautes montagnes. En hiver, des monceaux de neige l'environnent. Elle sert de retraite aux voyageurs égarés, que la cloche appelle depuis quatre heures du matin jusqu'à huit heures du soir, et qui reçoivent des religieux les soins touchants de l'hospitalité. Quarante bénédictins, servis par une quarantaine de valets, attendent, dans la plus douce aisance, dans la sécurité la plus parfaite, dans le bonheur le plus inaltérable, que la mort vienne les surprendre[1].

Ces descriptions charmantes n'empêchaient pas la noblesse de crier une fois de plus à la tyrannie. Madame Marsan se jeta aux pieds de la reine pour obtenir au cardinal, qui souffrait du genou, une autre résidence que « ce lieu affreusement malsain ».

— Le cardinal doit se soumettre aux ordres du roi, dit la reine.

— Ce refus me fait comprendre combien ma personne est désagréable à Votre Majesté. C'est la dernière fois que j'ai l'honneur de me présenter devant elle.

— Madame, je le regretterai.

Madame de Marsan s'en fut trouver le roi, s'efforça de l'émouvoir en lui rappelant avec quel soin elle l'avait élevé. Louis XVI répondit qu'il lui en était très reconnaissant, mais que pour le moment il ne pouvait rien changer à la punition du cardinal.

Rohan, en homme d'esprit, prit rapidement son parti de

1. *Gazette d'Utrecht*, 1786, 23 juin.

la situation nouvelle. Les chanoines du chapitre noble de Brioude vinrent lui offrir leurs meubles les plus précieux. Ses moines, qui ne l'avaient pas connu et le détestaient en raison même de son absence, le voyant toujours aimable et de bonne humeur, le prirent en affection. Les jours passaient en une tranquillité heureuse, quand ses parents et amis arrivèrent à leurs fins et obtinrent un autre exil, en l'abbaye bénédictine de Noirmoutiers près Tours. Louis de Rohan s'y rendit vers la fin de septembre.

Le premier soin du cardinal, quand il put appliquer de nouveau son esprit au règlement de ses affaires, fut de trouver les moyens d'indemniser les joailliers Böhmer et Bassenge du tort qu'ils avaient subi. Il leur appliqua les revenus entiers de son abbaye de Saint-Vaast, qui variaient entre deux et trois cent mille livres par an. Il obtint même du roi que ces revenus leur seraient payés jusqu'à extinction de la dette, dans le cas où il viendrait à mourir auparavant. En fait, Böhmer et Bassenge touchèrent les revenus de Saint-Vaast jusqu'au moment où la Révolution les supprima avec tous les revenus du clergé. Ils eurent, de ce fait, neuf cent quatre-vingt mille livres avec ce qu'ils avaient reçu de madame de la Motte. En tenant compte de ce que le prix de 1 400 000 livres était exagéré, — Böhmer et Bassenge s'étaient déclarés prêts à verser sur ce chiffre une forte commission à madame de la Motte, laquelle l'avait refusée, et une autre à Me Laporte, — on voit qu'ils rentrèrent à peu près dans la valeur de leur bien. Hardy note dans son *Journal* que, lorsque parurent les dessins reproduisant le Collier, chaque pierre étant représentée dans ses dimensions réelles, le prix de 1 400 000 livres parut excessif. Ce qui n'empêcha pas les bijoutiers d'accabler les Assemblées révolutionnaires de leurs requêtes, faisant opposition tantôt sur les biens du cardinal, tantôt sur ceux de madame de la Motte, demandant qu'il fût fait une vente du mobilier appartenant au cardinal en particulier, de ses objets de famille, et que le produit leur en fût affecté[1]. Ils ne songèrent pas un instant à tenir compte à Rohan de sa générosité et de cette bienveillance que le gentilhomme gardait au

1. Pétition à l'Assemblée nationale du mois de décembre 1790, aux Archives nationales. F, 7/4445, B.

fond de ce grand malheur, car, en somme, Rohan avait été acquitté au Parlement, et, par le fait même que Böhmer et Bassenge réclamaient sur les biens des La Motte, ils avouaient que la créance ne touchait pas le cardinal, qui, de bonne foi, avait cru acheter le bijou pour la reine.

*
* *

Cagliostro reçut, le même jour que le cardinal, un « ordre de relégation » : il était exilé du royaume avec sa femme. On lui laissait quelques jours pour mettre ordre à ses affaires. Il se retira à Passy, d'où il partit le 13 juin à destination de Boulogne-sur-Mer. Le 16, il s'embarquait pour l'Angleterre. Rétaux de Villette demeura à la Conciergerie jusqu'au 21 juin. Il avait craint les galères, et il était tout heureux du sort qui lui était fait. Aussi à la Conciergerie amusait-il les prisonniers de son violon dont il jouait à merveille. On lui remit les effets et l'argent qu'il avait déposés lors de son entrée à la Bastille. Le 21 juin, son frère, président de l'élection de Bar-sur-Aube, alla le chercher. Me Jaillant-Deschainaits, qui avait défendu Villette devant le Parlement, les reçut le soir à dîner et, peu de jours après, le galant secrétaire de madame de la Motte prit le chemin de l'Italie. On se rappelle de quelle brutale façon l'inspecteur Quidor avait naguère entravé ce voyage d'agrément. Dans la suite, à Venise, se promenant rêveur parmi les belles filles aux draperies voyantes, le long des canaux noirs, Villette composa et publia, en 1790 [1], une histoire du Collier.

Quant à Nicole d'Oliva, tel avait été son succès de grâce et de séduction, que les jeunes gens s'empressèrent de toute part. Elle donna d'abord la préférence à son avocat, Me Blondel, et alla demeurer chez lui, rue Beaubourg. Mais sa santé était altérée. Elle avait été secouée de trop d'émotions, la pauvrette, depuis quelques mois ! L'air de la campagne lui fut recommandé. Elle fut reçue chez son tuteur au village de Passy. L'abbé Georgel est indigné. « A sa sortie de prison, écrit-il, il s'est trouvé, à la honte de nos mœurs, plusieurs

1. *Mémoires historiques des intrigues de la Cour et de ce qui s'est passé entre la reine, madame de la Motte et le comte d'Artois.* Venise, 1790, in-8.

rivaux pour l'épouser. » Colette donna la préférence à celui qui était le père du petit Jean-Baptiste né dans la Bastille: le 24 avril 1787, elle épousa, en l'église Saint-Roch, Jean-Baptiste-Eugène-Toussaint de Beaussire, fils du lieutenant du roi au grenier à sel.

XVII

LA FLÉTRISSURE ET LA POPULARITÉ DE JEANNE DE VALOIS[1]

Madame de la Motte était toujours à la Conciergerie, ignorant son arrêt. Elle y était bien soignée par les concierges, les époux Hubert, de braves gens. En apprenant l'acquittement du cardinal, elle entra dans un tel accès de fureur qu'elle saisit son pot de chambre et se le brisa sur la figure. Ses membres frissonnaient tandis que le sang lui coulait du visage. De ce jour, on fit coucher deux femmes avec elle.

Des magistrats avaient annoncé l'exécution de l'arrêt pour le 13, mais elle n'eut pas lieu. Et les nouvellistes de répéter que la comtesse serait graciée par le roi ; que la Cour avait décidément honte de l'iniquité commise, que la reine rougissait de laisser flétrir une innocente — sa victime. Le vent est à présent fixé dans sa direction. Quoi que la reine fasse ou ne fasse pas, quoi qu'il advienne, le vent soufflera contre elle.

Le 19 on apprit que le procureur du roi avait décidé l'exécution. Le lendemain une foule immense se pressait dans les cours du palais et aux abords. Les croisées des maisons voisines étaient louées un prix exorbitant, des échafaudages étaient dressés. Mais la journée passa sans que les portes de la Conciergerie s'ouvrissent devant Jeanne de Valois. Les badauds, qui avaient fait le pied de grue durant des heures,

1. *Relation de l'exécution de l'arrêt rendu contre madame de la Motte et autres condamnés dans l'affaire du Collier*, s. l.. 1786, pet. in-8° de 8 p. (C'est la réimpression d'une correspondance de Paris en date du 21 juin, parue dans la *Gazette de Leyde* du 28 juin 1786). — Journal de Hardy, 21 juin 1786. — *Gazette d'Utrecht*, 22 juin 1786. — Bachaumont, 22 juin 1786. — *Gazette d'Amsterdam*, 30 juin 1786. — Mercier de Saint-Léger, *loc. cit.*, p. 200-1. — Vie de Jeanne de S.-Rémy, t. II.

s'en retournèrent déçus. Le lieutenant général de police craignait l'affluence de la populace.

Le mercredi 21 juin, à cinq heures du matin, Jeanne de Valois fut réveillée par le concierge. Elle refusa de se lever, croyant qu'on la rappelait devant la cour ; elle ne voulait plus répondre à ses juges. Après bien des instances, cependant, elle consentit à passer un jupon, un casaquin et à mettre ses bas. Dès qu'elle fut arrivée au seuil de la cour du Mai, quatre bourreaux, des colosses, assistés de deux valets, la saisirent et lui lièrent les mains. Me Frémyn, greffier du Parlement, lui dit de se mettre à genoux pour entendre son arrêt. Elle change de couleur. Un flot d'injures coule de ses lèvres. Les bourreaux sont obligés de la faire agenouiller de force, en lui mettant les mains sur les épaules, et la tiennent, tant bien que mal, dans cette posture durant la lecture de l'arrêt. Quand le greffier vint au passage où il était dit qu'elle serait fouettée et marquée, sa fureur éclata : « C'est le sang des Valois que vous traitez ainsi ! » Et, s'adressant frémissante aux passants que la cérémonie avait retenus : « Souffrirez-vous que l'on traite ainsi le sang de vos rois ? arrachez-moi à mes bourreaux ! » Elle voulait avoir la tête tranchée. Puis elle tomba dans une sorte de prostration dont elle sortit en entendant que ses biens étaient confisqués.

Les exécutions se faisaient généralement vers midi. Nul dans Paris n'avait prévu cette heure matinale. Les échafauds étaient vides et les croisées fermées. Mais deux ou trois cents personnes, attirées du voisinage, étaient là qui regardaient Jeanne de Valois, avec des sentiments où se mêlaient l'horreur et la pitié. D'autres, plus loin, se pressaient aux portes de la grande grille qu'on venait de fermer. Deux gamins étaient grimpés le long des barreaux et se tenaient accrochés aux écussons fleurdelisés. Jeanne refusa de se dévêtir. Après lui avoir mis la corde au cou, les bourreaux furent obligés de lui taillader la chemise et le casaquin. Quelques coups de verge furent appliqués sur ses épaules qui se marbrèrent de lignes rouges. Elle échappa aux mains de fer qui la tenaient et se roula sur le sol dans d'affreuses convulsions. « Le bourreau devait la suivre par terre en proportion de ce qu'elle roulait. » Quand on s'apprêta à lui imprimer sur les épaules

la lettre V, elle était couchée sur les dalles de la cour, au pied du grand escalier, à plat ventre, son jupon retroussé. On voyait ses cuisses blanches, et, dans l'épouvante silencieuse, un loustic lança une obscénité. La chair délicate fume sous le fer rouge. Une légère vapeur bleuâtre se mêle aux cheveux dénoués. Les yeux injectés de sang semblaient sortir de la tête, les lèvres grimaçaient atrocement. Tout le corps eut dans ce moment une telle convulsion que la lettre V fut appliquée la seconde fois, non sur l'épaule, mais sur le sein, Et Jeanne de Valois s'évanouit.

Une voiture de place, où montèrent avec elle un clerc d'huissier et deux archers de robe courte, la transporta à la Salpêtrière. En route, elle chercha à se précipiter par la portière.

Après avoir baigné d'eau de Cologne son visage où le sable collait aux meurtrissures, après avoir réuni doucement ses cheveux dans un petit bonnet rond, la sœur officière fait panser ses plaies. Elle la revêt d'une chemise de coton, très usée, douce à la peau, et la ranime d'un bouillon chaud trempé de quelques mouillettes. Ses boucles d'oreille en or, dites « de mirza », lui sont retirées. On les pèse, et le sieur Louis, secrétaire de l'Académie de chirurgie, qui se trouvait par hasard à l'hôpital, en offre douze livres. A ce moment, Jeanne de Valois reprend ses esprits :

— Douze livres, mais c'est à peine le poids de l'or !

Le marché est conclu à dix-huit livres que le sieur Louis tire de sa poche.

Et Jeanne est conduite en prison. On lui donne une des trente-six petites loges particulières de six pieds carrés : faveur dont elle fut redevable à la prisonnière qui avait bien voulu, pour elle, quitter sa cellule et aller au dortoir commun où les détenues couchaient six dans le même lit.

Avant midi, un détachement de robe courte s'en fut en place de Grève clouer au poteau, planté tout exprès, le placard où les passants purent lire la condamnation aux galères perpétuelles encourue par le comte de la Motte. Le 4 septembre, le Domaine fit vendre, à Bar-sur-Aube, rue Saint-Michel, les meubles, effets, argenterie et bijoux des deux époux. Ce fut la fin du supplément aux *Mille et une Nuits*.

*
* *

Le libraire Hardy, qui rédige au jour le jour, comme un procès-verbal, les fluctuations de l'opinion, note le mouvement qui se dessina en faveur de madame de la Motte dès après son exécution. Les détails horribles se répandirent dans Paris, la foule en fut impressionnée. On redisait ses imprécations contre la reine et le cardinal, ses accusations contre eux, ses reproches au Parlement, tout de miel et d'indulgence pour les personnages d'importance, toujours prêt à servir la Cour, la noblesse et le clergé. « A peine l'arrêt contre la dame de la Motte venait-il de recevoir son exécution, un certain public, ému de compassion, peut-être parce qu'il la regardait comme une victime d'une intrigue de Cour, se permettait déjà de blâmer le parlement qu'on croyait pouvoir accuser d'une sévérité outrée en cette circonstance. On cherchait à répandre de l'odieux sur son jugement et l'on clabaudait contre la violence qu'on s'était vu forcé d'employer. »

Il n'est pas étonnant, lisons-nous dans les *Mémoires* de madame de Lamballe [1], que Paris qui, jusqu'à ce moment, s'était plu avec la reine comme avec une divinité bienfaisante dont les seuls regards portent la consolation dans l'âme des infortunés, ne pût comprendre comment elle avait abandonné madame de la Motte à l'horreur de son sort, et, comme le Français est extrême en tout, de l'idolâtrie qu'il avait pour elle, il passa à l'indignation. L'opinion publique devint chancelante sur son compte et les ennemis particuliers de cette princesse excitèrent les mécontents. La reine ne vit plus sur ses pas cette foule qui se pressait autrefois pour la voir, elle n'entendit plus ces murmures flatteurs. Personne ne dit à la reine que cette froideur que la foule lui témoignait pouvait avoir des suites funestes, et, loin de chercher à la détruire, elle en fut offensée. Sa physionomie, jadis si douce, si caressante, ne peignit en public que la hauteur et le dédain pour l'opinion de ceux qu'elle était loin de regarder comme pouvant disposer de son sort et de celui de sa famille.

Les gravures aux étalages représentaient la comtesse en costume de la Salpêtrière : une robe de bure grossière, d'un

1. II, 37-39. — Ces Mémoires, publiés en 1820, sont l'œuvre de madame d'Hyde, marquise G.-B. Salari, écrivant d'après les entretiens, lettres et papiers de madame de Lamballe.

gris cendré, avec des bas de même couleur, un jupon de laine brune, un bonnet rond, une chemise de grosse toile et une paire de sabots. Les journaux relataient par le menu détail la vie qu'elle menait. Il devenait impossible de n'en pas être touché.

La situation de la comtesse, dit la *Gazette d'Utrecht*, commence à intéresser jusqu'aux personnes qui étaient le plus insensibles à son châtiment. On a bien tort de croire que cette infortunée jouisse, dans la maison où elle est enfermée, de quelque préférence sur ses compagnes. Elle est étendue sur un lit de douleur qu'elle trempe de ses larmes. Il est vrai que des mains bienfaisantes ont volé à son secours, mais l'usage où l'on est dans cette maison de reporter sur la totalité des individus les douceurs que les âmes charitables destinent privativement à l'un d'eux, font qu'elle ressent à peine les effets de la bienfaisance de ceux qui veulent la soulager...

Son teint est jaune. Elle est extrêmement maigrie. Elle se trouve confondue avec une foule de femmes, rebut de la nature et de la société, flétries comme elle, et qui ont cependant des égards pour cette malheureuse qu'elles appellent « la Comtesse » et qu'elles cherchent à consoler. La dame de la Motte ne pleure que son honneur perdu et non pas son état affreux. Couchée avec trois autres, elle repose sur une paillasse très dure. La plupart du temps elle est obligée de passer la nuit sur un banc, ou, éveillée, elle ne fait que gémir dans une salle où les fenêtres sont à dix pieds de terre. Là, on ne voit jamais de lumière excepté celle du jour à moitié interceptée. Elle porte les habits de la maison. Elle n'a que quelques mauvaises camisoles et quelques bonnets ronds; mais après qu'ils seront usés il faudra qu'elle se contente de hardes de bure. La nourriture est du pain noir; les dimanches, une once de viande, les jeudis un morceau de fromage, les autres jours des fèves, des lentilles détrempées dans beaucoup d'eau.

On citait d'elle des traits admirables, à faire pleurer, et beaucoup de gens pleuraient. Elle avait écrit à l'archevêque de Paris une lettre « sublime par le tableau des souffrances qu'elle y trace et par la piété et la résignation qu'elle y fait paraître ». Comme M. du Tillet, administrateur de l'Hôpital général, la consolait, l'exhortant à sécher ses pleurs, elle répondit :

— Je sécherai donc mes larmes, puisque vous l'exigez; mais vous laisserez couler celles de la reconnaissance.

« La dame de la Motte, note la *Gazette de Leyde*, devient de plus en plus stoïque et résignée à son sort. Elle s'occupe

la plus grande partie de la journée à lire et à méditer le livre ascétique de l'*Imitation de Jésus-Christ*. »

... La plus grande partie de la journée à méditer le livre ascétique... et la reine osait dire qu'elle était une criminelle!... c'était une sainte.

Une de ces anecdotes, journellement servies au public, remplit l'Europe d'attendrissement. On apprit — et ce fut tout juste si les gazettes ne tirèrent pas à ce propos des éditions spéciales, l'usage des gros titres en vedette n'étant pas encore connu — on apprit que ces pauvres femmes de la Salpêtrière, jeunes et vieilles, voleuses et filles de joie, ce ramassis de tous les vices, ce rebut de l'espèce humaine, touchées de tant de vertu, de tant de résignation, de tant de grâces, avaient « boursillé » entre elles, l'une se privant de tabac à priser et l'autre d'envoyer à son garde-française les trois sols de sa semaine, pour offrir à la comtesse, variant ainsi le menu — pain de seigle, lentilles cuites à l'eau et fromage — un plat de petits pois au lard.

Ah! ces natures simples et primitives!

Riches et nobles furent piqués d'émulation. De longtemps la Salpêtrière n'avait reçu tant et de si brillantes visites : c'est la maréchale de Mouchy, la duchesse de Duras, madame de Bourg. Une lettre anonyme, écrite de la Salpêtrière à la baronne de Saint-Rémy, sœur de Jeanne de Valois, lui dit : « Tous les grands ont été pour voir votre sœur, ils sont tous portés pour elle. Qui ne le serait pas, grand Dieu! lui seul connaît la vérité et la pureté de son cœur ». Le duc d'Orléans, qui dirigeait la franc-maçonnerie et préparait son rôle révolutionnaire, vit dès lors le parti qu'il pourrait tirer de l'aventure, et la duchesse d'Orléans prit la tête de ce joli mouvement de compassion. « Faites un mémoire à la duchesse d'Orléans », dit la lettre à Marie-Anne de Saint-Rémy.

On parla naturellement de tentatives d'évasion. « La comtesse, écrit la *Gazette d'Utrecht* à la date du 1er août, a tenté de s'évader. Elle avait déjà fait un trou pour y passer la tête. Elle s'est engagée dans cette ouverture de manière à ne pouvoir ni reculer, ni avancer. La frayeur l'a saisie : elle a crié, on l'a trouvée dans cette position. Et cette tentative n'a fait que lui procurer un accroissement de rigueur ».

Parmi tant d'âmes compatissantes qu'émut le sort de Jeanne de Valois, il en est une à qui revient une place particulière, à cause de sa grâce délicieuse et de sa délicieuse bonté.

Louise de Carignan était restée veuve à dix-huit ans d'un mari mort de débauches, Stanislas de Bourbon, prince de Lamballe.

La plus grande beauté de madame de Lamballe, disent les Goncourt, était la sérénité de la physionomie. L'éclair même de ses yeux était tranquille. Malgré les secousses et la fièvre d'une maladie nerveuse, il n'y a pas un pli, pas un nuage sur son beau front, battu de ces longs cheveux blonds qui boucleront encore autour de la pique de septembre. Italienne, madame de Lamballe avait les grâces du Nord.

Son âme avait la sérénité de son visage. Elle était tendre et pleine de caresses, toujours égale, toujours prête aux sacrifices, dévouée dans les moindres choses, désintéressée par-dessus tout. Son esprit avait les vertus de son caractère, la tolérance, la simplicité, l'amabilité, l'enjouement tranquille. Ne voyant pas le mal et n'y voulant pas croire, madame de Lamballe faisait à son image les choses et le monde, et, chassant toute vilaine pensée avec la charité de ses illusions, sa causerie gardait la paix et la douceur.

Le sort horrible de madame de la Motte frappa le système nerveux, sensible et surexcité, de la jeune princesse. Son imagination s'exalta à la pensée d'une erreur judiciaire. Elle se souvenait d'avoir vu son vénéré beau-père, le doux et charitable duc de Penthièvre, recevant à Châteauvilain madame de la Motte avec les honneurs réservés aux princesses du sang. Elle était liée avec la duchesse d'Orléans, sa belle-sœur. Elle présidait des loges maçonniques[1]. A ce moment même, sentant la reine un peu délaissée parmi les inimitiés qui grandissaient autour d'elle et devenaient dangereuses, la princesse de Lamballe, qui s'était doucement écartée devant madame de Polignac, revenait à l'intimité de sa souveraine, et cependant, à ce moment même, elle ne pouvait s'empêcher d'aller à la Salpêtrière porter les consolations de son grand cœur. Mais les natures comme la sienne ne sont pas facilement comprises. La Salpêtrière avait alors pour supérieure

1. Pierre de Nolhac, *la Reine Marie-Antoinette*, p. 227.

madame Robin, dite sœur Victoire. Madame de Lamballe insistait pour voir la prisonnière, arguant de sa qualité de princesse du sang qui devait ouvrir devant elle toutes les portes. Sœur Victoire s'y refusait.

— Mais pourquoi ne puis-je voir madame de la Motte?

— Madame, c'est qu'elle n'y est pas condamnée.

XVIII

L'ÉVASION DE JEANNE

Madame de la Motte était servie à la Salpêtrière par une des prisonnières nommée Angélique, une fille condamnée à y demeurer le reste de ses jours, pour avoir, dans le désespoir du délaissement, en un moment de folie, tué son enfant. Vers la fin de novembre 1786, une sentinelle en faction dans une des cours de l'hôpital, passant le bout de son fusil à travers un carreau de vitre cassée, réveilla Angélique endormie. Le soldat lui apprit qu'on songeait à sa délivrance et à celle de sa maîtresse. Le lendemain, il passa un billet écrit à l'encre sympathique, dont l'écriture paraissait à la chaleur. Une correspondance suivie s'engagea. L'important, disaient les inconnus qui avaient pris à cœur le sort de Jeanne de Valois, était de se procurer un modèle de la clef ouvrant la porte par où la prisonnière devait sortir. Mais comment se procurer un modèle de cette clef? Jeanne de Valois examinait avec soin du regard la clef au trousseau de la religieuse qui venait la visiter chaque jour. Puis, quand la religieuse était sortie, elle en traçait le dessin. Le lendemain, nouvel examen, et le dessin était corrigé. Le trou de la serrure donnait la dimension. Jeanne se convainquit enfin que son dessin, retouché de la sorte plus de vingt fois, devait être exact. Elle le fit passer à la sentinelle et, peu de jours après, celle-ci rapporta une clef qui — ô merveille! — ouvrait la serrure.

L'une après l'autre la sentinelle lui fit passer les diverses parties d'un travesti : redingote, culotte, chapeau. Cependant, Angélique ayant été mise en liberté, une autre prisonnière, nommée Marianne, fut placée près de Jeanne; elle lui rendit

les mêmes services. Mais la sentinelle demeura quelque temps sans reparaître et déjà madame de la Motte s'alarmait, quand elle reçut un jour, par la même voie, ce billet.

« Hé bien ! votre chère Angélique est libre, nommez le jour où vous voulez l'être. »

Madame de la Motte répondit : le 5 juin. Ce jour, sœur Fanchon, chargée de fermer les portes du corridor, devait aller au bois de Vincennes.

Madame de la Motte revêtit son déguisement : une redingote en lévite bleu de roi, gilet et culotte noirs, des brodequins, un chapeau rond à haute forme, une badine et des gants de peau. La clef ouvrit les portes. Les deux fugitives arrivèrent dans les cours où elles se mêlèrent à la foule. Elles savaient qu'elles devaient gagner la Seine où une barque avec deux hommes les attendait. Elles trouvèrent la barque, et y montèrent. Les hommes ramèrent jusqu'à Charenton, où un fiacre attendait, et conduisit madame de la Motte à Maison-Rouge, où elle passa la première nuit.

La seconde étape fut Provins. Dans les rues de Provins un groupe d'officiers qui passait devine le travestissement. L'un d'eux se détache.

— Beau cavalier, dussiez-vous me conduire au fond de l'enfer, je vous suivrai.

Madame de la Motte était haletante d'angoisse.

— Je vous ai devinée, continua le soldat. Vous êtes une demoiselle échappée du couvent qui va rejoindre l'homme heureux de posséder son cœur.

— Monsieur, si vous en êtes persuadé, cessez de vous attacher à mes pas ; votre obstination n'est-elle pas indiscrète ?

Indiscrète, évidemment. Le galant s'éloigna.

Avertie par l'aventure, madame de la Motte jugea prudent de quitter son travesti. Marianne, dans une boutique de la ville, acheta des effets de paysanne, un panier, du beurre et des œufs.

A une lieue de Provins, des rangées de saules grisâtres bordent les rives de la Voulsie qui coule joyeuse et claire entre de fraîches prairies. Des touffes de jonc et de longues herbes d'eau font des rideaux où le vent murmure. Les deux fugitives y trouvent un abri. Les habits d'homme sont mis

en un paquet noué d'une ficelle avec une pierre et jetés dans le fond de l'eau. Voici Jeanne marchant sur la route, légère et court vêtue, paysanne champenoise, et fort mignonne dans son corset de toile à mille raies, tablier de même étoffe, dans sa jupe de calmande rayée bleu, rose et blanc, ses petits pieds dans une grosse paire de souliers surmontés de boucles luisantes. Elle a dans son panier du beurre et des œufs blancs qu'elle va vendre à la foire prochaine. Les paysans qui passent lui trouvent bonne mine et en carriole lui font faire un bout de chemin. Elle va ainsi jusqu'à Troyes, d'où elle gagne les environs de Bar-sur-Aube.

Elle arrive aux Crottières, carrières de pierres voisines de la ville, qui servaient alors de refuge aux vagabonds et gens sans aveu du pays. Un petit bois de sapins les sépare de la route qui conduit de Bar-sur-Aube à Clairvaux. C'est une hauteur d'où l'on découvre la ville que l'Aube embrasse de ses bras brillants, derrière le village de Fontaine, si pittoresque avec ses vieux ponts, ses moulins qui tournent tictaquant; la Bresse vient s'y nouer comme un ruban qui chatoie dans l'herbe grasse, glissant vive et capricieuse parmi les files tremblotantes des roseaux. Et, dans le fond, s'arrondissent en coupole massive et sombre les coteaux de Sainte-Germaine sur lesquels Saint-Pierre dessine son clocher pointu. Aux ténèbres des Crattières, la fugitive s'est blottie. Elle envoie Marianne, avec des billets, aux parents et anciens amis qu'elle connaît à Bar-sur-Aube. M. de Surmont, qui l'avait recueillie dans sa maison voilà bien des années déjà, lors de sa fuite du couvent de Longchamp, vient la trouver de nuit. Ils causent, assis sur le bord de la route. Il lui laisse quelques louis. « Lorsque cette infortunée, fuyant la Salpêtrière, dit Beugnot, vint se cacher dans les carrières pendant la nuit, ma mère, qui n'avait cessé de défendre son innocence, même après le jugement, eut le courage d'aller l'y chercher. Elle lui rapporta un secours de vingt louis qu'elle lui avait confié pour des malheureux dans le temps de sa prospérité. Elle fit plus. Elle releva à ses propres yeux cette femme alors flétrie en approchant d'elle la plus pure vertu. »

De Bar-sur-Aube, Jeanne et sa fidèle compagne gagnèrent la Lorraine, Nancy, puis Lunéville, puis Metz, Thionville,

Ettingen et Hollerich, dans le Grand-Duché de Luxembourg, où elles furent accueillies chez une dame Schilz. Par la Belgique, Bruges, Ostende, elles gagnèrent l'Angleterre, Douvres, Londres, où madame de la Motte fut dans les bras de son mari, le 4 août 1787, à quatre heures du soir.

Quelle main mystérieuse avait favorisé son évasion? Elle l'ignora toujours. L'opinion du temps fut que c'était la reine qui avait ouvert les portes à cette évasion[1]. Madame Campan elle-même n'en doute pas. « Par une suite de fausses vues qui dirigeaient les démarches de la Cour, on y trouva que le cardinal et la femme la Motte étaient également coupables et inégalement jugés, et on voulut rétablir la balance. Cette nouvelle faute confirma les Parisiens dans l'idée que cette créature, qui n'avait jamais pu pénétrer même jusqu'au cabinet des femmes de la reine, avait réellement intéressé cette infortunée princesse. »

XIX

CAGLIOSTRO AU PEUPLE FRANÇAIS[2]

A Cagliostro, comme à madame de la Motte, l'Angleterre offrit un asile.

A peine sorti de la Bastille, voyant le mouvement de sympathie qu'avait éveillé Nicole d'Oliva, Cagliostro, avec son sentiment très fin de l'opinion publique, s'était empressé d'envoyer à la jeune femme sept cents écus. Ce qui fut aussitôt dans les gazettes avec des commentaires : « C'est ainsi que cet homme extraordinaire se venge des bruits calomnieux. On l'accuse de charlatanisme, et il passe sa vie à soulager les infortunes. » Dans le petit logement qu'il occupa momentanément à Passy, il reçut, avant de partir, « tout Paris », des écrivains, des parlementaires, Duval d'Épremesnil ; et, comme on croyait devoir parler de son malheur, il étalait des richesses immenses, en disant : « Je n'ai besoin de personne, ne me plaignez pas. »

1. *Vie de Jeanne de Saint-Rémy*, II, 217.

2. Mêmes sources que pour le chapitre IV et, en plus, le *Bachaumont*, le *Journal de Hardy*, le *Courrier de l'Europe* et la *Gazette d'Utrecht*, aux dates.

Le 13 juin, il obéit à la lettre de cachet qui l'exilait de France. Après avoir été chercher sa femme, qui s'était retirée à Saint-Denis, il arriva, le 16, à Boulogne et s'embarqua pour l'Angleterre. « La côte que je quittais, dit-il, était bordée par une foule de citoyens de tous états, qui me bénissaient, me remerciant du bien que j'avais fait à leurs frères. Ils m'adressaient les adieux les plus touchants. Les vents m'emportaient loin d'eux; je ne les entendais plus, mais je les voyais encore les mains levées vers le ciel, et moi de les bénir à mon tour, de m'écrier, de répéter comme s'ils pouvaient m'entendre : « Adieu, Français! adieu, mes enfants! adieu, » ma patrie! »

Dès son arrivée à Londres, il publia sa célèbre lettre au peuple français. Elle est datée du 26 juin 1786.

On m'a donc chassé de France, s'écrie le prophète, on a trompé le roi! Les rois sont à plaindre d'avoir de tels ministres. J'entends parler du baron de Breteuil. Qu'ai-je fait à cet homme? De quoi m'accuse-t-il? d'être aimé du cardinal et de ne l'avoir pas abandonné, de chercher la vérité, de la dire et de la défendre; de soulager l'humanité souffrante, par mes aumônes, par mes remèdes, par mes conseils? Voilà mes crimes! Il ne peut digérer qu'un homme dans les fers, qu'un étranger sous les verrous de la Bastille, sous sa puissance à lui, digne ministre de son horrible prison, ait élevé sa voix comme je l'ai fait, pour le faire connaître, lui, ses principes, ses agents, ses créatures.

Au reste, tirez-moi d'un doute. Le roi m'a chassé de son royaume, mais il ne m'a pas entendu. Est-ce ainsi que s'expédient en France toutes les lettres de cachet? Si cela est, je vous plains, surtout tant que ce baron de Breteuil aura ce dangereux département. Quoi! vos personnes, vos biens sont à la merci de cet homme? tout seul, il peut, sur des exposés calomnieux et jamais contredits, surprendre et faire exécuter par des hommes qui lui ressemblent des ordres rigoureux qui plongent l'innocent dans un cachot et livrent sa maison au pillage?

Toutes les prisons d'État sont-elles comme la Bastille? On n'a pas idée des horreurs de celle-ci : la cynique impudence, l'odieux mensonge, la fausse pitié, l'ironie amère, la cruauté sans frein, l'injustice et la mort y tiennent leur empire. Un silence barbare est le moindre des crimes qui s'y commettent. J'étais depuis six mois à quinze pieds de la femme, et je l'ignorais. D'autres y sont ensevelis depuis trente ans, réputés morts, malheureux de ne pas l'être, n'ayant, comme les

damnés de Milton, de jour dans leur abîme que ce qu'il faut pour apercevoir l'impénétrable puissance des ténèbres qui les enveloppent. Je l'ai dit, captif, et je le répète, libre : il n'est pas de crime qui ne soit expié par six mois de Bastille. Quelqu'un me demandait si je retournerais en France dans le cas où les défenses qui m'en écartent seraient levées. — Assurément, ai-je répondu, pourvu que la Bastille soit devenue une promenade publique !

Vous avez tout ce qu'il faut pour être heureux, vous autres Français : sol fécond, doux climat, bon cœur, gaieté charmante, du génie et des grâces, propres à tout, sans égaux dans l'art de plaire, sans maîtres dans les autres ; il ne vous manque, mes bons amis, qu'un petit point : d'être sûrs de coucher dans vos lits quand vous êtes irréprochables.

Il est digne de vos Parlements de travailler à cette heureuse révolution. Elle n'est difficile que pour les âmes faibles.

Oui, je vous l'annonce. Il régnera sur vous un prince qui mettra sa gloire à l'abolition des lettres de cachet, à la convocation de vos États généraux. Il sentira que l'abus du pouvoir est destructif à la longue, du pouvoir même. Il ne se contentera pas d'être le premier de ses ministres : il voudra être le premier des Français.

Ces lignes, datées de 1786, sont réellement étonnantes. On parle quelquefois des prédictions de Voltaire et de Rousseau. « Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions », écrivit Rousseau. « Tout ce que je vois jettera les semences d'une révolution, qui arrivera immanquablement », écrivit Voltaire. Vagues propos qu'il a fallu tirer d'infinies écritures remplissant des cinquante et soixante volumes. Tous ceux qui, avec la prétention de régenter l'humanité, trouvent que l'humanité ne se conduit pas à leur désir, parlent ainsi. Mais quelle intelligence vive, concrète, précise, avec le sentiment immédiat des réalités, il fallut à Cagliostro, pour dire aux Français de 1786 : sous peu votre Bastille deviendra une promenade publique, vos lettres de cachet seront abolies, et vos États généraux vont être convoqués.

Et l'on s'imagine le brouhaha que firent dans les rues de Paris les camelots vendant la « Lettre au peuple français », courant le front en sueur, répétant leur cri : « Voilà du nouveau ! » dans les jardins et dans les cafés ; le public se précipitait à leur rencontre et s'arrachait « leur papier ».

Le baron de Breteuil en fut directement atteint. En vain

se montra-t-il au ministère un des esprits les plus généreux que la France ait connus, noblement et libéralement réformateur; en vain, par sa mémorable circulaire de 1784, qui eut une si grande action dans la France entière, avait-il virtuellement mis fin au régime des lettres de cachet[1]; en vain avait-il décidé la démolition de la Bastille et, dès lors, l'avait-il transformée en prison judiciaire; avait-il fait fermer le donjon de Vincennes et l'affreuse tour Châtimoine, à Caen, ouvrir à Latude les portes de Bicêtre, élargir d'un coup les trois quarts des prisonniers incarcérés dans les maisons de Force; en vain, par décision générale du 31 octobre 1785, avait-il libéré tous ceux qui étaient détenus en vertu d'une lettre de cachet de famille, — et l'on sait que ces sortes de réclusions étaient de beaucoup les plus nombreuses; en vain fit-il défendre aux juges locaux d'autoriser un emprisonnement quelconque qui ne serait pas précédé d'une condamnation régulière; en vain rédigea-t-il ses instructions du 6 octobre 1787 sur le traitement des fous dans les hôpitaux; s'efforça-t-il de réaliser, avec une activité et une énergie sans égales, les idées nouvelles de progrès et de liberté: Cagliostro lui porta dans l'opinion publique un coup dont il ne se releva pas. Si bien que plus tard, quand sonneront les heures révolutionnaires, les orateurs de jardins publics n'auront pas de peine à persuader au peuple que Breteuil veut les égorger. Et sa rentrée au pouvoir sera le signal de l'insurrection.

XX

CAGLIOSTRO CONTRE DE LAUNEY

D'autre part, Cagliostro introduit sa fameuse action contre le marquis de Launey, gouverneur de la Bastille, et Chesnon fils, le commissaire au Châtelet, qui avait été chargé de perquisitionner à son domicile quand il avait été constitué prisonnier. Dès le 29 mai, alors que Cagliostro n'était pas encore jugé en Parlement et qu'il était encore sous les ver-

1. Publiée dans la *Bastille dévoilée*, III, 9-10.

roux du roi, Me Thilorier avait publié une requête, « aussi bien écrite, observe Hardy, que le mémoire précédemment tant fêté du public », et qui contenait la « démonstration frappante » des faits suivants : 1° par la faute du commissaire Chesnon, chargé d'une perquisition au domicile de Cagliostro arrêté, forçant alors les secrétaires, ouvrant toutes les armoires, les gardes-robes, chiffonnant et bouleversant les effets du comte et ceux de sa femme, chapeaux, plumes, robes, linge, bouleversant et entassant tout pêle-mêle, puis négligeant d'apposer les scellés avant de partir — pour plus de cent mille livres d'effets avaient été détériorés ou livrés au pillage ; 2° le marquis de Launey, gouverneur de la Bastille, avait conservé par devers lui, refusant de les rendre au suppliant ou à sa femme, de l'argent, des diamants et des bijoux d'une valeur très considérable.

Cagliostro précise. Les gens de la suite du commissaire prenaient ce que bon leur semblait.

L'exempt a la témérité de s'emparer, en la présence du suppliant, d'une valeur de plus de deux cents louis en baumes, gouttes, élixirs, sans que le commissaire s'oppose à cette déprédation... De mon secrétaire ont disparu : 1° quinze rouleaux de cinquante doubles chacun, cachetés de mon cachet ; 2° mille deux cent trente-trois sequins vénitiens et romains ; 3° un rouleau de vingt-quatre quadruples d'Espagne, cacheté de mon cachet ; 4° quarante-sept billets de caisse d'escompte de cent mille livres chacun. En outre, dans mon portefeuille vert, se trouvaient des papiers de la plus grande importance. Ils sont perdus, et le dommage qui en résulte pour moi est de plus de cinquante mille livres.

Non content de ces déprédations, le commissaire a exécuté de la manière la plus vexatoire les ordres qu'il avait recus, bousculant le comte de Cagliostro et le malmenant sur le boulevard, lui et sa femme, au grand scandale des passants ; de ce fait encore est réclamée une indemnité de cinquante mille livres. Soit en tout deux cent mille livres qui sont dues par le gouvernement du roi ou par ses agents, desquelles, avec la grandeur d'âme qui le caractérise, le comte de Cagliostro abandonne la moitié, cent mille livres, pour le pain des pauvres prisonniers du Châtelet.

Cette requête avait été présentée dès le 29 mai, avant le

jugement du procès du Collier, à la Grand'-Chambre et la Tournelle assemblées. Le 21 juin, de Londres, s'étant fait représenter à Paris par des hommes de loi, Cagliostro lança contre de Launey et Chesnon une assignation au tribunal du Châtelet.

La requête de Cagliostro se termine par ces mots :

On n'exigera pas sans doute que j'établisse les faits par une preuve testimoniale. Un citoyen n'appelle pas tous les jours deux citoyens pour constater l'état de son coffre-fort. J'aurais été sûr d'être arrêté que j'aurais cru cette précaution, non seulement inutile, mais injurieuse à la nation qui m'accorde l'hospitalité.

Dira-t-on que le fait que j'avance est invraisemblable? Tous ceux qui m'ont connu peuvent dire si, depuis que je suis en France, j'ai dépensé visiblement moins de cent mille livres par an. Est-il donc étonnant qu'un homme, qui n'est pas dans l'usage de faire valoir son argent, ait devant lui une année de son revenu?... Au surplus, je me soumets d'affirmer sous la religion du serment la sincérité de l'état déjà certifié par moi. C'est sans doute tout ce que la justice a le droit d'exiger. On n'imaginera pas que, pour une somme de cent mille livres, le comte de Cagliostro voulût se parjurer aux yeux de toute l'Europe.

« On trouvait, dit Hardy, cette requête du comte claire, précise et énergiquement écrite. Cette pièce, dans laquelle les droits du suppliant paraissaient aussi bien établis qu'ingénieusement discutés, recevait du public le même accueil que les précédentes. »

Un nouveau mémoire suivit. « Il présente, dit Hardy, les faits d'une manière bien propre à remuer les esprits et à intéresser singulièrement les citoyens de tous les ordres. » Citons la péroraison :

Français, nation vraiment généreuse, vraiment hospitalière, je n'oublierai jamais ni l'intérêt touchant que vous avez pris à mon sort, ni les douces larmes que vos transports m'ont fait répandre. La calomnie et la persécution s'étaient attachées à mes pas. Tout ce que le cœur humain ne peut souffrir de tourments, le mien l'avait déjà éprouvé. Un seul jour de gloire et de bonheur m'a dédommagé de mes longues souffrances. (Cagliostro fait ici allusion au départ de Boulogne). Appelé, désiré, regretté partout, j'avais choisi pour demeure le pays que vous habitez ; j'y avais fait tout le bien que ma fortune et mes talents m'avaient permis de faire. Strasbourg, Bor-

deaux, Lyon, Paris, vous rendrez témoignage de moi à l'univers. Vous direz si jamais j'offensai le moindre de vos habitants. Vous direz si la religion, le gouvernement et les lois ne furent pas toujours pour moi un objet sacré; et cependant la voix de mes ennemis a prévalu! ils ont trompé un roi : une lettre d'exil et d'exil indéfini, voilà ma récompense. Je suis chassé de la France! Habitants de cette heureuse contrée, peuple aimable, sensible, recevez les adieux d'un infortuné digne peut-être de votre estime et de vos regrets.

Il est parti, mais son cœur est resté parmi vous. Quelque région qu'il habite, croyez qu'il se montrera constamment l'ami du nom français. Heureux si les malheurs qu'il éprouva dans votre patrie ne retombent que sur lui seul.

« Le public, dit le libraire Hardy, dévorait pour ainsi dire le Mémoire du comte Cagliostro qu'on avait imprimé en nombre suffisant pour satisfaire son avidité. »

Or, en ce moment, Latude, sorti de prison, remplissait la France des récits de son long martyr. Les pamphlets de Linguet contre la Bastille, de Mirabeau contre les ordres arbitraires, avaient un formidable retentissement. On sait aujourd'hui que dans ces écrits il y avait des mensonges : mais le peuple, dans une crainte douloureuse, écoutait avec attention. De Launey était gouverneur de la Bastille, Chesnon, l'officier des lettres de cachet. « On se rappelle, dira le commissaire Chesnon dans sa défense, l'effet terrible qu'a fait ce Mémoire dans le public. Il a fait le même effet dans toute l'Europe. Le débit en approchait de la sédition. » Cagliostro, dans une lettre au peuple anglais publiée peu après, constate avec orgueil : « Mon mémoire contre les sieurs Chesnon et de Launey parut. Il a fait sur tous les esprits une impression qui subsiste encore et qui subsistera toujours, quelque chose qui puisse arriver, parce que la vérité a quelque chose d'indélébile. »

XXI

L'IMPUISSANCE DU ROI

Le roi évoqua l'affaire au conseil des dépêches et nomma une commission composée des sieurs de la Michodière, abbé

de Radonvillier, Vidaud de la Tour et Lambert, conseillers d'État ; Charpentier de Boisjilault, maître des requêtes, étant rapporteur.

Et le public de protester à nouveau. Pourquoi pas le Châtelet auquel s'adressait Cagliostro, pourquoi pas des tribunaux réguliers? On avait donc peur de la lumière! Hardy en découvre la raison : « C'est qu'il s'agissait, en personne, du marquis de Launey et du commissaire Chesnon, d'ordres émanés de ce qu'on appelait : l'administration ! expression si importante que malheur à quiconque avait à lutter contre elle ! » Déjà !

Et mille bruits de courir la ville. Ceux-ci disaient que Cagliostro, sur l'invitation du roi, qui lui offrait un sauf-conduit, allait revenir en France pour y défendre sa cause. Non, répondaient ceux-là : « le sieur de Cagliostro a pris déterminément la résolution de ne pas se fier aux belles protestations du ministère de France, dont il a été une première fois la dupe, de manière à s'en ressouvenir toute sa vie, si longue pût-elle jamais être, et de ne plus revenir au sein d'une nation qu'il chérit, mais dont il abhorre le gouvernement despotique, si redoutable par ses coups d'autorité[1]. »

Les uns assuraient que le gouvernement, pour étouffer l'affaire, avait restitué la majeure partie des effets et des deniers comptant; d'autres, que Cagliostro venait retirer purement et simplement sa requête, « étant refusant de suivre au conseil des dépêches, qu'il ne regarde pas comme un tribunal, mais comme une simple commission ».

De Launey et Chesnon répondirent avec calme, montrant la régularité de leurs opérations. Les procès-verbaux étaient en bonne et due forme ; toutes les formalités d'usage avaient été accomplies. Madame de Cagliostro avait donné décharge de tous les effets déposés à la Bastille. Le marquis de Launey ajoutait :

Le sieur de Cagliostro demande la restitution d'une somme de cent mille livres qui se serait trouvée dans son secrétaire. La justice y croirait d'autant moins qu'elle verrait, par les pièces qui sont au dépôt de la Bastille et qui sont écrites de sa main, qu'il était sans

1. Journal de Hardy, 17 juillet 1786.

cesse occupé à implorer la charité et la générosité de ses amis ; qu'il les mettait sans cesse à contribution et que, lorsqu'il parlait de son secrétaire, il n'y supposait rien moins que des sommes considérables et des effets précieux.

Chesnon le prenait de plus haut :

Il est triste, disait-il, pour la décence, je dis plus, pour la sûreté publique, que la calomnie trouve si facilement à se répandre ; il est triste qu'une simple signature, le plus souvent empruntée par un écrivain qui n'oserait avouer ce qu'il a écrit, devienne sans difficulté le passeport d'un libelle aussi faux dans son objet ; les exemplaires s'en multiplient en raison de ce que ces plumes hardies y ont répandu de méchanceté, de fiel et d'âcreté. La curiosité se les arrache, la cupidité les met à l'enchère, et les Mémoires, dont les lois ne permettent l'impression que pour l'instruction des juges, sont devenus depuis quelque temps un objet honteux de trafic et de spéculation. Le coup est porté sans avoir été prévu, et la plaie que fait la calomnie, se dit à lui-même le calomniateur, se guérira, mais la cicatrice restera.

Le 14 juillet 1787, la commission de conseillers d'État fit son rapport au Conseil des dépêches et conclut au rejet de la requête du comte de Cagliostro. C'était la justification du gouverneur de la Bastille et du commissaire au Châtelet, si violemment attaqués. Le scandale de la vente des Mémoires au cours du procès du Collier avait été tel, tel le torrent de calomnie et de diffamation que madame de la Motte et Cagliostro avaient répandues, que le directeur général de la librairie, Vidaud de la Tour, d'accord avec le garde des sceaux, Hue de Miromesnil, crurent devoir remettre en vigueur, par un arrêté du 17 septembre 1787, les défenses de vendre « aucun Mémoire, plaidoyer, consultation, précis, réplique ou autres pièces faites pour les causes pendantes devant les tribunaux ». Ce qui fut notifié, le 17, à tous les libraires et imprimeurs de Paris par une circulaire des syndics et adjoints en charge de la communauté.

Ceux qui flétrissent, de nos jours, avec une si facile éloquence, les mesures coercitives de la presse sous l'ancien régime, ne connaissent pas, oublient peut-être, dans quelles conditions la calomnie et la diffamation se produisaient alors.

De notre temps, la presse est à elle-même son préservatif.

Supposez qu'on produise aujourd'hui contre le gouvernement une de ces innombrables calomnies qui, dans les dernières années de l'ancien régime, s'étalaient journellement, en ces nouvelles à la main, gazettes, feuilles volantes, plaquettes au rouleau et une infinie variété de libelles et de pamphlets; aussitôt une agence officieuse enverrait à tous les journaux une rectification précise, et le lendemain chacun saurait en France ce que le ministère entend être la vérité. Mais alors le « service de la presse » n'existait pas. C'est en toute sécurité, sans crainte d'un démenti, assurée de trouver créance, que la calomnie se déployait. Sur la Bastille, sur les lettres de cachet, sur le contrôle des finances, sur les fermes générales, sur les bureaux des intendances, sur le roi et la reine, sur les mœurs de la cour, sur le clergé, la noblesse, et bientôt sur le Parlement lui-même, sur les chefs de l'industrie parisienne, sur tout ce qui représentait une tradition ou une autorité, un respect ou une croyance, se répandaient les plus invraisemblables et absurdes histoires; elles trouvaient des oreilles hospitalières; elles pénétraient les meilleurs esprits, et ceux-ci, en les répétant à d'autres, les fortifiaient de leur autorité.

Un Cagliostro attaquait le ministre, ses agents; la vente de ses Mémoires provoquait presque des émeutes. Cependant le roi avait dans les tiroirs de son lieutenant de police tous les éléments nécessaires à désabuser le public. Mais comment les lui communiquer? Aujourd'hui l'Agence Havas, la tribune du Parlement, les banquets officiels, les tournées en province, des procès devant des magistrats que l'on a fait avancer et que l'on décore, les plumes actives de journalistes que l'on décore et que l'on nourrit; en ce temps-là, rien, sinon la confiance du peuple dans le roi, son bon sens et son attachement à la couronne. Le bon billet qu'avait le roi!

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

LA SITUATION POLITIQUE

EN AUTRICHE

Le 8 septembre 1900, *la Gazette officielle de Vienne* publiait un décret dissolvant la Chambre des députés et prescrivant de nouvelles élections législatives. Cette mesure était depuis longtemps attendue, elle ne surprit personne. Ce qui surprit, en revanche, c'est le commentaire impérial dont, quelques jours plus tard, elle fut accompagnée. « La dissolution, — déclara publiquement l'empereur, — *c'est la dernière tentative constitutionnelle* que fait le gouvernement pour régénérer le Parlement[1]. » Cette affirmation si catégorique eut un retentissement énorme. L'empereur François-Joseph est loin d'être un impulsif. Monarque plein de tact et de réserve, ayant fait la dure expérience d'un règne de cinquante-deux années, il parle peu et ne le fait qu'après avoir mûrement pesé toute la portée de ses paroles. Il est difficile de voir une vaine menace dans l'avertissement qu'il donnait ainsi à ses peuples. Si invraisemblable que puisse paraître une suspension de la constitution, c'est une éventualité avec laquelle il faut désormais compter. Pour bien des esprits, le nouveau parlement sera immédiatement dissous s'il refuse d'accepter le programme positif et pratique que le gouvernement a l'in-

1. Ces paroles furent prononcées au cours d'un entretien que le souverain eut à Jaslo, en Galicie, le 13 septembre 1900, avec un groupe de gentilshommes et de députés polonais.

tention de lui soumettre. Les optimistes pensent, malgré tout, que le gouvernement y regardera à deux fois encore avant de se lancer dans l'inconnu. Dans tous les cas, l'heure est grave. On se demande avec inquiétude ce que va être cette chambre dont l'attitude et les dispositions peuvent si profondément réagir sur la vie publique de la Cisleithanie. Les élections du mois de janvier peuvent fournir quelques indications précieuses à cet égard. Mais, pour en mieux faire ressortir les résultats et la portée, il nous faut auparavant rappeler les événements qui les ont rendues nécessaires. D'ailleurs, avant que les cartes se brouillent davantage et que les responsabilités s'enchevêtrent plus complètement, il peut y avoir profit à préciser certains points : ils serviront à dégager les causes premières de la crise parlementaire, économique et nationale dont la monarchie autrichienne souffre depuis trois ans.

*
* *

Dans un État de population hétérogène, il est tout simple que les questions de nationalité tiennent une grande place. Il n'est pas indispensable qu'elles tiennent la première, moins encore qu'elles entravent le fonctionnement de la machine gouvernementale tout entière. L'Autriche en est arrivée là cependant. Les partis, sans distinction, repoussent tous la responsabilité du gâchis actuel : ils se le reprochent et s'en accusent réciproquement ; tous se retournent d'ailleurs contre le gouvernement et flétrissent telle ou telle personnalité. La lutte dure déjà depuis si longtemps, les coups donnés et reçus sont si nombreux, les passions sont à tel point déchaînées qu'il est vraiment malaisé de discerner, à première vue, où sont les torts et où est le droit.

A notre avis, les torts sont un peu partout. Ni le gouvernement, ni les partis, qu'ils soient Slaves ou Allemands, n'en sont absolument indemnes. Mais, en cette affaire, les hommes sont sans doute moins responsables que les institutions au milieu desquelles ils se débattent. Les institutions elles-mêmes le sont moins que les préjugés et les mauvaises habitudes qui les altèrent, les dénaturent et les déforment.

L'état de trouble et de confusion où l'Autriche se trouve aujourd'hui plongée est une conséquence inévitable, logique, non de la constitution de 1867 — on l'a dit quelquefois — mais de l'interprétation vicieuse qui lui fut donnée au lendemain même de son entrée en vigueur.

La Constitution proclamait, sans restriction aucune, l'égalité de toutes les races qui se rencontrent en Autriche. L'article 19[1] est formel : « Tous les peuples, dit-il, sont juridiquement égaux et chaque peuple possède le droit inviolable de défendre, de cultiver sa nationalité et sa langue. » Pour qu'il n'y ait aucun doute possible, un dernier alinéa ajoute encore : « L'État reconnaît l'égalité complète de toutes les langues usitées dans la monarchie, au point de vue de l'enseignement, de l'administration, de la vie publique. »

Il est difficile de trouver un texte plus explicite et plus clair, satisfaisant mieux, d'avance, toutes les exigences nationales. Mais le principe d'égalité si nettement posé ne fut pas introduit dans la pratique ; l'application en fut, du moins, limitée aux pays où les Allemands ne pouvaient matériellement pas prétendre à une situation privilégiée à l'égard des autres peuples et n'avaient pas d'intérêt à le faire.

Le système dualiste tout entier n'avait été imaginé, au lendemain de la catastrophe de 1866, que pour assurer la prépondérance allemande en Cisleithanie, comme il consacrait l'hégémonie magyare en Hongrie. Prendre la première place paraissait aux Allemands tout naturel. En dépit de la constitution, ils ne concevaient pas qu'il en pût être autrement. L'ancienneté de leur civilisation, le rôle qu'ils avaient joué dans la formation historique de la monarchie, leur semblaient être des titres plus que suffisants. Ajoutons que, mêlés et associés pendant des siècles aux destinées de l'Empire germanique, que, membres jusqu'en 1866 de la Confédération qui, brusquement, les rejetait de son sein, ils s'étaient fait illusion sur leur force réelle, nous dirions volontiers sur leur nombre. Ils ne se rendaient pas compte que, séparés désormais des Allemands d'Allemagne, ils ne formeraient plus en Autriche qu'une minorité de huit millions, en face d'une population

1. Loi fondamentale du 21 décembre 1867 sur les *Droits des citoyens*.

slave, italienne ou roumaine de quatorze millions. En 1867, d'ailleurs, cette disproportion numérique était moins sensible qu'aujourd'hui, à cause de l'effacement des populations slaves qui, condamnées au silence durant toute la période absolutiste, avaient fini par prendre un certain vernis germanique. Les peuples non allemands se trouvaient en outre dans une situation toute différente de celle d'aujourd'hui. Moins riches, moins cultivés, ils n'avaient pour la plupart qu'une conscience nationale atrophiée. Quand les Allemands inscrivaient l'égalité des races dans la Constitution, c'était en quelque manière pour rendre hommage aux doctrines libérales à la mode et par une sorte de courtoisie protectrice, beaucoup plus que par conviction. Ils ne supposaient pas que les distances dussent jamais disparaître ou même seulement diminuer.

L'ère constitutionnelle apporta cependant aux Slaves, aux Italiens et aux Roumains un minimum de liberté dont ces peuples profitèrent avec ardeur. L'esprit national avait déjà jeté quelques lueurs en 1848, il se réveilla partout et brilla soudain d'une flamme si claire que les Allemands durent faire la part du feu. Polonais de Galicie, Serbes et Croates de Dalmatie obtinrent des concessions importantes; le nombre de ces concessions s'accrut d'autant plus rapidement que ces peuples allaient avoir à prendre une place déterminée, à côté des Allemands, sur l'échiquier parlementaire.

Si les divers pays qui composent la monarchie autrichienne avaient été peuplés chacun d'une seule race, si les nationalités n'avaient pas débordé les frontières intérieures pour pénétrer, coins vivants, les unes dans les autres, l'évolution se fût sans doute accomplie d'elle-même et l'égalité inscrite dans la Constitution eût été obtenue sans secousse, par le simple jeu des institutions et l'enchaînement des circonstances. Mais le malheur de l'Autriche c'est que, précisément, les frontières historiques et administratives ne coïncident pas avec les limites ethniques. Là où les Allemands coudoyaient d'autres peuples, dans les provinces à population mixte, ils se montrèrent intraitables sur le chapitre de leurs privilèges. Des concessions, ils voulaient bien en faire en Galicie ou sur le littoral adriatique; ils ne les habitent point et ne s'y intéressent guère; mais ils refusaient d'en consentir en Carinthie,

en Styrie, en Bohême, partout où leurs intérêts nationaux et matériels étaient en jeu.

C'est pour ces pays que fut imaginée la théorie du *status possessionis*, du droit imprescriptible, immuable et inviolable aux positions respectivement occupées. Cristalliser l'état de possession pour asseoir l'hégémonie allemande sur une base à tout jamais indestructible, voilà la signification vraie de cette théorie, et pour la réaliser on recourut à tous les expédients classiques. Le système électoral fut combiné de façon à assurer la prééminence des classes riches, dévouées au gouvernement, sur les pauvres plutôt hostiles, à faciliter la prédominance des villes, centres de germanisme, sur les campagnes d'où l'Allemand s'éloigne. Une politique scolaire raffinée, la pression officieuse des administrations, le monopole exclusif des hautes fonctions publiques, furent autant de moyens employés pour maintenir ce *status possessionis*, en dépit des changements qui pouvaient se produire dans l'équilibre essentiellement instable des nationalités. Ce sont là les mauvaises habitudes dont nous parlions plus haut. C'est cette tactique profondément inconstitutionnelle qui a accumulé les malentendus et les ressentiments, qui a envenimé les rapports entre Slaves et Allemands. Les premiers se ruèrent à l'assaut des positions occupées par les seconds; la lutte fut acharnée et nulle part elle ne le fut plus qu'en Bohême-Moravie. Une masse compacte de trois millions d'Allemands s'y trouva aux prises avec six millions de Tchèques et, dès le début de l'ère constitutionnelle, la question de Bohême se posa dans toute son ampleur. Elle devint bientôt le point central autour duquel tous les autres conflits gravitèrent; elle ne cessa plus d'empoisonner la politique, de bouleverser le Parlement, de réagir sur tous les domaines de la vie publique.

Dans un document officiel[1] récemment publié, les Tchèques ont formulé leurs principaux desiderata. Ils veulent une autonomie allant jusqu'à l'Union personnelle, — à l'imitation de la Hongrie, — la parité juridique de leur langue et de l'allemand, sans aucune restriction, la reconnaissance

1. Manifeste électoral jeune-tchèque de septembre 1900.

plénière de la liberté civile. Ces revendications sont fondées sur ce que les Tchèques appellent les *Droits historiques* de leur pays. La Bohême, disent-ils, s'est donnée aux Habsbourg en 1526, par la libre élection de Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint. Elle a donc conservé, en dépit des événements qui ont pu s'accomplir depuis cette époque, un droit imprescriptible à son individualité propre. Elle n'a pas été conquise, elle s'est donnée et le contrat conclu au XVIe siècle entre elle et la dynastie ne peut être modifié que par un accord bilatéral. Les Allemands, bien entendu, n'admettent pas l'existence de ces droits historiques. Pour eux, ils ont pris fin avec le soulèvement de la Bohême en 1618; l'ordonnance du 10 mai 1627 octroyée par Ferdinand II et prononçant la fusion des États bohêmes avec le reste des possessions impériales en a effacé jusqu'au dernier vestige.

Les droits historiques forment le point le plus délicat de toute la question. Ce sont eux qui rendent la lutte si âpre et l'accommodement si difficile. A dire vrai, nous n'avons qu'un goût médiocre pour cette théorie qui passe à l'ordre du jour sur deux cent cinquante ans de possession, ne tient pas compte des faits survenus depuis le XVIIe siècle et veut ignorer la présence sur le sol bohême de plusieurs millions d'Allemands qui s'y sont solidement implantés et entendent s'y maintenir.

En invoquant la théorie historique, les Tchèques sont influencés, sans doute, par l'exemple des Hongrois, dont le pays, placé jadis dans les mêmes conditions juridiques que la Bohême a, plus heureux qu'elle, obtenu la reconnaissance de son indépendance. Ils oublient que la Hongrie n'a perdu son individualité qu'en 1849 et qu'elle lui a été rendue dès 1867 : dix-sept ans d'une part, contre deux siècles et demi de l'autre, c'est pourtant là une différence dont il est difficile de ne pas tenir compte.

On peut se demander d'ailleurs s'il n'eût pas mieux valu pour les Tchèques renoncer provisoirement à invoquer les droits historiques, se convaincre que seules sont durables les conquêtes préparées de longue main et ne fonder leurs revendications actuelles que sur la constitution. L'union person-

nelle mise de côté, comment leur refuser légalement tous leurs autres postulats puisqu'ils sont inscrits dans les lois fondamentales? Étant donné l'état actuel de la question et malgré les tendances très certainement radicales de l'opinion slave en Bohême, on est en droit de se demander si la politique circonspecte et strictement constitutionnelle des Vieux-Tchèques n'eût pas donné des résultats plus appréciables aujourd'hui pour le pays que celle dont les jeunes se sont faits les défenseurs turbulents durant ces dix dernières années.

Les questions nationales sont de première importance pour les peuples parce qu'elles sont la condition même de leur existence. Elles n'ont qu'une importance secondaire et relative pour le gouvernement de l'Empire, qui a d'autres problèmes à résoudre et le bien-être de l'État, c'est-à-dire de la communauté tout entière, à assurer. Mais pour s'acquitter des multiples devoirs qui, à ce titre, lui incombent, il est obligé de s'appuyer sur une majorité parlementaire déterminée.

En Autriche où les socialistes eux-mêmes ne parviennent pas à renier complètement leur nationalité, tous les partis sont avant tout nationaux et, pour obtenir leur concours, le gouvernement a toujours dû leur faire des concessions nationales : politique de marchandage ou plutôt diplomatie intérieure dont la première conséquence est de faire reparaître les antagonismes ethniques à tout propos et hors de propos, pour un chemin de fer à construire comme pour un simple fonctionnaire à nommer.

C'est cette complication perpétuelle de la vie parlementaire qui a rapidement forcé le gouvernement à se montrer moins intransigeant que les populations allemandes ou leurs représentants au Reichsrath. D'Allemand qu'il était et voulait être à l'origine, les circonstances l'ont amené à devenir Autrichien.

Pour tout observateur impartial, il est incontestable que le Cabinet de Vienne a depuis longtemps renoncé au système centraliste des Metternich, des Bach et des Schmerling; mais, il s'est trouvé gêné par la fausse interprétation des lois constitutionnelles et il n'a pu convaincre tous les Allemands de la nécessité d'une évolution et d'une transformation radicale

des pratiques admises. Si, dans les pays où la lutte nationale n'existe pas — comme par exemple dans toute la région alpine — si, dans les provinces où les antagonismes de race sont peu prononcés, les Allemands ont généralement admis le principe de l'égalité pour tous, il n'en est pas de même en Bohême où les radicaux allemands ne trouvant plus à Vienne l'appui qu'ils y rencontraient autrefois, sont, par excès de nationalisme, tombés dans le pangermanisme. Ils ont ainsi créé une complication de plus pour les divers cabinets dont l'Autriche a fait ces temps-ci une si considérable consommation. Comment ces gouvernements s'y sont-ils pris pour résoudre le problème germano-tchèque, clef de la situation politique tout entière, c'est le dernier point qui nous reste à établir avant de passer à l'examen des événements actuels.

*
* *

La conscience ethnique ne s'est réveillée franchement chez les Tchèques qu'en 1848, sous le choc des événements dont l'Autriche — à l'exemple des autres États européens — fut alors le théâtre. C'est à cette époque que le peuple tchèque se sépare nettement des Allemands sur le terrain des revendications politiques. Le régime de réaction, qui dura de 1851 à 1860, ayant déçu ses espérances, et la période de 1860 à 1866 ne lui ayant apporté que des concessions sans importance[1], ses chefs firent une opposition acharnée au gouvernement; ils refusèrent en 1867 d'envoyer des députés au Parlement de Vienne et publièrent l'année suivante une *Déclaration* demeurée célèbre. Les Tchèques y formulaient leur théorie des droits historiques, et résumaient leurs aspirations fédéralistes.

L'empereur François-Joseph parut un moment disposé à leur donner satisfaction[2] pour neutraliser l'influence de l'Allemagne que la création de l'Empire en 1871 pouvait faire redouter. Mais, devant l'hostilité des Hongrois et l'opposition des Allemands de Bohême, ces velléités disparurent bien vite

1. Loi de 1863 autorisant l'enseignement de la langue tchèque dans les écoles allemandes de Bohême.

2. Formation du ministère fédéraliste Hohenwart et promesse de couronnement à Prague, 1871.

et la politique centraliste allemande revint en honneur. Le système électoral fut même remanié à cette date pour donner à la monarchie un caractère unitaire plus prononcé [1]. Le Reichsrath, composé jusque-là de délégués des Diètes provinciales, se recruta désormais par élection directe au moyen d'un système compliqué de curies qui s'est maintenu dans ses traits essentiels jusqu'à nos jours.

La réaction centraliste n'eut cependant qu'une durée éphémère. Une fois de plus la politique extérieure devait influer sur les affaires intérieures de l'Autriche. Comme la guerre d'Italie, et les embarras financiers qui en avaient été la conséquence, avaient obligé la Couronne à introduire le régime constitutionnel ; comme le désastre de 1866 et la réorganisation de la Monarchie après Sadowa avaient amené le Dualisme, l'occupation de la Bosnie-Herzégovine à la suite de la guerre russo-turque eut pour contre-coup immédiat l'abandon définitif du régime de centralisation allemande. L'empereur François-Joseph voyait dans cette occupation un dédommagement pour la perte si sensible des provinces italiennes ; c'était la page glorieuse de son règne et il y tenait de tout son amour-propre de souverain. Redoutant un nouvel appoint de populations slaves, dangereux pour l'équilibre ethnique, si péniblement maintenu déjà, le parti libéral allemand commit la maladresse de faire une opposition des plus vigoureuses aux projets d'occupation. L'empereur s'en trouva personnellement blessé, rompit avec les libéraux et condamna par là même la politique d'hégémonie germanique qu'ils avaient toujours défendue.

C'est alors que le comte Taaffe reçut la mission de former ce fameux ministère dont la longévité passe pour une sorte de phénomène dans la vie constitutionnelle cisleithane. De 1879 à 1893, pendant quatorze années, il réussit à contenir les nationalités les unes par les autres, à gouverner « au-dessus des partis ». Il donna ainsi à la Couronne un prestige et une autorité incomparables, mais s'attira aussi les rancunes qui devaient un jour amener sa chute.

Des abstentions nombreuses avaient abaissé le Reichsrath

1. Loi du 2 avril 1873.

au niveau d'un parlement croupion. Pour lui redonner autorité et vie en y ramenant les nationalités récalcitrantes, le comte Taaffe fit procéder aux élections législatives de 1879 sur la base d'un programme de conciliation nationale. Les Tchèques consentirent à entrer à la Chambre, s'allièrent avec le gouvernement contre les libéraux et obtinrent immédiatement des témoignages palpables de la satisfaction officielle[1]. Les Allemands protestèrent; de part et d'autre des prétentions inconciliables furent émises et la querelle s'envenima au point que les Allemands désertèrent la Diète de Prague, abandonnant le terrain à leurs adversaires.

Cet état de choses ne pouvait se prolonger sans compromettre le système de gouvernement inauguré par le président du Conseil. Le comte Taaffe s'entremit pour ménager un rapprochement des partis en litige; des négociations s'ouvrirent à Vienne et aboutirent à un accord connu sous le nom de *ponctuations* de 1890. Les Allemands y obtenaient la satisfaction de presque tous leurs desiderata, notamment la subdivision de la Bohême en circonscriptions nationales. L'opinion publique tchèque vit dans la conclusion de ces *ponctuations* un acte de faiblesse de ses représentants et les répudia. Elles devaient d'ailleurs rester lettre morte : aux élections de 1891 le peuple tchèque donna sa confiance à des hommes d'opinions plus radicales et de dispositions plus intransigeantes qui prirent le nom de Jeunes-Tchèques. Ils arrivèrent au nombre de trente-cinq à la Chambre, déclarèrent que l'heure des compromissions était passée et désavouèrent le pacte de 1890 qu'ils n'avaient pas signé. Les Allemands crièrent à la trahison, dénoncèrent la mauvaise foi slave, et, des désordres graves s'étant produits à Prague, il fallut y proclamer la loi martiale.

Las de ces luttes incessantes et désespérant de trouver une majorité stable au Parlement, le comte Taaffe essaya de régénérer la Chambre par une réforme électorale de grande

1. Le 19 avril 1880. — Ordonnances prescrivant aux autorités administratives et judiciaires de Bohême et de Moravie d'employer avec le public la langue dans laquelle l'affaire est introduite par celui-ci : allemand ou tchèque au lieu de l'allemand seul.

En 1881. — Création de l'Université tchèque de Prague, par dédoublement de l'Université allemande qui existait déjà.

envergure : le Reichsrath fut saisi d'un projet de loi introduisant dans la Monarchie le suffrage universel. Cette réforme eût complètement bouleversé les positions acquises par les divers partis au pouvoir : Polonais et conservateurs s'associèrent pour une fois aux libéraux, et le comte Taaffe dut démissionner.

Désormais les « ministres allaient se succéder et se détruire comme les saisons ». Après une faible tentative de résistance aux prétentions tchèques esquissée par le prince Windisch-Graetz et un court ministère intérimaire du comte Kielmansegg[1], il fallut revenir à la politique tchécophile ; le comte Badeni en fut le promoteur. A peine eut-il pris la direction des affaires qu'il suspendit la loi martiale à Prague et publia une large amnistie : les bases de l'alliance tchèque qui devait se conclure au lendemain des élections législatives de 1897 se trouvèrent ainsi posées.

Deux faits, d'une importance capitale, caractérisèrent ces élections : le triomphe définitif du parti jeune-tchèque qui obtenait cinquante-neuf mandats et la défaite des libéraux malgré l'épithète assez vague de « progressistes » sous le couvert de laquelle ils avaient tâché d'obtenir un regain de popularité. L'antisémitisme était à la mode et les socialistes-chrétiens avaient été les instruments de la chute finale des libéraux. Les grands partis allemands se trouvant désormais morcelés, le comte Badeni s'appuya sur les catholiques, les Roumains, les féodaux de Bohême et les Slaves, parmi lesquels figuraient au premier plan les Jeunes-Tchèques.

Leur concours n'était pas gratuit et les fameuses Ordonnances sur l'emploi des langues en Bohême-Moravie en furent le prix[2]. Les Jeunes-Tchèques n'y virent qu'une satisfaction

1. Ministère Windisch-Graetz : octobre 1893-juin 1895. Ministère Kielmansegg juin-octobre 1895.

2. Elles furent publiées à la date des 6-22 avril 1897. Étendant les ordonnances de 1880, elles prescrivaient pour tous les organes de l'administration publique, le principe posé déjà pour les tribunaux et les autorités de l'ordre politique. Dans leurs rapports avec les intéressés et suivant la nationalité de ceux-ci, les administrations devraient communiquer en tchèque ou en allemand. Dans le service *interne* les affaires devaient être expédiées dans la langue où elles avaient été introduites et non plus en allemand exclusivement. Enfin, à partir de 1904 tous les fonctionnaires en Bohême-Moravie devaient être maîtres des deux langues de ces pays.

donnée à leurs plus légitimes exigences ; aux yeux des Allemands elles devinrent le signe avant-coureur de la désorganisation, un acheminement vers le fédéralisme abhorré. En réalité, elles péchaient par un excès de radicalisme et pouvaient prendre un caractère vexatoire dans les districts purement allemands de la Bohême.

Les progressistes, qui se recrutent principalement dans cette région ainsi qu'en Moravie, virent dans les Ordonnances une excellente plate-forme pour rentrer en grâce auprès de leurs compatriotes. Ils organisèrent une campagne acharnée contre le gouvernement et jouèrent si bien du péril slave qu'ils soulevèrent tous les partis allemands, s'allièrent même aux pangermanistes pour révolutionner pays et parlement. Hurlements, injures, tapage sous toutes ses formes, voies de fait même, devinrent l'accompagnement nécessaire de toute séance à la Chambre : ces habitudes finirent par y obtenir droit de cité sous le nom d'obstruction. Grâce à l'importance artificielle qu'on leur attribua, les Ordonnances « *linguistiques* » devinrent une véritable calamité publique. Elles devaient rendre stériles cinq sessions parlementaires et user cinq ministères consécutifs [1]. Le comte Badeni tombé, tous ses successeurs essayèrent vainement de rétablir une situation normale au Reichsrath , ils se heurtèrent toujours à cette pierre d'achoppement : le conflit germano-tchèque. La modification des Ordonnances par le baron Gautsch ne satisfit pas les Allemands et froissa les Tchèques ; leur abrogation par le comte Clary-Aldringen n'eut d'autre effet que de déplacer l'obstruction, les Tchèques s'étant à leur tour emparés de ce dernier moyen de résistance. Que l'obstruction vînt de gauche ou qu'elle vînt de droite, elle n'en avait pas moins pour résultat de paralyser tout travail législatif, de compromettre l'union économique avec la Hongrie et d'acculer le gouvernement à des difficultés budgétaires sans cesse grandissantes. Comme tous ceux qui l'avaient précédé, le cabinet Koerber, aujourd'hui encore au pouvoir [2], s'est attelé à cette tâche in-

1. Ministères Badeni 1895-97, Gautsch 1897-98, Thun 1898-99, Clary-Aldringen 1899, Wittek 1899-1900.

2. M. de Koerber a pris la direction des affaires le 19 janvier 1900.

grate de rendre le Parlement autrichien apte enfin au travail. Il n'y a pas réussi jusqu'à présent. Des conférences de conciliation entre représentants des populations allemande et tchèque de Bohême-Moravie, engagées au mois de février 1900, ont complètement échoué. Un projet de loi sur le règlement de la question des langues, qu'il déposa au Reichsrath peu après l'échec des conférences, engagea les Tchèques plus avant encore dans la voie de l'obstruction. Ils multiplièrent les interpellations, exigèrent à chaque instant et sur des questions futiles des votes par appel nominal : les Allemands leur en avaient donné l'exemple. Le 6 juin 1900, quatre mille demandes d'interpellation se trouvaient déposées sur le bureau du président, et quatre cents orateurs étaient inscrits pour les soutenir. Les Polonais et les catholiques allemands, qui désiraient le vote du budget, abandonnèrent à ce moment les Tchèques, leurs alliés jusque-là. La majorité que ces trois partis réunis avaient formée se trouvait dissoute ; isolés, abandonnés à leurs propres forces, les Jeunes-Tchèques recoururent à la force matérielle comme l'avaient fait leurs adversaires sous le ministère Badeni. Le 8 juin, à propos d'un incident sans importance soulevé par une question de procédure[1], ils se livrèrent à une démonstration des plus violentes. Les couvercles des pupitres parlementaires furent arrachés, les bancs démolis servirent de masses pour frapper sur les tables, enfin un orchestre de trompes, cymbales, sifflets et carafes se livra à un épouvantable charivari qui dura sans interruption de six heures et demie du soir à minuit. Le Parlement devenait impossible et grotesque ; M. de Koerber, très ému et perdant son sang-froid, se rendit immédiatement à Schoenbrunn, résidence d'été de l'empereur, et en rapporta à minuit et demi un rescrit prononçant la clôture de la seizième session du Reichsrath[2]. Trois mois plus tard, cette clôture devait être transformée en dissolution de la Chambre.

1. Le président avait déjà prononcé la clôture de la séance, lorsqu'un député allemand demanda la discussion immédiate d'un projet de loi. Le président dut consulter la Chambre, et le vote qu'il prescrivit souleva des protestations unanimes sur les bancs tchèques.

2. Le 8 juin 1900.

*
* *

Pour mettre sa responsabilité à couvert, le cabinet se justifia de sa conduite devant l'opinion publique dans un *commentaire* officieux, publié par la gazette officielle le même jour que le décret impérial prescrivant les nouvelles élections[1]. Nous en extrayons le passage suivant :

« Depuis trois ans, le budget n'est ni voté ni contrôlé. La plupart des projets de loi soumis à la Chambre par le gouvernement et comprenant un vaste programme économique, n'ont pas été expédiés. Toutes les réformes, même les plus importantes, sont en souffrance. Les vœux des électeurs, tendant au relèvement de la prospérité générale, n'ont pas été satisfaits. Jamais pourtant les besoins de l'État, ceux des divers pays et des communes n'ont été plus pressants... Toutes les forces productives de la Monarchie sont immobilisées, la législation actuelle est impuissante à les mettre en mouvement et l'administration ne dispose à cet égard d'aucun moyen efficace. » Et le commentaire ministériel achevait cet exposé si sombre en constatant que tous les efforts du gouvernement pour atténuer les antagonismes exaspérés étaient demeurés infructueux. « Ni l'impartialité la plus complète, ni les démarches les plus pressantes » n'ayant décidé la Chambre à remplir ses devoirs législatifs, il avait fallu procéder à sa dissolution.

M. de Koerber aurait peut-être pu se contenter d'un simple ajournement. Quelques mois de retraite et de repos eussent sans doute permis aux membres du Reichsrath de mieux apprécier les conséquences désastreuses des petits charivaris et des longues interpellations. En faisant sauter tous les ponts derrière lui, le ministre espérait voir sortir des élections un Parlement mieux équilibré. Il comptait sur la sagesse et le patriotisme des électeurs pour choisir des représentants modérés, convaincus de la nécessité d'une trêve nationale qui permît de donner satisfaction aux intérêts généraux de la Monarchie en remettant à flot la nef gouvernementale si pro-

1. *Wiener Zeitung* du 8 septembre 1900.

fondément et si désespérément enlisée. Il espérait que les partis les plus intransigeants sortiraient énervés et affaiblis de la lutte électorale, que les personnalités les plus dangereuses et les plus compromises se trouveraient éliminées... Mais que n'espérait-il pas? Et voici le moment venu d'examiner si ses calculs se sont montrés justes, si ses espoirs se sont réalisés.

On connaît le système électoral cisleithan. Il est organisé par les lois du 2 avril 1873 et 14 juin 1896 et repose sur ce que l'on appelle la *représentation des intérêts*, c'est-à-dire la prépondérance des classes privilégiées dans la hiérarchie sociale.

La Chambre des députés se compose de quatre cent vingt-cinq membres. Le nombre des députés attribué à chacun des pays représentés au Reichsrath n'est proportionnel ni au nombre d'habitants, ni à l'impôt payé; c'est un chiffre plus ou moins arbitrairement fixé par la loi. Les électeurs sont répartis en cinq collèges ou curies : grande propriété, villes, chambres de commerce, communes rurales et curie du suffrage universel. Pour appartenir au dernier collège, il suffit d'être autrichien, âgé de vingt-quatre ans, et d'avoir six mois de résidence dans une commune déterminée, au moment des élections. Pour appartenir aux quatre premières curies, il faut, outre ces conditions personnelles, en réunir un certain nombre d'autres, dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer ici et variant de collège à collège. Les quatre premières curies avec un million neuf cent mille électeurs, disposent à la Chambre de trois cent cinquante-trois mandats, il n'en est réservé que soixante-douze à la curie du suffrage universel pour cinq millions dix-huit mille électeurs. L'inégalité est encore plus frappante, si l'on songe que cinq mille grands propriétaires fonciers sont représentés au Reichsrath par quatre-vingt-cinq députés, 20 p. 100 de la représentation totale, et que les électeurs des quatre premières curies votent une seconde fois dans la cinquième.

Malgré le petit nombre de députés dont elle dispose, le vote de la curie du suffrage universel a une très grande importance. Le suffrage universel — si restreinte qu'en soit l'application — devait avoir pour conséquence, lorsqu'on l'a intro-

duit en 1896, d'atténuer l'importance des questions de nationalité, de tuer le nationalisme par le socialisme. Cette théorie, dont les socialistes chrétiens, *vulgo* antisémites, et les socialistes démocrates se faisaient les porte-parole et qui trouvait des adeptes jusque dans le haut fonctionnarisme, a fait une banqueroute complète. Les élections du mois de janvier dernier ont prouvé d'une manière éclatante que le suffrage universel n'était point capable de détruire le nationalisme en Autriche, et il semble bien que plus on démocratisera ce pays, plus l'idée nationale, instinctive chez le peuple, y triomphera.

Le vote de la curie du suffrage universel a consacré la défaite des socialistes en Bohême, en Styrie, en Galicie, celle des antisémites, jusque-là soi-disant invincibles, à Vienne même et en Basse-Autriche : au contraire, il a renforcé les positions des partis nationaux, soit allemands, soit slaves.

Le triomphe de l'idée nationale et des partis les plus radicalement nationalistes, voilà le résultat le plus clair de l'ensemble des élections. Ce fait est matériellement constaté par des chiffres.

Les radicaux allemands qui se groupaient autour de M. de Schœnerer, le défenseur des idées pangermanistes, étaient fort peu nombreux dans l'ancienne Chambre ; on n'en comptait que cinq : aujourd'hui, ils sont vingt et un.

Les Jeunes-Tchèques ont perdu dix sièges, mais ils sont encore cinquante-trois, et les mandats qu'ils possédaient autrefois sont passés à deux partis tchèques nouveaux : *Agrariens* et *Ouvriers*, qui sont au point de vue des revendications nationales plus radicaux encore. Le programme des Agrariens n'est pas seulement économique et social, comme on pourrait le croire ; ils se réclament, eux aussi, des droits historiques de la Bohême, s'y déclarent inébranlablement attachés et s'imposent comme une tâche sacrée de travailler au rétablissement de l'antique splendeur de la Couronne de Saint-Venceslas. C'est également le but que poursuivent les anciens féodaux, les seize gentilshommes qui représentent la grande propriété foncière de Bohême, et, comme les deux catholiques tchèques ne voudront pas rester en retard sur leurs compatriotes dans les questions nationales, cela fait que le nouveau Parlement compte en réalité quatre-vingt-deux députés dont

les revendications vont diamétralement contre les aspirations allemandes. Les Tchèques ont perdu l'alliance des Polonais en se lançant, au mois de juin dernier, dans l'obstruction violente, mais les Polonais, qui forment le parti le plus nombreux de la Chambre, — puisqu'il compte soixante-deux députés votant comme un seul homme — s'ils sont, en principe, disposés à soutenir le gouvernement pour l'expédition des affaires de première urgence, sont cependant autonomistes convaincus, partisans décidés de l'égalité pour tous et ne se feront jamais les instruments d'une réaction allemande. Un nouveau rapprochement des Tchèques avec les Polonais est toujours dans l'air et il se réalisera dès qu'il s'agira de tenir tête aux prétentions exagérées des radicaux allemands.

Ceux-ci n'emboîteront probablement point le pas derrière M. Schœnerer dans sa campagne pangermaniste, anti-autrichienne, ils ne partageront peut-être pas non plus ses vues sur la question religieuse et la nécessité de « rompre » avec le catholicisme romain pour embrasser le culte évangélique, mais ils le suivront dans sa lutte à mort contre les Slaves de Bohême. De ce côté, au lieu de cinq énergumènes, la Chambre de 1901 en comptera vingt et un.

Les progressistes allemands qui avaient été battus en 1897 ont, de nouveau, perdu huit sièges, mais ils sont encore trente-neuf, et l'on sait déjà que ce parti, issu des districts allemands de la Bohême et de la Moravie, n'a pas encore abjuré la doctrine de l'hégémonie germanique et du centralisme. S'il ne donne pas dans le pangermanisme, s'il conserve dans la discussion des formes correctes, il n'en est pas moins un adversaire déclaré des concessions aux Slaves. Les populistes allemands ont bénéficié de l'échec des socialistes chrétiens et gagné neuf voix. Ils sont au nombre de cinquante et un et se recrutent surtout en Carinthie, en Styrie, en Silésie, c'est-à-dire dans des pays de population mixte, allemande et slave. Aussi sont-ils également partisans de l'hégémonie allemande et réclament-ils, pour l'allemand, le privilège de langue d'État. Ils ont fortement contribué au retrait des Ordonnances du comte Badeni, et, sur le point de l'opposition aux Tchèques et aux Slaves en général, les radicaux et les progressistes peuvent escompter d'avance leur appui.

En revanche, les partis modérés, Allemands, grande propriété constitutionnelle, catholiques, conservateurs, sans influence et peu nombreux, sont sortis encore affaiblis des élections.

Pour nous résumer, les élections législatives de 1901 ont eu les résultats suivants : renforcement extraordinaire des radicaux allemands, apparition de partis tchèques nouveaux plus radicaux que les Jeunes-Tchèques et ignorant des exigences de la vie publique, c'est-à-dire moins enclins à la prudence, affaiblissement des partis qui ne faisaient point des revendications nationales le point essentiel de leur programme, c'est-à-dire des socialistes démocrates et des antisémites, enfin affaiblissement des partis modérés allemands.

Tel est le bilan de la situation. Nous sommes obligés de constater que le but que M. de Koerber se proposait d'atteindre n'a pas été atteint et qu'au Parlement de 1901, plus radicalement national que l'ancien, présentant des éléments d'intransigeance plus nombreux, la situation est plus défavorable que jamais au point de vue du conflit germano-tchèque, ce qui revient à dire qu'elle est plus mauvaise à tous les points de vue.

D'ailleurs le gouvernement ne compte, paraît-il, sur aucune majorité stable. A étudier la composition de la Chambre, on n'y trouve pas les éléments d'une majorité et d'une minorité nettement déterminées. Ce sont les petits partis, comme les Italiens, les catholiques allemands, voire même le microscopique parti roumain, qui feront pencher la balance de cas en cas, dans un sens ou dans l'autre. Cela obligera le gouvernement à reprendre le système des petites concessions, système qui s'use rapidement parce que le nombre des concessions à faire est limité et que, de tous les moyens de gouvernement, c'est le plus dangereux, celui qui excite le plus de mécontentement.

Si pessimistes que puissent paraître ces conclusions, elles semblent, malheureusement, n'être que trop vraisemblables. Le 31 janvier, la Chambre des députés a tenu sa première séance. Il ne s'agissait que de composer le bureau provisoire et de prendre contact avant l'inauguration solennelle de la session par l'empereur. Les nouveaux législateurs n'étaient

pas depuis trente secondes dans la salle des délibérations que, sans aucun prétexte plausible, le vacarme recommençait. Au moment où M. Koerber prenait la parole pour donner la présidence provisoire au doyen d'âge, les représentants du parti ouvrier tchèque s'écriaient : « A bas le ministère ! » les radicaux allemands clamaient : « A la porte les Tchèques ! » et M. Klofac faisait, dans la langue de Kollar et de Palacky, cette déplaisante constatation : « Vous êtes tous des ânes ! » Quelques minutes plus tard, lorsqu'en terminant ses souhaits de bienvenue à l'Assemblée le président proposait de pousser trois vivats en l'honneur de l'empereur, les radicaux allemands et les démocrates quittaient avec ostentation la salle pour ne pas s'associer à cet hommage.

Dès la première journée, le radicalisme allemand et le radicalisme tchèque s'affirmaient comme des éléments de trouble et de désordre. Cela suffit pour révéler où se trouve le vrai danger ; et ce danger, les petits remèdes ordinaires seront impuissants à le conjurer. Il n'y a de salut que dans le respect de la constitution appliquée loyalement, dans un esprit d'égalité pour tous les peuples. Il faudrait que dans le camp allemand, comme dans le camp slave, les prétentions trop radicales fussent rayées des programmes politiques. Pas de droits historiques tchèques et pas d'hégémonie germanique ; ni union personnelle bohême, ni centralisme allemand. Mais ceci suppose une modération dont les éléments font défaut dans la Chambre sortie des élections de 1901.

L'avertissement donné par l'empereur, au mois de septembre, n'a point porté ses fruits. La sanction qu'il faisait prévoir est plus que jamais à l'ordre du jour. On est en droit de se demander si le régime parlementaire n'est pas à la veille de s'écrouler et si cette monarchie qui aurait tant besoin de repos ne va pas entrer dans une période d'expériences et de tâtonnements dont ses peuples ne peuvent que souffrir.

Il ne faudrait pas croire, d'ailleurs, qu'un essai de régime absolutiste, plus ou moins tempéré, soit de nature à provoquer une révolution dans la rue ou même des émeutes sérieuses. Les populations sont ici infiniment plus indifférentes et plus calmes qu'autre part, le prestige de la couronne est

très grand ; si elle trouvait un moyen de donner satisfaction aux besoins économiques et matériels, trop longtemps négligés par le Parlement, on lui passerait volontiers un empiètement passager sur les attributions du pouvoir législatif. « L'empereur a donné la constitution, qu'il la reprenne », disent les petits bourgeois et les fonctionnaires. Ce n'est pas très juridique, mais cela se répète, se croit, et c'est une sauvegarde de plus pour cet Empire où rien se passe comme ailleurs [1].

W. BEAUMONT

1. Les élections de 1901 comparées à celles de 1895 :

PARTIS	1901	1897	
Progressistes	39	47	— 8
Gr. propr. constitutionnelle	30	30	
Populistes	51	42	+ 9
Parti paysan de Styrie (Bauernbündler)	1		+ 1
Radicaux (Schoenerer)	21	5	+ 16
Socialistes chrétiens	22	30	— 8
Catholiques, conservateurs et popul. cathol. allemands	37	43	— 6
Socialistes-démocrates	10	14	— 4
Parti ouvrier national tchèque	5		+ 5
Agrariens-Tchèques	6		+ 6
Catholiques-Tchèques	2		+ 2
Jeunes-Tchèques	53	63	— 10
Gr. propr. fonc. Tchèque	16	16	
Slaves du Sud (Slovènes-Croates-Serbes)	27	29	— 2
Italiens	19	19	
Roumains	5	6	— 1
Ruthènes	10	11	— 1
Polonais	62	59	+ 3
Popul. cathol. polon. (Slojalowski)	5	6	— 1
Popul. polonais	3	3	
Socialiste polonais	1		+ 1
Socialiste		1	— 1
Démocrate		1	— 1
	425	425	

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février 1901

LIVRAISON DU 1er JANVIER

		Pages.
A. G. VAN HAMEL	Le Président Krüger en France	1
PIERRE DE COULEVAIN	Ève victorieuse *(2e partie)*	20
FRÉDÉRIC MASSON	La Mort de Joséphine (1814)	71
H. G. WELLS	L'Homme invisible *(3e partie)*	93
ERNEST LAVISSE	Dialogues entre Louis XIV et Colbert. — II	125
PAUL DE ROUSIERS	Les Cartells	139
FRANTZ FUNCK-BRENTANO	Le Collier de la Reine. — III	179
P.-FÉLIX THOMAS	Marie Heurtin	210

LIVRAISON DU 15 JANVIER

GÉNÉRAL D'HAUTPOUL	L'Hôtel des Invalides (29-30 juillet 1830)	225
PIERRE DE COULEVAIN	Ève victorieuse *(3e partie)*	243
J. LEMOINE ANDRÉ LITCHENBERGER	Frédéric II poète et la Censure française	287
IVAN STRANNIK	Un nouveau Romancier russe. — Maxime Gorki	319
FRANTZ FUNCK-BRENTANO	Le Collier de la Reine. — IV	351
CHARLES LOISEAU	La Renaissance économique de l'Italie. — I	385
H. G. WELLS	L'Homme invisible *(fin)*	407
CHARLES-EUGÈNE BONIN	La Truie de diamant	437

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER

		Pages.
MAXIME GORKI	Les « Ex-Hommes »	449
MARCELIN BERTHELOT	La Science et l'Éducation populaire	525
CAPITAINE F. BERNARD	L'Indo-Chine. — I	535
VICOMTE DE REISET	La Cour de Gand (28 mai-19 juin 1815)	566
PIERRE DE COULEVAIN	Ève victorieuse (*4e partie*)	591
ARY RENAN	Derniers Sonnets	621
FRANTZ FUNCK-BRENTANO	Le Collier de la Reine. — V	626
CHARLES LOISEAU	La Renaissance économique de l'Italie (*fin*)	653

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

MAXIME GORKI	Malva	673
CAPITAINE F. BERNARD	L'Indo-Chine. — II	727
BARTET	Causerie sur l'Art dramatique	761
GEORGES DESSOMMES	Un Poète heureux. — Tennyson	777
FRANÇOIS-GABRIEL DE BRAY	Mémoires sur la France en 1803. — I	806
PIERRE DE COULEVAIN	Ève victorieuse (*5e partie*)	815
FRANTZ FUNCK-BRENTANO	Le Collier de la Reine (*fin*)	851
W. BEAUMONT	La Situation politique en Autriche	875

Pages.
449
525
535
566
591
621
626
653

673
727
761
777
806
815
851
875

Vin Désiles

Formule du Dr A.-C., Ex-Médecin de la Marine.

Cordial Régénérateur

KOLA, COCA, QUINQUINA, GLYCÉRO-PHOSPHATES

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la **force, la vigueur** et la **santé.** L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif** et **fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

Exiger sur l'étiquette, au-dessous du titre VIN DÉSILES, la mention : ***Formule du Dr A.-C., ex-médecin de la marine.***

Prix du Flacon : 5 fr. — *Dépôt :* 18, Rue des Arts, à LEVALLOIS-PERRET (Seine).

LA LIBRAIRIE NOUVELLE

ANCIENNEMENT 15, BOULEVARD DES ITALIENS

est maintenant transférée au n° 11, même Boulevard.

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 259-24

18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum

DE LA VIOLETTE

SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.

SAVON, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
RÉSERVES : 100 MILLIONS
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré. Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde** les **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

60 ANNÉES DE SUCCÈS
HORS CONCOURS, Membre du Jury
EXPOSITION UNIVERSELLE PARIS 1900
ALCOOL DE MENTHE de **RICQLÈS**
(Le Seul Alcool de Menthe véritable)
Contre ***MAUX*** de ***CŒUR,*** de ***TÊTE,*** d'***ESTOMAC***
INDIGESTIONS, REFROIDISSEMENTS, GRIPPE
EXCELLENT pour les DENTS et la TOILETTE
Exiger du RICQLÈS

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons
BORDEAUX

VINS
et Eaux-de-Vie de Cogna

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. Georges ISSAVERDENS, 10, rue de Sèze.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDEL 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 1, place Carnot.

A ANVERS. — M. Aug. BOYER, 131, avenue des Arts.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

A l'occasion :
du **Carnaval de Nice** (31 janvier 19 février) ;
des **Régates internationales de Cann** (22 février au 17 mars) ;
des **Régates internationales de Ni** (mars et avril) ;
des **Vacances de Pâques** ;
du **Tir aux pigeons de Monaco** ;
la Compagnie délivrera, du 15 décembre 19 au 15 avril 1901 inclus, des billets d'aller retour, 1re classe, valables pendant 20 jours, dont le prix au départ de Paris sera de :
177 fr. **40** pour Cannes ;
182 fr. **60** pour Nice ;
186 fr. **80** pour Menton.

On trouvera des billets et des prospect détaillés aux gares de Paris-Lyon et Paris-No ainsi que dans les bureaux de ville de la Co pagnie P.-L.-M. et dans les agences spéciales.

SAVONS MOLLARD Paris, 5, Rue des Lombards, 5
35 % aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la doz. 12 »
Savon Boraté.. à 10 % de A. Mollard, » 12 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, » 12 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard, » 24 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, » 12 »
Savon au Salol.. à 5 % de A. Mollard, » 18 »
Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard, 1 à 24 la 12
Savon Iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la doz. 24 »
Savon Sulfureux hygiénique parfumé, » 24 »
Savon au Goudron de Norwège Mollard, » 12 »
Savon Glycérine..... de A. Mollard, » 12 »
Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.

PARIS **GRAND-HOTEL** PARIS

Salles de Fêtes
Pouvant contenir 1500 personnes, pour bals et soirées.

SALONS DE 300 A 400 COUVERTS
Pour Noces et Banquets
Installation spéciale permettant de faire mieux et meilleur marché que tous les hôtels similaires.

GRILL ROOM ÉLECTRIQUE
Repas à prix fixe, 5 fr.

5 francs par MOIS — Nouveau Dictionnaire **LAROUSSE**
7 Volumes reliés **225 Fr.**
Payable **5 fr. par mois** franco de port.
Librairie **MALEVILLE**, Libourne (Gironde)

LAMPE à OZONE
Fumivore Hygiénique
à bout de Platine Incandescent
Aspire la Fumée du Tabac; Absorbe toutes les mauvaises odeurs; Préserve des Moustiques; Purifie et Parfume l'air respirable
Prix de la Lampe à la Pharmacie de l'Europe
à PARIS..... 12 fr. 50
En PROVINCE, franco de Port contre mandat-Poste..... 13 fr. 50
ou contre remboursement 14 fr. 50
L. MULLER, Phen de 1re Classe, 40, r. de la Bienfaisance, PARIS

BIBLIOTHÈQUE Tournante TERQUEM
(MARQUE DÉPOSÉE)
POUR LIVRES ET MUSIQUE
Appui-Livres,
Chevalets, Porte-Dictionnaire, etc.
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE
EM. TERQUEM
PARIS — 19, rue Scribe, 19 — PARIS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

Société " LA FRANÇAISE "
MARQUE DIAMANT

Les meilleur bicyclettes sur la route et la course, illustrées par les victoires sanségales de Jacquelin et de Garin

Motocycles, Tricycles et Quadricycles avec siège avant suspendu. Moteur de DION

Magasin de Vente et d'Exposition
29, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

LA TOILETTE ASEPTIQUE
par le SANOL DEDET *au Salicylate de Méthyle Borique*

Assure **IMMUNITE** contre toute invasion microbienne, en assainissant surfaces et cavités muqueuses. Prévient **inflammations, Carie dentaire, Cancer des fumeurs, Grippe, Angine, Laryngite**; fortifie et assouplit **Cordes vocales**; fait disparaître **Boutons, Dartres, Rougeurs, Couperose, Pellicules.** — **Spécifique** pour Soins intimes (voir Notice).
Incomparable pour la **TOILETTE des BÉBÉS.** — Odeur agréable, absolument inoffensif. Adopté par le Corps médical.
DEMANDER NOTICE GRATUITE : **DEDET**, Phien, *FONTAINEBLEAU.*
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Aux Dames
EN CAS de Gerçures, Cuissons, Rougeurs
ET POUR
Adoucir, Velouter, Blanchir
la peau du Visage et des mains
rien n'égale la
Crème Simon
Se défier des Contrefaçons et Imitations
Poudre de Riz Savon
DE LA MÊME MAISON

FROID et GLACE
Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET
16, rue de Grammont, Paris
Appareils industriels à produire le **FROID** et la **GLACE**
PRODUCTION GARANTIE
Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

Machines à coudre
Bicyclettes
Automobiles
H. VIGNERON

PARIS 1900. - *Membre du Jury d'admission.*
— 1889. - *Médaille d'Or.*

MACHINES A COUDRE les plus douces, les plus simples.
BICYCLETTES avec pédalier démontable.
AUTOMOBILES 4 places, depuis 5000 francs.

PARIS, boul^d Sébastopol, 68, 70.
LILLE, rue Nationale, 106.
ROUEN, rue Grosse-Horloge, 30.

Envoi franco des Catalogues sur demande.

PANCRÉATINE DEFRESNE
DIGESTIF { *le plus puissant* ET *le plus complet*
DIGÈRE TOUS LES ALIMENTS
SANS LE SECOURS DE L'ESTOMAC
S'emploie sous forme de
POUDRE DEFRESNE ou PILULES DEFRESNE
Notice explicative envoyée franco.
DEFRESNE, 4, Quai du Marché-Neuf, 4, PARIS.
ET TOUTES PHARMACIES.

L'ILLUSTRATION

13, Rue Saint-Georges (9e), PARIS

THÉATRE DE L'ODÉON. — **Château Historique!** Acte III, scène XI.

Spécimen des gravures accompagnant les pièces de théâtres publiées par L'ILLUSTRATION

L'ILLUSTRATION publiera prochainement : ***LES REMPLAÇANTES,*** pièce en trois actes, de M. Brieux, jouée au théâtre Antoine.

Paraîtront ensuite : ***LA DÉCADENCE,*** de M. Albert Guinon, en répétitions au théâtre du Vaudeville; ***LES MÉDICIS,*** de M. Henri Lavedan, au théâtre des Variétés, etc.

TARIF DES ABONNEMENTS :

France, Algérie, Tunisie		Étranger (Union postale)	
Un an	36 francs.	Un an	44 francs.
Trois mois	18 —	Six mois	22 —
Six mois	9 —	Trois mois	11 —

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie.

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 9 FÉVRIER 1901

PARTIE ÉCONOMIQUE. — Les Grèves et le projet de loi Millerand. — Les Enseignements de l'Exposition : ascenseurs, grues et ponts-roulants. — L'industrie minière et métallurgique aux États-Unis et ses progrès en 1900. — La Question des Banques en Suède. — L'Industrie des automobiles en Europe. — Lettre d'Angleterre : la chronique monétaire de la quinzaine ; la cote de l'argent en lingots ; la production du coton dans l'empire moscovite ; la tendance à la baisse du prix des charbons : l'analyse des inventaires de fin d'année ; les importations d'ivoire dans le Royaume-Uni. — L'Union des Porteurs français de mines d'or et de valeurs du Transvaal. — Revue économique : la Chambre de compensation des banquiers de Paris ; le produit de l'octroi de Paris pendant le mois de janvier 1901 ; une ligne directe de navigation à vapeur entre Chicago et la Belgique en 1900 : les exportations et la situation financière des colonies allemandes ; la production houillère du Nord et du Pas-de-Calais pendant l'année 1900. — Nouvelles d'outre-mer : Ile Maurice.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, Le Havre, Marseille.

PARTIE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses : Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Sociétés d'électricité, Canal de Suez, Valeurs russes, Mines d'or du Transvaal ; mines de l'Australie de l'Ouest. — Assurances. — Renseignements financiers : recettes des Omnibus de Paris, des Voitures à Paris, des Tabacs de Portugal et Canal de Suez. — Changes. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

Augmentation de la durée de Validité

DES BILLETS D'ALLER & RETOUR

(Grandes lignes)

Faculté de Prolongation de ces Billets.

Depuis le 15 mars, la validité des billets Aller et Retour (grandes lignes) est portée, pour les parcours inférieurs à 31 kilomètres, de **Un à Deux jours**; ce qui est également la durée fixée pour les coupures de 31 à 125 kilomètres.

Les coupures de 126 à 250 kilomètres sont valables 3 jours.
— de 251 à 400 — — 4 —
— de 401 à 500 — — 5 —
— de 501 à 600 — — 6 —
— au-dessus de 600 — — 7 —

Cette durée peut, en outre, être, à deux reprises, prolongée de moitié, moyennant paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix initial du billet.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

PROPRIÉTÉ à Paris, rue Martel, 8 *bis*. Cont. 852 m. Mise à prix 565.000 fr. A adjuger sur 1 enchère Ch. des notaires de Paris, le mardi 5 mars 1901. S'adresser à Me Panhard, notaire à Paris, 4, rue de Rougemont.

MAISON à Paris, rue de la Michaudière, 18. Cont. 423 mèt. Rev. br. 33.411. M. à pr. 425.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 26 février 1901. S'adr. à Me Cottin, notaire, no 6, rue Royale, Paris.

HOTEL avec GRAND TERRAIN, no 53, r. de Clichy. Cont. 1.052 m. 64. Libre de locat. M. à pr. 400.000 fr. — MAISON D'ANGLE, rues Montmartre, 7 et 9, et du Jour, no 12. Cont. 223 m. 44. Rev. 14.700 fr. M. à pr. 150.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, 26 février 1901. S'adr. à Me C. Tollu, not., no 9, rue de Grenelle.

VENTE au Palais de Justice, à Paris,
le 27 février 1901, à 2 heures.
MAISON A PARIS
Quai de Jemmapes, no 4.
Revenu brut : 13.020 francs.
Mise à prix 130.000 francs.
S'adresser à Me Dubail, avoué, boulevard Saint-Michel, no 54;
A Mes Poinsot et Delasalle, avoués,
A Mes Baudrier et Donon, notaires à Paris.

VENTE au Palais de Justice, à Paris,
le 16 février 1901, à 2 heures.
PROPRIÉTÉ SISE A ASNIÈRES (Seine),
Rue du Ménil, 88. Cont. 1.745 mèt. environ.
Revenu brut 3.930 fr. envir. Mise à prix 46.000 francs.
S'adresser à Me Chaffotte, avoué à Paris, no 76, rue de Rennes;
A Mes Aug. Tricaud et Passion, avoués à Paris.

FONDS DE FABRICANT de PATES ALIMENTAIRES ET BISCUITS, exploité, no 18, rue de Poliveau. A adj. par suite de dissolution de Société, en l'étude de Me Manuel, notaire, no 182, rue de Rivoli, le jeudi 21 février 1901, à 1 heure. Clientèle, Droit au bail, Important Matériel de fabrication entièrement neuf. Mise à prix 45.000 francs. S'adresser à Me Cotty, no 5, rue Suger, et audit Me Manuel.

VILLE DE PARIS
A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 26 février 1901. TERRAIN à Saint-Ouen (Seine), avenue du Cimetière-Parisien. Surf. 984 m. 36. M. à pr. 35 fr. le mèt. S'ad. aux not. Mes Mahot de la Quérantonnais, 14, rue des Pyramides, et Delorme, 11, rue Auber, dép. de l'ench.

DEUX MAISONS : 1o rue de Viarme, no 6, et 2o rue Ste-Croix-de-la-Bretonnerie. Revenu brut 10.810 fr. et 5.550 fr. M. à pr. 120.000 fr. et 60.000 fr. A adj. sur 1 enchère Ch. des not. de Paris, le mardi 5 mars 1901. S'adr. à Me Lardy, not., no 66, rue Basse-du-Rempart.

PROPRIÉTÉ rue de Trévise, 35, 35 *bis* et 37. Cont. 1.538 a. 72 c. Rev. 63.787 fr. Mise à prix 780.000 fr. A adjuger sur 1 enchère Ch. des notaires de Paris, le mardi 26 février 1901. S'adresser à Me Fontana, notaire à Paris, no 10, rue Royale.

MAISON rue de Crussol, no 16. Cont. 460 mèt. Rev. 17.290 fr. M. à pr. 150.000 fr. A adjug. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le mardi 12 mars 1901. S'adresser à Me Père, notaire à Paris, no 9, place des Petits-Pères.

GRANDE PROPRIÉTÉ A COURBEVOIE, avenue de la Défense, 74 et 76. Cont. 3.170 m. Rev. br. 5.930 fr. M. à pr. 70.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not., 5 mars. S'adr. à Me Théret, not., no 24, boulev. Saint-Denis.

VENTE au Palais de Justice, à Paris,
le 28 février 1901.
MAISON A PARIS
10, rue Hermel prolongée (XVIIIe arrond.).
Mise à prix 100.000 francs.
S'adresser à Me Denormandie, avoué, boulevard Malesherbes, no 42.

VENTE au Palais, à Paris, le 2 mars 1901,
à 2 heures, en 2 lots, avec faculté de réunion.
1o UN TERRAIN AVEC CONSTRUCTIONS
Sis à Paris, rue du Faubourg-Saint-Martin, 193 et 195.
Contenance 662 mètres 43 cent.
Revenu brut 16.980 francs.
Mise à prix : 250.000 francs.
2o UNE MAISON A PARIS
Rue de Château-Landon, no 8.
Contenance 1.451 mètres 11 cent.
Revenu brut 49.405 francs.
Mise à prix : 550.000 francs.
S'adresser à Me Engrand, avoué, 85, rue Richelieu; Massin et Léger, avoués; Fauchey, notaire.

VENTE au Palais, à Paris,
le 16 février 1901, à 2 heures,
D'UNE PROPRIÉTÉ A PARIS (XIIe arrond.),
No 57, rue du Rendez-Vous, et boulevard Picpus.
Revenu 3.230 francs.
Mise à prix 30.000 francs.
S'adresser pour renseignements :
A Me Mignon, avoué, 191, rue Saint-Honoré;
A Me Fromageot, avoué,
Et à Me Brécheux, notaire.

VENTE au Palais de Justice, à Paris,
le 28 février 1901, à 2 heures.
MAISON A LEVALLOIS-PERRET (Seine)
Rue Chaptal, no 83.
Mise à prix 25.000 francs.
S'adr. : 1o A Me Pelletier, av., 44, chaussée d'Antin;
2o Me Besnard, notaire à Saint-Denis;
3o Au Greffe des criées.

EAU D'HOUBIGANT La plus appréciée pour la Toilette
HOUBIGANT, 19, Faubourg Saint-Honoré

L'ASSURANCE SUR DEUX TÊTES

Deux amis se sont associés pour l'exploitation d'une même industrie; leurs affaires sont en pleine activité et en voie de prospérité; grâce aux bénéfices qu'ils en retirent, ils vivent largement, eux et leurs familles, et peuvent encore mettre chaque année de côté quelques billets de mille francs.

Mais la presque totalité de leur fortune est engagée; si l'un d'eux vient à disparaître, l'obligation de restituer une part à ses ayants droit pourra entraîner une liquidation et mettre le survivant dans la nécessité, s'il veut continuer les affaires, d'emprunter ou de s'adjoindre un nouvel associé. Ils sont justement préoccupés tous deux de cette éventualité et cherchent le moyen d'en supprimer, ou tout au moins d'en atténuer les conséquences qui seraient peut-être désastreuses.

Ce moyen est à leur disposition; qu'ils contractent une assurance sur leurs deux têtes; moyennant le paiement d'une prime qu'il leur sera facile de prélever sur leurs bénéfices annuels, une Compagnie d'Assurances sur la Vie s'engagera à payer, lors du décès du premier mourant, un capital au survivant, et ce capital permettra à celui-ci de rembourser la part du décédé, sans avoir recours à un emprunt ou à une association nouvelle.

L'assurance sur deux têtes est souvent contractée par deux époux, par deux frères, et généralement par deux personnes dont chacune est intéressée à la vie de l'autre.

Elle peut être faite sous forme d'assurance mixte, la Compagnie prenant alors l'engagement de payer le capital assuré, soit à l'époque fixée par le contrat, soit immédiatement après le premier décès.

LA NATIONALE

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS, MIXTES ET A TERME FIXE

DOTALES — COMBINAISONS DIVERSES

RENTES VIAGÈRES

ACHATS DE NUES PROPRIÉTÉS ET D'USUFRUITS

18, rue du Quatre-Septembre, et 13, rue de Grammont. — PARIS

VINS DE BORDEAUX

Coteaux d'Ambarès 3 ans, 130 francs la barrique de 228 litres logé.
En bouteille, 1 fr. 50 c. l'une.
Palus d'Ambarès 1 an, 95 francs la barrique de 228 litres logé.
Écrire : GUIONEAUD, propriétaire à Ambarès et Lagrave (Gironde)

COMPRIMÉS DE VICHY

Aux Sels naturels de Vichy (État) extraits des Sources par la Compagnie Fermière

En faisant dissoudre 4 à 5 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 8, BOULEVARD MONTMARTRE

VIN DE CHASSAING
BI-DIGESTIF
Prescrit depuis 30 ans
CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES
Paris, 6, Avenue Victoria.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies

CONSTIPATION
Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre
Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

POUR RECONQUÉRIR **VIRILITÉ et FORCE** DEMANDEZ dans les phies **CITRATE DU Dr CHABLE** ou écrire, RUE BERGÈRE, 28, PARIS
ECZÉMA, DARTRES, PLAIES, HUMEURS Dépuratif CHABLE, 5 fr. — 28, r. Bergère, Paris. ENVOI FRANCO — CONSEILS GRATIS

Dentition
SIROP DELABARRE
Sirop sans narcotique.
Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.
Exiger le nom de DELABARRE et le Timbre officiel. — 3 fr. 50 LE FLACON
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

Le meilleur Calmant
SIROP BERTHÉ
Souffrances de toute nature : *Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre* chez les Femmes, *Excitation nerveuse, Insomnies*, etc.
PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.
EXIGER le *Timbre officiel* et la *Signature* Berthé
Sirop, 3f; *Pâte*, 1f60.
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils foliets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité garanties.** — **50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr. : 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** —— DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des Billets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les Stations thermales et hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1er ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2e ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris *(viâ* **Montauban-Cahors-Limoges** *ou viâ* **Figeac-Limoges).**

3e ITINÉRAIRE

Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris *(viâ* **Montauban-Cahors-Limoges** *ou viâ* **Figeac-Limoges).**

DURÉE DE LA VALIDITÉ : 30 JOURS

PRIX DES BILLETS : 1re CLASSE **163** FR. **50.** — 2e CLASSE **122** FR. **50.**

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide de la Compagnie, dont l'envoi gratuit est fait sur demande adressée à l'Administration centrale, 1, place Valhubert, Paris.

Librairie agricole de la Maison rustique, rue Jacob, 26, à Paris.

65e ANNÉE JOURNAL 65e ANNÉE

D'AGRICULTURE PRATIQUE

Fondé en 1837 par Alexandre BIXIO

RÉDACTEUR EN CHEF : M. L. GRANDEAU

Professeur d'Agriculture au Conservatoire national des Arts et Métiers

Le plus ancien (62 ans d'existence) et le plus important des journaux agricoles. — Traite spécialement toutes les questions d'agriculture et d'économie rurale. — Répond aux demandes de renseignements agricoles qui lui sont adressées. — Paraît toutes les semaines par livraison de 48 pages, grand in-8° à 2 colonnes, et forme chaque année deux beaux volumes in-8° avec de nombreuses gravures et **12 planches coloriées** d'une exécution irréprochable, représentant les meilleurs types des animaux de la ferme, les insectes nuisibles, les maladies des plantes, etc.; ainsi que des modèles de constructions rurales, de machines, etc.

Abonnement pour la France : Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. 50. — Trois mois, 5 fr. 50
— pour l'Etranger : Un an, 23 fr. — Six mois, 12 fr. ». — Trois mois, 6 fr. »

☞ Un **numéro spécimen avec planche coloriée** sera adressé à toute personne qui en fera la demande.

Bureaux du Journal : 26, rue Jacob, Paris.

DIE GRENZBOTEN

Zeitschrift für Politik, Litteratur und Kunst

60e ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 5. — 31 janvier 1901.

Die Handelspolitik im Iare 1901 (Fortsetzung).
Eine Ergänzung zum allgemeinen Wahlrecht. Von Rudolf Bartels.
Ruskin.
Antiochia.
Erlebnisse eines achtjährigen Jungen.
Massgebliches und Unmassgebliches : Beamtentum und katholische Kirche — Ein Chinese über die Missionen — Huxleys Religion — Schiller und Wilhem von Humboldt — Eine endämonistische Weltansicht.

SOMMAIRE DU N° 6. — 7 février 1901.

Aus der Zeit des werdenden Bismarcks.
Die Handelspolitik im Iare 1901 (Schluss).
Die Verwirrung im deutschen Ruderkommando. Von Navigationslehrer Ihnken.
Carlyle.
Erlebnisse eines achtjährigen Jungen. (Fortsetzung).
Massgebliches und Unmassgebliches : Volkswirtschaftliche Schriften.

PRIX DU NUMÉRO *franco* à domicile (1 Mark). . . . . 1 fr. 25
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR TROIS MOIS *franco* à domicile (11 Marks) . . 13 fr. 25

FR. WILH. GRUNOW, ÉDITEUR, LEIPZIG

Dans les cas de CHLOROSE et d'ANÉMIE

rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base

d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens

ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants

Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :

ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES

ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

CHEMINS DE FER

DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

VOYAGES A ITINÉRAIRES FACULTATIFS

EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

Il est délivré, pendant toute l'année, des carnets de 1re, 2e et 3e classes pour effectuer des voyages pouvant comporter des parcours sur les lignes des réseaux, *Paris-Lyon-Méditerranée, Est, État, Midi, Nord, Orléans, Ouest, P.-L.-M.-Algérien, Est-Algérien, Franco-Algérien, Ouest-Algérien, Bône-Guelma*, et sur les lignes maritimes desservies par la Compagnie générale Transatlantique, par la Compagnie de navigation Mixte (Compagnie Touache) ou par la Société générale des Transports maritimes à vapeur. Ces voyages dont les itinéraires sont établis à l'avance par les voyageurs eux-mêmes, doivent comporter, en même temps que des parcours français, soit des parcours maritimes, soit des parcours maritimes et algériens ou tunisiens; les parcours sur les réseaux français doivent être de 300 kilomètres au moins ou être comptés pour 300 kilomètres.

Les parcours maritimes doivent être effectués exclusivement sur les paquebots d'une même Compagnie.

Les voyages doivent ramener les voyageurs à leur point de départ. Ils peuvent comprendre, non seulement un circuit fermé dont chaque portion n'est parcourue qu'une fois, mais encore des sections à parcourir dans les deux sens, sans qu'une même section puisse y figurer plus de deux fois (une fois dans chaque sens ou deux fois dans le même sens).

Arrêts facultatifs dans toutes les gares du parcours.

VALIDITÉ : 90 jours avec faculté de prolongation de *3 fois 30 jours*, moyennant le paiement d'un supplément de 10 0/0 chaque fois.

CHEMIN DE FER DU NORD

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS & BRUXELLES

TRAJET EN 5 HEURES

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 heures du soir.
Départs de Bruxelles à 8 h. et 8 h. 57 du matin, 1 h. et 6 h. 4 du soir et minuit 15.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 8 h. du matin.

Wagon-salon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 4 du soir.

CALMANN-LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

ANATOLE LE BRAZ

AU

Pays des Pardons

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

H. SIENKIEWICZ

Hania

Traduit du polonais, par Henri CHIROL.

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

LÉON DE TINSEAU

Au Coin d'une Dot

— ROMAN —

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

RICHARD O'MONROY

Curieuses d'Amour

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

COMTE A. DE SAINT-AULAIRE

Entre l'Amour et l'Amitié

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

Ernest FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine — PARIS

ÉDOUARD DRUMONT

LES TRÉTEAUX DU SUCCÈS

FIGURES DE BRONZE
ou
STATUES DE NEIGE
Illustrations de LUCIEN MÉTIVET
Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

LES HÉROS
et
LES PITRES
Illustrations de LUCIEN MÉTIVET
Un volume in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

GYP

LE FRIQUET

ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

Collection in-18 à 3 fr. 50 c.

H. DE BALZAC . . . . **Eugénie Grandet.**
ROMAN . . . . . Un vol.

FERNAND-LAFARGUE . **Ruth.**
ROMAN MODERNE . . . . . Un vol.

FRÉMEAUX (PAUL). . . **Napoléon Prisonnier.**
Mémoires d'un médecin de l'Empereur à Sainte-Hélène. . . . . . Un vol.

LEROUX (GASTON) . . . **Sur mon Chemin** . . . . . Un vol.

POMMEROL (JEAN). . . **L'Haleine du Désert.**
Voluptés Sahariennes. — ROMAN . . . . . Un vol.

CH. BROSSARD

GÉOGRAPHIE
Pittoresque et monumentale de la France
CHAMPAGNE
Ardennes, Marne, Haute-Marne, Aube
Un fascicule in-8° jésus. Prix. . 6 francs

HENRI MAGER

ATLAS
D'ALGÉRIE ET TUNISIE
Un album in-4° carré. Prix . . . . 2 francs

Envoi FRANCO contre mandat-poste.

Librairie **HACHETTE & Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

PIERRE DE COUBERTIN

NOTES
SUR
L'ÉDUCATION PUBLIQUE

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

L'Éducation en Angleterre : Collèges et Universités, 1 volume.
L'Éducation Anglaise en France, avec une préface de Jules Simon, 1 volume.
Universités Transatlantiques, 1 volume.
Chaque volume in-16, broché **3** fr. **50.**
Souvenirs d'Amérique et de Grèce, 1 volume in-16, broché, **2** francs.

ÉTIENNE GEOFFROY SAINT-HILAIRE

LETTRES ÉCRITES D'ÉGYPTE

A CUVIER, JUSSIEU, LACÉPÈDE, MONGE, DESGENETTES,
REDOUTÉ JEUNE, NORRY, ETC., AUX PROFESSEURS DU MUSÉUM ET A SA FAMILLE

Recueillies et publiées avec une Préface et des Notes

Par le Dr E.-T. HAMY

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE
CONSERVATEUR DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE, ETC.

Un volume in-16, broché . . . . . 3 fr. 50

LA MÈRE D'UN GRAND HOMME D'ÉTAT

MADAME GUIZOT

PAR VÉGA

Un volume petit in-16, broché. . . . . 2 francs.

THOMAS HARDY

TESS D'URBERVILLE

ROMAN ANGLAIS TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

Par Mme ROLLAND

Deux volumes in-16, brochés . . . . . 2 francs.

(Bibliothèque des meilleurs romans étrangers.)

CALMANN-LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

Vient de paraître :

La 39e Édition

DE

MONSIEUR BERGERET A PARIS

PAR

ANATOLE FRANCE

De l'Académie française

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

Format grand in-18 à 3 fr. 50

L'Anneau d'Améthyste. .	1 vol.	Le Mannequin d'Osier . .	1 vol.
Balthasar.	1 —	Opinions de M. Jérôme Coignard	1 —
Le Crime de Sylvestre Bonnard	1 —	L'Orme du Mail.	1 —
L'Étui de Nacre.	1 —	Pages choisies.	1 —
Le Jardin d'Épicure. . .	1 —	Le Puits de Sainte-Claire.	1 —
Jocaste et le Chat maigre.	1 —	La Rôtisserie de la Reine Pédauque.	1 —
Le Livre de mon Ami . .	1 —	Thaïs.	1 —
Le Lys rouge.	1 —	La Vie littéraire.	4 —

CLIO, Illustrations en couleurs par MUCHA. 1 volume grand in-16 colombier. Prix . . . . . 6 francs.

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

LIVRES NOUVEAUX

LE CHEMIN D'AMOUR, par **J.-H. Rosny.**

Voici peut-être, sinon le meilleur roman de J.-H. Rosny, du moins le plus charmant, le plus accessible à tous et à toutes. Nos lecteurs ont connu les premiers cette œuvre de tendresse et de passion, rapide, vivante, toujours profonde. Le récit est pressé, de trame simple et solide. Trompée par son mari, madame Gerfaut s'écarte de lui avec horreur et tâche de refaire sa vie. Respectueux, ardents ou résignés, des hommes sont là, tout épris de cette âme délicate et meurtrie; et tous, ils l'attirent à tour de rôle; elle les regarde, elle hésite, elle accueille en elle un peu de leur trouble; mais la vie l'a rendue défiante : sous le charme des mots et des gestes, elle tâche de lire jusqu'en leur cœur; et, à la fin, c'est bien au plus sincère et au plus douloureux qu'elle se donne; ils se réfugient dans les bras l'un de l'autre, ils tâcheront d'être heureux. Ces incertitudes, ces inquiétudes, ces angoisses avant de choisir une vie nouvelle, MM. J.-H. Rosny nous les ont décrites et mises en scène avec un talent magistral.

TAINE, SCHERER, LABOULAYE, par **Émile Boutmy.**

Ces trois articles furent écrits dans la douleur ; ce furent des études nécrologiques, où l'auteur pleurait des amis. Ces articles étaient devenus presque introuvables. M. Émile Boutmy les a réimprimés tels qu'ils étaient : « La vie douloureuse qui les anime n'aurait pu se communiquer aux parties ajoutées. » L'auteur s'est borné à introduire dans l'article sur Laboulaye un passage relatif à son *Histoire de la Constitution américaine*, écarté autrefois comme contenant un jugement trop sévère au lendemain de la mort. L'article sur Scherer est suivi d'un court appendice sur les dernières années de « cet intrépide lutteur ». L'article sur Taine nous est rendu intact. Les trois hommes revivent en quelques pages avec une extraordinaire précision.

FOUCHÉ, 1759-1820, par **Louis Madelin.**

En consacrant ces deux gros volumes de monographie historique à Joseph Fouché, M. Louis Madelin n'a point prétendu faire de son personnage un type de vertu politique; mais il a voulu du moins « dégager de la légende cette physionomie intéressante d'homme d'État, se profilant à tous les tournants de notre histoire de 1792 à 1816, chercher aussi derrière cette figure volontairement fermée, derrière le masque officiel du proconsul terroriste et du ministre de l'Empire, la physionomie vraie, le caractère propre ». Tous les historiens ont exécré Fouché, le considérant comme un policier louche, ou, les moins hostiles, comme « le Scapin de la Révolution ». M. Louis Madelin, au prix d'un labeur infatigable, a réuni sur cet homme si décrié de nombreux documents : il nous donne une étude curieuse, où les faits parlent clair.

RÉFLEXIONS D'UN MONARCHISTE, 1789-1900
par **Eugène Dufeuille.**

Tout le monde sait que M. Eugène Dufeuille fut pendant onze ans le représentant officiel du comte de Paris, puis, à la mort du prince, pendant trois années encore, jusqu'au mois de décembre 1897, le représentant de son fils, le duc Philippe d'Orléans. Depuis cette époque, M. Eugène Dufeuille s'est tenu à l'écart de toutes les luttes politiques; mais, dans cette retraite studieuse, l'ancien homme d'action ne s'est point désintéressé des affaires publiques ni surtout de la France. Profondément convaincu, aujourd'hui encore, qu'une monarchie constitutionnelle serait un régime préférable à la République, il n'est pas de ceux qui conseillent aux partis d'opposition de reconquérir le pouvoir par un coup d'État et de rendre chaque jour plus difficile la tâche du gouvernement par une obstruction de mauvaise foi. Ce qui l'intéresse par-dessus tout, c'est l'avenir de la démocratie française, qu'il faut avant tout « élever et instruire ». La question de république ou de monarchie n'est que d'importance relative, et M. Eugène Dufeuille ne considère aujourd'hui la monarchie que « comme une réserve *éventuelle* de la liberté », au cas où la République la trahirait. Il faut lire ce livre sincère et sage, où l'auteur étudie, à travers tout un siècle, l'œuvre civile et sociale de 1789, sans animosité d'aucune sorte ni contre les hommes ni contre les idées. Et ce livre de méditation, de réflexion politique est en même temps un livre d'excellent écrivain : il a tout le charme d'un style souple, élégant, alerte et précis.

CORRESPONDANCE INTIME DU GÉNÉRAL JEAN HARDY, DE 1797 A 1802, recueillie par son petit-fils **le général Hardy de Périni.**

« Les compagnons de Hoche, de Marceau, de Kléber, de Marceau, aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de Rhin-et-Moselle et du Danube, restent, pour la plupart, des inconnus. » Et pourtant, à côté des plus illustres, d'autres généraux, dédaignés par la gloire, furent énergiques et habiles : on méconnaît trop ce qu'on leur doit. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les états de service de Jean Hardy, mort à quarante ans à Saint-Domingue, pour se rendre compte que, lui aussi, fut, partout où l'on se battait, organisateur de nombreuses victoires. Toute sa vie d'homme se passe à l'armée; il se marie pendant un congé de convalescence, mais, presque toujours séparé de sa femme, il lui écrit sans cesse, entre deux batailles, toutes les intéressantes lettres que son petit-fils nous rend aujourd'hui. Elles font grand honneur au noble caractère du général, et, en même temps, elles jettent une vive lumière sur les faits de guerre auxquels il prit une part héroïque.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2726-2-01. — (Encre Lorilleux).

MOIS
»
75
50
»

Saint-
ance et

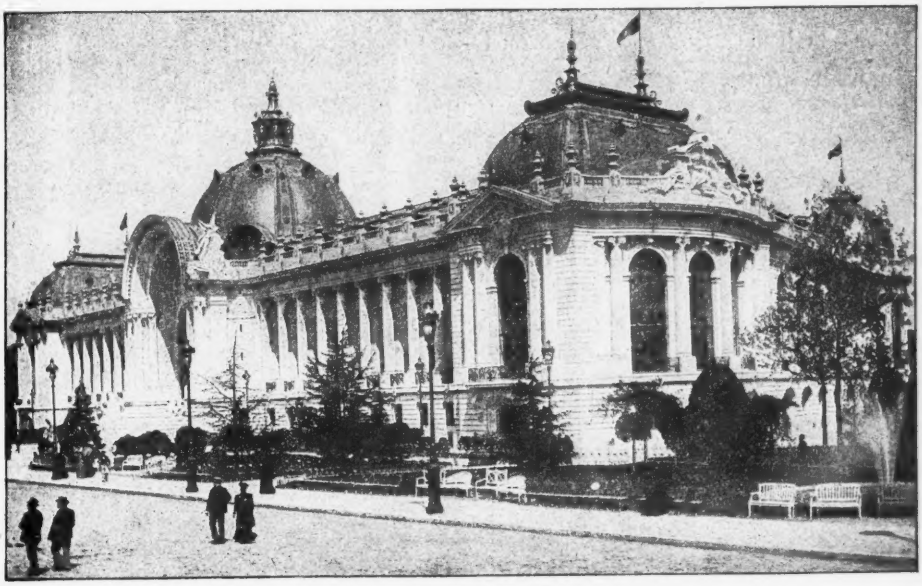
admi-

bourg

Paris
ays y

VIENT DE PARAITRE

A LA LIBRAIRIE DU **Monde Moderne**, 5, RUE SAINT-BENOIT, PARIS



L'Exposition du Siècle

Par A. QUANTIN

Le rideau est tombé sur le dernier acte de la féerie réelle, et Paris a fermé les portes de la grande scène où toutes les nations avaient réuni la synthèse de leur existence. Le XIXe siècle est entré dans l'histoire.

Pour en garder le souvenir, il convenait d'établir en toute indépendance un livre commémoratif destiné à demeurer le témoin du passé, à

rappeler par l'image la physionomie des choses disparues, à fixer par le texte le bilan philosophique de l'Exposition de 1900.

La revue *le Monde Moderne* a pu éditer cet ouvrage dans des conditions particulières de parfaite exécution. Rien de saillant n'aura été omis par son illustration nouvelle, rien autre chose que la vérité ne se trouvera dans les opinions exprimées.

Son attrait artistique, son intérêt critique, sa fabrication de haut luxe destinent ce bel ouvrage à toutes les bibliothèques.

C'est le volume à succès de la fin de l'année.

L'EXPOSITION DU SIÈCLE, **par A. QUANTIN, forme un fort volume grand in-4°, contenant 400 gravures, inédites comme le texte. — Prix, sous une couverture faisant office de reliure. . . . . 12 francs**

Pour recevoir le volume directement, s'adresser à la revue *le Monde Moderne*, 5, rue Saint-Benoît, Paris, qui l'expédiera de suite. Le recouvrement se fera par la poste s'il n'a pas été joint un mandat du prix à la lettre de demande.

Se trouve aussi chez tous les libraires.

Les Abonnés au « Monde Moderne » payeront ce volume seulement DIX FRANCS. — Envoi gratuit d'un Numéro-spécimen complet de la Revue, sur demande adressée au Directeur, 5, rue Saint-Benoît, Paris.

Pour un supplément de 1 franc, les Exposants de 1900 pourront obtenir un exemplaire portant mention de leur nom et de leur récompense.

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Étrennes de 1901

OUVRAGES D'ART, D'HISTOIRE ET DE VOYAGES

Reynolds, par **Sir Walter Armstrong**, directeur de la Galerie nationale (Irlande). — Traduction de **B.-H. Gausseron.** — Un magnifique vol. in-folio, contenant 27 gravures en taille-douce hors texte, 53 dans le texte et 4 planches en couleurs hors texte; cart., 125 fr.

On discutera plus tard parmi les amateurs pour savoir laquelle des deux publications est la plus magnifique, du *Gainsborough* que M. William Armstrong nous donna l'an dernier ou du *Reynolds* qu'il nous présente cette année; ou plutôt ils conviendront qu'on ne peut les opposer, et que ces deux études sur les deux plus grands peintres de l'école anglaise s'égalent comme elles se complètent.

Ce n'est pas seulement l'œuvre de la vie du peintre que M. Armstrong nous fait ici connaître; ce qu'il ressuscite, c'est la société tout entière au milieu de laquelle Reynolds a vécu, qui l'a soutenu de sa faveur, qui lui a fourni les modèles de ses admirables portraits.

Ces portraits, d'ailleurs, nous pouvons à notre tour en juger : les gravures hors texte ou dans le texte qui illustrent le nouveau volume ont tout le fini, toute la chaleur, toutes les oppositions ou les dégradations de teintes qui font la beauté des originaux qu'elles reproduisent. Pour trouver quelque œuvre d'art qui mérite de leur être comparée, il faudrait évoquer dans notre esprit le souvenir de ce que la gravure, au XVIIIe siècle, de ce que la grande photographie d'art, au XIXe, ont réalisé de plus parfait.

Il n'est pas jusqu'à la netteté majestueuse de l'impression qui ne contribue à faire de cet in-folio l'une des productions les plus accomplies de l'industrie du livre à notre époque.

*
* *

Au Pays de Don Quichotte. Souvenirs rapportés par M. **Auguste F. Jacacci** (préface d'ARSÈNE ALEXANDRE). — Un volume in-8°, illustré de 124 gravures, par M. **Daniel Vierge.**

Il a été tiré de cet ouvrage 445 exemplaires numérotés : 10 exemplaires sur papier de Chine (avec un dessin original de M. DANIEL VIERGE), 250 fr.; 5 exemplaires sur papier du Japon, 150 fr.; 100 exemplaires sur papier de Chine, 100 fr.; 330 exemplaires sur papier vélin. 40 fr.

Ce livre est un livre d'art à deux titres, car il a été conçu et exécuté par deux artistes passionnément épris du héros de Cervantès et de sa patrie.

Au Pays de Don Quichotte, dira-t-on? Don Quichotte a donc existé? Hommes de peu de foi, n'allez pas le demander aux habitants de Ciudad-Real, l'ancienne province de la Manche : ils ne comprendraient pas. Pour eux, Don Quichotte est réel, autant et plus que César ou Napoléon; et pour nous-mêmes, avouez-le, peu s'en faut qu'en lisant Cervantès, nous ne pensions comme eux et comme l'auteur et l'illustrateur du livre.

Pour ceux-ci, l'immortel chevalier se dresse vivant, comme un héros de l'histoire. De là leur dessein de visiter le pays de l'inoubliable *hidalgo;* de là l'œuvre qu'ils nous offrent.

*
* *

Le Dix-neuvième Siècle : *les Mœurs, les Arts, les Idées,* récits et témoignages contemporains. — Un magnifique volume in-8° jésus, illustré de 19 planches en taille-douce et de 350 gravures. — Broché, 30 fr.; cartonné, 40 fr.

Le dix-neuvième siècle est entré dans l'histoire, et le moment est venu de fixer les traits essentiels de cette période si remplie, et, pour nous, qui y touchons encore, si riche en souvenirs joyeux ou tragiques. Mais la véritable histoire, c'est celle qui nous fait pénétrer dans le détail des mœurs, partager les sentiments des générations qu'elle évoque. Celle-là seule est exacte autant qu'elle est amusante. C'est ce que voulait dire Mérimée quand il prétendait n'aimer de l'histoire que les anecdotes; c'est ce que pensent tous ceux qui attachent avec raison tant de prix aux *lettres* et aux *mémoires;* et c'est de ce principe enfin que les auteurs du *Dix-neuvième Siècle* se sont surtout inspirés.

Aussi, que d'anecdotes répandues dans ce livre nouveau sur la cour de Napoléon et sur celles des Bourbons ou de Louis-Philippe, sur les soirées de Compiègne et les salons du Second Empire ou sur ceux de la Troisième République! Quel tableau de la vie de Paris, dans son cours ordinaire et dans ses grandes journées! Quelle vivante revue des grandes luttes artistiques et littéraires qui remplirent le siècle, des romantiques aux parnassiens, des réalistes aux décadents, de

Delacroix à Puvis de Chavannes, de Berlioz à Richard Wagner, et des chansons de Béranger aux chansons du Chat-Noir!

Point de considérations d'ailleurs : si quelque philosophie ressort de l'histoire du dix-neuvième siècle, c'est comme d'elle-même qu'elle se dégagera du récit, On n'a visé ici qu'à reproduire la vie telle qu'elle fut, telle que la virent ou la vécurent, telle que la décrivirent souvent dans des pages vibrantes de passion les hommes de lettres, les artistes, les politiques et les mondains, Hugo et Delacroix, Guizot et Tocqueville, les Goncourt et Daudet, Mme d'Abrantès et Mme de Rémusat.

De ces récits, le vrai commentaire c'est l'illustration du volume : elle paraîtra sans doute aussi luxueuse qu'abondante et s'imposera tout à la fois à l'attention par sa valeur artistique et par son intérêt documentaire. Portraits, tableaux, statues, lithographies, caricatures, meubles, bijoux, costumes, c'est comme une sorte de musée du siècle qui se trouve ici constitué pour la première fois et auquel il ne semble pas qu'on doive jamais rien ajouter d'essentiel.

*
* *

L'Épopée Byzantine à la fin du dixième Siècle, par M. Gustave Schlumberger, membre de l'Institut. — Seconde partie. *Basile II, le Tueur de Bulgares.* — Un volume in-8° jésus, contenant 262 gravures et 10 planches hors texte. — Br., 30 fr.; cart., 35 fr.; rel., 40 fr.

S'il n'est pas d'histoire plus merveilleuse et plus tragique que celle de Byzance, il faut avouer qu'il n'en est guère, ou plutôt qu'avant les travaux de M. Schlumberger, il n'en était guère de moins connue. Voici maintenant achevé du moins le récit de la brillante période que le savant écrivain s'était proposé de raconter.

Épopée, le mot est juste, et jamais poète n'en inventa qu'il ait remplie d'épisodes plus extraordinaires; cette lutte de toutes les forces de l'empire contre un peuple audacieux, dont la fière agonie imprime le respect, le voyage triomphal vers Athènes, la cité de Minerve, du *basileus* victorieux, cette chevauchée prodigieuse des quarante mille cavaliers qu'il mène au secours de son vassal, l'émir d'Alep, pressé par les troupes d'Égypte, quels tableaux! Nulle histoire n'en offre de plus pittoresques et de plus émouvants!

Les figures des *héros* ne sont pas moins intéressantes, celle du noble et malheureux empereur Othon III, celle de sa mère, la grande impératrice d'Allemagne Théophano, la propre sœur de Basile II, celle de Basile lui-même, le souverain conquérant et législateur

Nulle collection non plus n'offrira rien de comparable aux illustrations qui ont été réunies ici au prix des plus patientes et des plus minutieuses recherches.

EN VENTE :

L'Épopée Byzantine à la fin du dixième siècle

PREMIÈRE PARTIE : Guerre contre les Russes, les Arabes, les Allemands, les Bulgares. Luttes civiles entre les deux Bardas. Les jeunes années de Basile II, le Tueur de Bulgares (969-989). Un vol. in-8 jésus, illustré de 209 gravures et 10 planches hors texte. Broché, 30 fr. Cartonné, 35 fr. Relié, 40 fr.

Florence et la Toscane, par M. E. Müntz, membre de l'Institut. — Un beau volume in-8° jésus, illustré de 300 gravures, broché, 15 fr.; relié, 20 fr.

Voir Florence et l'étudier, c'est revivre les plus beaux siècles de l'art européen, c'est se refaire le contemporain, le confident de Giotto et d'Orcagna, de Brunellesco et de Ghiberti, de Léonard de Vinci et de Michel-Ange. S'il en est ainsi, quel guide plus sûr que M. Eugène Müntz, le maître incontesté de l'histoire de l'art pour nous conduire à travers la ville des Médicis?

Florence d'ailleurs est le centre et non l'objet unique de l'ouvrage. Car nous n'y pénétrons qu'après avoir visité Pise, Lucques et Sienne, et nous en sortirons pour aller sourire, en la parcourant, à la gracieuse, à l'aimable Fiesole. En attendant, nous voici dans la capitale du pays toscan ; nous irons du Baptistère au palais Pitti, nous pourrons nous vanter, grâce aux vivantes descriptions de M. Müntz, grâce aussi aux illustrations qui en sont comme le commentaire ininterrompu, que pas un de ces monuments illustres, pas un détail des sculptures qui les embellissent, n'aura passé inaperçu devant nos yeux. Quel voyage laisserait en nous des impressions plus profondes et plus grandioses.

*
* *

Les Fleurs à travers les Ages et à la fin du XIXe Siècle, par M. Th. Villard. Précis anecdotique des origines et de l'histoire des principales fleurs connues et cultivées depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. — Un magnifique volume grand in-8°, avec 51 aquarelles en couleurs, par Mme MADELEINE LEMAIRE.

Édition de luxe tirée à 100 exemplaires numérotés, savoir :

Nos 1 à 100. Exemplaires sur papier du Japon, avec double suite d'aquarelles et une aquarelle originale de Madeleine Lemaire (en cart.). 100 fr.

101 à 150. Exemplaires sur papier de Chine, avec double suite d'aquarelles et une aquarelle originale de Madeleine Lemaire (en cart.). 75 fr.

151 à 1000. Exemplaires sur papier vélin, broché ou cartonné bradel..... 50 fr.

*
* *

Les Timbres-Poste Suisses (1843-1862), par MM. P. Mirabaud et A. de Reuterskiold. — Un volume in-4° avec 14 planches, imprimé sur papier vélin et tiré à 200 exemplaires numérotés, broché, 150 fr.

Consacré à l'un des chapitres les plus intéressants de l'histoire des timbres de l'Europe, cet ouvrage est dû aux recherches de deux collectionneurs dont le nom fait autorité dans les études timbrologiques : MM. Paul Mirabaud et A. de Reuterskiold.

*
* *

Voyage du Général Galliéni.

Cinq mois autour de Madagascar. Progrès de l'Agriculture, développement commercial, ressources industrielles, moyens de colonisation. — Un beau volume in-4°, illustré de 147 gravures, 1 carte en 3 couleurs et 13 cartes et statistiques en noir. — Broché, 7 fr. 50; relié, 10 fr.

On sait assez ce que Madagascar doit au général Galliéni. D'un pays à peine soumis, avec ses routes peu sûres et ses populations aussi peu fidèles que peu confiantes, ce soldat pacificateur, cet administrateur énergique et prudent, a fait une colonie invinciblement attachée à la métropole, tranquille, accueillante, et qui ne laisse plus concevoir pour l'avenir que des espérances de progrès et de prospérité.

Pour atteindre ces résultats, le général a dû n'épargner ni son temps ni ses efforts. Pendant cinq mois, il a parcouru toutes les villes, tous les villages, tous les établissements, tous les comptoirs de la côte de Madagascar, partant de Tananarive pour gagner Nossi-Bé par Suberbieville et Majunga, et, de là, redescendre et faire tout le tour de l'île jusqu'à Tamatave. C'est de ce voyage de cinq mois qu'on nous donne ici un récit qui constitue par conséquent, sur l'état actuel de notre colonie, le document le plus sûr et le plus précieux.

Aragon et Valence. *Excursions en Espagne*, par Mme **Jane Dieulafoy**. — Un beau volume in-4°, illustré de 100 gravures, br., 7 fr. 50; rel., 10 fr.

Plus qu'aucun autre pays d'Europe, l'Espagne est terre historique, non pas que son pays soit plus riche en événements, mais il n'est pas de peuple qui, plus que celui-là, ait, à travers les siècles, préservé ses mœurs héréditaires et les traits essentiels du caractère national. C'est ce que le récit de Mme Dieulafoy nous fait comprendre.

Dans ces pages d'une allure si vive, elle nous fait admirer sans doute les beautés de l'art et de la nature, l'éclat des cérémonies et des spectacles. Mais, par delà ses manifestations extérieures, ce qu'elle nous permet de saisir surtout, c'est l'âme espagnole, toujours semblable à elle-même dans tous les temps et dans tous les milieux.

*
* *

L'Afrique Australe, par **Élisée Reclus**. — Cette description, mise à jour entièrement par Onésime Reclus, comprend 25 cartes en noir et 3 cartes en couleurs. — Un volume petit in-4°, broché, 10 fr.; relié, 15 fr.

C'est sur l'Afrique australe que l'univers civilisé a tenu, depuis plus d'un an, ses regards obstinément fixés. Là, en effet, s'est une fois de plus débattue la lutte tragique de la force et du droit; une fois de plus l'amour de la liberté enfanta des prodiges qui ont *étonné le monde*. Nous parler de cette terre héroïque, c'est donc être assuré d'avance de provoquer notre attention et notre sympathie. Que sera-ce si l'auteur d'un tel livre joint aux connaissances du géographe et de l'historien les dons de l'artiste et du poète, s'il ne raconte pas, mais s'il met en scène, s'il ne décrit pas, mais s'il fait vivre?

Or, on sait assez que c'est là le talent propre de MM. Elisée et Onésime Reclus. Point de livres plus riches que les leurs en renseignements exacts et précis; point de livres pourtant plus entraînants, plus pittoresques, d'un style plus coloré, d'un accent plus personnel.

*
* *

Champs de Bataille de l'Armée Française (*Belgique, Allemagne et Italie*), par M. **Charles Malo**. — Un magnifique volume grand in-8° jésus, contenant 12 gravures en couleurs hors texte et 12 gravures et cartes en noir dans le texte, d'après les dessins d'Alfred Paris. — Broché, 15 fr.; relié, 20 fr.

C'est chose rare qu'un livre dont on peut dire qu'il est aussi captivant qu'instructif, aussi capable de retenir l'attention des historiens que d'exciter l'émotion de tout ce qui porte un cœur français.

Tel est le double caractère du bel ouvrage de M. Charles Malo. De Steinkerque à Fleurus, de Malplaquet à Waterloo, c'est toute notre histoire militaire dans les deux derniers siècles, qu'il nous fait parcourir en nous menant tour à tour à travers ces champs de bataille, dont le nom seul évoque tant de souvenirs héroïques.

Au reste, les dramatiques descriptions de M. Malo, et celles qu'il emprunte aux grands écrivains militaires, se réalisent à nos yeux dans les beaux dessins en couleur d'Alfred Paris.

Par le sujet aussi bien que par l'exécution, les *Champs de bataille de l'Armée française* mériteront de rester comme un livre essentiel dans l'éducation de notre jeunesse.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Le Tour du Monde, journal des voyages et des voyageurs (*Nouvelle série. — Sixième année*, **1900**). — Un volume in-4°, broché, 25 fr.; relié, 32 fr. 50

Voilà près d'un demi-siècle que le *Tour du Monde* est fondé, et près d'un demi-siècle que sa réputation se maintient sans rivale. Pour ne parler que de l'année 1900, c'est lui qui nous a donné le récit du voyage que le général Galliéni vient d'accomplir en cinq mois autour de Madagascar; lui, qui nous fait connaître le récit des lieutenants du capitaine Bottego, qui dirigea la mission italienne chargée d'explorer le pays des Somalis; lui enfin à qui nous devons le récit que M. Eyssérie a publié du dramatique voyage qu'il entreprit à la Côte d'Ivoire sur les conseils de M. le gouverneur Binger.

A ces récits d'expéditions, il convient de joindre les amusants journaux rédigés par les voyageurs qui recherchent surtout, dans leurs courses lointaines, les sensations d'art et de pittoresque : telles sont les

relations de Mme Dieulafoy, *Aragon et Valence;* de M. Edme Vieillard, la *Carinthie et la Carniole ;* de M. le comte de La Vaulx, *Voyage en Patagonie ;* et de M. Verschuur, l'*Ile de Ceylan.*

On sait d'ailleurs assez qu'elles sont toutes accompagnées d'illustrations toujours exécutées d'après des dessins ou des photographies authentiques, et qui ajoutent aux descriptions un prix singulier.

Le Journal de la Jeunesse.

Nouveau recueil hebdomadaire illustré, pour les enfants de 10 à 15 ans. — L'Année **1900**, brochée en 2 vol., 20 fr.; reliée, 26 fr.

Deux choses expliquent d'abord le succès toujours croissant du *Journal de la Jeunesse :* l'intérêt captivant des œuvres d'imagination, romans historiques ou romans intimes, qu'il publie en grand nombre, et le souci constant de l'actualité qui paraît dominer tous ses articles.

C'est ainsi que le recueil de cette année nous offre d'une part, sans parler des *nouvelles* plus courtes, de grands récits d'aventures, comme *Un Ancêtre de Gavroche* d'Arthur Dourliac, les *Deux Henri* de François Deschamps, *Jeanne la Rousse*, du commandant Stany, qui rappellent par les mérites et la gaieté de la narration les plus heureuses inspirations d'Alexandre Dumas, et dans un autre genre, l'amusant, le délicat et pittoresque roman de mœurs rustiques de Yan de Castétis, *Treize et Quatorze.*

D'autre part, l'Exposition universelle, la guerre du Transvaal, les affaires de Chine, sont ici représentées par un grand nombre d'études, qui, pour être documentées avec infiniment de précision et d'exactitude, n'en sont pas moins présentées sous une forme toujours animée et pittoresque, propre à attirer et à retenir l'attention des jeunes gens.

Mon Journal.

Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans (19e année, 1899-1900). — Un volume in-8° contenant 832 pages et plus de 500 gravures en couleurs et en noir. — Br., 8 fr.; cart., 10 fr.

La charmante publication, *Mon Journal*, ne ressemble pas aux autres journaux : *Mon Journal* est très amusant, amusant d'un bout à l'autre, amusant par ses histoires, amusant par ses images. Jugez-en plutôt. Savez-vous combien l'année 1900 de *Mon Journal* contient de gravures? Tout près de sept cents, dont plus de deux cents en couleur, et si drôles parfois, ou, en d'autres endroits, si expressives et si parlantes, qu'on rit et qu'on est ému rien qu'à les regarder.

Quant aux histoires, je n'en ferai pas le compte. Mais, que l'action se passe de nos jours, ou dans les siècles passés, que les héros nous apparaissent vêtus du même costume que nous, ou parés d'un bel habit Louis XV, le récit de leurs aventures est toujours divertissant.

Mon Journal est pour les enfants l'ami de tous les instants, l'ami dont les leçons mêmes sont toujours souriantes, celui dont on attend, chaque semaine, l'arrivée comme une récompense et dont on ne se sépare, après avoir écouté ses récits, parce qu'on sait qu'il reviendra.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE

1re Série illustrée.

Chaque vol. in-16, br. **3** fr. **50**; cart. tête dorée, **5** fr.

Fêlure d'âme,

par Mme **Lescot**. — Un volume illustré de 36 gravures, d'après VULLIEMIN et JOURDAIN.

Aimer, c'est Vaincre,

par Mme **E. Caro**. — Un volume illustré de 40 gravures d'après VULLIEMIN.

Le Baiser sur la Terrasse,

par M. **Marion Crawford**. — Un vol. illustré de 47 gravures d'après JOURDAIN.

Fêlure d'Ame, c'est le mal dont souffrent ceux qui ont cédé à la grande tentation, celle de l'argent. Une mère en délire pleure quelque part son enfant qu'elle croit mort, disparu dans un gouffre. Il n'en est rien cependant : mais la fatale erreur subsiste jusqu'à ce que soit enfin vaincue la cupidité criminelle d'une parente qui avait intérêt à le laisser s'accréditer.

Dans *Aimer, c'est Vaincre*, Maxime de Cosmes est un esprit d'élite : il ne s'en est pas moins laissé prendre aux charmes d'une coquette, qui, elle, n'est éprise que des avantages que lui assurera son mariage avec Maxime. Cependant, il ne s'aperçoit pas de l'amour qu'il inspire lui-même à une autre jeune fille dont l'âme est faite tout ensemble de douleur, d'énergie et de droiture. C'est l'histoire de cette âme et la victoire finale de l'honnêteté sur la perfidie que nous conte Mme Caro dans une œuvre charmante et que le nom de son auteur suffirait à recommander.

Le *Baiser sur la Terrasse*, c'est le baiser d'adieu qui suit le *flirt* passager et futile. Clara Bowring, qui a surpris celui de Brook Johnstone et de lady Fan, sait bien, dans son âme énergique et fière, que, pour elle, elle n'aimera qu'une fois et que celui qu'elle aimera méritera son amour.

Tel est le sentiment qui ne cesse de l'animer pendant que se déroule le drame de famille auquel elle se trouve mêlée et qui fait le sujet du pathétique récit de F. Marion Crawford.

BIBLIOTHÈQUE DU SPORT

Le Tir à l'Arc,

par MM. le comte **de Bertier, V. Cordier** et **A. Guglielmini**. — Un volume in-8° écu avec 152 gravures, broché, 12 fr.; cartonné, tête dorée, 13 fr. 50

Ce volume ne contribuera pas seulement à répandre en France le goût d'un sport qui a pour lui la noblesse et l'antiquité des traditions, et qui est si bien fait pour développer au plus haut point chez ses adeptes la sûreté du coup d'œil et le sang-froid. Il en fixe, pour la première fois, l'intéressante histoire; il en établit les règles avec précision, et il n'est pas douteux que, comme les autres volumes de la même collection, il ne soit regardé, dès son apparition, comme le code qui fait autorité parmi les amateurs.

COLLECTION DE VOYAGES ILLUSTRÉS
Chaque vol. in-16 : Br., 4 fr.; cart. en perc., 5 fr. 50

L'Alpinisme au Spitzberg, par Sir **Martin Conway.** — Un volume contenant 58 grav. et 2 cartes hors texte.

La Frontière Indo-Afghane, par M. **Henri Foucher.** — Un volume contenant 44 grav. et 1 carte hors texte.

Aux Colonies d'Asie et dans l'Extrême-Orient, par M. **Verschuur,** — Un volume contenant 35 gravures.

Voyage en Patagonie, par M. le Comte **Henri de La Vaulx.** — Préface de M. José-Maria de Hérédia, de l'Académie française. — Un volume contenant 40 gravures et 1 carte hors texte.

La *Collection des Voyages illustrés* s'enrichit cette année de quatre volumes égaux en intérêt et singulièrement divers par le sujet. L'un contient le récit des hardies ascensions de sir Martin Conway au *Spitzberg*. L'alpinisme, en effet, a désormais franchi la zone de ses premiers triomphes, et des entreprises comme celle qui fait l'objet du livre que nous annonçons marqueront une date dans son histoire.

Un coin de terre peu connu, habité par une population turbulente et originale, un sol d'où surgissent d'étonnantes œuvres d'art, tel est le pays qu'a visité M. Henri Foucher, et qu'il nous décrit avec autant de compétence que de bonne humeur.

Si le livre de M. Verschuur, *Aux Colonies d'Asie et dans l'Extrême-Orient*, est remarquable d'abord par la verve amusante qui l'anime d'un bout à l'autre, on peut dire qu'il est en même temps d'une lecture indispensable à tous ceux que préoccupe l'état et le développement de notre domaine colonial. Colons et administrateurs y puiseront maintes indications précises et peut-être quelques leçons assez importantes.

Le *Voyage en Patagonie* du comte Henri de La Vaulx n'est pas un moindre témoignage que les volumes qui précèdent de l'énergie de nos explorateurs modernes : il a duré seize mois, pendant lesquels l'auteur n'a guère vécu qu'à cheval ou sous la tente.

Les renseignements qu'il nous rapporte sur un pays peu connu, sur ses ressources, sur les mœurs de ses habitants sont de prix, et le lecteur avide d'émotions et de pittoresque n'y trouvera pas moins son compte que l'économiste et le savant.

NOUVELLE COLLECTION
A L'USAGE DE LA JEUNESSE
1re Série. — Format in-8° jésus.
Chaque volume : broché, 7 fr.; cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 10 fr.

Toute Seule, par Mme **Ch. Chabrier-Rieder.** — Un volume illustré de 88 gravures, d'après Damblans.

Le Mystère de la Chauve-Souris, par M. **Gustave Toudouze.** — Un volume illustré de 59 gravures d'après Alfred Paris.

Incroyables Aventures de Louis de Rougemont. — Un volume illustré de 50 gravures d'après Pearse.

Voici, dans la première série de la *Nouvelle collection à l'usage de la Jeunesse*, trois livres nouveaux qui donneront bien l'idée tout d'abord de l'un des caractères essentiels de cette collection, la diversité.

Le premier, *Toute seule*, de Mme Chabrier-Rieder, est un roman intime, dont les péripéties sont extrêmement touchantes. C'est l'histoire d'une orpheline pauvre et courageuse, qui soutient vaillamment le rôle de chef de famille lâchement abandonné par un frère égoïste et paresseux. Elle conquiert du moins l'admiration et l'amour d'un brave garçon, un jeune savant, qui l'a vue à l'œuvre, et qui lui demande sa main. Le temps des épreuves est passé : pour accomplir sa tâche, elle ne sera plus *Toute seule*.

Le *Mystère de la Chauve-Souris*, de M. Gustave Toudouze, est un roman historique plein de mouvement et de couleur. C'est l'histoire d'un complot formé par les Chouans de Bretagne et qui se relie à la conspiration de Georges Cadoudal. L'âme de l'entreprise est une vieille bretonne fanatique, dont les apparitions mystérieuses évoquent aux yeux des paysans la forme d'une chauve-souris. Mais la conspiration est découverte ; les gendarmes en poursuivent les partisans, et leurs balles vont frapper la vieille femme, qui semble en mourant emporter avec elle les traditions farouches de l'ancienne Armorique.

Quant aux *Incroyables Aventures de Louis de Rougemont*, elles sont bien en effet ce qu'on a pu voir de plus extraordinaire depuis l'histoire de *Robinson Crusoé*. Terres désertes et sauvages, pieuvres, baleines et requins, cannibales et animaux féroces, rien ne manque à ce récit vraiment unique, où l'imagination la plus riche paraît s'unir, pour doubler notre plaisir, à l'observation la plus exacte de la plus invraisemblable des réalités.

2e Série. — Format in-8° raisin.
Broché, 4 fr.; cart. en percaline, tr. dorées, 6 fr.

Un Phénomène, par M. **J.-B. Jeanroy.** — Un volume illustré de 40 gravures d'après E. Zier.

Dans la seconde série de la même *Collection*, prend également place un nouvel ouvrage, *Un Phénomène*, par M. Jeanroy. Le « phénomène », c'est Albert, l'un des deux fils de M. et Mme Lebel, sur la tête duquel reposent toutes les espérances de la famille, car il a tous les prix de sa classe. Son frère Joseph, au contraire, n'a jamais que le prix de gymnastique : il est dans la maison celui dont on n'aime pas à parler. Oui, mais les étrangers n'en jugent pas de même : ils pensent avec raison qu'Albert, avec ses succès, sa morgue et son pédantisme, est un parfait imbécile ; Joseph, au contraire, modeste et de bonne humeur, se fait aimer de tout le monde.

Piquant contraste qui fait la gaieté du livre de M. Jeanroy et d'où ressort sans doute plus d'une leçon pour les enfants et pour les parents !

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Format in-16.

Broché, **2** fr. **25** ; cart. percal., tr, dorées, **3** fr. **50**

Autour du Clocher, par Mlle **Borius**. — Un volume illustré de 35 gravures d'après LECOULTRE.

Myrta, par Mme **Chéron de la Bruyère**. — Un volume illustré de 33 gravures d'après ZIER.

Notre Amie Germaine, par Mlle **G. du Planty**. — Un volume illustré de 33 gravures d'après DAMBLANS.

Lili l'a dit, par M. **François Deschamps**. — Un volume illustré de 35 gravures d'après ROBAUDI.

Quatre ouvrages nouveaux prennent place dans la *Bibliothèque rose illustrée* dont il n'est plus besoin de faire ressortir les mérites et les avantages que présente cette collection assez connue des enfants et des jeunes gens, et non moins appréciée des parents.

ALBUMS POUR LES PETITS ENFANTS

La Mère Michel à l'Exposition. — Album in-4° en couleurs. — Prix : 75 cent.

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

Illustrée de nombreuses gravures.

Format grand in-8°

Broché, **4** fr. **50** ; cart., 6 fr. **50** ; genre demi-rel., **7** fr.

La Nouvelle France, par **C. Guénin** (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). — Un volume.

Format grand in-8°.

Broché, **3** fr.; cart., **4** fr. **60**; genre demi-rel., **5** fr.

Le Page de Jehanne, par Mme la Comtesse **de Houdetot**. — Un volume.

Terre de Fauves, par M. **Pierre Maël**. — Un volume.

L'Exposition Universelle de 1900, par M. **Louis Rousselet**. — Un volume.

Format in-8°.

Broché, **2** fr. **60**; cartonné, tr. dorées, **3** fr. **90** ; genre demi-reliure, **4** fr. **60**.

Second Violon, par **J. Girardin**. — Un volume.

Les Trois Fugitifs, par MM. **Tissot** et **Améro**. — Un volume.

Format in-8°.

Broché, **2** fr.; cartonné percaline, plats dorés, tranches dorées, **3** fr.

Musique et Musiciens, par M. **H. Heinecke**. — Un volume.

A travers le Sahara, par M. **G. Demage**. — Un volume.

Huit beaux volumes prennent place dans les grandes séries de la *Bibliothèque des Écoles et des Familles*, si riche déjà et si appréciée par les classes de lecteurs les plus diverses.

La *Nouvelle France* de M. Eugène Guénin n'est pas seulement une histoire pittoresque et dramatique du Canada ; c'est un livre tout animé du plus pur et du plus vibrant patriotisme.

Dans une série d'intéressantes biographies, c'est toute l'histoire de la musique du XIXe siècle, que nous raconte, sous le titre de *Musique et Musiciens*, M. H. Heinecke. M. L. Rousselet, de son côté, fait revivre sous les yeux des lecteurs les merveilles de l'*Exposition Universelle de* 1900.

Les cinq autres volumes sont des romans qui laisseront de précieuses leçons dans l'esprit des jeunes lecteurs, leçons de modestie et de modération dans les désirs : c'est là le cas du *Second Violon*, de Girardin : — leçon d'énergie : c'est la vertu essentielle des héros de Pierre Maël dans *Terre des Fauves*, de MM. Tissot et Améro dans les *Trois Fugitifs*, de M. Demage dans *A travers le Sahara;* — leçon de patriotisme, enfin : c'est celle qui se dégage du livre de Mme de Houdetot, le *Page de Jehanne*.

La Quinzaine Musicale

PETITE GAZETTE DU PIANO ET DU CHANT A LA MAISON

ABONNEMENTS. — UN AN : FRANCE, **6** FRANCS. — UNION POSTALE, **8** FRANCS.

Le numéro spécimen : **25** centimes.

Cartes postales musicales

Toute **l'Histoire de la Musique** en **72 cartes,** 2 portraits par carte. **Notes biographiques.** La collection complète, *fr. net.* **5** fr.

SA GLOIRE ET SES RAYONS Par les Ombres de H. GALLOT **Paris**

Poésie de DESVEAUX-VÉRITÉ Musique de FRAGEROLLE **Paris**

Le volume *franco net*..... **7** fr. **Paris**

Lectures pour Tous

Revue Universelle, Populaire, Illustrée

Revue *universelle*, revue *populaire:* si jamais publication mérita ce double titre, parce qu'elle donne satisfaction à toutes les belles curiosités, et qu'elle s'adresse à toutes les catégories de lecteurs, ce sont assurément les *Lectures pour Tous* avec leurs articles si variés, et leur illustration si élégante et si abondante. L'art, avec *Rubens*, *Van Dyck*, les *Grands Peintres du XIXe siècle*, les *Peintres de la Femme*, les *Peintres de l'Enfant;* la mode et son histoire, avec ces délicieuses *Journées*, *Journée d'une Elégante à Byzance*, de M. Schlumberger; *Journée d'une Jeune Fille noble au temps des Croisades*, de M. Gaston Pâris; *Journée d'une Précieuse*, de M. Edmond Rostand; l'Exposition, avec ses merveilles inédites ou rétrospectives; la géographie et les voyages d'exploration; la politique anecdotique, avec ces visites au roi d'Italie, à l'empereur François-Joseph, au négus Ménélick lui-même, qui nous introduisent dans l'intimité de ces souverains; la vie militaire, la vie universitaire en France et à l'étranger; les grandes découvertes ou les recherches les plus récentes de la médecine et de la science, quel est, parmi tous les sujets qui attirent le plus, à notre époque, l'attention du public, celui qui n'est pas représenté par quelques pages amusantes et documentées des *Lectures* de 1900?

Encore ne parlons-nous ni des romans et des nouvelles qui tiennent dans ce recueil une si grande place, ni des concours, ouverts à ses lecteurs et à ses abonnés, et qui sont aussi attirants par leurs divertissantes énigmes que par les récompenses nombreuses décernées aux vainqueurs. Les *Lectures pour Tous* sont, par excellence, la *Revue* de la famille.

DEUXIÈME ANNÉE (1899-1900)

Un magnifique volume de plus de mille pages, illustré de 1 300 gravures. — Relié, 9 fr.

EN VENTE : 1re et 2e Années 1898-1900. Chaque année reliée. 9 francs

Conditions de vente et d'abonnement

Prix de chaque livraison : 50 centimes.

ABONNEMENTS :

Un an. — Paris : **6** francs. — Départements : **7** francs. — Étranger : **9** francs.
Six mois. — Paris : **3** fr. **50**. — Départements : **4** francs. — Étranger : **5** francs.

9e Année. 25 centimes le Numéro.

La Mode Pratique

Publiée sous la direction de MADAME C. DE BROUTELLES

Conditions d'abonnement

En ajoutant 4 fr. *par an, on reçoit 26 patrons découpés.*

Prix des patrons coupés sur mesures personnelles : Papier, 1 fr. 50 ; *Mousseline,* 3 fr. ; *Epinglé,* 4 fr. ; *Cousu,* 6 fr.

Chaque édition comprend 26 feuilles de patrons tracés par an. La 2e a 12 gravures en couleur par an : la 3e en a 26 ; la 4e et la 5e en comprennent chacune 52 : la 5e édition est tirée sur papier vélin glacé.

	PARIS			DÉPARTEMENTS			UNION POSTALE		
	3 mois	6 mois	Un an	3 mois	6 mois	Un an	3 mois	6 mois	Un an
1re Edit.	3 »	6 »	12 »	3 50	7 »	14 »	4 25	8 50	17 »
2e Edit.	3 75	7 50	15 »	4 25	8 50	17 »	5 »	10 »	20 »
3e Edit.	4 50	9 »	18 »	5 »	10 »	20 »	6 »	12 »	24 »
4e Edit.	6 75	13 »	25 »	7 »	13 50	26 »	7 50	15 »	30 »
5e Edit.	13 »	26 »	52 »	13 75	27 50	55 »	14 50	29 »	58 »

25 centimes *le numéro simple* 50 centimes *avec une planche en couleurs* ou *un patron* 75 centimes *avec une planche en couleurs* et *un patron.*

Son But.

C'est d'enseigner aux femmes les moyens de tirer le meilleur parti possible de leur activité, de leur adresse, de leur goût, de leurs loisirs pour

Être élégantes à peu de frais,
Habiller gentiment les enfants,
Embellir le chez-soi,
Obtenir une cuisine soignée,
Avoir une maison bien tenue.

Comment elle l'atteint : Ses cinquante dessins par semaine.

Chaque numéro de la *Mode Pratique* apporte à ses lectrices une cinquantaine de dessins, chapeaux, toilettes du soir, costumes tailleurs, *croqués* ou photographiés chez les meilleures modistes, dans les maisons de couture les plus appréciées : Robes et manteaux d'enfants, objets de lingerie, nœuds, colifichets, fourrures.

On y trouve au moins deux fois par mois quelque gravure montrant un coin de salon, de chambre à coucher, le dessin d'une tenture nouvelle, d'un joli papier peint, l'image enfin de tout ce que la Mode crée d'intéressant.

Ses 400 patrons par an.

La *Mode Pratique*, à ses lectrices, donne le moyen de confectionner à la maison, avec la certitude de réussir, les modèles dont elle a reproduit l'image. C'est le seul journal qui donne *chaque semaine deux patrons découpés gratuits* à ses abonnées. Ajoutez-y les patrons si variés, si nombreux, publiés sur les planches de patrons tracés et vous arrivez au total de 400 patrons par an.

Variété de ses renseignements.

Les explications de coupe relatives aux patrons ne sont qu'une faible part des renseignements qu'apporte chaque semaine la *Mode Pratique :* vous y trouverez encore des recettes de cuisine inédites, des articles sur l'éducation des enfants, de curieuses études sur les carrières ouvertes aux jeunes filles. Des Causeries sur l'hygiène, de précieuses indications sur la manière de devenir ou de rester jolie, des Conseils sur la meilleure façon d'être utile à nos pauvres, etc.

Instruire en amusant.

Mais les mères de famille les plus laborieuses s'accordent quelques instants de récréation et de repos dans la journée ; à cet instant *La Mode Pratique* leur raconte les pièces nouvelles, les livres récemment parus ; et toujours dans des termes tels qu'on peut laisser le journal entre toutes les mains. Les collaborateurs de *La Mode Pratique* : Paul Margueritte, J.-H. Rosny, Ed. Rod, G. Bergeret ; Mmes Poradowska, A.-M. Gladès, May Armand Blanc, Pauline Caro, etc... sont aussi les collaborateurs des Revues littéraires les plus appréciées.

Enfin, pour que les petites expériences de chacune profitent à toutes, *La Mode Pratique* met chaque semaine au concours une question d'économie domestique de cuisine, de couture, etc., etc.

Ces concours dont les lauréats reçoivent des prix de 100, 30 et 20 francs, sont une excellente occasion de s'ingénier, de chercher, de travailler en même temps qu'une récréation appréciée.

Toilette de visites en drap gris-plomb ; garnie de panne du même gris et de guipure grise sur satin blanc.

La Corbeille à Ouvrage

JOURNAL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE Mme C. REYMOND

La *Corbeille à Ouvrage* paraît tous les Vendredis. La *Corbeille à Ouvrage* donne aux femmes le goût des travaux d'aiguille en rendant faciles ceux qui paraissent les plus compliqués, au point de *faire du travail un plaisir*. La *Corbeille à Ouvrage* ne publie *que des dessins* à grandeur d'exécution. Il est donc facile de les calquer pour les reporter sur étoffe. Pour un ouvrage au moins par semaine le Journal évite même à ses Lectrices cette peine de calquer en mettant à leur disposition pour o fr. o5 un dessin qu'il suffit de repasser au fer chaud pour le reporter instantanément sur une étoffe quelconque.

La *Corbeille à Ouvrage* est donc le plus pratique, le plus utile, le mieux compris de tous les journaux de Broderie. Les ouvrages *à mailles* ou *à points comptés*, tapisserie, point de croix sont seuls légèrement réduits.

Conditions de Vente et d'Abonnement : Le NUMÉRO (8 pages) : 10 Centimes. — ABONNEMENTS : France, Un an, **6** fr. ; *Avec dessins décalquables*, **9** fr, — Union postale, Un an, **8** fr. ; *Avec dessins décalquables*, **10** fr.

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.